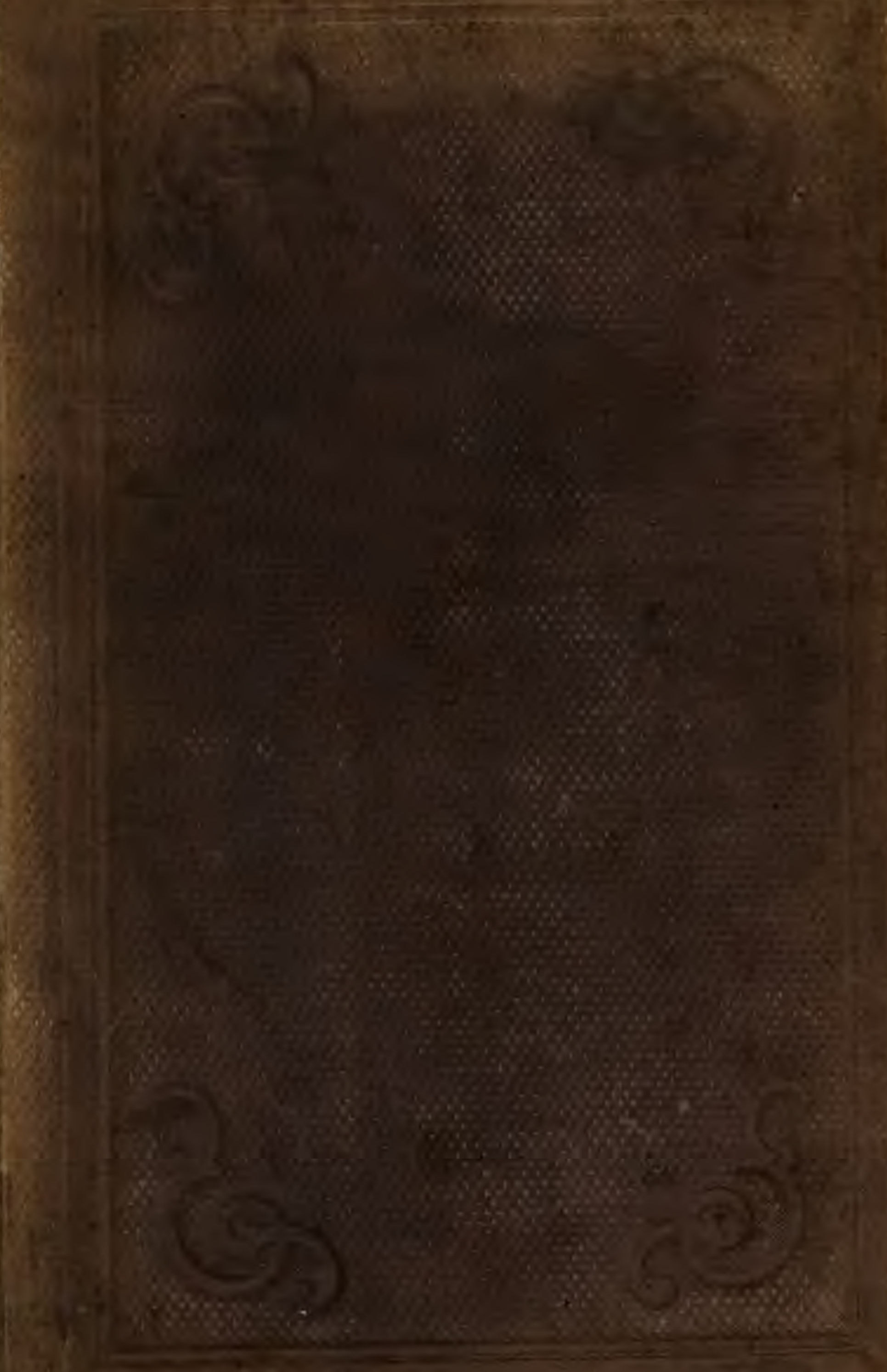
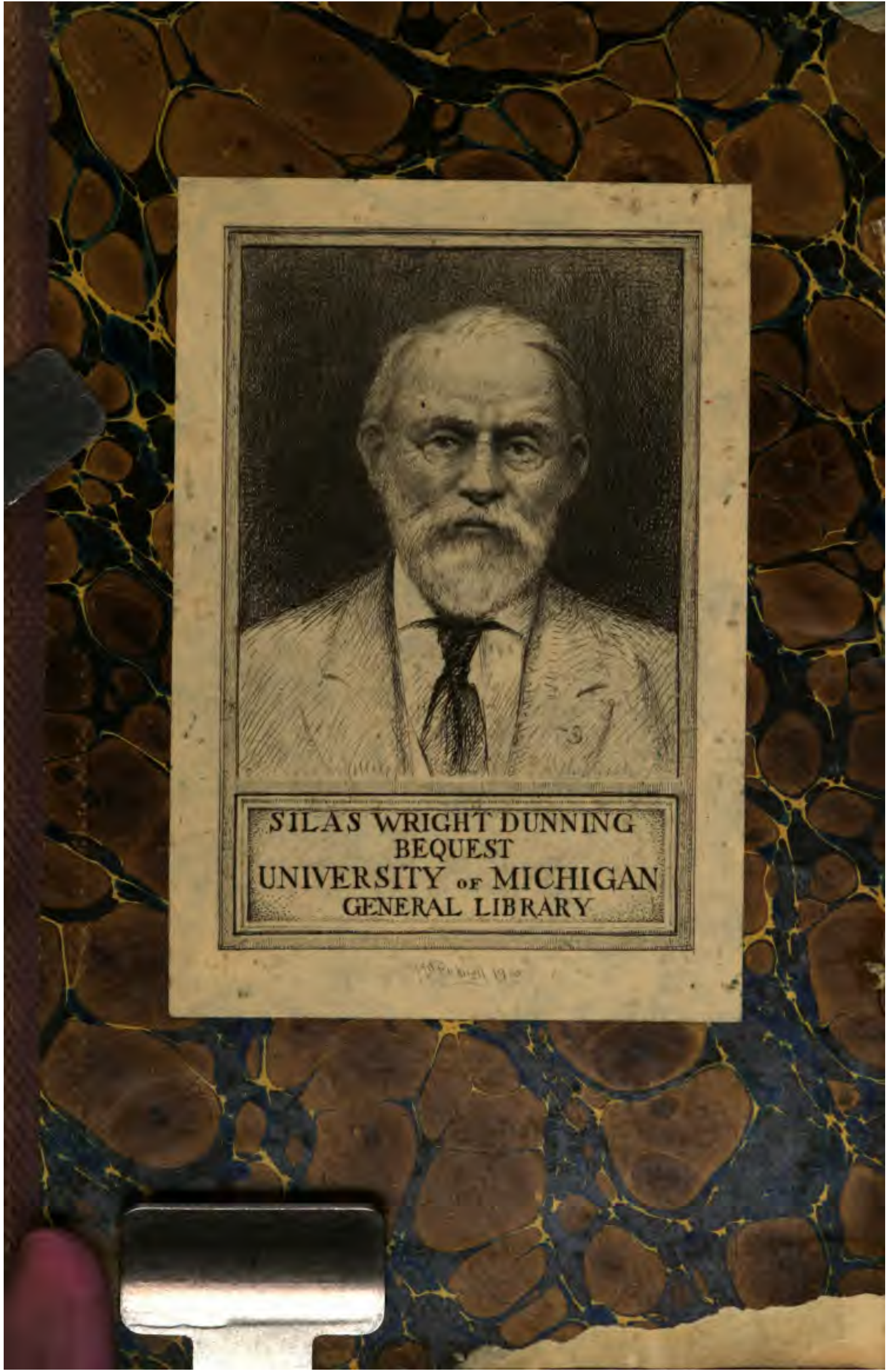
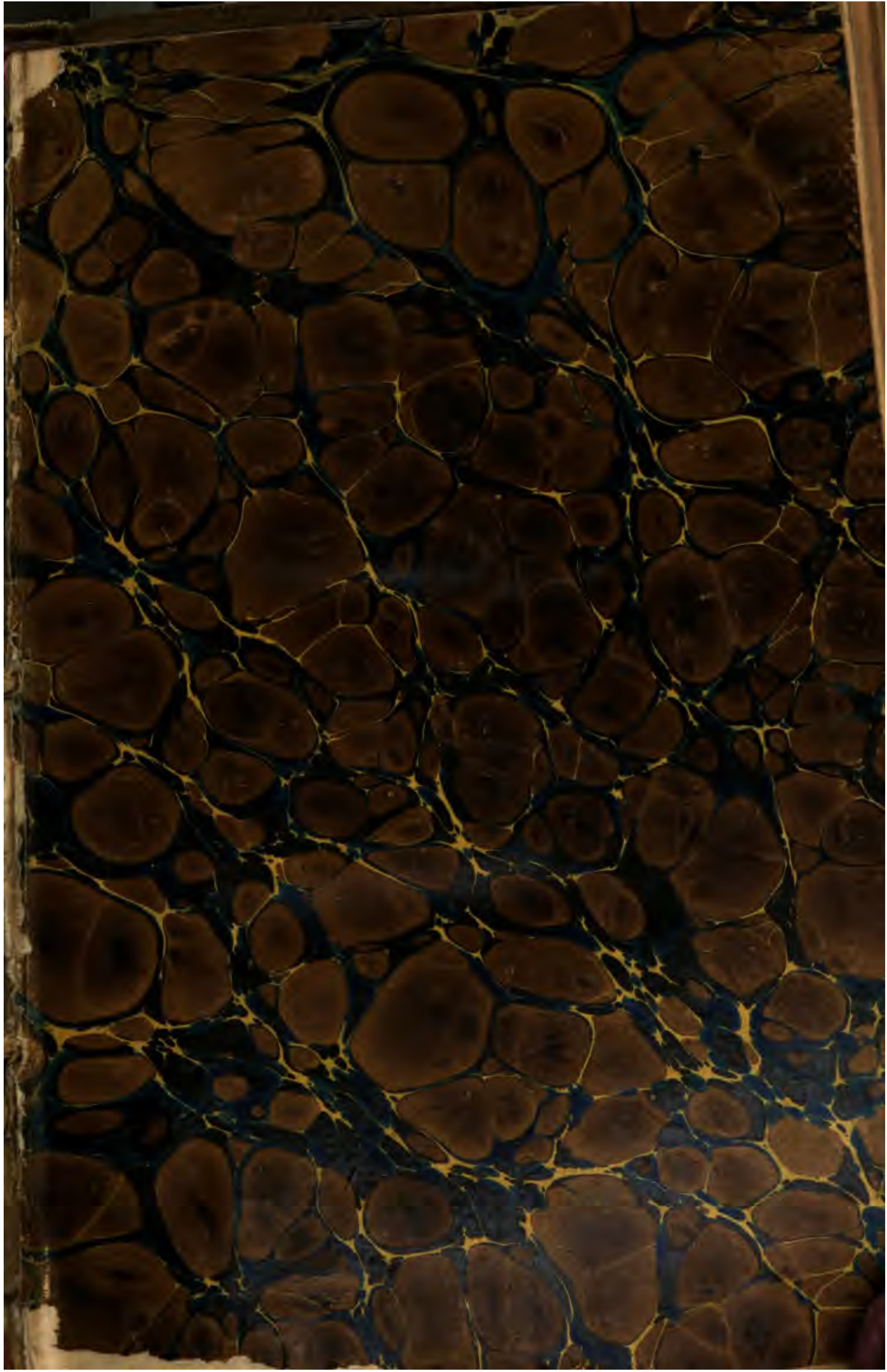




SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY



6 vol
———
400

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

CHARLES FOURIER

TOME I.

IMPRIMERIE D'E. DUVERGER
Rue de Verneuil, n° 4.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

CH. FOURIER

François Marie / arles

TOME PREMIER

THÉORIE
DES QUATRE MOUVEMENTS

ET DES

DESTINÉES GÉNÉRALES

PROSPECTUS ET ANNONCE DE LA DÉCOUVERTE

Mais quelle épaisse nuit voile encor la Nature !

VOLTAIRE.

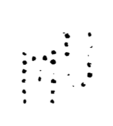
TROISIÈME ÉDITION

PARIS

A LA LIBRAIRIE SOCIÉTAIRE

RUE DE SEINE, N° 10

1846



PRÉFACE DES ÉDITEURS

(Lecture obligée)

I.

ERREUR ACCRÉDITÉE SUR LA THÉORIE DES QUATRE MOUVEMENTS.

On se fait généralement une idée très fausse de la *Théorie des Quatre Mouvements;* on croit, sur le titre, que ce livre est l'Exposition de la Doctrine de Fourier et de son Système social. Il n'en est rien; le lecteur en doit être bien et duement prévenu dès la première page.

Lorsque Fourier, qui avait fait, en 1799, la Découverte que le Destin réservait à son Génie, eut élaboré pendant huit années (1) sa Conception, il songea à la livrer à ses contemporains. Il s'arrêta d'abord au projet de publier successivement, sous le titre de *Théorie des Quatre Mouvements*, huit Mémoires dont les deux premiers devaient être de simples *Prospectus* ou *Annonces* de la Découverte. Les six Mémoires suivants eussent été consacrés à l'Exposition régulière du Régime Sociétaire ou Harmonien, Exposition que l'Auteur comptait faire par voie de description. Or, il n'est pas difficile de comprendre, quelque peu de connaissance que l'on ait de la Conception de Fourier, que ces huit Mémoires eussent été fort loin encore de contenir cette Conception dans son ensem-

(1) Sur les huit années il n'y en eut que deux d'études franches.

ble systématique. La publication de ces huit Mémoires ne pouvait être, et n'était effectivement, dans la pensée de l'Auteur, que le début et comme le premier acte d'une Exposition complète. C'est ce dont nous donnerons la preuve péremptoire en imprimant, dans un des volumes qui suivront celui-ci, le Tableau inédit de la disposition du Grand Ouvrage dont Fourier, plus tard, prépara les matériaux, et dont il sera éternellement regrettable qu'il n'ait pas, de son vivant, achevé la publication.

Or, le volume qui a paru, en 1808, sous le titre de *Théorie des Quatre Mouvements*, et que nous rééditons aujourd'hui pour former le Tome I des Œuvres Complètes de Fourier, n'était encore que le premier de ces huit Mémoires, c'est-à-dire la moitié du *Prologue* qui devait précéder l'Exposition descriptive de la Théorie. C'était un *ballon d'essai*, une tentative pour éveiller l'attention et sonder les dispositions d'un Public auquel Fourier, maître du Monde que sa Pensée avait conquis, et embarrassé de l'immensité des richesses qu'il tenait en sa possession, ne savait encore comment communiquer tant de trésors.

Il faut donc se garder de chercher dans ce volume la Science de Fourier, la connaissance de sa Théorie, l'Exposé et la Démonstration des Théorèmes de sa Doctrine ; il faut se garder surtout de le considérer comme un ouvrage élémentaire. Loin de là, la *Théorie des Quatre Mouvements*, quoique la première des productions de Fourier dans l'ordre chronologique, est, dans l'ordre méthodique, la dernière à lire. Ce livre est une première explosion du Génie ; c'est une éclatante et merveilleuse éruption qui projette de tous côtés des flots de poésie, d'enthousiasme et de science, dont les clartés soudaines ouvrent à l'esprit des milliers d'horizons inconnus, immenses, mais pour les refermer aussitôt, et qui fait sur l'intelligence

l'effet d'une étourdissante féerie, d'une fantasmagorie gigantesque.

Les intelligences fortes et vraiment philosophiques, avant d'avoir seulement achevé la lecture du *Discours préliminaire*, sauront bien reconnaître à quel homme elles ont affaire. A la fermeté et à l'élévation de la Pensée, à la vigueur, à la grandeur et au calme de l'Idée, à la trempe de la Logique, à la simplicité, à l'éclat ou à la majesté de la Parole, elles reconnaîtront qu'elles sont en présence d'un Génie de premier ordre, du Possesseur d'une Lumière Nouvelle, du Dieu d'un Monde inconnu. Mais bientôt, quelque fortes qu'elles soient, elles éprouveront des éblouissements. Le guide leur montrera trop rapidement trop de choses et de trop grandes choses ; elles se trouveront désorientées et invoqueront le secours d'une boussole, d'un fil conducteur qu'elles ne trouveront point, — et que l'Auteur n'avait pas voulu livrer encore dans ce premier écrit, puisque son objet était de faire demander par le lecteur ce fil et cette boussole.

De leur côté les esprits routiniers, ceux qui prennent l'horizon de leurs idées pour les bornes du monde, seront tentés de crier *à l'extravagance*, et ils auront besoin, pour retenir des jugements inconsidérés, de se rappeler qu'il existe aujourd'hui en France et à l'Étranger une foule d'hommes ayant fait leurs preuves de bon sens, de science et d'intelligence, lesquels, après avoir profondément étudié tous les ouvrages de l'Auteur de la *Théorie des Quatre Mouvements*, le proclament à la face de la terre un Génie parmi les Génies, et professent qu'il a découvert la Loi de l'Harmonie Sociale et des Destinées Universelles.

Quoi qu'il en soit, ce que nous disons suffira, nous l'espérons, pour qu'aucun lecteur sensé ne tombe dans l'erreur commune, et ne croie, après avoir lu seulement ce volume,

connaître le Système de Fourier et être en état de porter sur ce Système un jugement quelconque.

La lecture de la *Théorie des Quatre Mouvements* a été tellement féconde en jugements erronés, que Fourier avait résolu de supprimer entièrement cet ouvrage. Il ne le rappelait jamais dans ses écrits postérieurs, même quand il en empruntait des passages. Il s'abstint longtemps d'en parler, et ce ne fut qu'en cédant à une sorte d'obsession dont il fut l'objet de notre part, qu'il nous apprit, en 1830, qu'une grande partie de l'édition devait rester encore dans les fonds de magasin du libraire Brunot-Labbe, où nous la trouvâmes effectivement. « La Théorie n'était pas complète, disait-il, quand « je publiai ce livre ; il contient bien des erreurs, et puis ce « n'est pas un livre fait, digéré, ce n'est pas le style de la « science, c'est plein de *Phœbus*, etc., etc. » Et quand nous lui parlions d'une seconde Édition, il ne cessait de répéter qu'il faudrait refondre l'ouvrage presque en entier.

Il est donc bien entendu que ceux qui, sur la foi d'un titre et sans savoir que le volume qui a paru sous ce titre, n'était que le Prologue d'un Grand Ouvrage, pensent trouver la Théorie de Fourier dans ce *demi-prospectus*, ceux-là se trompent totalement. Il est entendu encore que ce livre ne peut point être considéré comme un livre élémentaire et de propagation courante, mais comme un livre de bibliothèque, faisant partie des Œuvres complètes de Fourier, et ne devant point être séparé des Publications ultérieures qui l'expliquent, le complètent et le rectifient. — Ce n'est pas un livre à mettre entre les mains de tout le monde.

II.

DE L'IMMORALITÉ PRÉTENDUE DE LA THÉORIE DE FOURIER.

De tous les ouvrages de Fourier la *Théorie des Quatre*

Mouvements est celui qui prête le plus aux attaques irréfléchies ou hypocrites dont la prétendue *immoralité* du Système harmonien est l'objet. Il est indispensable que nous fassions ici justice de ces attaques, et que nous mettions les hommes de bonne foi qui liront cet ouvrage en garde contre leurs propres préjugés et contre les déclamations malveillantes des détracteurs. Prenons face à face les accusations lancées contre Fourier, dépouillons-les du verbiage dans lequel on les enveloppe, et voyons ce qu'elles valent. Ces accusations se rapportent toutes aux trois chefs suivants :

1° *Fourier veut que l'Homme lâche la bride à ses passions;*
2° *Fourier attaque avec une audace inouie et la Morale et les Moralistes;*
3° *Fourier propose des Coutumes amoureuses qui sanctionneraient des Relations réprouvées par la Morale.*

Examinons séparément ces accusations :

1° *Fourier veut que l'Homme lâche la bride à ses passions.*

S'il y a quelque chose d'immoral au monde, c'est d'attribuer à Fourier cette formule stupide.

Prêter à un homme, à une Doctrine, quelque opinion bien monstrueuse, s'escrimer ensuite contre cette monstruosité, la réduire en poudre à grand fracas, s'écrier que l'on triomphe, que l'on a vaincu l'immoralité, que l'on a vengé les bons principes des outrages dirigés contre eux par des doctrines impies, voilà une tactique qui n'est certes pas nouvelle; aussi pensons-nous que nos adversaires devraient songer enfin à en adopter une autre. Une fois admis que les Chrétiens immolaient des enfants à leur Dieu dans les Catacombes, les Philosophes païens avaient beau jeu pour prouver l'infamie du Christianisme.

Fourier *veut que l'homme lâche la bride à ses passions!...*

Mais si tel était l'énoncé fidèle du Principe de Fourier, la Réforme sociale proposée par Fourier, et qui découlerait de ce Principe, consisterait tout simplement à supprimer les Prisons, les Lois, les Magistrats, les Gendarmes, et à engager chacun à chercher autour de soi, *per fas et nefas*, toutes les satisfactions possibles! Voilà pourtant les sottises que l'on a la folie ou l'insigne mauvaise foi de prêter à Fourier, à sa Doctrine, à ses Disciples! Voilà ce que l'on ne rougit pas de nous attribuer, et ce que l'on combat ensuite avec l'emphase la plus ridicule et l'indignation la plus comique. Depuis quand s'est-on donné la peine de réfuter les opinions des pauvres malades de Charenton ou de Bicêtre? Et si les principes et le Système de Fourier étaient réellement ce que messieurs les Chevaliers de la Morale et de la Vertu prétendent, ces Preux n'auraient-ils pas mieux à faire que de s'occuper de répondre à des extravagances qui ne pourraient qu'être poussées du pied avec dégoût et dont les prédicateurs devraient être mis au régime des douches?

D'abord Fourier ne VEUT rien. Fourier n'apporte à l'Humanité ni lois, ni prescriptions, ni préceptes nouveaux, ni morale nouvelle. Fourier a la prétention de ne rien imposer à l'Humanité; la législation n'est pas sa tâche; il ne présente ni Lévitique, ni Deutéronome, ni Table de commandements; il ne présente pas même une Charte. Fourier apporte une *Science nouvelle*, et il demande qu'on la vérifie; voilà tout. Fourier a-t-il découvert la Loi de l'Harmonie Universelle? dans un cadre plus restreint, a-t-il découvert la *Loi naturelle* de l'Harmonie Sociale? voilà simplement ce qu'il s'agit de constater. Il ne s'agit pas de discuter si ce que Fourier propose est moral ou anti-moral; il s'agit de savoir si ce qu'il propose est *vrai* ou *faux*. Si la Théorie de Fourier est *vraie;* si, dans le domaine social, elle est conforme à la nature des choses, à la Loi

de l'Ordre universel, et qu'en même temps elle soit contraire à la Morale, ce sera tant pis pour la Morale, et il faudra bien que celle-ci s'arrange pour s'en accommoder.

Quand Galilée avança que la Terre tournait autour du Soleil, quand Christophe Colomb soutint qu'elle était ronde et qu'il existait des Antipodes, ce fut un grand scandale dans l'Église. Galilée et Christophe Colomb furent déclarés impies au premier chef. La Sainte Inquisition s'en mêla, le Pape fulmina l'Excommunication, etc. Toute cette pieuse colère était fort imprudente et très ridicule. Il fallait savoir si Galilée et si Colomb avaient tort ou raison ; s'assurer si leurs Théories étaient fondées en *Vérité* ou basées sur l'*Erreur*, et ne point compromettre la Religion *en se pressant trop* de la faire témoigner contre des idées qui pouvaient devenir et qui sont devenues quelque temps après des Vérités démontrées et qu'on a bien été forcé d'admettre. Nous ajoutons que si une Religion quelconque n'eût pas pu s'accommoder de ces deux Vérités, la *sphéricité de la terre* et l'*immobilité relative du soleil*, si ces deux Vérités eussent été positivement et absolument contraires à ses textes et à ses dogmes, c'eût été tant pis pour cette Religion. C'est ce que personne au monde ne saurait contester.

Fourier soutient que la Nature Humaine n'est pas fatalement mauvaise, que les Passions natives de l'Homme sont susceptibles de produire le Bien comme elles sont susceptibles de produire le Mal ; qu'elles produisent d'autant plus de Mal qu'elles fonctionnent dans un *Milieu social* moins approprié, moins convenant à la nature humaine ; qu'elles produiront, au contraire, d'autant plus de Bien que le Milieu social se rapprochera davantage de celui pour lequel Dieu les a créées et que Fourier croit avoir découvert...

Or, comme l'assertion de Fourier sur la Nature Humaine,

sur les Passions natives et sur l'influence bienfaisante du Mécanisme social qu'il propose, se peut vérifier par des EXPÉRIENCES très licites, très légitimes, par une opération *purement industrielle* contre laquelle ni la Loi, ni la Morale, ni la Religion, ni les Gouvernements ne sauraient avoir le plus petit mot à dire, toute la question consiste à faire ces Expériences décisives et à reconnaître, *de facto*, si l'assertion de Fourier est *vraie* ou *fausse*.

Que cette assertion soit contraire à l'opinion actuelle des Moralistes et des Philosophes, cela n'est pas douteux ; mais si les applications graduelles du Procédé proposé par Fourier pour placer la Nature Humaine dans les Conditions de l'*essor harmonique intégral* des Passions natives, prouvent la Vérité de l'assertion; si les Penchants que Dieu a déposés dans le cœur de l'Homme tournent au Bien naturellement, librement, spontanément dans le Milieu qui leur est approprié, force sera d'admettre l'assertion de Fourier sur la Bonté Native de l'Homme, de reconnaître la Vérité du magnifique Théorème des *Attractions proportionnelles aux Destinées*, et du Système d'Harmonie Sociale qui en dérive. Alors les Moralistes et les Philosophes modifieront leurs idées sur la Nature Humaine. Leurs théories morales et philosophiques se trouvant en contradiction avec des Faits prouvés, des Vérités positives, démontrées, les Philosophes et les Moralistes laisseront de côté leurs théories morales et philosophiques actuelles pour en prendre d'autres plus conformes à la Vérité : — à cela personne assurément ne verra grand mal.

C'est une chose plus qu'étrange que l'on veuille faire passer pour contraires aux bonnes mœurs des Principes inconditionnels, des Principes qui sont de la nature des Axiomes, celui-ci, par exemple : *La perfection de l'État Social est caractérisée par l'Union Absolue de l'Ordre et de la Liberté*. Si ce prin-

cipe est immoral, nous sommes obligés de confesser l'immoralité de la Théorie de Fourier dont il est l'âme.

Convaincu que Dieu ne pouvait pas avoir imposé fatalement et à jamais la perpétration du Mal à sa créature, Fourier s'est proposé de découvrir des Conditions sociales telles que l'Homme, libre de faire le Mal, ne fît jamais le Mal, n'ayant plus dans ces conditions le moindre intérêt à mal faire. Après des travaux immenses, Fourier est arrivé à déterminer et à décrire un État social conforme aux Lois de l'Ordre universel, et dans lequel il est évident que l'individu n'a plus d'intérêt à nuire à son semblable, et doit naturellement employer toutes ses facultés, toute l'énergie de ses Passions natives au service de la Société. Fourier a proclamé la découverte des *Conditions d'Union* de l'Ordre et de la Liberté, il a fait connaître son Principe et son Système, il en a demandé la Vérification par l'Expérience : voilà ses crimes !

Il se pourrait donc, et Fourier le soutient, que l'Homme ne fût pas, comme l'ont professé depuis trois ou quatre mille ans les Philosophes et les Moralistes, une méchante créature, un être naturellement pervers, aimant le Mal pour le Mal, éternellement destiné à mal faire ! Il se pourrait que les Passions que nous tenons de la Nature, qui sont les Lois de notre Être, les manifestations de la Pensée divine et créatrice, nous eussent été données avec intelligence et dans un but d'Harmonie ! Il se pourrait qu'il existât un État Social au sein duquel il fût naturel à chacun de se conduire loyalement, honorablement ; qui accordât l'intérêt individuel avec l'intérêt général ; dans lequel la Prison, le Bourreau ne fussent plus des Nécessités de chaque jour, et où les sermoneuses et impuissantes élucubrations des Moralistes ne trouvassent pas même de prétexte pour se produire ! De pareilles espérances, de pareilles hypothèses ne sont-elles pas véritablement monstrueuses, im-

morales, impies ? N'est-il pas criminel de penser que tous les efforts des Moralistes pour *comprimer*, *réprimer* et *supprimer* les Passions ayant été impuissants, il peut être sage de chercher enfin s'il n'y aurait pas des moyens d'*utiliser*, de *diriger*, d'*employer socialement* ces Passions, de les mettre elles-mêmes dans l'intérêt de l'Ordre, dans le parti du Bien ? Voilà, certes, une Doctrine bien scandaleuse et des idées faites pour soulever à bon droit l'indignation de tous les Amis de la Vertu ! Une Doctrine qui soutient que le meilleur moyen de généraliser la Vertu c'est de la rendre *attrayante !* et qui croit avoir résolu ce Problème ! ! et qui demande qu'on vérifie la Solution qu'elle présente ! ! ! Mais une pareille Doctrine est l'*abomination de la désolation*, et il faut se hâter d'appeler sur elle et sur ceux qui la professent le mépris public, la réprobation universelle...

Nous aurions bien des réponses à faire à ces déclamations, mais nous pouvons nous borner à une seule : c'est que ceux qui déclarent la Doctrine de Fourier une monstrueuse Erreur et qui en combattent la propagation avec une ardeur si sainte, ceux-là n'ont rien de mieux à faire que d'en provoquer la Vérification par l'Expérience. A quoi bon tant de paroles contre la Doctrine de Fourier ? Voulons-nous l'imposer bon gré, mal gré, à la Société, cette Doctrine ? Fourier lui-même a-t-il prétendu l'imposer ? Que demandait-il ? que demandons-nous ? Nous demandons la chose même que doivent demander à grands cris nos Adversaires : nous demandons les Expériences qui mettront la Doctrine de Fourier à néant, si cette Doctrine est une erreur.

Quand même la Doctrine des Antipodes eût été une erreur et une impiété, l'Excommunication n'en fût pas moins demeurée un très mauvais moyen pour la détruire : le seul moyen raisonnable était de donner au Partisan de cette erreur

le vaisseau qu'il demandait pour aller reconnaître les Antipodes. Si c'est une erreur et une immoralité de croire que les Passions humaines peuvent être utilisées et harmonisées par le Procédé social de Fourier, à quoi bon se courroucer contre cette croyance, et pourquoi ne pas aider ceux qui propagent cette erreur à reconnaître, au moyen de l'Expérience qu'ils invoquent, la vanité de leur Doctrine?

En vérité, il y a une réelle folie à vouloir faire passer pour une immoralité dangereuse une Théorie qui invoque l'Expérience, et dont l'épreuve peut se faire sans compromettre le moindre intérêt social! Si une semblable Doctrine était jamais menaçante, si elle devenait jamais un danger pour la Société, il serait bien facile à la Société d'en faire justice : la Société n'aurait qu'à donner aux promoteurs de cette Doctrine les moyens de la vérifier et les *mettre en demeure d'agir*.

Passons au second grief.

2° *Fourier attaque avec une audace inouïe et la Morale et les Moralistes.*

Nous confessons que le reproche est fondé; mais les bons apôtres qui l'articulent dans le but de jeter sur la Doctrine de Fourier l'accusation d'*immoralité*, se plaisent ici à oublier une chose, une seule chose : c'est que toutes les attaques dirigées par Fourier contre la Morale et contre les Moralistes sont motivées sur ce que ces Moralistes et leurs Morales ne sont parvenus, depuis trois ou quatre mille ans, qu'à laisser couler et déborder dans la Société la Corruption, la Ruse, la Violence, et tous les Crimes, et toutes les *Immoralités* qui ravagent l'Humanité.

Fourier attaque la Morale! — On voudrait bien faire entendre, lorsque l'on écrit ces mots, que Fourier prêche le Mensonge, l'Improbité, l'Infidélité, le Vol, le Viol, l'Assas-

sinat et tous les Crimes imaginables! On voudrait faire croire qu'il est le champion du Mal, et l'ennemi du Bien! On aurait alors beau jeu contre lui, assurément. Mais voyez la logique des adversaires : à cette première accusation ils ne manquent jamais d'ajouter cette seconde : que Fourier rêve une Société *trop parfaite*, qu'il est absurde, extravagant de vouloir, avec les hommes de cette terre, réaliser cet idéal d'Harmonie qu'il prophétise, et dont il fait l'objet et la sanction de sa Doctrine!

Si Fourier rêve une Société trop belle pour être réalisable avec des hommes, s'il poursuit l'idée chimérique d'une perfection impossible ici-bas, que deviennent les accusations d'immoralité?

Il faut s'entendre un peu. Qu'est-ce que le Bien? Est-ce la Morale qui est le Bien? Sont-ce les Théories des Moralistes qui sont le Bien? — Assurément non, à notre sens. Que les Théories des Moralistes, leurs idées, leurs sermons sur la perversité de la Nature humaine, et sur la malfaisance essentielle et native des Passions, sur la nécessité de comprimer, de violenter celles-ci; que ces Théories, attaquées par Fourier, leur aient été inspirées par le désir du Bien, qu'elles aient été considérées par ces Philosophes comme le *Moyen*, le *seul Moyen* de diminuer quelque peu le Mal ici-bas: voilà ce que nous ne contestons nullement. Mais ces Théories morales, fussent-elles de bonnes Méthodes pour réaliser le Bien social, n'en seraient cependant pas plus le Bien social lui-même, qu'une bonne Méthode agricole pour la culture du blé ne saurait être elle-même du blé.

Il résulte déjà de ceci que la Morale, qui n'est qu'une Méthode ayant pour objet la Production du Bien, peut être critiquée très vivement sans qu'il puisse être inféré de là que la critique est *immorale*, c'est-à-dire attentatoire au Bien

lui-même. Et s'il se trouve que la Méthode morale pour la production du Bien est une méthode très fausse, réalisant très peu de Bien et énormément de Mal, et qu'on la critique au nom d'une Méthode présentée comme capable de produire énormément de Bien et de ne laisser que fort peu de Mal, pourra-t-on dire que cette critique de la Morale est une *immoralité*, c'est-à-dire une chose ayant pour but le triomphe du Vice sur la Vertu, le triomphe du Mal sur le Bien?

Les habitants d'un pays fort arriéré cultivent leurs champs, de père en fils, d'après une Méthode qui leur donne quatre-vingt-dix-neuf pieds d'ivraie pour un pied de blé. Un homme survient qui, ayant longtemps étudié les lois de la Nature, a découvert une nouvelle Méthode. Il expose, en critiquant l'ancienne, que la Méthode nouvelle doit produire avec cent fois moins de travail quatre-vingt-dix-neuf beaux épis pour un brin d'ivraie. Il demande que dans le coin d'un champ on fasse l'expérience de sa Méthode. Or, voici que nos paysans s'ameutent contre cet homme et parlent de le lapider parce que, crient-ils, le misérable porte atteinte à la culture du blé, insulte les cultivateurs de blé et veut affamer la contrée...

Voilà pourtant l'histoire de Fourier et de ces Coryphées de la Morale et de la Philosophie qui déversent sur lui les flots de leur intelligente indignation, de leur sainte colère! Mais, bonnes gens, prenez donc garde que si Fourier vous critique fort, c'est précisément parce qu'il n'y a que de l'ivraie dans vos champs et qu'il voudrait que l'on y fît enfin pousser le bon grain en abondance.

La Morale pose en principe que pour produire le Bien il faut comprimer et réprimer les Passions. Voilà sa donnée.

Fourier pense que pour produire le Bien il faut utiliser les Passions, les diriger, les développer en essors harmoniques.

Voilà certes deux Méthodes fort opposées, toutes deux également louables dans leur but sans doute, puisqu'elles ont toutes deux pour but la Production du Bien ; mais toutes deux ne pouvant être également bonnes, puisque l'une est le contre-pied de l'autre.

Laquelle donc est la bonne?

On ne saura pas laquelle est la bonne si, pour toute étude, pour toute comparaison, on se contente de lapider Fourier ou de crier bien fort que sa Méthode est immorale.

On le saura, au contraire, si l'on étudie le Procédé qu'il offre pour utiliser, pour diriger, pour développer harmoniquement les Facultés natives de l'Homme, et si l'on fait l'Essai de ce Procédé.

Le Procédé de la Production du Bien, par la Méthode de la compression des Passions, est connu et employé depuis quatre à cinq mille ans. L'Expérience dure donc depuis un temps suffisant pour que l'on sache jusqu'à quel point ce Procédé est capable de développer la Production du Bien dans la Société. La Production, on en conviendra, n'est pas brillante. Toute la question est donc de faire l'étude du Nouveau Procédé, de le mettre à l'essai sur un point et de comparer les résultats avec ceux de l'ancien. Voilà précisément ce que demandent Fourier et ses Disciples.

Serait-ce, par hasard, que l'on tiendrait à la Méthode pour elle-même, que l'on voudrait la Compression pour la Compression, et que l'on trouverait immoral qu'il n'y eût plus rien, dans la Société, ou trop peu de chose à punir? — Il faut que toutes les opinions se fassent connaître, et nous engageons les partisans de celle-ci à la développer.

Enfin, que dira-t-on encore? que Fourier, en réhabilitant la Passion, légitime les écarts des Passions? que sa Doctrine

laisse la Société désarmée contre les essors subversifs des Penchants en déviation? — En vérité, on ne saurait pousser plus loin la plaisanterie en logique. Qu'est-ce à dire? Parce que Fourier réhabilite la Passion en prouvant, ou, si l'on veut, en cherchant à prouver, qu'elle peut être employée à faire le Bien, qu'elle est créée pour faire le Bien, que c'est là sa destination *normale* et *providentielle ;* à cause de cela, les essors subversifs de la Passion, la Production du Mal par la Passion vont être légitimés, et la Société restera désarmée devant ce· déviations !!! Mais c'est exactement comme si l'on soutenait qu'admettre en principe l'emploi utile des eaux d'un ruis seau, c'est perdre le droit de se précautionner contre les ravages que ce ruisseau pourrait causer en temps d'orage. Véritablement, on devrait être dispensé de répondre à des inepties pareilles. Que l'on critique les dispositions du Système de Fourier, c'est très bien ; mais, pour l'amour de Dieu, que l'on cesse enfin d'attribuer à l'Auteur des sottises et des impertinences qui déshonoreraient les plus pauvres de ses adversaires.

Voici en deux mots la Doctrine de Fourier sur les Passions.

Dieu a donné à l'Homme des Attraits ou Passions de divers ordres qui le constituent Homme et qui sont le mobile de tous ses actes. (Nous défions que l'on cite un seul acte possible, *librement accompli,* qui n'ait un ATTRAIT matériel, moral, rationnel ou religieux, pour cause déterminante.)

Depuis l'Attrait le plus matériel jusqu'à l'Attrait du Sentiment religieux le plus élevé, toutes les Passions sont susceptibles de produire le Mal ou de produire le Bien, de provoquer des actes *subversifs* ou des actes *harmoniques*. C'est ce que Fourier appelle la *Dualité d'Essor*.

Confondant les Essors *subversifs* de la Passion avec la Passion elle-même, la Morale a posé en principe que les Passions étaient *mauvaises* et *devaient être comprimées*. Fourier sou-

tient qu'il faut leur ouvrir des voies de satisfaction légitime et de développement harmonique, qu'elles ne sont point mauvaises de leur nature, et qu'il est infiniment plus intelligent et plus sage de les utiliser, de les engager dans la voie du Bien, que de songer purement et simplement à les comprimer en les laissant engagées dans des voies mauvaises.

Eh bien! nous le demandons, à quel homme de sens fera-t-on croire que cette réhabilitation de la Passion, basée sur la considération de l'essor harmonique et providentiel de la Passion, soit une justification des essors faux et subversifs de la Passion?

Vous prétendez, nous disent nos adversaires, que les Passions peuvent toutes, dans des Conditions sociales qu'il s'agirait de déterminer et de réaliser, produire autant de Bien qu'elles produisent aujourd'hui de Mal : DONC vous justifiez tout le Mal qu'elles font et qu'elles peuvent faire, et vous ôtez à la Société le droit de contenir, par la Répression, les *essors faux* qu'elles *pourraient* prendre. — Ce raisonnement équivaut à ceux-ci :

Vous voulez utiliser par un mécanisme convenable la force élastique de la vapeur : DONC vous vous ôtez le droit de vous précautionner contre les fuites de la vapeur et contre les explosions qu'elle peut occasionner. Vous voulez placer l'Humanité dans des conditions hygiéniques qui généraliseraient la force et la santé, et chasseraient les maladies : DONC vous vous ôtez la faculté de soigner vos malades, si vous en avez!

Nous rougissons, pour nos adversaires, d'être obligés de signaler leurs arguments et d'y répondre. — Mais passons à la troisième accusation, qui rentre dans la seconde comme la seconde rentre dans la première.

3° *Fourier propose des Coutumes amoureuses qui sanctionneraient des relations réprouvées par la Morale.*

Sans doute Fourier propose des Coutumes qui sanctionne-

raient des relations proscrites par la Morale. Mais cela prouve-t-il que les Coutumes proposées par Fourier ne puissent valoir infiniment mieux que les Coutumes voulues par la Morale? La question est là. Il s'agit de savoir qui a raison, de ceux qui ne veulent d'autre règle pour l'Union des Sexes qu'un lien *indissoluble à perpétuité et forcé*, ou de Fourier qui *propose* d'autres règles.

Apparemment, ce n'est pas le *mariage perpétuel et indissoluble* qui est le Bien en Relations sexuelles. Le mariage *indissoluble*, le lien *perpétuel et forcé* est tout simplement une Institution, une Règle, une Méthode adoptée par ceux qui ont fait les lois, comme étant ce qu'ils savaient de mieux pour produire le Bien dans ces Relations, une Méthode qui peut convenir ou ne pas convenir à tel ou tel État de Société, qui peut avoir ses Avantages, qui peut avoir ses Vices, et qu'il est essentiellement licite d'examiner, de critiquer au point de vue de la plus grande Production du Bien dans les Relations que cette Méthode a pour objet de régir.

Les Coutumes, les Lois qui président à l'Union des Sexes n'ont pas toujours été ce qu'elles sont, et d'ailleurs elles diffèrent singulièrement aujourd'hui de Peuple à Peuple. Notre Monogamie indissoluble, la Polygynie des Orientaux, la Polyandrie des Thibétains et autres peuples, les droits de Répudiation, de Divorce, enfin les mille Coutumes qui règlent les Relations conjugales sur la surface du globe, diffèrent assez entre elles pour qu'il soit raisonnable d'examiner ce que chacune d'elles vaut, et de se demander si l'on n'en saurait concevoir de supérieures.

La *Monogamie indissoluble* est une Méthode et pas autre chose. Est-ce la meilleure des Méthodes? La Chambre des Députés ne le pense pas, puisque depuis quelques années elle a deux fois déjà voté le Divorce. La Chambre des Pairs, de son

côté, pense sans doute que, dans les circonstances actuelles, cette Méthode est préférable à toute autre, puisqu'elle se refuse au rétablissement du Divorce.

Mais si déjà, dans l'État Social actuel, les législateurs de la Chambre des Députés regardent la faculté de rompre les liens mal assortis comme un fait plus conforme au sentiment du Bien que la *perpétuité forcée*, et veulent aujourd'hui même changer la Loi matrimoniale, à plus forte raison peut-on comprendre que, dans des États de Société très différents du nôtre, il puisse être excellent de faire de nouvelles modifications à cette Loi, à cette Méthode.

Du lien *perpétuel forcé* au *Divorce* que veut aujourd'hui la Chambre, il y a plus loin, tout esprit philosophique le reconnaîtra sans peine, que du Divorce aux Règles indiquées par Fourier pour une Société toute autre que la Société actuelle. Du lien *perpétuel forcé* au *Divorce*, en effet, il y a un abîme: le Divorce n'est pas une simple modification apportée à un Principe, c'est un Principe qui en tue un autre et qui constitue une loi entièrement nouvelle. Le mariage forcé à perpétuité, c'est le Principe de *l'illégitimité absolue du changement de lien*. Le Divorce, c'est le Principe de *la Légitimité du Changement*, sauf mesures et conditions.

En fait de Coutumes matrimoniales, de Méthodes pour l'Union des Sexes, comme pour les Règlements qui concernent les autres Relations sociales, il faut bien se garder de confondre la Règle établie, qui n'est jamais qu'*un fait*, et un fait essentiellement muable et transitoire, avec l'objet immuable de cette Règle, qui doit être toujours la plus grande Production possible du Bien dans les Relations que cette Règle gouverne. La règle du lien *forcé à perpétuité* est-elle la plus favorable aux *Bonnes Mœurs*, c'est-à-dire au règne de la Vérité, de la Loyauté, de l'Honneur dans le Système des Relations

sexuelles, au bon accord des personnes, à la liberté et à la dignité de l'homme et de la femme, enfin aux intérêts des êtres que ces Relations engendrent? Le Régime du lien *forcé à perpétuité* est-il le Régime qui, dans les rapports des Sexes, est capable de produire, relativement ou absolument, la plus grande somme d'Ordre avec la plus grande somme de Liberté, et cela dans tous les États de Société possibles? — S'il est bien démontré que cette propriété appartient à la Règle de la Monogamie forcée à perpétuité, celle-ci n'a rien à craindre ni du temps ni de la critique; et l'on peut être bien assuré que l'Humanité ne l'abandonnera jamais au profit de Règles qui lui donneraient moins d'Ordre et moins de Liberté; — mais c'est là ce qu'il faudrait démontrer.

Quand Fourier critique cette Règle, que lui reproche-t-il? — Il lui reproche tout justement d'engendrer les *Mauvaises Mœurs*, c'est-à-dire la Déloyauté, la Fausse Paternité, les Trahisons, et toutes sortes d'Infamies, de Monstruosités odieuses que les Règles qu'il propose rendraient, selon lui, à peu près impossibles.

Si la Monogamie à perpétuité forcée, qui n'est pas *les Bonnes Mœurs* mais seulement la loi que, sur le coin de la terre où nous habitons, *l'on a crue la plus propre à obtenir les Bonnes Mœurs*, si cette loi n'atteint pas son But; si l'on peut concevoir des Règles infiniment plus favorables à la *Liberté* et aux *Bonnes Mœurs*, assurément il n'y a rien d'*immoral* à critiquer la première Règle et à préconiser les secondes. Il est donc extrêmement absurde de s'écrier, en identifiant la Loi avec l'Objet de la Loi, le Mariage fixe avec les Bonnes Mœurs, que Fourier *attaque les Bonnes Mœurs* par cela qu'il attaque le Mariage fixe qui a bien été institué sans doute en vue des *Bonnes Mœurs*, mais qui n'a pas puissance de les réaliser et de les généraliser dans la Société. Il est ab-

surde, au même degré, de dire que les Coutumes que Fourier regarde comme préférables au Mariage fixe sont *immorales* par cela seul qu'elles ne sont pas le Mariage fixe ; car si ces Coutumes sont de nature à introduire la Loyauté, la Vérité, la Justice, la Dignité, l'Ordre et la Liberté dans les Relations des Sexes ; si elles sont de nature à en bannir les Trahisons, la Fausseté, la Violence, l'Oppression, la Grossièreté, l'Avilissement, le Désordre, etc., elles vont beaucoup mieux au But de la Morale que la Règle exclusive de la Monogamie forcée à perpétuité, laquelle laisse subsister tous ces Vices.

Telle est pourtant la tactique des adversaires de Fourier, tactique facile et faite, nous le reconnaissons, pour avoir un grand succès dans le public, parce que le Public a l'esprit peu philosophique, et que, quand il s'agit de choses nouvelles pour lui, il juge et condamne sur l'apparence, sans aller jamais au fond des choses. Mais ces faciles triomphes ne prouvent rien, absolument rien, si ce n'est la légèreté des triomphateurs et du public ; car les accusations que nous signalons et avec lesquelles *on prouve l'immoralité* de la Doctrine de Fourier *n'entrent pas même dans la question* de la Moralité ou de l'Immoralité de cette Doctrine.

En effet, voici la question tout entière : les Méthodes, les Règles proposées par Fourier relativement à l'Union des Sexes et pour tel État de Société donné, sont-elles, oui ou non, capables de produire plus de Moralité effective dans ces Relations que n'en produit l'empire des Dispositions existantes?

Pour résoudre cette question et pour avoir le droit de diriger une critique quelconque contre les Méthodes proposées par Fourier, il faudrait :

1° Prouver que l'on connaît bien l'État Social pour lequel Fourier propose des Coutumes nouvelles ;

2° Prouver que l'on connaît bien ces Coutumes, et que

l'on se rend un compte exact de leur jeu dans l'État Social en question;

5° Prouver que l'on sait bien ce que c'est que la *Moralité* dans les Relations des Sexes, c'est-à-dire faire connaître un *Criterium* du BIEN et du MAL dans ce qui concerne ces Relations.

Les Critiques de Fourier, les Jugeurs de Fourier, les Condamnateurs de Fourier ne se donnent pas tant de peine! Ils se contentent de prouver (ce qui est peu difficile) que Fourier repousse la *Monogamie forcée à perpétuité;* qu'il propose, pour un État de Société déterminé, des Coutumes beaucoup moins oppressives, beaucoup moins raides, beaucoup plus larges, et ils crient immédiatement, sans transition, à la Monstruosité! à l'Immoralité! à l'Infamie! — Encore une fois, qu'est-ce que tout cela prouve?

Il n'y a pas à pousser les hauts cris: le débat est purement scientifique. Il ne s'agit pas, entre Fourier et ceux qui se font ses juges, de Moralité et d'Immoralité; la Moralité est hors de cause, puisque l'on pose la question ainsi:

Quelle est la Méthode la plus capable de faire régner la plus grande Moralité dans les Relations des Sexes?

Prouvez péremptoirement que c'est la *Monogamie forcée à perpétuité* qui est cette Méthode; prouvez-le par de bonnes raisons tirées de l'Expérience, de la Connaissance de l'Homme, de la Nature des Choses: à l'instant même nous déclarerons que Fourier s'est trompé, et nous vous assurons, en son nom, que sur une pareille preuve il eût lui-même abjuré publiquement son erreur.

C'est une chose étrange que cette monomanie d'accusations fougueuses contre toute Proposition qui dérange des idées reçues! La Sphéricité de la Terre et l'Immobilité du Soleil, dont nous parlions plus haut, ne sont que deux exemples,

entre mille, de Vérités repoussées, à leur apparition, par ces bizarres accusations d'Immoralité, d'Impiété, de Monstruosité, etc. Ces accusations ridicules ont environné le berceau de toutes les Sciences : les premiers qui ont étudié les phénomènes physiques et les réactions chimiques ont été considérés comme d'infâmes scélérats, des empoisonneurs, des donneurs de sort, des sujets du Démon ; on les a brûlés. On a brûlé comme eux les Mathématiciens et les Astronomes. Les premiers Anatomistes ont soulevé contre eux les flots de l'Indignation et du Mépris public. Enfin, Socrate n'a-t-il pas bu la ciguë pour crime d'impiété? Jésus n'est-il pas mort sur la croix, condamné comme un vil scélérat? Et la Doctrine chrétienne, et le Culte chrétien ne se sont-ils pas vus accusés d'immoralité et d'infamie, pendant plusieurs siècles, dans les écrits des Philosophes, des Sages, des Moralistes et des Prêtres de l'époque? Que prouvaient toutes ces accusations? — Les accusations, qu'on le sache bien, ne prouvent que quand elles sont prouvées.

Maintenant, que messieurs les Moralistes qui lancent sur Fourier les foudres de leur indignation vertueuse nous permettent de leur donner sur la Morale, et pour nous résumer, une petite leçon tout à fait élémentaire dont ils ont assez besoin, car ils ne paraissent pas avoir en Morale des idées bien nettes, bien claires. Ce sont de simples définitions.

Un Système de Morale, ou si l'on veut une Morale, se compose nécessairement de deux choses : d'un *But* et des *Moyens* propres ou crus propres à atteindre ce But. Or, pour qu'une Morale soit légitime, vraie, juste, il faut non-seulement que le But en soit bon, il faut encore que les Moyens soient capables d'atteindre le But.

La Production du Bien dans la Société, tel doit être le But

de la Morale; mais ce But ne suffit nullement à justifier une Morale. Pour que la justification soit complète, il faut que cette Morale possède un Système de moyens capables de réaliser la Production du Bien dans la Société.

Les Moralistes, jusqu'ici, ne se sont pas avisés de cette distinction assez simple. Ils se sont plu, et ils ont fait de la langue leur complice, à identifier leurs Morales, leurs Systèmes moraux, avec le But de ces Systèmes, avec le Bien lui-même. De là cette dérivation qui a donné à l'épithète *moral* le sens de *bon*, *vertueux*, *conforme au Bien*, et à l'épithète *immoral* la signification inverse.

Mais il n'y a pas plus de raison, en principe, pour identifier la Morale avec le Bien, qu'il n'y en aurait à identifier, par exemple, le désir de faire fortune avec une fortune faite. A côté du But, du Vœu, du Désir de la Morale, il y a la question des Moyens de Réalisation. Il en résulteque dans l'intérêt même du But de la Morale, on peut demander à celle-ci compte de ses Moyens. Il en résulte, en outre, que si l'on trouve et si l'on prouve que ces Moyens sont mauvais, qu'au lieu d'avoir puissance de réaliser le Bien, ils ont au contraire empêché de découvrir *les Conditions* de la Réalisation du Bien, il sera très conforme au But de la Morale de critiquer la Morale, de montrer l'impuissance et la fausseté des principes sur lesquels elle s'est fondée? — C'est précisément ce qu'a fait Fourier.

Il y a donc la Morale considérée dans son But, et la Morale considérée dans ses Procédés. Le lecteur comprendra sans peine, en ayant égard à cette distinction fort sensée, qu'il faut beaucoup de légèreté ou beaucoup de mauvaise foi pour jeter sur un homme qui critique les Procédés de la Morale des accusations d'attaque à la Morale, *formulées de manière à faire croire* que c'est au But de la Morale, au Bien lui-même, que cet homme veut porter atteinte. C'est cependant ainsi qu'ont bien

soin d'agir toujours les Saintes Ames qui « vengent la Morale des odieuses attaques de Fourier. » Les vengeurs de la Morale seraient-ils donc dispensés d'avoir de la Conscience ou du Bon Sens?

Si la légitimité du But de la Morale suffisait pour en couvrir, en légitimer, en justifier les Procédés, la même raison légitimerait, *à priori*, les Procédés de Fourier et tous les Systèmes, même les plus absurdes, dont les Auteurs et les Partisans AURAIENT POUR BUT la *plus grande production du Bien* dans la Societé. En fait de Systèmes moraux, comme en fait de Systèmes de Réforme Sociale, toute la question consiste donc à examiner et à vérifier si le But est bon et si les Moyens sont capables de conduire au But : Or, cela constitue une *Question scientifique*, c'est-à-dire une question que la Raison et la Discussion doivent élucider, et que l'Expérience videra en dernier ressort.

Que si l'on veut définir la Morale, *la Science qui donne les Moyens de réaliser et de généraliser le Bien dans la Société*, il résultera de cette définition : 1° Que tout ce que l'on a appelé jusqu'ici *la Morale* doit porter dorénavant un autre nom, puisque ce que l'on a appelé la Morale a été impuissant à réaliser et à généraliser le Bien, et, au contraire, a laissé en fait subsister le Mal dans la Société ; 2° Que, suivant nous et jusqu'à preuve du contraire, Fourier doit être considéré comme le premier des Moralistes, puisque, suivant nous, il a découvert le seul moyen efficace de réaliser et de généraliser le Bien dans la Société.

Que si au contraire on caractérise la Morale comme étant ce qu'elle a été en fait, un Ensemble de Doctrines fort incohérentes, mais s'accordant généralement à enseigner *que le Bien ne peut être obtenu que par la Répression des Passions*, *par la Contrainte*, on comprendra alors que Fourier, qui soutient qu'on ne pouvait découvrir les Lois de la Réalisation du Bien qu'en recherchant les Conditions du *développement harmo-*

nique des Passions, et qui n'approuve la légitimité de la Contrainte que contre les *essors subversifs* des Passions, on conçoit, disons-nous, que Fourier n'ait point pris le titre de Moraliste, et qu'il ait combattu la direction donnée à l'esprit humain par les Doctrines morales, comme ayant entravé la Découverte des Conditions du Bien.

Nous avons prouvé que le mot *Morale* et tous les mots de la même famille ont plusieurs sens très distincts, et nous n'avons pas même épuisé tous les sens que ces mots comportent; mais ce que nous avons dit suffira pour que le lecteur se tienne en garde contre les fausses interprétations que ces significations diverses peuvent produire. En lisant Fourier avec bonne foi, on comprendra toujours facilement la pensée, malgré des amphibologies dont la langue est coupable, et que l'on rougira bientôt, sans doute, d'exploiter contre lui.

Pour résumer sur les trois chefs d'accusation que nous venons d'examiner, nous dirons:

1° Non, *Fourier ne veut pas que l'homme lâche la bride à ses passions;* mais il prétend qu'il faut donner à la Science Sociale, pour base, la connaissance des Impulsions ou Facultés actives qui sont l'expression de la Nature Humaine, et, pour objet, la détermination d'un Milieu capable d'utiliser ces Impulsions, de les tourner au Bien, de les développer harmoniquement et de les satisfaire.

2° Oui, *Fourier critique très énergiquement la Morale et les Moralistes;* mais la critique de Fourier est une critique *scientifique*, qui ne porte nullement sur le But supérieur de la Morale, en tant que ce But serait la Production du Bien et de l'Harmonie sociale, puisque ce But est celui de Fourier lui-même. Cette critique porte exclusivement, au contraire,

sur des Principes et sur des Méthodes auxquels Fourier reproche d'avoir détourné l'Intelligence de la recherche et de la détermination des Procédés scientifiques qui eussent permis de réaliser la Production du Bien et d'établir l'Harmonie dans la Société.

3° Oui, *Fourier propose* (pour un état de Société *autre* que l'Etat actuel) *des Coutumes matrimoniales autres que les Coutumes actuelles*, et la question à vider, à l'égard de la valeur des Coutumes indiquées par Fourier, consistera tout simplement à déterminer par la Discussion et par l'Expérience, lorsque le temps sera venu, si ces Coutumes sont réellement de nature à produire beaucoup plus de Vérité, de Loyauté, de Justice, de Liberté et d'Ordre, dans les Relations des Sexes, que la Règle qui régit aujourd'hui ces Relations.

Au reste, ce que nos Adversaires se gardent bien de faire connaître, quoiqu'ils le sachent parfaitement, attendu que nous ne perdons jamais l'occasion de le répéter, de le crier sur les toits, c'est que cette question des Innovations en Méthodes matrimoniales a été *entièrement mise de côté* par Fourier et par l'Ecole Sociétaire ; c'est que ni Fourier ni ses Disciples ne proposent à la Société actuelle l'adoption de ces Innovations ; qu'ils en établissent, au contraire, l'inopportunité relative alors même qu'elles seraient acceptées déjà par l'Opinion comme absolument ou scientifiquement bonnes ; c'est qu'enfin ils reconnaissent non-seulement l'inconvenance sociale qu'il y aurait à introduire aujourd'hui ces sortes de Coutumes, mais encore la quasi-impossibilité de comprendre actuellement dans leur vrai jour et de juger sainement les questions qui se rapportent à ce sujet.

Fourier, dans ses différents ouvrages, n'a donné sur ces questions que des indications *très incomplètes*. Ces indications ne sauraient donc être comprises et appréciées dans leur

valeur réelle que par des hommes *très profondément* versés dans la connaissance de la Doctrine, et spécialement par ceux que l'Auteur a directement éclairés sur ces matières. Ces sortes de questions ne sauraient donc être jugées aujourd'hui.

Ces difficultés, l'inconvenance de l'application actuelle de ces Innovations, l'inopportunité et l'inutilité pratique de toute discussion actuelle sur ces matières, ont conduit l'Ecole de Fourier à *réserver* ces questions aux générations qui seront aptes à les discuter et qui auront intérêt à les résoudre. En conséquence, l'École Sociétaire n'a jamais fait, des solutions indiquées par Fourier sur ces questions, l'objet d'aucune propagation actuelle; elle les a laissées dans les livres de Fourier, à l'état de pures prévisions, de spéculations scientifiques, et comme un compte pour le règlement duquel l'Avenir seul sera compétent, et qu'il saura bien régler. Enfin, elle déclare formellement, avec Fourier lui-même, qu'il serait absurde de songer à réaliser de semblables Innovations avant que la Forme sociale où nous vivons eût fait place à une Forme sociale absolument différente, et *dans laquelle seule* ces Innovations pourraient avoir les résultats heureux en vue desquels elles seront introduites par les Autorités sociales, s'il arrive, conformément aux prévisions de Fourier, que les Autorités sociales, un jour, jugent bon et opportun de les établir. (1)

De ce que nous avons exposé, il résultera clairement que, dans le cas même où les Coutumes matrimoniales indiquées par Fourier ne seraient pas de nature à produire, en leur

(1) A l'égard du mode de réalisation de toutes les applications du Procédé Sériaire qui ne sauraient être ni tentées, ni demandées aujourd'hui, voyez le *Manifeste de l'École sociétaire*. Broch. in-8°. Prix : 1 fr. 50 c. — Paris, à la Librairie Sociétaire, rue de Seine, n° 10. — Voyez aussi l'*Avertissement* placé plus loin, page 103.

temps, beaucoup plus de Bien que la Règle actuelle, Fourier, la Doctrine de Fourier et les hommes qui partagent les prévisions scientifiques de celui-ci à l'égard des conséquences de ces Coutumes, pourraient être un jour convaincus d'*Erreur*, mais jamais du moins d'*Immoralité*.

Un dernier mot enfin pour condenser tout le débat :

1° Nous constatons et nous proclamons que, dans tous les ordres de Relations sociales, sauf celui des Relations d'Amour, Fourier appelle identiquement Bien et Mal ce que le Sens Commun et les Philosophes eux-mêmes appellent Bien et Mal. Le But étant identique, il n'y a donc à juger que les Moyens présentés pour l'atteindre. Ainsi toute la question consiste à reconnaître si les Moyens présentés par Fourier sont ou ne sont pas supérieurs aux Moyens évidemment impuissants des Philosophes et des Moralistes : — question purement *scientifique*.

2° Nous posons également en fait que, dans l'ordre des Relations d'Amour, Fourier appelle Bien et Mal ce que le Sens Commun et les Moralistes eux-mêmes appellent Bien et Mal, à l'exception seulement du *changement* ou *de la pluralité des affections* que les Moralistes considèrent, dans ce seul ordre de Relations, comme des faits *mauvais en eux-mêmes*, qu'ils identifient avec le *Mal*, dont ils font enfin des *Vices absolus*.

Or, nous portons défi à qui que ce soit de prouver, par des raisons naturelles, philosophiques ou scientifiques, ce qui revient au même, que *le changement ou la pluralité de liens en Relations d'Amour constituent des faits mauvais en eux-mêmes, des faits vicieux ou criminels*. Dès lors, si ces faits ne sont *en eux-mêmes*, ni vicieux ni criminels, s'ils ne sont attaquables qu'au point de vue des CONSÉQUENCES MAUVAISES qu'ils peuvent entraîner et qu'en effet ils entraînent fréquemment DANS L'ÉTAT ACTUEL DES CHOSES, comment pour-

rait-il y avoir immoralité à rechercher des Dispositions au moyen desquelles ces faits (dont il est absolument impossible d'empêcher la production au sein des sociétés humaines) se développeraient régulièrement et sans entraîner des CONSÉQUENCES MAUVAISES, des désordres considérables, des Vices détestables, et souvent même les Crimes les plus odieux?

Que les hommes d'Intelligence et de Bonne Foi méditent cette courte Dissertation et prononcent sur l'*Immoralité de la Théorie de Fourier*.

NOTE SUR LA PRÉSENTE ÉDITION.

Cette nouvelle Édition de la *Théorie des Quatre Mouvements* a été faite avec les plus grands soins, et non sans beaucoup de difficultés. Fourier a laissé trois Exemplaires de la première Édition, dont certaines parties étaient couvertes de notes marginales, et qui contenaient en outre des intercalations considérables. Ces trois Exemplaires ont été collationnés très scrupuleusement; on a reconnu toutes les corrections, toutes les indications qu'ils contenaient, et l'on a déterminé ensuite les changements qu'il était convenable de faire subir à l'ancien texte.

Les additions dans le texte ont été marquées par le signe [ ]. Tous les mots, toutes les phrases et tous les passages qui sont encadrés dans ces crochets ont donc été purement et simplement *ajoutés*, tandis que les mots et les phrases qui se trouvent entre ces signes " " sont des corrections, des substitutions d'un mot ou d'une phrase nouvelle aux expressions du texte primitif. Au reste, tout en faisant jouir cette seconde édition des corrections et des additions contenues dans les Exemplaires annotés par l'Auteur, nous avons cru devoir restituer, au moyen d'une Table placée à la fin du volume, le texte de la première Édition elle-même. Notre Édition est donc aussi complète et aussi fidèle que possible.

Le mot *Série* a été substitué tout le long de l'ouvrage sans emploi du signe " " au mot *Secte* qui en tenait lieu dans le texte ancien; de même le mot *Phalange* a remplacé la désignation de *Tourbillon,* donnée primitivement par Fourier au Canton Sociétaire.

FIN DE LA PRÉFACE DES ÉDITEURS.

INTRODUCTION.

Au début, comme à la fin de cet ouvrage, j'appelle l'attention sur une vérité fort neuve pour les Civilisés ; c'est que la Théorie des quatre Mouvements, SOCIAL, ANIMAL, ORGANIQUE et MATÉRIEL [1], était l'unique étude que devait se proposer la Raison. C'est l'étude du Système général de la Nature, c'est un problème que Dieu donne à résoudre à tous les Globes ; et leurs habitants ne peuvent passer au Bonheur qu'après l'avoir résolu.

Jusqu'ici, vous ne l'avez ni résolu ni même étudié ; vous n'avez atteint que la quatrième et dernière branche de cette Théorie, celle du *mouvement matériel*, dont Newton et Leibnitz vous ont dévoilé les lois. J'aurai lieu de vous reprocher plus d'une fois ce retard de l'esprit humain.

Avant de publier ma Théorie (selon l'annonce faite, page 344), j'en donne dans le présent volume un léger aperçu, j'y joins quelques dissertations sur l'ignorance politique des Civilisés ; les deux exemples principaux de cette ignorance sont tirés :

Dans la 2e partie, des Vices du Système conjugal ;

Dans la 3e partie, des Vices du Système commercial ;

Et de l'étourderie des philosophes, qui n'ont recherché aucun meilleur procédé pour l'union des sexes et l'échange des produits industriels.

Ce sont là, sans doute, des débats bien subalternes, pour

(1) Voyez la note de la page 30. (*Note des Éditeurs.*)

appuyer une annonce aussi importante que la découverte des Lois du Mouvement ; mais il fallait m'étendre sur quelques ridicules de la Politique civilisée, pour faire pressentir l'existence d'une Science plus certaine qui va confondre les Sciences philosophiques.

Dans le cours de cette lecture, on devra considérer que l'invention annoncée, étant plus importante à elle seule que tous les travaux scientifiques faits depuis l'existence du Genre Humain, un seul débat doit occuper dès à présent les Civilisés : c'est de s'assurer si j'ai véritablement découvert la Théorie des quatre Mouvements ; car, dans le cas d'affirmative, il faut jeter au feu toutes les théories politiques, morales et économiques, et se préparer à l'évènement le plus étonnant, le plus fortuné qui puisse avoir lieu sur ce Globe et dans tous les globes, AU PASSAGE SUBIT DU CHAOS SOCIAL A L'HARMONIE UNIVERSELLE.

timides soldats et les félons chevaliers. à bas donc les manteaux! Que la révolution puisse mesurer les muscles de ses défenseurs. à bas les masques! qu'elle puisse lire dans leurs regards et le courage ~~et la~~ conviction. Que n'avons nous au moins des adversaires dignes de nous!

La croisade contre la démocratie sociale est organisée. Elle est officiellement et publiquement avouée. La sainte ligue contre la solidarité se prêche avec fureur; qui donc en est le Chef?

Au XVIème siècle, quand l'individualisme luttait contre le principe d'autorité, un Guise mettait sur son feutre la double croix et tirait au moins une épée glorieuse pour le salut du vieux monde qui commençait à craquer. Aujourd'hui que l'individualisme et l'autorité, ligués ensemble, menacent ruine à leur tour, que la solidarité sainte les déborde de toutes parts; qui se lève pour les défendre?

Ah! société de la fraude, du dol, de l'impiété, et de l'égoïsme, ton champion est digne de toi! son arme va bien à ta taille. Au XIXème siècle, la morale et la religion s'abritant sous l'aile de la police; la croix du Christ repose à l'ombre du bâton de l'argousin

THÉORIE

DES

QUATRE MOUVEMENTS

ET DES

DESTINÉES GÉNÉRALES.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Sur l'étourderie des nations civilisées, qui ont oublié ou dédaigné les deux branches d'études servant d'acheminement à la théorie des Destinées : l'étude de l'Association agricole et de l'Attraction passionnée ;

Et sur les funestes résultats de cette étourderie, qui prolonge inutilement depuis 2300 ans la durée du Chaos social, c'est-à-dire des sociétés civilisée, barbare et sauvage, qui ne sont point la Destinée du genre humain.

Si l'on considère l'affluence des grands génies qu'a produits la Civilisation, surtout dans le cours du dix-huitième siècle, on est tenté de croire qu'ils ont épuisé toutes les carrières; loin d'espérer de grandes découvertes, on n'en attend pas même de médiocres.

Cette prévention va être dissipée; les hommes vont apprendre que les lumières acquises s'élèvent à peine au quart de celles qui restaient à acquérir et que l'on va obtenir toutes à la fois par la théorie des "Destinées générales." Elle est la clef de toutes les inventions pénétrables à l'esprit humain; elle va nous initier subitement à des connaissances qui pouvaient coûter encore dix mille ans d'études, d'après la lenteur des méthodes actuelles.

L'annonce de cette Théorie doit au premier abord exciter la défiance par la seule promesse d'élever les hommes à la connaissance des Destinées. Je crois donc à propos de faire connaître les indices qui m'ont mis sur la voie. Cette explication prouvera que la Découverte n'exigeait aucun effort scientifique, et que les moindres des savants auraient pu y parvenir avant moi, s'ils avaient eu pour cette étude la qualité requise, *l'absence de préjugés*. C'est sur ce point que j'ai eu, pour le calcul des Destinées,

une aptitude dont manquaient les Philosophes, qui sont les appuis et les prôneurs des préjugés, tout en feignant de les combattre.

Sous le nom de Philosophes, je ne comprends ici que les auteurs des sciences incertaines, les Politiques, Moralistes, Économistes et autres, dont les théories ne sont pas compatibles avec l'Expérience et n'ont pour règle que la fantaisie des auteurs. On se rappellera donc, lorsque je nommerai LES PHILOSOPHES, que je n'entends parler que de ceux de la classe incertaine et non pas des auteurs des sciences fixes.

I.

INDICES ET MÉTHODES QUI CONDUISIRENT A LA DÉCOUVERTE ANNONCÉE.

Je ne songeais à rien moins qu'à des recherches sur les Destinées; je partageais l'opinion générale qui les regarde comme impénétrables, et qui relègue tout calcul sur cet objet parmi les visions des astrologues et des magiciens. L'étude qui m'y achemina ne roulait que sur des problèmes industriels ou politiques dont je vais donner quelque notion.

Depuis l'impéritie dont les Philosophes avaient fait preuve dans leur coup d'essai, dans la révolution française, chacun s'accordait à regarder leur science comme un égarement de l'esprit humain; les torrents de lumière politique et morale ne semblaient plus que des torrents d'illusions. Eh! peut-on voir autre chose dans les écrits de ces savants, qui, après avoir employé vingt-cinq siècles à perfectionner leurs théories, après avoir rassemblé toutes les lumières anciennes et modernes, engendrent pour leur début autant de calamités qu'ils ont promis de bienfaits, et font décliner la société civilisée vers l'état barbare?

Tel fut l'effet des cinq premières années pendant lesquelles la France subit l'épreuve des théories philosophiques.

Après la catastrophe de 1793, les illusions furent dissipées, les sciences politiques et morales furent flétries et décréditées sans retour. Dès-lors on dut entrevoir qu'il n'y avait aucun bonheur à espérer de toutes les lumières acquises, qu'il fallait chercher le bien social dans quelque nouvelle science, et ouvrir de nouvelles routes au génie politique; car il était évident que ni les Philosophes

ni leurs rivaux ne savaient remédier aux misères sociales, et que, sous les dogmes des uns ou des autres, on verrait toujours se perpétuer les fléaux les plus honteux, entre autres l'indigence.

Telle fut la première considération qui me fit soupçonner l'existence d'une Science Sociale encore inconnue et qui m'excita à en tenter la découverte. Loin de m'effrayer de mon peu de lumières, je n'entrevis que l'honneur de saisir ce que vingt-cinq siècles savants n'avaient pas su découvrir.

J'étais encouragé par les nombreux indices d'égarement de la raison et surtout par l'aspect des fléaux dont l'industrie sociale est affligée : l'indigence, la privation de travail, les succès de la fourberie, les pirateries maritimes, le monopole commercial, l'enlèvement des esclaves, enfin tant d'autres infortunes dont je passe l'énumération, et qui donnent lieu de douter si l'industrie civilisée n'est pas une calamité inventée par Dieu pour châtier le genre humain.

De là je présumai qu'il existait dans cette industrie quelque renversement de l'ordre naturel ; qu'elle s'exerçait peut-être d'une manière contradictoire avec les vues de Dieu ; que la ténacité de tant de fléaux pouvait être attribuée à l'absence de quelque disposition voulue par Dieu et inconnue de nos savants. Enfin, je pensai que, si les sociétés humaines sont atteintes, selon l'opinion de Montesquieu, « *d'une maladie de langueur, d'un vice intérieur, d'un* « *venin secret et caché,* » on pourrait trouver le remède en s'écartant des routes suivies par nos sciences incertaines qui avaient manqué ce remède depuis tant de siècles. J'adoptai donc pour règle dans mes recherches LE DOUTE ABSOLU ET L'ÉCART ABSOLU. Il faut définir ces deux procédés, puisque personne avant moi n'en avait fait usage.

1° LE DOUTE ABSOLU. Descartes en avait eu l'idée ; mais tout en vantant et recommandant le doute, il n'en avait fait qu'un usage partiel et déplacé. Il élevait des doutes ridicules, il doutait de sa propre existence, et il s'occupait plutôt à alambiquer les sophismes des anciens qu'à chercher des vérités utiles.

Les successeurs de Descartes ont encore moins que lui fait usage du Doute ; ils ne l'ont appliqué qu'aux choses qui leur déplaisaient ; par exemple, ils ont mis en problème la nécessité des religions parce qu'ils étaient antagonistes des prêtres ; mais ils se seraient bien gardés de mettre en problème la nécessité des sciences politiques et morales qui étaient leur gagne-pain, et qui sont aujour-

d'hui reconnues bien inutiles sous les gouvernements forts, et bien dangereuses sous les gouvernements faibles.

Comme je n'avais de rapport avec nul parti scientifique, je résolus d'appliquer le Doute aux opinions des uns et des autres indistinctement, et de suspecter jusqu'aux dispositions qui avaient l'assentiment universel. Telle est la Civilisation, qui est l'idole de tous les partis philosophiques et dans laquelle on croit voir le terme de la perfection. Cependant, quoi de plus imparfait que cette Civilisation qui traîne tous les fléaux à sa suite? quoi de plus douteux que sa nécessité et sa permanence future? N'est-il pas probable qu'elle n'est qu'un échelon dans la carrière sociale? Si elle a été précédée de trois autres sociétés, la Sauvagerie, le Patriarcat et la Barbarie, s'ensuit-il qu'elle sera la dernière parce qu'elle est la quatrième? n'en pourra-t-il pas naître encore d'autres, et ne verrons-nous pas un cinquième, un sixième, un septième Ordre social qui seront peut-être moins désastreux que la Civilisation, et qui sont restés inconnus parce qu'on n'a jamais cherché à les découvrir? Il faut donc appliquer le Doute à la Civilisation, douter de sa nécessité, de son excellence et de sa permanence. Ce sont là des problèmes que les philosophes n'osent pas se proposer, parce qu'en suspectant la Civilisation ils feraient planer le soupçon de nullité sur leurs théories, qui toutes se rattachent à la Civilisation, et qui tomberaient avec elle du moment où l'on trouverait un meilleur Ordre Social pour la remplacer.

Les Philosophes sont donc restreints au *Doute partiel,* parce qu'ils ont des livres et des préjugés corporatifs à soutenir; et de peur de compromettre les livres et la coterie, ils ont escobardé de tout temps les problèmes importants. Pour moi qui n'avais aucun parti à soutenir, j'ai pu adopter le *Doute absolu* et l'appliquer d'abord à la Civilisation et à ses préjugés les plus invétérés.

2° L'ÉCART ABSOLU. J'avais présumé que le plus sûr moyen d'arriver à des découvertes utiles, c'était de s'éloigner en tout sens des routes suivies par les sciences incertaines, qui n'avaient jamais fait la moindre invention utile au corps social, et qui, malgré les immenses progrès de l'industrie, n'avaient pas même réussi à prévenir l'indigence. Je pris donc à tâche de me tenir constamment en opposition avec ces sciences; en considérant la multitude de leurs écrivains, je présumai que tout sujet qu'ils avaient traité devait être complètement épuisé, et je résolus de ne

m'attacher qu'à des problèmes qui n'eussent été abordés par aucun d'entre eux.

En conséquence, j'évitai toute recherche sur ce qui touchait aux intérêts du trône et de l'autel, dont les philosophes se sont occupés sans relâche depuis l'origine de leur science : ils ont toujours cherché le bien social dans les innovations administratives ou religieuses; je m'appliquai, au contraire, à ne chercher le bien que dans des opérations qui n'eussent aucun rapport avec l'administration ni le sacerdoce, qui ne reposassent que sur des mesures industrielles ou domestiques, et qui fussent compatibles avec tous les gouvernements sans avoir besoin de leur intervention.

En suivant ces deux guides, *le Doute absolu* sur tous les préjugés, et *l'Écart absolu* de toutes les théories connues, je ne pouvais manquer de m'ouvrir quelque nouvelle carrière, si aucune il en était; mais je ne m'attendais nullement à saisir le calcul des Destinées. Loin de prétendre si haut, je ne m'exerçai d'abord que sur des problèmes très ordinaires, dont les deux principaux furent l'*Association agricole* et la *répression indirecte du monopole commercial des insulaires*. Je cite ces deux problèmes, parce qu'ils tiennent l'un à l'autre et se résolvent l'un par l'autre. On ne peut pas abattre indirectement le monopole des puissances insulaires sans opérer l'association agricole; *et vice versâ*, sitôt qu'on trouve le moyen d'effectuer l'association agricole, elle opère sans coup férir l'anéantissement du monopole insulaire, des pirateries, de l'agiotage, de la banqueroute, et autres fléaux qui pèsent sur l'industrie.

Je me hâte de mettre en avant ces résultats pour jeter quelque intérêt sur le problème de l'*association agricole*, qui semble si indifférent que les savants n'ont jamais daigné s'en occuper.

Ici j'invite le lecteur à se rappeler que j'ai jugé nécessaire de lui donner connaissance des calculs qui préparèrent ma découverte. En conséquence, je vais disserter sur un sujet qui paraîtra bien dépourvu de rapport avec les Destins; c'est l'*Association agricole*. Moi-même, lorsque je commençai à spéculer sur cet objet, je n'aurais jamais présumé qu'un si modeste calcul pût conduire à la théorie des Destinées; mais puisqu'il en est devenu la clef, il est indispensable que j'en parle avec quelque étendue.

II.

DE L'ASSOCIATION AGRICOLE.

La solution de ce problème tant dédaigné conduisait à la solution de tous les problèmes politiques. L'on sait qu'il suffit quelquefois des plus petits moyens pour opérer les plus grandes choses : c'est avec une aiguille de métal qu'on maîtrise la foudre et qu'on dirige un vaisseau à travers les orages et les ténèbres; c'est avec un moyen aussi simple qu'on peut mettre terme à toutes les calamités sociales; et tandis que la Civilisation se baigne dans le sang pour assouvir des jalousies mercantiles, on apprendra sans doute avec intérêt qu'une opération industrielle va les terminer à jamais, sans aucun combat, et que la puissance maritime, jusqu'à présent si redoutable, va tomber dans une absolue nullité par l'effet de l'*Association agricole*.

Cette disposition n'était pas praticable dans l'antiquité, à cause de l'esclavage des cultivateurs; les Grecs et les Romains vendaient le laboureur comme une bête de somme, avec l'agrément des philosophes, qui ne réclamèrent jamais contre cette odieuse coutume. Ces savants sont dans l'usage de croire impossible tout ce qu'ils n'ont pas vu; ils s'imaginaient qu'on ne pourrait pas affranchir les cultivateurs sans renverser l'ordre social; cependant on est parvenu à les mettre en liberté, et l'Ordre social n'en est que mieux organisé. Les philosophes ont encore à l'égard de l'Association agricole le même préjugé qu'ils avaient à l'égard de l'esclavage; ils la croient impossible parce qu'elle n'a jamais existé; en voyant les familles villageoises travailler incohéremment, ils pensent qu'il n'est aucun moyen de les associer, ou du moins ils feignent de le penser; car sur ce point, comme sur tout autre, ils sont intéressés à donner pour insoluble tout problème qu'ils ne savent pas résoudre.

Cependant, plus d'une fois l'on a entrevu qu'il résulterait des économies et des améliorations incalculables si l'on pouvait réunir en société industrielle les habitants de chaque bourgade, associer en proportion de leur capital et de leur industrie deux à trois cents familles inégales en fortune qui cultivent un canton.

L'idée paraît d'abord gigantesque et impraticable à cause de l'obstacle qu'opposent les passions à une telle réunion; obstacle

d'autant plus effrayant qu'on ne peut pas les surmonter petit à petit. On ne peut guère réunir en société agricole vingt, trente, quarante individus, pas même cinquante ; il en faut au moins huit cents pour former l'Association NATURELLE OU ATTRAYANTE. J'entends par ces mots une société dont les membres seront entraînés au travail par émulation, amour-propre, et autres véhicules compatibles avec celui de l'intérêt : l'Ordre dont il s'agit nous passionnera pour l'agriculture, aujourd'hui si rebutante qu'on ne l'exerce que par nécessité et par la crainte de mourir de faim.

Je passe sur le détail des recherches que me coûta le problème de l'Association naturelle; c'est un Ordre tellement opposé à nos usages que je ne me hâte pas d'en donner connaissance; sa description paraîtrait ridicule si je n'y disposais le lecteur par un aperçu des immenses avantages qui en résulteront.

L'Association agricole, en la supposant élevée au nombre d'environ mille personnes, présente à l'industrie des bénéfices si énormes qu'on a peine à expliquer l'insouciance des modernes à ce sujet; il existe pourtant une classe de savants, les économistes, voués spécialement aux calculs de perfectionnement industriel. Leur négligence à rechercher un procédé d'Association est d'autant plus inconcevable qu'ils ont eux-mêmes indiqué plusieurs des avantages qui en résulteraient ; par exemple, ils ont reconnu, et chacun a pu reconnaître comme eux, que trois cents familles de villageois associés n'auraient qu'un seul grenier bien soigné, au lieu de trois cents greniers mal en ordre; qu'une seule cuverie au lieu de trois cents cuves soignées la plupart avec une extrême ignorance; qu'ils n'auraient dans divers cas, et surtout en été, que trois ou quatre grands feux au lieu de trois cents; qu'ils n'enverraient à la ville qu'une seule laitière avec un tonneau de lait porté sur un char suspendu, ce qui épargnerait cent demi-journées perdues par cent laitières qui portent cent brocs de lait. Voilà quelques-unes des économies que divers observateurs ont entrevues, et pourtant ils n'ont pas indiqué la vingtième partie des bénéfices qui naîtraient de l'Association agricole.

On l'a crue impossible parce qu'on ne connaissait aucun moyen de la former; était-ce un motif de conclure qu'on n'en découvrirait pas et qu'on n'en devait pas chercher ? Si l'on considère qu'elle triplerait [et souvent décuplerait] les bénéfices d'exploitation générale, on ne doutera pas que Dieu n'ait avisé aux moyens de l'établir; car il a dû s'occuper avant tout de l'organisation du

mécanisme industriel, qui est le pivot des sociétés humaines.

Les gens pressés d'argumenter élèveront là-dessus maintes objections. « Comment amalgamer en société des familles dont l'une « possède 100,000 livres et l'autre pas une obole? Comment dé- « brouiller tant d'intérêts divers, concilier tant de volontés con- « tradictoires? Comment absorber toutes ces jalousies dans un « plan d'intérêts combinés? » A cela je réplique par l'appât des richesses et des plaisirs; la plus forte passion des paysans comme des citadins, c'est l'amour du gain. Lorsqu'ils verront un canton sociétaire donner, à égalité de chances, TROIS FOIS [cinq fois, sept fois] plus de bénéfice qu'un canton de familles incohérentes, et assurer à tous les associés les jouissances les plus variées, ils oublieront toutes leurs rivalités et se hâteront d'opérer l'Association; elle s'étendra sans aucune loi à toutes les régions; car en tous lieux les hommes sont passionnés pour les richesses et les plaisirs.

En résumé, cette théorie de l'Association agricole, qui va changer le sort du genre humain, flatte les passions communes à tous les hommes, elle les séduit par l'appât du gain et des voluptés; c'est là le garant de son succès chez les Sauvages et les Barbares comme chez les Civilisés, puisque les passions sont les mêmes en tous lieux.

Il n'est pas pressant de faire connaître ce nouvel Ordre, auquel je donnerai les noms de SÉRIES PROGRESSIVES ou SÉRIES DE GROUPES, SÉRIES PASSIONNÉES.

Je désigne par ces mots un assemblage de plusieurs groupes associés qui s'adonnent aux diverses branches d'une même industrie ou d'une même passion. On peut consulter à ce sujet la note A [à la fin du volume], où je donne sur l'organisation des Séries progressives quelques notions qui seront loin de suffire, mais qui préviendront les fausses idées qu'on pourrait se former sur ce mécanisme, d'après divers détails qu'on a entendus de moi, et qu'on ne manque jamais de dénaturer en les répétant.

La théorie des SÉRIES PASSIONNÉES ou SÉRIES PROGRESSIVES n'est pas imaginée arbitrairement comme nos théories sociales. L'ordonnance de ces Séries est en tout point analogue à celle des séries géométriques dont elles ont toutes les propriétés, comme la balance de rivalité entre les groupes extrêmes et les groupes moyens de la série. Ceci est exprimé plus en détail dans la note A.

Les passions qu'on a crues ennemies de la concorde, et contre

lesquelles on a écrit tant de milliers de volumes qui vont tomber dans le néant, les passions, dis-je, ne tendent qu'à la concorde, qu'à l'unité sociale dont nous les avons crues si éloignées; mais elles ne peuvent s'harmoniser qu'autant qu'elles " se développent " régulièrement dans les SÉRIES PROGRESSIVES ou SÉRIES DE GROUPES. Hors de ce mécanisme, les passions ne sont que des tigres déchaînés, des énigmes incompréhensibles; c'est ce qui fait dire aux philosophes qu'il faudrait les réprimer : opinion doublement absurde en ce que l'on ne peut pas réprimer les passions (1), et en ce que si chacun les réprimait, l'état civilisé déclinerait rapidement et retomberait à l'état nomade, dans lequel les passions seraient encore aussi malfaisantes qu'on les voit parmi nous; car je ne crois pas plus aux vertus des bergers qu'à celles de leurs apologistes.

L'Ordre Sociétaire qui va succéder à l'incohérence civilisée n'admet ni modération, ni égalité, ni aucune des vues philosophiques; il veut des passions ardentes et raffinées; dès que l'Association est formée, les passions s'accordent d'autant plus facilement qu'elles sont plus vives et plus nombreuses.

Ce n'est pas que ce nouvel ordre doive rien changer aux passions; cela ne serait possible ni à Dieu ni aux hommes : mais on peut changer la marche des passions sans rien changer à leur nature. Par exemple, si un homme sans fortune hait le mariage, et qu'on lui offre une femme dotée de cent mille livres de rente, il consentira avec joie à former ce lien qui lui répugnait la veille. Aura-t-il pour cela changé de passion? Non, mais sa passion dominante, l'amour des richesses, aura changé de marche; elle prendra, pour atteindre à son but, une voie qui lui déplaisait hier; elle n'aura pas pour cela changé de nature, mais seulement de route.

Si donc j'avance que dans l'Ordre Sociétaire les hommes prendront des goûts différents de ceux qu'ils ont à présent, et qu'ils préféreront le séjour des campagnes à celui des villes, il faut se garder de croire qu'en changeant de goûts ils changeront de passions; ils ne seront toujours guidés que par l'amour des richesses et des plaisirs.

J'insiste sur cette remarque pour écarter une ridicule objection que forment certains esprits obtus; lorsqu'ils entendent parler

(1) [Autrement que par la violence ou l'absorption réciproque.]

des changements de goûts et de coutumes qui résulteront de l'Ordre Sociétaire, ils s'écrient aussitôt : VOUS CHANGEREZ DONC LES PASSIONS ! Non, certes, mais on leur ouvrira de nouvelles chances, qui leur assureront un développement triple et quadruple de celui qu'elles trouvent dans l'ordre incohérent où nous vivons. C'est pour cela qu'on verra les civilisés prendre en aversion des habitudes qui leur plaisent aujourd'hui, telle que la vie de ménage, lorsqu'ils observeront que dans le ménage les enfants ne sont occupés qu'à hurler, briser, quereller et refuser tout travail, et que ces mêmes enfants, introduits dans les SÉRIES PROGRESSIVES OU SÉRIES DE GROUPES, ne s'y occupent que d'industrie, rivalisent d'émulation sans qu'on les excite, qu'ils s'instruisent de leur plein gré sur les cultures, les fabriques, les sciences et arts ; qu'ils produisent et font des bénéfices tout en croyant se divertir. Lorsque les pères verront ce nouvel ordre, ils trouveront leurs enfants adorables dans les séries et détestables dans les ménages incohérents. Quand ils observeront ensuite que, dans la résidence d'une PHALANGE (c'est le nom que je donnerai à l'Association qui cultive un canton), on fait une chère si merveilleuse que, pour le tiers des frais que coûte une table de ménage, on trouve dans les Séries un service trois fois plus délicat et plus copieux, de sorte qu'on peut s'y nourrir trois fois mieux en dépensant trois fois moins que dans un ménage, et éviter encore l'embarras des approvisionnements et préparations ; lorsqu'ils verront enfin que dans les relations des Séries on n'éprouve jamais aucune fourberie, et que le peuple si faux et si rustre en Civilisation devient éclatant de vérité et de politesse dans les Séries, ils prendront en aversion ce ménage, ces villes, cette Civilisation, qui sont les objets de leur affection présente ; ils voudront s'associer dans une Phalange de Séries et habiter son édifice. Auront-ils changé de passions parce qu'ils dédaigneront les coutumes et les goûts qui leur plaisent aujourd'hui ? Non, mais leurs passions auront changé de marche sans avoir changé de but ni de nature. Il faut donc bien se garder de croire que l'Ordre des Séries progressives, qui ne sera plus la Civilisation, doive opérer le moindre changement dans les passions ; elles ont été et seront immuables pour produire les déchirements et la pauvreté hors des Séries progressives, ou pour produire la concorde et l'opulence dans « l'État Sociétaire » qui est notre destinée, et dont la formation dans un seul canton sera imitée spontanément en tout pays, par le seul appât des im-

menses bénéfices et des jouissances innombrables que cet Ordre assure à tous les individus, quelle que soit l'inégalité des fortunes.

Je passe aux résultats de cette invention sous le rapport scientifique.

III.

DE L'ATTRACTION PASSIONNÉE ET DE SES RAPPORTS AVEC LES SCIENCES FIXES.

Est-ce par dédain, par inadvertance ou par crainte d'insuccès, que les savants ont négligé de s'exercer sur le problème de l'Association? Il n'importe quel a été leur motif, mais ils l'ont négligé; je suis le premier et le seul qui s'en soit occupé. De là résulte que, si la théorie de l'Association, inconnue jusqu'à ce jour, pouvait acheminer à d'autres découvertes, si elle est la clef de quelques nouvelles sciences, elles ont dû échoir à moi seul, puisque je suis le seul qui ait cherché et saisi cette théorie.

Quant aux nouvelles sciences dont elle ouvre l'accès, je me bornerai à en indiquer deux principales, et comme ce détail n'intéresse pas le grand nombre des lecteurs, je serai bref autant que possible.

La première science que je découvris fut la théorie de l'Attraction passionnée.

Lorsque j'eus reconnu que les Séries progressives assurent un plein développement aux passions des deux sexes, des divers âges et des diverses classes; que dans ce nouvel ordre on acquerra d'autant plus de vigueur et de fortune qu'on aura plus de passions, je conjecturai de là que, si Dieu avait donné tant d'influence à l'Attraction passionnée et si peu à la raison, son ennemie, c'était pour nous conduire à cet Ordre des Séries progressives qui satisfait en tout sens l'Attraction. Je pensai dès-lors que l'Attraction tant décriée par les philosophes était interprète des vues de Dieu sur l'ordre social, et j'en vins au CALCUL ANALYTIQUE et SYNTHÉTIQUE des ATTRACTIONS et RÉPULSIONS PASSIONNÉES; elles conduisent en tout sens à l'Association agricole. On aurait donc découvert les lois de l'Association sans les chercher, si l'on se fût avisé de faire l'analyse et la synthèse de l'Attraction. C'est à quoi personne n'a songé, pas même dans ce dix-huitième siècle, qui, voulant fourrer

partout les méthodes analytiques, n'a pas essayé de les appliquer l'Attraction.

La théorie des attractions et répulsions passionnées est fixe et applicable en entier aux théorèmes de géométrie; elle sera susceptible de grands développements, et pourra devenir l'aliment des penseurs, qui, je crois, sont fort en peine d'exercer leur métaphysique sur quelque sujet lumineux et utile.

Je continue sur la filiation des nouvelles sciences. Je reconnus bientôt que les lois de l'Attraction passionnée étaient en tout point conformes à celles de l'Attraction matérielle, expliquées par Newton et Leibnitz, et qu'il y avait **UNITÉ DU SYSTÈME DE MOUVEMENT POUR LE MONDE MATÉRIEL ET POUR LE MONDE SPIRITUEL.**

Je soupçonnai que cette analogie pouvait s'étendre des lois générales aux lois particulières; que les attractions et propriétés des animaux, végétaux et minéraux étaient peut-être coordonnées au même plan que celles de l'homme et des astres; c'est de quoi je fus convaincu après les recherches nécessaires. Ainsi fut découverte une nouvelle science fixe : *l'Analogie des quatre mouvements matériel, organique, animal et social*, ou *Analogie des modifications de la matière avec la théorie mathématique des passions de l'homme et des animaux.*

La découverte de ces deux sciences fixes m'en dévoila d'autres dont il serait inutile de donner ici la nomenclature; elles s'étendent jusqu'à la littérature et aux arts, et établiront des méthodes fixes dans toutes les branches des connaissances humaines.

Du moment où je possédai les deux théories de l'Attraction et de l'Unité des quatre mouvements, je commençai à lire dans le grimoire de la nature; ses mystères s'expliquaient successivement, et j'avais enlevé le voile répété impénétrable. J'avançais dans un nouveau monde scientifique; ce fut ainsi que je parvins gradativement jusqu'au calcul des Destinées universelles, ou détermination du système fondamental sur lequel furent réglées les lois de tous les mouvements présents, passés et à venir.

Dans un tel succès, de quoi faut-il le plus s'étonner : ou du coup de fortune qui m'a dévoilé tant de nouvelles sciences par le secours d'un petit calcul sur l'Association qui en était la clef, ou de l'étourderie de vingt-cinq siècles savants qui n'ont pas songé à s'occuper de ce calcul, quoiqu'ils eussent épuisé tant d'autres branches d'études? Je crois que l'on décidera l'alternative en ma faveur, et

que l'étendue de mes découvertes semblera moins étonnante que l'étourderie des siècles qui les ont manquées.

Déjà j'ai consolé les savants d'une telle disgrâce en leur apprenant qu'une moisson de gloire et de richesses leur est préparée à tous; j'apporte plus de sciences nouvelles qu'on ne trouva de mines d'or en découvrant l'Amérique. Mais n'ayant pas les lumières nécessaires pour développer ces sciences, je n'en prendrai pour moi qu'une seule, celle du *mouvement social;* j'abandonne toutes les autres aux érudits des diverses classes, qui s'en composeront un magnifique domaine.

Combien ils avaient besoin de ce ravitaillement! Toutes les classes de savants étaient aux abois, et réduites à glaner misérablement. On avait ressassé et pressuré jusqu'au dernier grain des sciences connues; il ne restait d'autres ressources que de créer des sophismes pour les combattre, et remplir double quantité de volumes en élevant et réfutant chaque erreur.

Dès à présent la scène change; les savants vont passer de l'absolu dénuement à l'excessive opulence; la moisson sera si copieuse qu'ils peuvent se flatter tous d'y prendre part et de s'établir des renommées colossales, car ils auront la première exploitation de cette mine scientifique dont ils saisiront les plus riches filons. Chacun d'entre eux pourra dès le deuxième Mémoire, où je traiterai des mouvements *animal* et *organique,* entrevoir les objets de sa compétence, sur lesquels il aura à composer des traités de science certaine. Et j'insiste sur ce nom de SCIENCE CERTAINE, car on le prodigue bien mal à propos à des sciences vagues et capricieuses, comme la botanique dont les divers systèmes ne sont que des tableaux arbitrairement classés; ils n'ont aucun rapport avec la méthode de la nature qui est de coordonner toutes les formes et propriétés des choses créées à un type commun, au système mathématique des passions humaines.

J'ai fait entrevoir que les sciences vont enfin prendre une marche fixe, et se rattacher toutes à une méthode invariable. Je donnerai dès le second Mémoire quelques notions de cette méthode qui rapporte tout à nos passions. Elle montre dans tout ce qui existe les tableaux du jeu des passions, et cette analogie donnera aux études les plus rebutantes, telles que l'anatomie, plus de charme que n'en offre aujourd'hui l'étude des fleurs.

Parmi les heureux résultats que donnera cette méthode, il faut placer avant tout la découverte de remèdes spéciaux à toutes les

maladies. Il n'est aucun mal qui n'ait un ou plusieurs antidotes tirés des trois règnes; mais la médecine n'ayant pas de théorie régulière pour procéder à la recherche des remèdes inconnus, elle est obligée de tâtonner pendant des siècles et même des milliers d'années, jusqu'à ce que le hasard lui livre un remède; aussi n'a-t-elle pas encore trouvé les absorbants naturels de la peste, la rage et la goutte; on les découvrira par la théorie des quatre mouvements. La médecine ainsi que toutes les autres sciences va sortir de sa longue enfance, et s'élever par le calcul des *contre-mouvements* à toutes les connaissances qui lui furent si longtemps refusées.

IV.

ÉGAREMENT DE LA RAISON PAR LES SCIENCES INCERTAINES.

La gloire et la science sont bien désirables, sans doute, mais bien insuffisantes quand elles ne sont pas accompagnées de la fortune. Les lumières, les trophées et autres illusions ne conduisent pas au bonheur, qui consiste avant tout dans la possession des richesses; aussi les savants sont-ils généralement malheureux en Civilisation, parce qu'ils y sont pauvres; ils ne jouiront des faveurs de la fortune que dans l'Ordre Sociétaire qui succédera à la Civilisation. Dans ce nouvel état social, tout savant ou artiste parviendra à une fortune colossale dès qu'il sera pourvu d'un mérite réel; j'indiquerai plus loin de quelle manière ce mérite sera constaté par le vote annuel de tous les cantons du globe sur les ouvrages à couronner.

Mais en montrant aux sciences fixes [et aux arts] la brillante carrière qui s'ouvre pour eux, quel ton dois-je prendre pour annoncer l'orage qui va fondre sur les vieilles idoles de la Civilisation, sur les sciences incertaines? Faut-il revêtir les longs habits de deuil pour déclarer aux politiques et moralistes que l'heure fatale est sonnée, que leurs immenses galeries de volumes vont tomber dans le néant; que les Platon, les Sénèque, les Rousseau, les Voltaire, et tous les coryphées de l'incertitude ancienne et moderne, iront tous ensemble au fleuve d'oubli? (Je ne parle pas de leurs productions littéraires, mais seulement de ce qui touche à la politique et à la morale.)

Cette débâcle de bibliothèques et de renommées n'aura rien

d'offensant pour le corps philosophique, si l'on considère que ses écrivains les plus célèbres ont cessé de vivre et n'endureront pas l'affront de déchoir. Quant à leurs disciples existants, ils ne doivent songer qu'à la fortune qui leur est préparée, qu'au plaisir de pénétrer enfin dans ce sanctuaire de la nature, dont leurs devanciers n'avaient pu s'ouvrir l'entrée.

Eh! n'ont-ils pas de tout temps prévu le coup de foudre qui les menaçait? J'en vois le pronostic dans leurs écrits les plus renommés, depuis Socrate, qui espérait qu'un jour la lumière descendrait, jusqu'à Voltaire qui, impatient de la voir descendre, s'écrie: « Mais quelle épaisse nuit voile encore la nature! » Tous confessent l'inanité de leurs sciences et l'égarement de cette raison qu'ils ont prétendu perfectionner; tous enfin s'accordent à dire avec leur compilateur Barthélemy : « Ces bibliothèques, prétendus trésors de connaissances sublimes, ne sont qu'un dépôt humiliant « de contradictions et d'erreurs. »

Il n'est que trop vrai! depuis vingt-cinq siècles qu'existent les sciences politiques et morales, elles n'ont rien fait pour le bonheur de l'humanité; elles n'ont servi qu'à augmenter la malice humaine, en raison du perfectionnement des sciences réformatrices; elles n'ont abouti qu'à perpétuer l'indigence et les perfidies, qu'à reproduire les mêmes fléaux sous diverses formes. Après tant d'essais infructueux pour améliorer l'ordre social, il ne reste aux Philosophes que la confusion et le désespoir. Le problème du bonheur public est un écueil insurmontable pour eux; et le seul aspect des indigents qui remplissent les Cités ne démontre-t-il pas que les torrents de lumières philosophiques ne sont que des torrents de ténèbres?

Cependant une inquiétude universelle atteste que le genre humain n'est point encore arrivé au but où la Nature veut le conduire, et cette inquiétude semble nous présager quelque grand évènement qui changera notre sort. Les nations, harassées par le malheur, s'attachent avidement à toute rêverie politique ou religieuse qui leur fait entrevoir une lueur de bien-être; elles ressemblent à un malade désespéré qui compte sur une miraculeuse guérison. Il semble que la Nature souffle à l'oreille du genre humain qu'il est réservé à un bonheur dont il ignore les routes, et qu'une découverte merveilleuse viendra tout à coup dissiper les ténèbres de la Civilisation.

La Raison, quelque étalage qu'elle fasse de ses progrès, n'a rien

fait pour le bonheur tant qu'elle n'a pas procuré à l'Homme cette fortune sociale qui est l'objet de tous les vœux; et j'entends par FORTUNE SOCIALE une opulence graduée qui mette à l'abri du besoin les hommes les moins riches, et qui leur assure au moins pour minimum le sort que nous nommons MÉDIOCRITÉ BOURGEOISE. S'il est incontestable que les richesses sont pour l'Homme social la première source de bonheur après la santé, cette Raison, qui n'a pas su nous procurer la richesse relative ou aisance graduée, n'a donc fait dans ses pompeuses théories que des verbiages inutiles qui n'atteignent aucun but; et la découverte que j'annonce ne serait, comme les théories politiques et morales, qu'un nouvel opprobre pour la Raison, si elle ne devait nous donner que de la science, et toujours de la science, sans nous donner les richesses, qui nous sont nécessaires avant la science.

La Théorie des Destinées va remplir le vœu des nations en assurant à chacun cette opulence graduée, qui est l'objet de tous les désirs, et qu'on ne peut trouver que dans l'Ordre des Séries progressives. Quant à la Civilisation d'où nous allons sortir, je démontrerai que, loin d'être la Destinée industrielle de l'homme, elle n'est qu'un fléau passager dont la plupart des globes sont affligés pendant leurs premiers âges; qu'elle est pour le genre humain une maladie temporaire, comme est la dentition pour l'enfance; qu'elle s'est prolongée *deux mille trois cents ans de trop,* par l'inadvertance ou l'orgueil des philosophes, qui dédaignèrent toute étude sur l'Association et l'Attraction; enfin que les sociétés sauvage, patriarcale, barbare et civilisée, ne sont que des sentiers de ronces, des échelons pour s'élever à un meilleur Ordre social, à l'Ordre des Séries progressives qui est la Destinée industrielle de l'homme, et hors duquel tous les efforts des meilleurs princes ne peuvent aucunement remédier aux malheurs des peuples.

C'est donc en vain, philosophes, que vous auriez amoncelé des bibliothèques pour chercher le bonheur, tant qu'on n'aurait pas extirpé la souche de tous les malheurs sociaux, je veux dire L'INCOHÉRENCE INDUSTRIELLE qui est l'antipode des vues de Dieu. Vous vous plaignez que la nature vous refuse la connaissance de ses lois; eh! si vous n'avez pu jusqu'à ce jour les découvrir, que tardez-vous à reconnaître l'insuffisance de vos méthodes et à en chercher de nouvelles? Ou la nature ne veut pas le bonheur des hommes, ou vos méthodes sont réprouvées de la nature, puis-

qu'elles n'ont pu lui arracher ce secret que vous poursuivez. Voyez-vous qu'elle soit rebelle aux efforts des physiciens comme aux vôtres? non, parce que les physiciens étudient ses lois au lieu de lui en dicter, et vous n'étudiez que l'art d'étouffer la voix de la nature, d'étouffer l'Attraction qui est interprète de la nature, puisqu'elle conduit en tous sens à la formation des Séries progressives. Aussi quel contraste entre vos bévues et les prodiges des sciences fixes! Chaque jour vous ajoutez des erreurs nouvelles à d'antiques erreurs, et chaque jour on voit les sciences physiques avancer dans les routes de la vérité et répandre sur l'âge moderne un lustre égal à l'opprobre que vos visions impriment à jamais sur le dix-huitième siècle.

Nous allons être témoins d'un spectacle qui ne peut se voir qu'une fois dans chaque globe : le passage subit de l'incohérence à la combinaison sociale; c'est le plus brillant effet de mouvement qui puisse s'exécuter dans l'univers; son attente doit consoler la génération actuelle de tous ses malheurs. Chaque année, pendant cette métamorphose, vaudra des siècles d'existence, et offrira une foule d'évènements si surprenants qu'il ne convient pas de les faire entrevoir sans préparation ; c'est ce qui me détermine à renvoyer au troisième Mémoire la théorie de l'Ordre combiné ou des Séries progressives, et à n'annoncer pour le moment que des résultats généraux ; tels seront l'accession spontanée des Sauvages à l'industrie, et l'adhésion des Barbares à l'affranchissement des femmes et des esclaves dont la liberté est nécessaire pour la formation des Séries progressives; l'établissement des Unités par toute la terre, comme Unité de langage, de mesures, de signes typographiques, et autres relations.

Quant aux particularités sur l'Ordre Sociétaire, quant aux jouissances qu'il doit nous procurer, il faudra, je le répète, user de ménagements pour les annoncer aux Civilisés. Abattus par l'habitude du malheur et par les préjugés philosophiques, ils ont cru que Dieu les destinait aux souffrances ou seulement à un bonheur médiocre : ils ne pourront pas se façonner subitement à l'idée du bien-être qui les attend, et leurs esprits se soulèveraient si on leur exposait sans précaution la perspective des délices dont ils vont jouir sous très peu de temps; car il faudra à peine deux ans pour organiser chaque canton sociétaire, et à peine six ans pour achever l'organisation du globe entier, en supposant les plus longs délais possibles.

L'Ordre combiné sera dès son début d'autant plus brillant qu'il a été plus longtemps différé. La Grèce, au siècle de Solon, pouvait déjà l'entreprendre; son luxe était parvenu au degré suffisant pour procéder à cette organisation; mais aujourd'hui nos moyens de luxe et de raffinement sont au moins doubles de ce qu'ils étaient chez les Athéniens (ils ne connaissaient pas les voitures suspendues, les étoffes de coton et de soie, le sucre, et autres productions d'Amérique et d'Orient, la boussole, la lunette, et autres inventions scientifiques des modernes; je n'exagère donc pas en disant que nos moyens de jouissance et de luxe s'élèvent pour le moins au double). Nous débuterons avec d'autant plus d'éclat dans l'Ordre combiné, et c'est à présent que nous allons recueillir le fruit des progrès qu'a faits le dix-huitième siècle dans les sciences physiques, succès bien infructueux jusqu'à ce jour. Tant qu'aurait duré la Civilisation, nos prodiges scientifiques étaient plus funestes qu'utiles au bonheur, car en augmentant les moyens de jouissance, ils augmentaient les privations du très grand nombre qui est dépourvu du nécessaire; ils n'ajoutaient que très peu aux plaisirs des grands qui sont blasés, faute de variété dans les divertissements, et ils excitaient de plus en plus la corruption, en multipliant les appâts offerts à la cupidité.

Jusqu'à présent les sciences, en perfectionnant le luxe, n'avaient travaillé qu'au profit du fourbe, qui, dans les sociétés barbare et civilisée, arrive plus tôt à la fortune que l'homme véridique. Cette bizarrerie conduisait à opter entre deux opinions : ou la malfaisance de Dieu, ou la malfaisance de la Civilisation. Raisonnablement, l'on ne pouvait se fixer qu'à cette dernière opinion; car il n'est pas possible de supposer Dieu malfaisant, et il le serait réellement s'il nous avait condamnés à végéter toujours dans la désastreuse Civilisation.

Les philosophes, au lieu d'envisager la question sous ce point de vue, ont cherché à éluder le problème que présentait la malice humaine; problème qui conduisait à suspecter la Civilisation ou à suspecter Dieu. Ils se sont ralliés à une opinion bâtarde, celle de l'athéisme qui, supposant l'absence d'un Dieu, dispense les savants de rechercher ses vues, et les autorise à donner leurs théories capricieuses et inconciliables pour règle du bien et du mal. L'athéisme est une opinion fort commode pour l'ignorance politique et morale, et ceux qu'on a surnommés esprits forts pour avoir professé l'athéisme se sont montrés par là bien faibles de

génie. Craignant d'échouer dans la recherche des vues de Dieu sur l'Ordre social, ils ont préféré nier l'existence de Dieu, et vanter comme perfection cet Ordre civilisé qu'ils abhorrent en secret, et dont l'aspect les désoriente au point de les faire douter de la Providence.

Sur ce point les philosophes ne sont pas les seuls en défaut ; s'il est absurde de ne pas croire en Dieu, il n'est pas moins absurde d'y croire à demi, de penser que sa providence n'est que partielle, qu'il a négligé de pourvoir à nos besoins les plus urgents, comme celui d'un Ordre social qui fasse notre bonheur. Lorsqu'on voit les prodiges de notre industrie, tels qu'un vaisseau de haut bord et tant d'autres merveilles qui sont prématurées, eu égard à notre enfance politique, peut-on penser que ce Dieu, qui nous a prodigué tant de connaissances sublimes, veuille nous refuser celle de l'Art Social, sans laquelle toutes les autres ne sont rien? Dieu ne serait-il pas blâmable et inconséquent de nous avoir initiés à tant de nobles sciences, si elles ne devaient servir qu'à produire une société dégoûtante de vices comme la Civilisation?

V.

PRÉVENTIONS GÉNÉRALES DES CIVILISÉS.

Lorsque j'apporte l'invention qui va délivrer le genre humain du chaos civilisé, barbare et sauvage, lui assurer plus de bonheur qu'il n'en eût osé souhaiter, et lui ouvrir tout le domaine des mystères de la nature, d'où il se croyait à jamais exclu, la multitude ne manquera pas de m'accuser de charlatanerie, et les hommes sages croiront user de modération en me traitant seulement de visionnaire.

Sans m'arrêter à ces petits assauts auxquels tout inventeur doit s'attendre, j'essaie de disposer le lecteur à l'impartialité.

Pourquoi les inventeurs les plus célèbres, comme Galilée, Colomb et tant d'autres, furent-ils persécutés ou tout au moins ridiculisés avant d'être écoutés? Il en est deux causes principales : l'*Infortune générale* et l'*Orgueil scientifique*.

1° *L'Infortune générale*. Si une invention promet du bonheur, on craint de se livrer à l'espoir d'un bien qui paraît incertain; on repousse une perspective qui vient réveiller des désirs mal éteints, aigrir par des promesses trop brillantes le sentiment des priva-

tions actuelles. Ainsi l'indigent qui gagne inopinément une fortune, une succession, refusera d'en croire la première annonce; il rebutera le porteur de ce gracieux message et l'accusera d'insulter à sa misère.

Tel est le premier obstacle que je vais éprouver en annonçant au genre humain qu'il va passer tout entier à un immense bonheur, dont il avait perdu tout espoir pendant cinq mille ans de misères sociales qu'on croyait sans remède. Je serais mieux accueilli si j'annonçais un bien-être médiocre; c'est ce qui me décide à atténuer beaucoup les tableaux du bonheur prochain. Lorsqu'on en connaîtra toute l'étendue, on s'étonnera que j'aie eu la patience de temporiser et différer la publication, que j'aie pu mettre tant de réserve et prendre un ton si glacial dans l'annonce d'un évènement qui doit exciter tant d'enthousiasme.

2° *L'Orgueil scientifique* sera le second obstacle contre lequel j'aurai à lutter. Toute invention trop brillante est jalousée par ceux qui pouvaient la faire; on s'indigne contre l'inconnu qui s'élève par un coup de hasard au faîte de la renommée; on ne pardonne pas à un contemporain de pénétrer des mystères que chacun pouvait pénétrer avant lui; on ne lui pardonne pas d'éclipser tout à coup les lumières acquises et de laisser bien loin en arrière les savants les plus illustres. Un tel succès devient un affront pour la génération existante; on oublie les bienfaits que va donner la découverte pour ne songer qu'à la confusion dont elle couvre le siècle qui l'a manquée, et chacun avant de raisonner veut venger son amour-propre offensé. Voilà pourquoi l'on ridiculise et persécute l'auteur d'une brillante invention avant de l'avoir examinée et jugée.

On ne jalousera guère un Newton, parce que ses calculs sont si transcendants que le vulgaire scientifique n'y avait aucune prétention; mais on attaque, on déchire un Christophe Colomb, parce que son idée de chercher un nouveau continent était si simple que chacun pouvait la concevoir comme lui. Dès lors on s'accorde à traverser l'inventeur, à empêcher l'essai de ses idées.

J'use d'un exemple pour rendre plus sensible cette malignité générale des Civilisés envers les inventeurs.

Lorsqu'un pape ignorant lançait contre Colomb les foudres de l'Église et de l'opinion, ce pape n'était-il pas le plus intéressé à voir réussir le plan de Colomb? Sans doute; car à peine l'Amérique fut-elle connue que le pontife distribuait des empires dans

ce nouveau monde, et trouvait fort commode de profiter d'une découverte dont la seule idée avait excité toute sa colère. Le chef de l'Église, dans cette inconséquence, était le portrait de tous les hommes ; ses préjugés et son amour-propre l'aveuglaient sur ses intérêts. S'il eût raisonné, il eût " compris " que le Saint-Siége, pouvant à cette époque distribuer la souveraineté temporelle des terres inconnues et les soumettre à son empire religieux, était intéressé sous tous les rapports à encourager la recherche d'un nouveau continent. Mais le pape et son conseil ne raisonnèrent point, par excès d'amour-propre. C'est une petitesse commune à tous les siècles et à tous les individus ; c'est un contre-temps qui poursuit tout inventeur ; il doit s'attendre à être persécuté en proportion de la magnificence de sa découverte, surtout s'il est un homme profondément obscur, et qui ne soit recommandé par aucune production antérieure aux connaissances dont le hasard lui livre la clef.

[Si j'avais affaire à un siècle équitable, qui cherchât franchement à pénétrer les mystères de la nature, il serait aisé de lui prouver que les Newtoniens n'ont expliqué qu'à demi les lois de la branche de mouvement qu'ils ont traitée, *la sidérale.*

En effet, ils resteront muets si on les interroge sur le système distributif des astres; leur plus docte continuateur, Laplace, ne pourra pas donner ombre de solution sur les problèmes suivants :

Quelles sont les règles du placement sidéral, des rangs et postes assignés aux astres ?

Pourquoi Mercure est-il le premier?

Pourquoi Herschel est-il si loin du soleil, plus petit que Saturne ? et Jupiter ne devrait-il pas être plus près du foyer?

Quelle est la cause du plus ou du moins d'excentricité des orbites?

Quelles sont les règles d'accolade ou conjugaison ?

Pourquoi certains astres se conjuguent-ils en lunes et sur une pivotale, comme les satellites de Jupiter, Saturne et Herschel ?

Pourquoi d'autres, comme Vénus, Mars, etc., sont-ils en orbite libre ?

Pourquoi Herschel, seize fois plus petit que Jupiter, a-t-il huit lunes et Jupiter quatre seulement? Ne serait-ce pas au colossal Jupiter à porter le grand nombre de lunes ? Il pourrait, selon sa dimension, en régir seize fois plus qu'Herschel. Cette répartition

est étrangement contraire au théorème de l'attraction en raison directe des masses.

Pourquoi, en vertu de ce théorème, l'énorme Jupiter n'attire-t-il pas et ne se conjugue-t-il pas les quatre petits astres, Junon, Cérès, Pallas et Vesta, si rapprochés de lui? En se les adjoignant il n'en porterait que huit comme Herschel, seize fois plus petit; ce fardeau serait encore bien minime pour lui.

Pourquoi Saturne a-t-il des anneaux lumineux et Jupiter point, quoique Saturne reçoive de ses sept lunes plus de lumière que Jupiter de ses quatre?

Pourquoi la terre a-t-elle une lune et Vénus point?

Pourquoi notre lune, Phœbé, n'a-t-elle pas, comme Vénus et nous, d'atmosphère?

Quelle est la différence de fonctions entre les astres conjugués ou satellites, comme Phœbé, les conjuguants ou lunigères, comme la Terre, Jupiter, les isolés, comme Vénus, Mars, Mercure, Vesta?

Quels sont les changements qu'a subis et que subira le système distributif des planètes?

Quelles sont les planètes inconnues? où sont-elles stationnées? où faut-il les chercher? Quelle est leur dimension, leur emploi?

Sur vingt pages de pareilles questions nos savants resteront muets; ils n'ont donc aucune notion sur le *distributif,* ils ignorent en majeure partie les lois du mouvement sidéral, qu'ils se flattent d'avoir expliquées.

Et moi, qui depuis mes découvertes de 1814 réponds pertinemment à toutes ces questions, n'ai-je pas rempli la tâche que les Newtoniens ont ébauchée et non remplie?

Cette pleine connaissance de la théorie sidérale ne contient encore qu'une branche des lois du Mouvement universel; il restera à expliquer entre autres la branche du Mouvement passionnel ou social, d'où dépend l'organisation unitaire du genre humain, son avènement à la Destinée sociale, et on ne peut la découvrir qu'en étudiant l'ensemble des lois du Mouvement, dont les Newtoniens ont saisi un lambeau très inutile au bonheur.

En produisant cette théorie générale du Mouvement, il faudrait pouvoir l'étayer d'un grand nom pour assurer l'examen et l'épreuve. Si c'était Newton, ou l'un de ses rivaux, de ses continuateurs, comme Leibnitz, Laplace, qui annonçât la *Théorie de l'Attraction passionnelle,* tout lui sourirait; chacun verrait dès ce titre

une extension très naturelle de ses découvertes sur l'Attraction matérielle, une conséquence de l'Unité de l'univers en vertu de laquelle tout principe d'harmonie matérielle doit être applicable à la théorie passionnelle ou sociale, et sur cette annonce, faite par un Newton ou autre personnage en crédit, toute la séquelle des critiques applaudirait d'avance à l'inventeur; on chanterait sa victoire avant qu'il fût entré en lice. Mais si la découverte est l'ouvrage d'un inconnu, d'un provincial ou paria scientifique, d'un de ces intrus qui ont comme Piron le tort de n'être pas même académiciens, il doit encourir tous les anathèmes de la cabale, témoin] l'homme que j'ai cité, Christophe Colomb. Il fut ridiculisé, honni, excommunié pendant sept ans, pour avoir annoncé un nouveau monde continental; ne dois-je pas m'attendre aux mêmes disgrâces en annonçant un nouveau monde social?

On ne heurte pas impunément toutes les opinions; et la philosophie qui règne sur le dix-neuvième siècle élèvera contre moi plus de préjugés que la superstition n'en éleva au quatorzième siècle contre Colomb. Cependant, s'il trouva dans Ferdinand et Isabelle des souverains moins prévenus et plus judicieux que tous les beaux-esprits de leur siècle, ne puis-je pas comme lui compter sur l'appui de quelque souverain plus clairvoyant que ses contemporains? Et tandis que les sophistes du dix-neuvième siècle répéteront avec ceux du quatorzième QU'IL N'Y A RIEN DE NOUVEAU A DÉCOUVRIR, ne se peut-il pas qu'un potentat veuille tenter l'essai que firent les monarques de Castille? Ils exposaient peu de chose, en hasardant un vaisseau pour courir la chance de découvrir un nouveau monde et d'en acquérir l'empire; un souverain du dix-neuvième siècle pourra dire de même : « Hasardons sur une lieue carrée l'es- « sai de l'Association agricole. C'est bien peu risquer pour courir « les chances de tirer le genre humain du chaos social, de monter « au trône de l'Unité universelle, et de transmettre à perpétuité « le sceptre du monde à nos descendants. »

J'ai signalé les préjugés que l'infortune générale et l'orgueil scientifique élèveront contre moi; j'ai voulu par là prévenir le lecteur contre les sarcasmes de cette multitude qui prononce tranchément sur ce qu'elle ignore, et qui répond aux raisonnements par des jeux de mots dont la manie a gagné jusqu'au petit peuple et répandu partout l'habitude du persiflage. Lorsque les preuves de ma découverte seront produites et qu'on verra s'approcher l'instant d'en recueillir le fruit; lorsqu'on verra l'Unité uni-

verselle prête à s'élever sur les ruines de la Barbarie et de la Civilisation; les critiques passeront subitement du dédain à l'ivresse; ils voudront ériger l'inventeur en demi-dieu, et ils s'aviliront derechef par des excès d'adulation comme ils vont s'avilir par des railleries inconsidérées.

Quant aux hommes impartiaux, qui composent le très petit nombre, j'aime leur défiance et je la provoque, en les invitant à suspendre leur jugement jusqu'à ce que j'aie traité du mécanisme des Séries progressives. Les deux premiers Mémoires(1) ne toucheront pas à cette matière; ils n'auront d'autre but que de préparer les voies, et familiariser l'esprit humain à l'excès de bonheur qui se prépare.

VI.

PLAN.

Dans ces deux Mémoires je disserterai sur le canevas suivant: *Qu'est-ce que les destinées? De quelles branches se compose leur système général? Quels indices et quels moyens avait l'esprit humain pour parvenir à l'invention du système général des Destinées?*

Je ne séparerai pas ces questions; il me serait difficile de les traiter isolément. On trouvera dans cet écrit beaucoup de redites, et peut-être aurait-il fallu les multiplier davantage, pour soutenir l'attention dans un sujet si neuf et si opposé aux préjugés philosophiques dont tout le monde est imbu.

Je diviserai ce Prospectus en trois parties, *l'Exposition, les Descriptions* et *la Confirmation.*

1° *L'exposition* traitera de quelques branches des Destinées générales : un sujet si relevé et si vaste n'intéressera pas le grand nombre des lecteurs, mais il sera semé de détails assez curieux pour dédommager de quelques aridités. Cette première partie s'adresse donc *aux Curieux,* aux hommes studieux qui ne crain-

(1) L'ouvrage que nous réimprimons était considéré par Fourier, lorsqu'il le publia, comme un premier Mémoire-Prospectus. L'intention de l'auteur était d'en donner un second du même genre, et de faire suivre ces deux premiers Mémoires-Prospectus d'une exposition régulière et scientifique de sa découverte, développée en six petits Mémoires d'environ 150 pages, annoncés à la fin du volume.

(*Note des éditeurs.*)

dront pas de surmonter quelques obstacles pour pénétrer de profonds mystères; ils seront agréablement surpris de divers développements qu'offre cette première partie sur l'origine des sociétés, leur succession future, et les révolutions matérielles ou sociales de notre globe et des autres mondes.

2° *Les Descriptions* feront connaître quelques particularités des Destinées privées ou domestiques dans l'Ordre combiné; elles donneront quelque aperçu de ses jouissances, et sous ce rapport elles s'adressent spécialement *aux Voluptueux* ou Sybarites. En prenant un avant-goût des délices de l'Ordre combiné, ils concevront jusqu'à quel point le genre humain est dupe des philosophes qui nous ont caché si longtemps les voies d'un tel bonheur, par leur obstination à critiquer l'Attraction passionnée, à vouloir la réprimer, l'étouffer, au lieu d'en faire une étude régulière.

3° *La Confirmation*. Elle se composera d'indices tirés de la fausseté des lumières actuelles; j'arguerai des bévues systématiques des Civilisés, et entre autres de la plus récente, celle qui régit exclusivement leur politique; c'est l'*Esprit commercial*. Je signalerai dans ses progrès l'empirisme croissant des sciences incertaines et les révolutions où nous courons de plus en plus sous leurs auspices. Cette troisième partie s'adresse *aux Critiques;* ils reconnaîtront que le corps social est plus que jamais influencé et mystifié par les philosophes, tout abattus qu'ils paraissent; que les systèmes mercantiles, dernière ressource de ces sophistes, sont la plus inepte conception qui ait jamais paru, et complètent dignement la mesure des absurdités civilisées.

Au moyen de cette distribution, je crois avoir adapté le Prospectus au goût des diverses classes de lecteurs, chacun d'entre eux pouvant être rangé dans l'une des trois catégories de *Curieux*, de *Voluptueux* ou de *Critiques*.

J'invite les uns et les autres à se rappeler que dans un Prospectus je ne puis m'arrêter à aucune démonstration, et qu'en annonçant tant d'évènements merveilleux, tant de résultats incompréhensibles, je ne prétends pas exciter la crédulité; j'essaie seulement d'appeler la curiosité sur les Mémoires suivants, où sera contenue la théorie démonstrative de tant de connaissances. Elles sont d'autant plus merveilleuses que chacun pourra facilement y être initié, puisqu'elles découlent d'un très simple calcul sur l'*Association agricole, formée en Séries progressives*. Tel a été le modeste germe de la plus brillante des découvertes; ainsi le plus

grand fleuve n'est souvent à sa source qu'une humble fontaine, et l'avalanche qui écrase des villages n'est à sa naissance qu'un léger flocon de neige.

[Si les sciences les plus exactes, si les mathématiques sur lesquelles mille traités ont rivalisé de perfection théorique, présentent encore à tout élève des difficultés et obscurités qui l'obligent à s'aider de plusieurs lectures et des leçons d'un maître, l'on doit s'attendre à trouver bien plus d'obstacles dans l'étude de l'Attraction passionnelle, science à peine dégrossie, qui n'est qu'à son aurore, et dont l'exposé suivant est nécessairement frappé de trois imperfections :

1° Enoncé en Prospectus, en vagues aperçus, qui même dans e cas d'extrême clarté ne suffiraient pas à initier les lecteurs, puisque je ne fais que préluder sur chaque sujet;

2° Rédaction par un homme étranger à l'art d'écrire, et qui n'a point été avisé par une critique antérieure de l'étendue des détails qu'il eût convenu de donner sur chaque branche du sujet;

3° Restriction aux connaissances élémentaires et incomplètes que l'auteur avait pu acquérir de 1799 à 1807 et qui se sont bien accrues depuis.

Contrarié par ces trois obstacles, comment aurais-je pu en 1807 initier et satisfaire des lecteurs qui auront encore besoin de leçons quand j'aurai publié le Traité de 1821 (1), et que les beaux esprits, les plagiaires, etc., y auront ajouté leur prose ?

Quant à ce Prospectus, aujourd'hui que je puis le juger après dix ans d'intervalle, je crois qu'il faudrait y ajouter, vu le progrès qu'a fait la science, un commentaire plus gros que le volume ! Patience donc jusqu'en 1821].

(1) Lorsque Fourier écrivait cette note, en 1818, il préparait le *Traité de l'Association,* qui parut en 1822. (*Note des éditeurs.*)

PREMIÈRE PARTIE.

EXPOSITION DE QUELQUES BRANCHES

DES

DESTINÉES GÉNÉRALES.

ARGUMENT.

Prévoyant le reproche d'aridité qu'on adressera à cette première partie, j'ai averti qu'elle est de la compétence des hommes studieux et nullement des personnes frivoles. Ceux qui ont entendu quelques récits des jouissances de l'Ordre combiné s'attendaient à en trouver ici le tableau, à y voir les Séries progressives mises en action, à n'y lire que des détails séduisants sur leur vie domestique, sur la piquante composition de leurs festins, sur les variétés de leurs amours, fêtes, spectacles, aventures, voyages, etc., et sur les raffinements volupteux que ce nouvel ordre introduit jusque dans les travaux les plus insipides.

Quelques personnes, qui ont tressailli d'impatience à la description de ces plaisirs si inconnus en Civilisation, seraient pressées d'en avoir un tableau complet; mais la régularité exige qu'avant de descendre à ces menus détails, je fasse connaître d'abord les Destins généraux de la planète.

En conséquence, je vais traiter d'une période de QUATRE-VINGT MILLE ANS que comprendra la carrière végétale du globe. Je parlerai des diverses créations qui succéderont à celles dont nous voyons les produits, et dont la plus prochaine commencera dans quatre siècles. Je ferai connaître les modifications physiques que doit subir ce globe pendant les quatre-vingt mille ans de végétation, dont septante mille verront le pôle boréal en pleine culture par l'effet d'un anneau lumineux ou couronne boréale qui naîtra après deux siècles d'Ordre combiné.

Ce sera débuter, ainsi que je l'ai dit, par offrir des ronces; mais

je donnerais trop de prise à la critique si, pour satisfaire les curieux, je procédais sans aucune méthode; et quoique ce ne soient ici que des aperçus sans théories, au moins convient-il que ces aperçus portent sur les affaires générales du globe avant de toucher à ce qui concerne la Destinée des individus.

On trouvera dans le cours de l'ouvrage et des notes subséquentes divers tableaux dont la nomenclature pourra sembler impropre et mal choisie, car je possède fort peu la langue française. Il faudra donc s'attacher aux idées plus qu'aux mots, sur le choix desquels j'avoue mon insuffisance. A cet égard, j'adopterai des nomenclatures plus correctes quand elles me seront communiquées.

DE L'EXCEPTION.

Je dois débuter par ce chapitre, pour épargner au lecteur une infinité d'objections qu'il ne manquerait pas d'élever.

Les calculs sur l'Attraction et sur le Mouvement social sont tous sujets à l'exception d'un huitième ou d'un neuvième; elle sera toujours sous-entendue, lors même que je n'en ferai pas mention. Par exemple, si je dis en thèse générale : *les Civilisés sont très malheureux*, c'est dire que les sept huitièmes ou huit neuvièmes d'entre eux sont réduits à l'état d'infortune et de privation, qu'un huitième seulement échappe au malheur général et jouit d'un sort digne d'envie (1).

Si j'ajoute que le bonheur dont jouit le petit nombre des Civilisés est d'autant plus fatigant pour la multitude que les favoris de la fortune sont fréquemment les moins dignes de ses bienfaits, l'on trouvera encore que cette assertion comporte l'exception d'un huitième ou neuvième, et l'on verra une fois sur huit la fortune favoriser celui qui en est digne. Cette ombre d'équité ne sert qu'à confirmer l'injustice systématique de la fortune dans l'Ordre civilisé.

(1) N'est-il pas nécessaire que Dieu en élève quelques-uns à ce bien-être qu'il refuse au grand nombre, et qu'il nous montre des lueurs du bonheur dont nous sommes généralement privés? Sans cette précaution, les Civilisés ne ressentiraient pas leur malheur. L'aspect de l'opulence d'autrui est le seul stimulant qui puisse aigrir les savants, généralement pauvres, et les exciter à la recherche d'un nouvel Ordre social capable de procurer aux Civilisés le bien-être dont ils sont privés.

Je conclus que l'exception d'un huitième ou d'un neuvième que l'on pourra appliquer à toutes mes assertions, ne servira qu'à les confirmer : il sera donc inutile à moi de mentionner l'exception sur chaque thèse, et inutile au lecteur d'élever cet argument qui tournerait à l'appui de ce que j'avancerai. J'aurai soin de reproduire plus d'une fois cette observation, qu'on pourrait facilement oublier.

L'exception n'est pas fixée invariablement au huitième ni au neuvième; elle varie du plus au moins; mais celles du huitième et neuvième sont les plus fréquentes et celles qu'on peut admettre en calcul général.

NOTIONS GÉNÉRALES SUR LES DESTINÉES.

(Les cinq premiers chapitres qui vont suivre doivent être lus au moins deux fois, et plutôt trois fois que deux, si l'on veut bien comprendre les chapitres suivants, qui n'offriront aucune difficulté quand on aura acquis l'intelligence des cinq premiers.)

I.

DÉFINITION ET DIVISION.

Les Destinées sont les résultats présents, passés et futurs de lois mathématiques de Dieu sur le Mouvement universel.

Le MOUVEMENT UNIVERSEL se divise en quatre branches principales : *le social, l'animal, l'organique* et *le matériel.*

1° *Le Mouvement social.* Sa théorie doit expliquer les lois selon lesquelles Dieu régla l'ordonnance et la succession des divers mécanismes sociaux dans tous les globes habités.

2° *Le Mouvement animal.* Sa théorie doit expliquer les lois selon lesquelles Dieu distribue les passions et instincts à tous les êtres de création passée ou future dans les divers globes.

3° *Le Mouvement organique.* Sa théorie doit expliquer les lois selon lesquelles Dieu distribue les propriétés, formes, couleurs, saveurs, etc., à toutes les substances créées ou à créer dans les divers globes.

4° *Le Mouvement matériel.* Sa théorie, déjà expliquée par les géomètres modernes, a fait connaître les lois selon lesquelles Dieu régla la gravitation de la matière pour les divers globes (1).

Il n'est aucun effet de Mouvement qui ne soit compris dans l'une de ces quatre divisions; leur ensemble compose le Mouvement universel, dont nous ne connaissons *que la quatrième branche, celle du Mouvement matériel;* encore ne l'a-t-on expliquée que partiellement; car les géomètres, en indiquant les lois de l'ordre existant parmi les astres, ignorent quels changements les tourbillons d'astres ont pu subir il y a cent mille ans, et quels changements ils pourront subir dans cent mille ans. Enfin, ils ne savent pas déterminer les révolutions passées et à venir de l'univers. Ce calcul, qui sera mis à la portée de tout le monde, fait partie de la théorie du Mouvement matériel, d'où l'on voit qu'elle n'était pas complètement inventée.

II.

HIÉRARCHIE DES QUATRE MOUVEMENTS.

Je devrais un chapitre sur cette matière; mais comme elle serait peu à la portée du grand nombre des lecteurs, je me borne à en dire quelque chose dans la note ci-bas (2). On pourra passer outre,

(1) L'Exemplaire Annoté rectifie cette division des branches du Mouvement et en indique cinq au lieu de quatre, ainsi qu'il suit :

[Mouvement Pivotal. — *Le Social* ou *Passionnel.*

Mouvements cardinaux.	*L'Aromal* *.
	L'Instinctuel.
	L'Organique.
	Le Matériel.

(2) Les quatre mouvements sont sujets à deux dépendances :

Première. Les lois des quatre Mouvements sont coordonnées aux mathématiques; sans cette dépendance il n'y aurait point d'harmonie dans la nature, et Dieu serait injuste. En effet :

La nature est composée de trois principes éternels, incréés et indestructibles :

1° *Dieu ou l'Esprit,* principe actif et moteur;

(*) Le Mouvement *aromal* ou système de la distribution des aromes connus ou inconnus, dirigeant les hommes et les animaux, et formant les germes des vents et épidémies, régissant les relations sexuelles des astres et fournissant les germes des espèces créées.]

(Voy. *Traité de l'Association*, t. I, avant-propos, p. xxxj.)

car la lecture de cette note n'est pas nécessaire pour l'intelligence de ce qui suivra, et ne peut intéresser que très peu de personnes.

2° *La Matière,* principe passif et mû ;

3° *La Justice ou les Mathématiques,* principe régulateur du Mouvement.

Pour établir l'harmonie entre les trois principes, il faut que Dieu, en mouvant et modifiant la matière, s'accorde avec les mathématiques ; sans cela il serait arbitraire à ses propres yeux comme aux nôtres, en ce qu'il ne concorderait pas avec une justice certaine et indépendante de lui. Mais si Dieu se soumet aux règles mathématiques qu'il ne peut pas changer, il trouve dans cet accord sa gloire et son intérêt : *sa gloire,* en ce qu'il peut démontrer aux hommes qu'il régit l'Univers équitablement et non arbitrairement, qu'il meut la matière d'après des lois non sujettes au changement ; *son intérêt,* en ce que l'accord avec les mathématiques lui fournit le moyen d'obtenir, dans tout Mouvement, la plus grande quantité d'effets avec la moindre quantité de ressorts.

On sait déjà que les deux Mouvements, matériel et organique, sont en accord avec la géométrie, que tous les corps animés ou inanimés sont construits, mus et modifiés selon ses lois. Voilà donc deux des quatre Mouvements coordonnés à la justice naturelle et indépendante de Dieu.

Il restait à savoir que les deux autres Mouvements, l'animal et le social, qui sont des jeux de passions, suivent la même règle, et que les passions quelconques, même les plus odieuses, ne produisent chez l'homme ou l'animal que des effets géométriquement réglés par Dieu. Par exemple :

Les propriétés de l'*amitié* sont calquées sur les propriétés du *cercle;*

Les propriétés de l'*amour* sont calquées sur celles de *l'ellipse ;*

Les propriétés de la *paternité* sont calquées sur celles de *la parabole ;*

Les propriétés de l'*ambition* sont calquées sur celles de l'*hyperbole ;*

Et les propriétés collectives de ces quatre passions sont calquées sur celles de la *cycloïde.*

De sorte que chaque théorème de géométrie a servi de type à quelque passion des hommes ou des animaux ; et cette passion conserve invariablement ses rapports avec le théorème qui régla sa création. Déjà l'on a vu dans la note A que les Séries passionnées ou Séries groupées ont pour type l'ordonnance et les propriétés des séries géométriques.

Deuxième dépendance. Le Mouvement social est type des trois autres ; les Mouvements animal, organique et matériel, sont coordonnés au social, qui est le premier en ordre, c'est-à-dire que les propriétés d'un animal, d'un végétal, d'un minéral, et même d'un tourbillon d'astres, représentent quelque effet des passions humaines dans l'ordre social, et que

III.

MOUVEMENT SOCIAL.

On a vu précédemment que la théorie du Mouvement social doit déterminer l'ordonnance et la succession des divers mécanismes sociaux qui peuvent s'organiser dans tous les globes, et qu'elle doit embrasser le présent, le passé et l'avenir.

Voici pour les plaisants un beau sujet d'ironie. « Vous allez

TOUT, depuis les atomes jusqu'aux astres, forme tableau des propriétés des passions humaines. Par exemple :

Les groupes d'*étoiles lactées* représentent les propriétés de " l'*ambition*";

Les groupes de *planètes sur soleils* représentent les propriétés de l'*amour;*

Les groupes de *satellites sur planètes* représentent les propriétés de la *paternité;*

Les groupes de *soleils* ou *étoiles fixes* représentent les propriétés de " *l'amitié* (*) ".

De sorte que nos passions, tant ravalées par les philosophes, remplissent après Dieu le premier rôle dans le Mouvement de l'univers; elles sont ce qu'il y a de plus noble après lui, puisqu'il a voulu que tout l'univers fût disposé à l'image des effets qu'elles produisent dans le Mouvement social.

Il suit de là que, si un globe parvient à connaître les lois du Mouvement social, il découvre en même temps les lois des autres Mouvements, puisqu'ils sont en tout point hiéroglyphes du premier. Or, si nous ne connaissions pas encore les lois du Mouvement matériel déterminées par les géomètres modernes, on les découvrirait aujourd'hui par analogie à celles du Mouvement social, que j'ai pénétrées et qui donnent la clef de tout le système des trois autres. Il est fâcheux pour le genre humain que les savants aient commencé leurs études par où ils devaient finir, par les lois du Mouvement matériel, qui sont les plus difficiles à déterminer, et qui n'ouvrent aucunement la voie pour s'élever à la connaissance des trois autres classes de lois.

On trouvera cette note fort insuffisante; elle n'est qu'un canevas sur lequel il ne conviendrait pas ici d'entrer dans de plus longs détails.

(*) L'Exemplaire Annoté porte en marge ici : [Applications défectueuses ; il y a bien d'autres groupes sidéraux, mais en 1807 je ne connaissais pas le calcul puissanciel des groupes ni en relations sidérales, ni en relations passionnelles.]

« donc nous apprendre, diront-ils, ce qui se passe dans les autres « mondes, dans le Soleil, la Lune, Jupiter, Sirius, les Lactées et « tous les astres! » Oui, certes, et vous apprendrez en outre ce qui s'y est passé et ce qui s'y passera pendant les siècles; car on ne peut pas lire partiellement dans les Destins, on ne peut pas déterminer ceux d'un monde sans posséder le calcul qui dévoile les Destinées de tous les mondes.

Cette connaissance du sort des autres globes ne vous est point indifférente, comme vous le pourriez croire; il vous sera démontré par les lois du Mouvement social que vos âmes parcourront ces globes pendant l'éternité, et que la félicité éternelle dont les religions vous donnent l'espoir dépendra du bien-être des autres globes, dans lesquels vos âmes se rejoindront encore à la matière après avoir passé quatre-vingt mille ans sur celui que nous habitons.

Vous connaîtrez donc les mécanismes sociaux régnants dans les divers astres, les révolutions heureuses ou malheureuses auxquelles leurs habitants sont sujets. Vous apprendrez que notre petit globe est depuis cinq à six mille ans dans l'état le plus malheureux où un monde puisse se trouver. Mais le calcul qui vous révèlera le bonheur dont on jouit dans d'autres astres vous donnera en même temps les moyens d'introduire sur votre globe un bien-être fort voisin de celui des mondes les plus fortunés.

Je passe au tableau des révolutions sociales que le nôtre doit parcourir.

IV.

PHASES ET PÉRIODES DE L'ORDRE SOCIAL DANS LA TROISIÈME PLANÈTE NOMMÉE LA *TERRE*.

Ici l'on va apprendre une vérité de la plus haute importance : c'est que les âges de bonheur dureront sept fois plus que les âges d'infortune, tel que celui où nous vivons depuis plusieurs mille ans.

Ceci pourra sembler indifférent si l'on considère que nous avons vécu dans les temps malheureux; mais la théorie du Mouvement social vous démontrera que vos âmes, dans les âges futurs, participeront d'une manière quelconque au sort des vivants; vous partagerez donc pendant soixante et dix mille ans le bonheur qui se

prépare pour le globe, et c'est sous ce rapport que vous devez vous intéresser au tableau des révolutions futures que le Mouvement social éprouvera sur votre planète.

L'existence du genre humain doit s'étendre à quatre-vingt mille ans, terme approximatif. Ce nombre est estimé *à un huitième près*, comme toutes les évaluations qui tiennent au Mouvement social.

La carrière sociale, évaluée à une durée d'environ quatre-vingt mille ans, se divise en quatre phases et se subdivise en trente-deux périodes. J'en vais donner les tableaux ; il est nécessaire de les étudier afin d'en saisir l'ensemble et en garder le souvenir.

PHASES.

Il y a { Deux phases de vibration ascendante ou gradation,
Deux phases de vibration descendante ou dégradation.

VIBRATION ASCENDANTE.

Première Phase.

L'enfance ou incohérence ascendante, $\frac{1}{16}$ 5,000 ans.

Deuxième Phase.

L'accroissement ou combinaison ascendante, $\frac{7}{16}$ 35,000 ans.

VIBRATION DESCENDANTE.

Troisième Phase.

Le déclin ou combinaison descendante, $\frac{7}{16}$ 35,000 ans.

Quatrième Phase.

La caducité ou incohérence descendante, $\frac{1}{16}$ 5,000 ans.

TOTAL. . . . . 80,000 ans.

Les deux phases *d'incohérence* ou discorde sociale comprennent les temps malheureux.

Les deux phases de *combinaison* ou Unité sociale comprennent les âges de bonheur, dont la durée sera sept fois plus étendue que celle des âges malheureux.

On voit par ce tableau que, dans la carrière du genre humain comme dans celle des individus, les temps de souffrance sont aux deux extrémités.

Nous sommes dans la première phase, dans l'âge *d'incohérence ascendante* qui précède l'avènement aux Destinées ; aussi sommes-nous excessivement malheureux depuis cinq à six mille ans

Voy. page 35.

ENT SOCIAL

SES ET 32 PÉRIODES.

TIONS

5e société est, comme la 8e, un ordre mixte
entre l'Harmonie et le Chaos social.

ENCE DESCENDANTE.

VE POSTÉRIEURE,

LA PREMIÈRE.

l. [Croissance postérieure de l'obliquité
ue.]

Cinq périodes malheureuses organisées en ménages in-cohérents

Ages de perfidie, injustice, contrainte, indigence, révolutions, et faiblesse corporelle. — $\frac{1}{16}$ 5,000

CHAOS DESCENDANT.
Bouleversement général par la 18e création.
Choc des Passions par défaut de luxe.

APPROXIMATIVE DE. . . . . . . 80,000 ans.

pôle du globe en équateur ; fixation hémisphérique sur le
lution lactée.]

dont nos chroniques ont transmis l'histoire. Il n'y a guère que sept mille ans d'écoulés depuis la création des hommes, et depuis ce temps nous n'avons marché que de tourments en tourments.

On ne pourra juger de l'immensité de nos souffrances que lorsqu'on connaîtra l'excès de bonheur qui nous est réservé, et auquel nous allons passer sans délai par la découverte des lois du Mouvement. Nous allons entrer en deuxième phase, en *combinaison ascendante.*

Les deux phases d'incohérence, quoique très courtes, contiennent chacune sept périodes sociales : en tout.	14 périodes d'incohérence.
Les deux phases de combinaison, quoique très longues, ne contiennent chacune que neuf périodes sociales : en tout.	18 périodes de combinaison.
TOTAL.	32 périodes ou sociétés.

Total, trente-deux périodes ou sociétés possibles, sans compter les mixtes.

Voici un tableau de ces trente-deux périodes ; il paraîtra fatigant de se le graver dans la mémoire ; mais peut-on acquérir aucune connaissance sans étude préalable, et pourquoi le calcul des Destinées n'aurait-il pas ses épines comme tout autre ?

Il importe de relire ce tableau, afin de n'être pas obligé d'y recourir chaque fois que je parlerai des phases et périodes diverses.

Ceux qui ne voudraient pas donner un quart d'heure à l'étude des tables, à la comparaison des quatre phases et des trente-deux métamorphoses sociales, aux époques des dix-huit créations et de la couronne boréale, doivent fermer le livre plutôt que de continuer une lecture qui leur présenterait à chaque instant des obscurités, mais qui sera pleinement intelligible à ceux qui auront étudié ces tables du Mouvement social.

A l'inspection des tables, on est d'abord frappé de la petitesse de vues des philosophes, qui nous persuadent que la Civilisation est le terme ultérieur des Destins sociaux, tandis qu'elle n'est que *la cinquième* des trente-deux sociétés possibles, et l'une des plus malheureuses d'entre les dix périodes infortunées, qui sont les :

2e, 3e, 4e, 5e, 6e en phase d'enfance ;

31e, 30e, 29e, 28e, 27e en phase de caducité.

Je les nomme périodes d'infortune, puisqu'il n'y a de bonheur que dans celles dont le mécanisme est *formé en Séries groupées et non en ménages isolés.*

Les périodes 1 et 32, 7 et 26, sont formées en Séries, mais d'une espèce bâtarde; les septième et vingt-sixième sont des embryons de Séries groupées, qui s'organiseraient dans le cas où le genre humain manquerait le calcul de l'Association et n'en découvrirait que des germes. Ces Séries bâtardes sont déjà fort heureuses; j'en donnerai quelques notions dans la seconde partie qui traitera du *ménage progressif.*

Le genre humain va s'élever à la huitième période sociale (*Séries combinées simples*), qui s'établira par tout le globe, et qui durera au moins quatre cents ans avant qu'on puisse passer à la neuvième. Celle-ci ne pourra s'organiser que par le secours des nouvelles créations et de la couronne boréale dont je parlerai plus loin.

Dans le cours de sa première phase, le Mouvement social présente l'image d'un homme qui recule devant un fossé pour mieux s'élancer et franchir; c'est ce que j'ai représenté sur le tableau par les mots *reculement*, *élan* et *saut*. C'est reculer que de tomber de la première période, qui est heureuse, à la quatrième, qui est la plus malheureuse; mais on y acquiert une force nouvelle, *la grande industrie agricole et manufacturière*, qui, en s'augmentant par les périodes d'*élan* 5, 6, 7, donne enfin au genre humain les moyens de franchir le pas du Chaos à l'Harmonie.

Les trente-deux sociétés ne doivent pas être comptées pour seize, quoiqu'elles renaissent en ordre inverse dans les deux dernières phases; car dans leur renaissance elles éprouvent de grands changements : par exemple, la Civilisation, lorsqu'elle renaîtra, au déclin du monde, sera aussi calme qu'on la voit turbulente aujourd'hui, où le genre humain a toute la fougue de la jeunesse. L'arrière-Civilisation sera tempérée par la connaissance d'un bonheur perdu et par la douleur de ne pouvoir reformer les Séries progressives; leur mécanisme sera entravé, désorganisé et dissous par la dix-huitième et dernière création, qui sera malfaisante comme celle que nous voyons aujourd'hui.

La première phase ou enfance est la seule dont la durée ne soit pas fixe et dont le cours soit irrégulier; elle aurait dû se borner à cinq mille ans; mais Dieu, en nous laissant le libre arbitre, ne

peut pas empêcher que certains globes ne se laissent égarer par les sciences incertaines et par les préjugés qu'elles répandent contre la nature et l'Attraction. Ces globes encroûtés de philosophie peuvent persister longtemps dans leur aveuglement, et se croire habiles dans l'art social quand ils ne savent produire que les révolutions, l'indigence, la fourberie et le carnage. Tant qu'on s'obstine dans cet orgueil, tant que la raison ne s'élève pas contre les faux savants, il ne faut pas s'étonner si le désordre se perpétue. Et peut-on voir un désordre plus affreux que celui qui règne sur ce globe? La moitié de la terre est envahie par les bêtes féroces ou sauvages, ce qui est la même chose; quant à l'autre moitié, qui est mise en culture, on en voit les trois quarts occupés par les coupe-têtes ou Barbares, qui asservissent les cultivateurs et les femmes, et qui sont en tous sens l'opprobre de la raison. Il reste donc un huitième du globe dévolu aux fripons ou Civilisés, qui se vantent de perfectionnement, en élevant l'indigence et la corruption au plus haut degré. Pourrait-on trouver un désordre plus odieux sur aucun globe? Et quand on voit les nations accueillir cette philosophie qui a produit un tel chaos politique, faut-il s'étonner si le genre humain est arriéré de plusieurs mille ans dans sa carrière sociale, s'il a passé sept mille ans dans l'enfance qui en devait à peine durer cinq mille, et s'il ne s'est élevé qu'à la cinquième des sept périodes d'enfance sociale, sans parvenir seulement à la sixième, où il aurait déjà trouvé une ombre de bien-être?

Le Mouvement social aura une marche régulière dans les deux âges de *combinaison ascendante et descendante* qui vont commencer, et qui comprendront *environ septante mille ans*. Dans le cours de ce long âge de bonheur, les seize métamorphoses sociales ou changements de période seront déterminés par les nouvelles créations qui se succèderont régulièrement, et qui, donnant de nouveaux produits dans les trois règnes, causeront des modifications relatives dans les rapports sociaux. Mais ces changements ne seront que des variétés de jouissances et jamais des révolutions désastreuses, excepté le passage de la 24e à la 25e période, qui causera un déclin rapide et annoncera la caducité du globe.

Au reste, si l'enfant de six à sept ans ne doit pas s'inquiéter des infirmités qui lui surviendront aux approches de la quatre-vingtième année, comme lui nous ne devons songer qu'au bonheur qui s'approche, et dont le globe n'eut jamais un aussi pressant besoin.

V.

NOTICE(1) SUR LA CRÉATION SUBVERSIVE ANTÉRIEURE, AFFECTÉE A L'USAGE DE LA *PREMIÈRE PHASE*, ET DE LA HUITIÈME PÉRIODE QUI OUVRE LA DEUXIÈME PHASE.

Cette création dont nous voyons les produits est la première des dix-huit (2) qui doivent s'opérer successivement pendant la carrière sociale du genre humain.

Je ne parle ici que de la création des substances des trois règnes, et non pas de la création du globe même.

La terre employa environ *quatre cent cinquante ans* à engendrer les productions des trois règnes sur l'ancien continent. Les créations d'Amérique n'eurent lieu que postérieurement, et s'opérèrent sur un plan différent ; dans l'un ou l'autre continent elles causèrent de grands bouleversements. [Celles d'Harmonie s'effectueront sans commotions.]

C'est pour Dieu une jouissance que de créer, et il y va de son intérêt de la prolonger. Si les temps de conception, gestation et enfantement d'un homme, emploient une durée de neuf mois, Dieu dût employer un espace de temps proportionnel pour créer les trois règnes : la théorie évalue ce temps à la *cent quatre-vingt-douzième* partie de la carrière sociale, ce qui donne approximativement quatre cent cinquante ans pour la durée de la première création.

Toute création s'opère par la conjontion d'un fluide boréal, qui est mâle, avec un fluide austral, qui est femelle (3). Une planète est un être qui a deux âmes et deux sexes, et qui procrée comme l'animal ou végétal par la réunion de deux substances génératrices. Le procédé est le même dans toute la nature, à quelques variétés près, car les planètes ainsi que les végétaux réunissent les deux sexes dans un même individu.

(1) L'Exemplaire Annoté porte en marge : [En 1807 je ne connaissais que très imparfaitement la Théorie des Créations. Deux auront lieu au début de l'Harmonie et donneront d'immenses richesses en tout règne.]

(2) " Des vingt-six ".

(3) [L'astre peut copuler : 1° avec lui-même de pôles nord et sud, comme les végétaux ; 2° avec un autre astre par versements tirés de pôles contrastés ; 3° avec intermédiaire : la Tubéreuse est engendrée de trois aromes : Terre-Sud, Herschel-Nord et Soleil-Sud.]

Croire que la terre ne fera pas de nouvelles créations et se bornera à celles que nous voyons, ce serait croire qu'une femme qui a pu faire un enfant n'en pourra pas faire un deuxième, un troisième, un dixième. La terre fera de même des créations successives; mais les seize créations harmoniques s'opèreront avec autant de facilité que les deux subversives, 1re et 18e, ont coûté et coûteront de fatigues.

Sur chaque globe les première et dernière créations sont réglées sur un plan opposé à celui des créations moyennes, et donnent pour résultat une affluence de productions nuisibles avec un très petit nombre d'utiles. Le contraire a lieu dans toutes les créations moyennes ou harmoniques; elles donnent une affluence de productions brillantes et utiles, puis un très petit nombre, un huitième d'inutiles, et point de nuisibles.

Aussi la première création dont nous voyons les produits a-t-elle donné une immense quantité de bêtes malfaisantes sur les terres et encore plus dans les mers. Ceux qui croient aux démons ne doivent-ils pas penser que l'enfer a présidé à cette création, quand ils voient sous la forme du tigre et du singe respirer Moloch et Bélial? Eh! qu'est-ce que l'enfer dans sa furie pouvait inventer de pire que le serpent à sonnettes, la punaise, les légions d'insectes et reptiles, les monstres marins, les poisons, la peste, la rage, la lèpre, la vénérienne, la goutte, et tant de venins morbifiques imaginés pour tourmenter l'homme et faire de ce globe un enfer anticipé?

J'ai indiqué dans une note précédente (à l'article Hiérarchie des quatre Mouvements) les causes de ce système malfaisant qui régla la première création; j'ai dit « *que les effets des trois Mouvements, animal, organique et matériel, doivent représenter les jeux des passions humaines dans l'ordre social.* » Or, la première création devant former le tableau des sept périodes d'enfance humaine, à l'usage de qui elle est affectée, Dieu dans cette création a dû peindre par d'horribles productions les résultats épouvantables que devaient produire nos passions pendant ces sept périodes; et comme il devait régner quelques vertus dans le cours des première et septième périodes, Dieu a dû les peindre par quelques productions utiles et gracieuses, qui sont en bien petite quantité dans les trois règnes de cette création vraiment démoniaque. On verra plus loin quelles espèces de produits donneront les créations futures sur les terres et dans les mers; quant à présent, nous ne

savons pas même faire usage du peu de bien qu'a fourni la première création, et je citerai pour preuve quatre quadrupèdes, la vigogne, le renne, le zèbre et le castor. Nous sommes privés des deux premiers par notre maladresse, notre malice et notre friponnerie; ces obstacles s'opposent à ce qu'on élève des troupeaux de rennes et de vigognes dans toutes les chaînes de hautes montagnes où ces animaux pourraient s'acclimater. D'autres vices sociaux nous privent du castor non moins précieux par sa laine que la vigogne, et du zèbre non moins précieux que le cheval par sa vélocité, sa vigueur et sa beauté. Il règne dans nos étables et dans nos coutumes sociales une rudesse, une mésintelligence qui ne permettent pas les entreprises nécessaires pour apprivoiser ces animaux. On verra dès la huitième période, et l'on verrait même dès la septième, les zèbres et couagas vivre dans l'état domestique, comme aujourd'hui les chevaux et les ânes; on verra les castors construire leurs édifices et former leur république au sein des cantons les plus habités; on verra les troupeaux de vigognes aussi communs dans les montagnes que les troupeaux de moutons; et combien d'autres animaux, tels que l'autruche, le daim, la gerboise, etc., viendront se rallier à l'homme dès qu'ils trouveront près de lui les appâts qui doivent les fixer, appâts que l'Ordre civilisé ne permet aucunement de leur procurer ! Ainsi cette création déjà bien pauvre et malfaisante est doublement pauvre pour nous qui, par mésintelligence sociale, nous privons de la majeure partie des biens que les trois règnes pourraient nous offrir.

Les nouvelles créations ne peuvent pas commencer avant que le genre humain ait organisé la huitième période sociale; jusque-là, tant que dureraient les sept premières sociétés, on ne verrait jamais commencer la deuxième création.

Cependant la terre est violemment agitée du besoin de créer; on s'en aperçoit à la fréquence des aurores boréales, qui sont un symptôme du rut de la planète, une effusion inutile de fluide prolifique; il ne peut former sa conjonction avec le fluide " des autres planètes, " tant que le genre humain n'aura pas fait les travaux préparatoires; ces travaux ne sauraient être exécutés que par la huitième société qui va s'organiser. Il faudra d'abord porter le genre humain au petit complet de deux milliards, ce qui exigera au moins un siècle, parce que les femmes sont bien moins fécondes dans l'Ordre combiné que dans la Civilisation, où la vie de ménage leur fait procréer des légions d'enfants; la misère en

dévore un tiers, un autre tiers est emporté par les nombreuses maladies que l'Ordre incohérent fait naître chez les enfants. Il vaudrait bien mieux en produire moins et les conserver ; c'est ce qui est impossible aux civilisés, aussi ne peuvent-ils pas mettre le globe en culture ; et malgré leur effrayante pullulation, ils ne suffisent qu'à entretenir le terrain qu'ils occupent.

Lorsque les deux milliards d'habitants auront exploité le globe jusqu'au soixante-cinquième degré, on verra naître la couronne boréale, dont je parlerai plus loin, et qui donnera la chaleur et la lumière aux régions glaciales arctiques. Ces nouvelles terres offertes à l'industrie permettront de porter le genre humain au grand complet de trois millards. Alors les deux continents seront mis en culture, et il n'y aura plus d'obstacle aux créations harmoniques, dont la première (1) commencera environ quatre siècles après l'établissement de l'Ordre combiné.

VI.

COURONNE BORÉALE.

(C'est ici un chapitre plus curieux que nécessaire ; on peut le franchir et passer aux suivants, où je traite des périodes 2, 3, 4 et 5, qui offrent des détails plus à la portée de tout le monde.)

Lorsque le genre humain aura exploité le globe jusqu'au delà des soixante degrés nord, la température de la planète sera considérablement adoucie et régularisée ; le rut acquerra plus d'activité ; l'aurore boréale, devenant très fréquente, se fixera sur le pôle et s'évasera en forme d'anneau ou couronne. Le fluide qui n'est aujourd'hui que lumineux acquerra une nouvelle propriété, celle de distribuer la chaleur avec la lumière.

La couronne sera de telle dimension qu'elle puisse toujours être par quelque point en contact avec le soleil, dont les rayons seront

(1) [J'ai reconnu depuis qu'elle naîtra quatre ans après la fondation de l'Harmonie ; c'est la couronne australe qui ne naîtra que tard, et environ 432 ans après la fondation de l'Harmonie. Je n'ai rien dit en 1808 de cette couronne australe, sur la naissance de laquelle je n'avais aucune certitude. La théorie de cosmogonie n'était que très peu avancée, et j'ai mieux aimé dire trop peu que de basarder ce qui était encore conjectural.]

nécessaires pour embraser le pourtour de l'anneau; elle devra lui présenter un arc, même dans les plus grandes inclinaisons de l'axe de la terre.

L'influence de la couronne boréale se fera fortement sentir jusqu'au tiers de son hémisphère; elle sera visible à Pétersbourg, Ochotsk, et dans toutes les régions du soixantième degré.

Depuis le soixantième degré jusqu'au pôle, la chaleur ira en augmentant, de sorte que le point polaire jouira à peu près de la température d'Andalousie et de Sicile.

A cette époque le globe entier sera mis en culture, ce qui causera un adoucissement de cinq à six degrés, et même douze, dans les latitudes encore incultes, comme la Sibérie et le Haut-Canada.

Les climats voisins du soixantième degré s'adouciront par double cause : par l'effet des cultures générales, et par l'influence de la couronne, au moyen de laquelle il ne viendra du pôle que des vents tempérés, comme ceux qui arrivent de la Barbarie sur Gênes et Marseille. Ces causes réunies établiront au soixantième degré la température dont jouissent aujourd'hui les régions du quarante-cinquième, en pleine culture, comme Bordeaux, Lyon, Turin, Venise. Ainsi les villes de Stockholm, Pétersbourg, Tobolsk et Jakutsk, qui seront sur la ligne la plus froide de la terre, jouiront d'une chaleur égale à celle de Gascogne ou de Lombardie, sauf les modifications causées par le voisinage des montagnes et des mers. Les côtes maritimes de la Sibérie, impraticables aujourd'hui, jouiront de la douce température de Provence et de Naples.

Une amélioration plus importante qu'on devra à la couronne boréale, ce sera de prévenir tous les excès atmosphériques : excès de froid ou de chaud, excès d'humidité ou de sècheresse, excès d'orage ou de calme. L'influence de la couronne, réunie à l'influence de la culture universelle, produira sur le globe une température graduée qui ne peut exister nulle part aujourd'hui. Les climats qui seront les plus glacials du globe, tels que la ligne de Pétersbourg à Ochotsk, jouiront à cette époque d'une température plus agréable qu'on ne peut la trouver maintenant dans les séjours les plus vantés, tels que Florence, Nice, Montpellier, Lisbonne, qui sont favorisés du ciel le plus serein et le plus doux. J'estime que ces contrées n'ont pas plus de quatre mois de belle saison tempérée; mais après la naissance de la couronne boréale, le soixantième degré. c'est-à-dire la ligne de Pétersbourg à Ochotsk, aura pour le

moins huit mois de belle saison et double récolte assurée. Voyez pour démonstration la note (1) où j'indique la cause des longs hi-

(1) Outre la cause naturelle des hivers, qui est l'inclinaison de l'axe, il existe trois causes accidentelles dont le concours élève l'hiver au quadruple de ce qu'il doit être, et qui cesseront dans l'ordre combiné ; ce sont :

L'état inculte du globe, et surtout des terres voisines du pôle ;

La croûte glaciale du pôle, qui double l'influence des frimas pendant l'absence du soleil ;

Les émanations glaciales du pôle, qui contrarient l'influence du soleil à son retour après le solstice d'hiver.

A la naissance de la couronne ces trois causes de frimas seront neutralisées. J'ai dit que les latitudes de Pétersbourg seront plus assurées de la double récolte que ne le sont aujourd'hui celles de Toscane, et que le soixantième degré jouira d'une belle saison plus constante qu'on ne peut l'avoir aujourd'hui en aucun lieu de la terre ; c'est ce que je vais expliquer.

Dès que les régions du pôle boréal seront éclairées, échauffées par la couronne et mises en culture, rien ne pourra balancer l'influence du soleil aux approches du printemps, époque où naît aujourd'hui un second hiver par l'effet des vents glacials qui se répandent alors du pôle sur tout l'hémisphère ; de là vient que les hivers, en France, se prolongent jusqu'en mai, et absorbent la plus belle moitié du printemps, celle des jours de moyenne grandeur.

Après la naissance de la couronne, les aquilons ou vents du pôle seront tempérés, même en hiver, et adouciront le soixantième degré sur lequel ils se dirigeront ; il n'existera d'autres vents froids que ceux qui auront pris naissance aux environs du soixantième degré, lequel recevra, même en hiver, de la chaleur par double voie ; il en recevra de son nord comme de son midi. La feuillaison commencera donc à Pétersbourg dès le mois de mars, et plutôt encore au soixante-dixième degré ; elle sera en plein développement à Paris et au Spitzberg dans le courant de février.

Telle serait la marche de la nature si elle n'était gênée par l'obstacle des vents et émanations polaires qui arrêtent la germination au retour du soleil, et nous donnent un second hiver, un hiver factice, après le véritable. Cette calamité ne fut jamais plus frappante qu'en l'année 1807. Pendant l'hiver dernier la mauvaise saison semblait finie en France au 15 février ; le soleil était déjà ardent, et l'on croyait entrer dans le printemps lorsque les vents de nord et nord-ouest commencèrent un nouvel hiver qui se prolongea pendant deux mois et demi et se fit sentir jusqu'aux premiers jours de mai. Cet inconvénient, presque habituel, rend le cli-

vers, et autres désordres climatériques auxquels le globe est assujetti pendant la première phase du Mouvement social.

En attendant la démonstration de ce futur évènement, obser-

mat de France insupportable. On n'y jouit d'aucune belle saison, car la température y est toujours excessive, et les transitions sont subites, excepté celle de l'automne à l'hiver ; aussi n'y a-t-il de supportable en France que les trois mois de mai, septembre et octobre.

Ce qui constitue une belle saison, c'est la variété bien nuancée des températures; une petite gelée par un temps serein nous semble aussi agréable en janvier qu'une journée de printemps, pourvu que cette gelée ne soit pas de longue durée, qu'elle soit amenée gradativement et en temps convenable, et qu'elle ne soit pas accompagnée de frimas, temps nébuleux et vents glacés. Tels seront les hivers dans le nouvel Ordre. Alors la vigne croîtra au soixantième degré, tandis que l'oranger sera cultivé aux cinquante-troisième et soixante-dixième degrés. Varsovie aura des forêts d'orangers comme en a aujourd'hui Lisbonne, et la vigne sera plus en sûreté à Pétersbourg qu'elle n'est aujourd'hui à Mayence, parce que la métamorphose des vents du pôle en zéphyrs la mettra à l'abri des surprises qui sont aujourd'hui par toute la terre une des principales causes d'appauvrissement.

L'influence glaciale du pôle rend nos hivers beaucoup trop rigoureux pendant le mois de janvier, qui est leur époque naturelle, et ils recommencent à l'issue de janvier où ils devraient cesser. Il suffit de ces deux circonstances pour faire de notre hémisphère un séjour vraiment détestable jusqu'au quarantième degré en Europe, et trentième en Asie et en Amérique, où les froids sont bien plus rigoureux ; car Philadelphie et Pékin, qui sont sur la ligne de Naples et Lisbonne, ont des hivers plus désagréables et plus âpres que ceux de Francfort et Dresde, villes plus élevées de onze à douze degrés.

On va présumer que, si les frimas doivent être réduits à si peu de chose dans la zone tempérée boréale, les chaleurs deviendront insupportables en s'approchant de l'équateur ; il n'en sera rien ; d'autres causes contribueront à tempérer l'équateur, et rendront les étés du Sénégal moins fatigants que ceux de France. Une température bénigne et graduée succédera aux ouragans et aux tempêtes qui s'étendent de l'équateur sur les zones tempérées, et les climats seront régénérés au centre comme à l'extrémité du globe. Je ne parlerai pas ici des causes qui corrigeront la température équatoriale ; elles sont étrangères à la naissance de la couronne boréale. En résumé, lorsque ces divers principes d'adoucissements opèreront sur l'atmosphère du globe, le plus mauvais climat, comme Ochotsk et Jakutsk, pourra compter sur huit à neuf mois de belle

vons divers indices qui l'annoncent : d'abord, le contraste de forme entre les terres voisines du pôle austral et celles voisines du pôle boréal ; les trois continents méridionaux sont aiguisés en pointe,

saison, et sur un ciel exempt de brumes et d'ouragans, qui seront à peu près inconnus dans l'intérieur des continents et très rares au voisinage des mers.

Il est entendu que ces améliorations seront modifiées par les hautes montagnes et le voisinage des mers, surtout aux trois pointes de continent voisines du pôle austral, qui n'aura pas de couronne et restera à jamais enseveli dans les frimas. Cela n'empêchera pas que les terres voisines de ce pôle ne participent en divers sens à l'influence de la couronne qui, entre autres bienfaits, changera la saveur des mers, et décomposera ou précipitera les particules bitumineuses par l'expansion d'un *acide citrique boréal*. Ce fluide combiné avec le sel donnera à l'eau de mer le goût d'une sorte de limonade que nous nommons *aigre " de cèdre "*. Alors cette eau pourra être facilement dépouillée de ses particules salines et citriques, et ramenée à l'état d'eau douce, ce qui dispensera d'approvisionner les navires de tonnes d'eau. Cette décomposition de l'eau de mer par le fluide boréal est un des préliminaires nécessaires aux nouvelles créations marines; elles donneront une foule de serviteurs amphibies pour le trait des vaisseaux et le service des pêcheries en remplacement des horribles légions de monstres marins qui seront anéanties par l'immersion du fluide boréal et la décomposition qu'il opèrera dans les mers. Un trépas subit purgera l'Océan de ces infâmes créatures, images des fureurs de nos passions qui sont représentées par les guerres acharnées de tant de monstres. On les verra frappés de mort tous à la fois, comme on verra les mœurs odieuses des Civilisés, Barbares et Sauvages, s'éclipser subitement pour faire place aux vertus qui seront honorées et triomphantes dans l'Ordre combiné parce qu'elles y deviendront la route des richesses et des voluptés.

N. B. La mer Caspienne et autres bassins salés de l'intérieur, comme le grand lac Aral, les lacs Zare, Jeltonde, Mexico, et même la mer Noire, qui est presque isolée des autres mers, participeront fort peu et très lentement à l'influence du *fluide boréal;* elles ne recevront rien des lames sous-marines qui, partant du pôle, se répandront dans les Océans et les Méditerranées. Ces bassins n'aspireront que les aromes plus subtils qui, émanant de la couronne même, se répandront dans l'atmosphère. De là vient que les poissons contenus dans ces réservoirs bitumineux ne seront pas détruits par le fluide boréal qui émanera de la couronne; sa petite quantité, son introduction lente et imperceptible leur permettra de s'y habituer en moins de deux ou trois générations, et d'y devenir plus vi-

et de manière à éloigner les relations des latitudes polaires. On remarque une forme tout opposée dans les continents septentrionaux ; ils sont évasés en s'approchant du pôle, ils sont groupés autour de lui, pour recueillir les rayons de l'anneau qui doit le couronner un jour ; ils versent leur grand fleuve dans cette direction, et comme pour attirer les relations sur la mer glaciale. Or, si Dieu n'avait pas projeté de donner la couronne fécondante au pôle boréal, il s'ensuivrait que la disposition des continents qui entourent ce pôle serait un phénomène d'ineptie, et Dieu serait d'autant plus ridicule dans un tel œuvre, qu'il a agi avec une extrême sagesse sur le point opposé, sur les continents méridionaux ; car il leur a donné des dimensions parfaitement convenables autour d'un pôle qui n'aura jamais de couronne fécondante (1).

On pourrait seulement se plaindre que Dieu ait poussé trop loin la pointe magellanique, ce qui cause une entrave momentanée ; mais son intention est que cette route soit abandonnée, et qu'on fasse aux isthmes de Suez et de Panama des canaux navi-

goureux qu'ils ne sont dans les ondes bitumineuses, comme un fruit devient plus beau et plus savoureux sur le sauvageon où il est enté.

En conséquence, dès que le genre humain verra s'approcher la naissance de la couronne, il fera sur les hôtes des mers l'opération que fit Noé sur les hôtes des terres, dont il recueillit dans l'arche plusieurs couples de ceux qu'il voulait conserver. On transportera donc dans les bassins salés intérieurs, comme la Caspienne et autres, une quantité suffisante des poissons, coquillages, plantes et autres productions marines que l'on voudra perpétuer et réinstaller dans l'Océan après sa régénération. On attendra que l'Océan soit purgé et *passé aux grands remèdes* par l'effort des lames du fluide boréal, qui, s'élançant du pôle avec violence, précipiteront les bitumes si activement que tous les poissons seront surpris, suffoqués par cette transition subite. Il n'en restera que les races utiles, comme merlan, hareng, maquereau, sole, thon, tortue, enfin toutes celles qui n'attaquent pas le plongeur, et qu'on aura tenues à l'écart pour les replacer dans les ondes après leur purification, et les garantir contre la violente surprise du fluide boréal auquel ils se seront lentement et progressivement habitués dans les bassins intérieurs. Ces espèces, qui ne sont point malfaisantes, pourront sympathiser avec les poissons de nouvelle création, dont les sept huitièmes seront serviteurs de l'homme, ainsi que le seront les animaux terrestres des créations futures indiquées dans le tableau.

(1) [Il l'aura, mais plus tard que l'autre pôle.]

gables aux grands vaisseaux. Ces travaux, et tant d'autres dont l'idée épouvante les Civilisés, ne seront que des jeux d'enfants pour les armées industrielles de la Hiérarchie sphérique.

Un autre pronostic de la couronne, c'est la position défectueuse de l'axe du globe. Si l'on suppose que la couronne ne doive jamais naître, l'axe devrait, pour le bien des deux continents, être renversé d'un vingt-quatrième, ou sept degrés et demi, sur le méridien de Sandwich et Constantinople, de manière que cette capitale se trouvât au trente-"troisième" degré boréal ; il en résulterait que, [sur] la longitude 225 de l'île de Fer, le détroit du Nord et les deux pointes nord d'Asie et d'Amérique s'enfonceraient d'autant dans les glaces du pôle boréal ; ce serait sacrifier le point le plus inutile du globe pour faire valoir tous les autres points. Jugeons-en par quelques détails relatifs aux régions polaires et tempérées.

Quant aux régions polaires, observons que, le détroit du Nord étant complètement inutile, à cause de la saillie du cap Szalaginskoi, peu importerait que ce détroit s'engageât plus avant dans les glaces, puisqu'il est déjà nul pour la navigation. Mais son rapprochement du pôle rabaisserait d'autant la région la plus intéressante de la zone glaciale ; c'est le golfe d'Archangel, ou mer Blanche, qui deviendrait très praticable, puisque le cap Nord de Laponie ne se trouverait plus qu'à soixante-quatre degrés, au niveau de Jacobstadt, dernière ville de Finlande. Les relations maritimes s'étendraient facilement aux bouches de l'Obi et du Jénisea, qui s'échaufferaient de six degrés par ce redressement de l'axe, et de six autres degrés par l'effet des cultures dont la Sibérie orientale deviendrait susceptible. Alors s'établirait une communication par eau entre les extrémités du grand continent ; les productions chinoises, transportées du coude du Hoang jusqu'au lac Baïkal, s'y embarqueraient à peu de frais pour l'Europe en descendant l'Angara et le Jénisea.

Dans notre zone tempérée, des débouchés importants, tels que le Sund et la Manche, s'amélioreraient de même en se rapprochant de l'équateur de cinq à six degrés. Les golfes de Saint-Laurent et de Corée ne subiraient aucun déplacement sensible ; la Baltique entière gagnerait pleinement sept degrés, et Pétersbourg se trouverait à la hauteur [actuelle] de Berlin.

Je ne parle pas des régions équatoriales, puisqu'un déplacement de sept degrés et demi devient indifférent dans ces latitudes.

Vers le 45e austral, la pointe méridionale d'Amérique se rapprocherait un peu de l'équateur, et ce serait pour elle un avantage. La pointe d'Australie gagnerait encore plus dans le même sens. Quant à la pointe d'Afrique, elle serait abaissée du 35e au 42e austral, et ne resterait pas moins praticable aux navigateurs, qui, dans tous les cas, l'abandonneront tôt ou tard pour le canal de Suez.

Qu'on essaie de tracer sur un planisphère des latitudes coordonnées à cette hypothèse du déplacement de l'axe, et l'on verra qu'il serait à l'avantage de la terre entière, sauf quelques cantons déjà indignes d'attention, tels que le Kamtschatka. Or, Dieu aurait posé l'axe dans le sens que j'indique si nous devions être privés de la couronne boréale, au moyen de laquelle notre axe, qui est ridiculement placé aujourd'hui, se trouvera dans la position la plus convenable au bien général : indice péremptoire de la nécessité de la couronne et de sa naissance future.

Cette observation sur les inconvenances de l'axe n'a point été faite, parce que l'esprit philosophique nous éloigne de toute critique raisonnée sur les œuvres de Dieu et nous jette dans les partis extrêmes, dans le doute de la Providence ou dans l'admiration aveugle et stupide, comme celle de quelques savants qui admirent jusqu'à l'araignée, jusqu'au crapaud et autres ordures, dans lesquelles on ne peut voir qu'un titre de honte pour le Créateur, jusqu'à ce que nous connaissions les motifs de cette malfaisance. Il en est de même de l'axe du globe, dont la position vicieuse devait nous induire à désapprouver Dieu, et deviner la naissance de la couronne qui justifiera cette apparente bévue du Créateur. Mais nos exagérations philosophiques, notre manie d'athéisme ou d'admiration nous ayant détournés de tout jugement impartial sur les œuvres de Dieu, nous n'avons su ni déterminer les correctifs nécessaires à son ouvrage, ni pressentir les révolutions matérielles et politiques par lesquelles il effectuera ces corrections.

Je suis entré dans ces détails pour prouver que la distribution matérielle des continents et des terres n'est point faite au hasard ; j'en donnerai une seconde preuve dès ce Mémoire (en traitant des Archipels à monopole commercial). Le hasard va bientôt perdre cette haute puissance que lui attribue la philosophie aux dépens de la Providence ; on reconnaîtra que Dieu a restreint le hasard dans les plus étroites limites ; et quant aux formes des continents dont il est ici question, loin qu'elles soient l'effet du hasard, Dieu

en a calculé les convenances jusqu'au point de préparer l'emplacement spécial pour une capitale de l'Unité universelle. Déjà chacun est frappé des dispositions uniques et merveilleuses qu'il a faites pour l'utilité et l'agrément de Constantinople. Chacun y devine l'intention de Dieu, et chacun dit : « C'est ici que doit être « la Capitale du monde. » Elle y sera nécessairement placée, et c'est à son antipode que sera fixé le premier méridien de l'Unité universelle.

J'ajouterai, au sujet de la couronne boréale, que la prédiction de ce météore ne semblera point extraordinaire si l'on considère les anneaux de Saturne. Pourquoi Dieu ne nous accorderait-il pas ce qu'il accorde à d'autres globes? L'existence de l'anneau polaire est-elle plus incompréhensible que celle des ceintures équatoriales dont Saturne est entouré?

L'aspect de ces deux anneaux lumineux aurait dû dissiper plus tôt nos préventions au sujet du soleil, qu'on a regardé si ridiculement comme un monde enflammé. Herschel est le seul qui l'ait bien défini : « Un grand et magnifique monde baignant dans un « océan de lumière. » La chose était évidente du moment où l'on aperçut les deux anneaux de Saturne. Si Dieu peut donner à un globe des enveloppes circulaires, il peut en donner de sphériques; il peut donner aussi des anneaux polaires et même des calottes polaires; il reste à connaître les théories qui règlent cette distribution et qui admettront notre globe à partager une faveur dont Saturne a seul joui jusqu'à présent. D'autres planètes pourront l'obtenir encore : il est des tourbillons où elles ont toutes quelque ornement lumineux pour échauffer un ou deux pôles; si le nôtre en est généralement privé, c'est qu'il est un des plus pauvres du firmament, et je démontrerai que nos "32" planètes [le soleil et la lune non compris] ne sont qu'un reste de tourbillon, qu'une petite cohorte mal organisée, comme sont les échappés d'un régiment détruit dans une bataille. D'autres tourbillons ont de quatre à cinq cents planètes rangées en séries de groupes; c'est-à-dire qu'on y voit des satellites de satellites, et tous pourvus de ceintures, couronnes, calottes polaires et autres ornements. Si cette faveur est réservée à notre globe, c'est "un attribut inhérent à son rang de basse cardinale du clavier majeur".

Divers accidents peuvent troubler la succession assignée aux trente-deux Périodes sociales : telle serait l'entrée d'une nouvelle planète dans le tourbillon, et cette introduction paraît probable à

cause de l'extrême distance qui règne entre le soleil et les grosses planètes. Ces astres, peu nombreux et décrivant des orbites trop séparées, forment une ligne peu serrée et qui est dans le cas d'être forcée par quelque comète. L'évènement peut s'opérer de diverses manières; j'en cite une dans la note ci-bas (1). Il est démontré par

(1) Je suppose qu'une grosse comète, égale à Jupiter, se trouve à son point de fécondation, au degré convenable pour devenir planète; elle chercherait à entrer en ligne et à se fixer dans un tourbillon. Si elle arrivait sur notre Soleil parallèlement au plan des orbites planétaires, elle pourrait, au retour, se loger entre le Soleil et Jupiter; au lieu de poursuivre sa marche parabolique, elle décrirait une spirale pour sonder le terrain et chercher un point d'équilibre entre Jupiter et le Soleil. Dans le cours de sa spirale elle approcherait successivement toutes les petites planètes isolées, et les entraînerait en qualité de Lunes. La Terre et Vénus, qui sont les plus grosses, sont encore beaucoup trop faibles pour opposer quelque résistance à un gros monde *attrayant* qui les approcherait; or la comète serait *attrayante* du moment où elle se fixerait sur notre Soleil.

Dès lors notre petit globe serait entraîné et deviendrait une Lune de cet intrus qui serait bientôt la planète la plus riche et la plus féconde de tout le tourbillon, à cause de sa proximité du Soleil et de la multitude de ses Lunes. L'intrus s'adjoindrait Vénus, Mars, la Terre et tous les globules qui sont entre le Soleil et Jupiter; il s'en composerait une brillante suite de sept ou huit satellites et produirait, comme Saturne, le double anneau équatorial ou la double couronne sur deux pôles, ces doubles parures étant affectées à toutes les planètes septilunaires, lorsque leurs habitants ont formé l'Ordre combiné. (Saturne n'a pas toujours eu ses deux anneaux, et il les perdra sur la fin de sa carrière, lorsque son mécanisme social retombera à l'Ordre incohérent.)

Cette introduction de comète * qui est assez probable serait pour notre globe une révolution excessivement heureuse; car elle produirait sans délai une nouvelle création très fructueuse qui forcerait la naissance des Séries progressives et la chute de l'état civilisé et barbare.

La métamorphose de notre globe en monde lunaire ne causerait aucun mal au genre humain; le changement dans l'ordre des jours et des saisons pourrait détruire quelques espèces d'animaux et végétaux, mais non pas les plus utiles, comme le cheval, le mouton, etc., qui resteraient

(*) [J'ignorais alors qu'une comète ne peut pas entrer en plan tant que le soleil, vicié et incomplet dans son quadrille d'arômes cardinaux, n'aura pas rétabli l'intégrité qui lui est nécessaire pour fixer les comètes.]

la contiguïté et l'engrenage de Cérès, Pallas et Junon, que les orbites pourraient être beaucoup plus rapprochées, sans qu'il en

pour augmenter les richesses que nous donnerait subitement la nouvelle création.

La nouvelle planète deviendrait pour nous un Vice-soleil qui nous distribuerait une immense lumière ; nous aurions en outre la lumière accidentelle de ses satellites qui, gravitant dans des orbites voisines, pourraient nous fournir jusqu'à six Lunes à la fois, quand ils se trouveraient rassemblés dans le demi-cercle de notre orbite. De là on peut conclure que ces grosses comètes, qui épouvantent le genre humain, sont un sujet d'espoir et non de terreur, puisque leur installation dans le tourbillon deviendrait le gage de notre bonheur.

Cette révolution serait une des plus petites qu'on puisse prévoir. Il peut arriver qu'au lieu d'une comète il en survienne une masse de trois à quatre cents qui se fixeraient tout à coup sur notre Soleil pour son avantage et le nôtre. L'évènement est d'autant plus probable que notre tourbillon n'est, je le répète, qu'un débris astronomique à recompléter. Le terme moyen des tourbillons est de quatre cents [quatre] planètes autour d'un Soleil ; le nôtre, qui n'en a qu'une trentaine, ne ressemble-t-il pas à ces légions dont il ne reste que l'ombre, qu'un faible peloton, pour servir de noyau et de ralliement à une masse de nouvelles levées qu'on leur enverra ?

Parmi les révolutions célestes qui peuvent affecter notre système planétaire, une des plus curieuses serait la dislocation de la Voie Lactée et l'acheminement d'une de ses colonnes sur notre tourbillon. En pareil cas nous aurions le charme de voir défiler pendant quelques milliers d'années des légions éclatantes, et composées d'*hyperlunes* ou étoiles de lueur moyenne, comme la Lune. Leur passage échaufferait les deux pôles de toutes nos planètes et les rendrait cultivables, ce qui forcerait encore une nouvelle création très magnifique et d'un prix inestimable pour nous *.

(*) [Erreur ; ce passage ne produirait pas de nouvelles créations ; leur cause tient aux relations internes du tourbillon.] — Un des Exemplaires annotés contient en outre sur cette note les observations et rectifications suivantes :

[Ces conjectures sont la portion inexacte de l'ouvrage ; il ne reste maintenant sur ces matières aucune incertitude ; mais en 1807 je n'avais pas de règle fixe en pareils calculs, et je tombais dans l'arbitraire. Ces conjectures sont rectifiées depuis 1814.

Il ne peut entrer dans notre tourbillon une nouvelle planète lunigère que dans le cas où l'une des quatre lunigères en sortirait par décès ou nouvel emploi ; alors la planète introduite ne s'adjoindrait que les cinq lunes du Clavier hypo-majeur, Mercure, Junon, Cérès, Pallas et Vesta, lesquelles, avec les sept de Saturne, forment le complet de l'Octave majeure.

Ces cinq lunes viendront nous rejoindre et s'échelonner sur notre globe dès la quatrième année d'Harmonie. Phœbé, astre mort et faisant fonction d'appui aromal provisoire, sera déplanée, désarééc (*ex ereâ ejecta*) et ira se dissoudre en Voie Lactée.

résultât d'agglomération; et pour la prévenir j'estime qu'il suffirait, entre Jupiter et Saturne, d'une distance de trente millions de lieues, et de même entre Saturne et Uranus. L'énorme distance de cent trente et deux cent soixante millions de lieues, qui règne entre eux, provient de la rareté de planètes qui, par l'effet de leur petit nombre, sont forcées d'occuper non-seulement le même espace, mais un espace bien plus étendu que ne l'occuperait un tourbillon complet de quatre à cinq cents planètes. [Le nôtre effectuera sa concentration dès que notre globe sera harmonisé et réemparé de son clavier lunaire.]

VII.

PREMIÈRE PÉRIODE DE SUBVERSION ASCENDANTE. (LES SÉRIES CONFUSES.) SOUVENIRS QU'ELLE A LAISSÉS PAR LA FABLE DU PARADIS TERRESTRE.

Dieu créa seize espèces d'hommes, savoir : neuf sur l'ancien continent, et sept en Amérique. Les détails sur leur diversité sont peu importants. Voyez la note (1) ci-bas.

(1) Parmi les seize races primitives il faut distinguer d'abord quatre races hétérogènes :

1. Les *Nains boréals,* tels que Lapons et Samoïèdes;

2. Les *Géants australs*, comme Patagons, etc.;

3. Les *Albinos natifs*, comme Bédas de Ceylan et Dariens d'Amérique;

Vénus et Mars sont des neutres qui ne peuvent pas, non plus que la terre, se conjuguer en satellites sur une cardinale.

Des calculs postérieurs, appuyés de preuves diverses, dénotent qu'une colonne de cent trois planètes est en marche pour se réunir à notre tourbillon, l'élever de troisième puissance en quatrième, opérer sa concentration et par suite celle de notre univers qui, vu son extrême jeunesse, avait dû différer jusqu'à présent cette opération ; mais la dissolution rapide de la Voie Lactée, observée tout récemment par M. Herschel, ne laisse aucun doute sur la proximité de cet évènement. Le secours est demandé depuis 1,800 ans, époque où le soleil périclita grièvement.

On peut assurer que la colonne de secours a déjà franchi plus des 3/4 du désert intérieur ; on verra au Traité pourquoi elle n'est pas visible pour nous. Elle est conduite par deux prosolaires a réflecteur mat ; elle amène trois remplaçants d'Uranus, Jupiter et Saturne. Ce dernier, à l'arrivée de la colonne, sera promu en grade et exalté au prosolariat de notre tourbillon, lequel prendra le troisième rang parmi les quatre. Jupiter obtiendra le même avancement, mais pour passer à la régie du deuxième tourbillon, qui ne sera pas le nôtre. Les prosolaires pavoisent de cristallin nuancé visible en plein jour ; en cas de voyage, elles pavoisent en mat. Herschel sera promu au grade de nébuleuse, régissant une octave simple et le corps de réserve ; cela sera démontré au Traité.]

Les trois espèces à figure droite, convexe et concave, avaient été placées sous la zone tempérée boréale, par les 30 à 35 degrés

4. Les *Nègres natifs,* qui sont ceux de Guinée, à figure écrasée. Il exista des Albinos et des Nègres de création, quoique l'espèce humaine ait la faculté d'en produire elle-même. Parmi ces quatre races hétérogènes, les Albinos furent la seule commune aux deux continents.

Ces quatre races sont fort différentes du grand nombre; les douze autres se rapprochent, à peu de chose près, d'un type commun; on peut les nommer races homogènes.

La détermination régulière de leurs différences originaires est un calcul de Mouvement organique dont je ne traiterai pas ici; je veux seulement reprocher la timidité qu'on a portée dans ce débat. On voit encore des savants discuter comment l'Amérique a pu se peupler: il semble que Dieu n'ait pas eu le pouvoir de créer en Amérique comme en Europe; et parce qu'on trouve des disparates, comme celle des *Eskimaux* très barbus avec d'autres naturels qui sont imberbes, on en conclut que les Eskimaux sont venus de l'ancien continent dont ils sont voisins. C'est une erreur; les Eskimaux sont d'origine primitive comme beaucoup d'autres, et il n'y a aucun effet de hasard dans ces différences de peuples.

Les douze races homogènes furent réparties en deux lots, sept sur l'ancien continent, et cinq en Amérique; et si parmi ces dernières on voit les unes privées de barbe, tandis que leurs voisins en sont couverts, il n'y a là rien d'étonnant; les seize races durent offrir des différences que la Théorie du Mouvement indiquera, et qu'on retrouve encore très distinctes par toute la terre.

Malgré les invasions, malgré les enlèvements de femmes et d'esclaves, et les mélanges qui en sont résultés, les formes des figures se sont conservées, et rien n'a pu détruire les types originaires; la mode même n'a presque aucune influence pour opérer ces changements, et nos physionomies sont encore semblables à celles des nations aïeules dont les portraits nous sont transmis depuis trois mille ans. Il ne faut donc pas attribuer au hasard ni aux révolutions ces différences de races; et l'on doit y voir, comme dans toutes les variétés de la création, l'effet d'une Théorie distributive dont nous n'avions pas encore acquis l'intelligence. Nous la trouverons dans les lois du *Mouvement organique.*

J'en demande pardon aux fabulistes qui font sortir le genre humain d'une même souche; il faut être bien ennemi de l'évidence pour croire que les figures convexes du Sénégal et les concaves de la Chine, que les Kalmoucks, les Européens, les Patagons et les Lapons, soient des rejetons d'un même arbre. Dieu établit dans tous les genres de ses produc-

(je ne parle que de l'ancien continent). Ce fut dans ces latitudes qu'on put organiser la société primitive, les Séries confuses. Cet Ordre social ne put durer qu'environ trois siècles; j'ai prévenu le lecteur que je n'en donnerais connaissance qu'en parlant de la huitième Période, où s'organise un genre de Séries bien plus intéressant que les primitives dont il est ici question.

Ces premiers hommes sortirent heureux des mains de Dieu, puisqu'ils purent organiser une société à Séries, et toutes les sociétés de ce genre sont plus ou moins heureuses en ce qu'elles permettent le développement des passions.

La plupart des bêtes féroces et des reptiles avaient été créés vers l'équateur; d'autres, comme les loups, dans des " latitudes supérieures "; et, avant de s'être répandus vers les 30 à 35 degrés, ces bêtes ne fatiguaient point les races d'hommes qui y étaient placées: c'étaient les races à figure droite, convexe et concave (1); elles trouvaient en abondance les meilleurs animaux et végétaux de la création; elles en avaient même qui nous sont inconnus, tels que le mammouth, dont on retrouve les ossements, et qui, dépourvu de toute arme défensive, dut périr avec la société primitive, à laquelle il rendait les plus grands services.

Ces trois (2) races, dans leur origine, n'avaient aucune organisation sociale; ce ne fut pas l'instinct seul qui leur suggéra de se former en Séries, elles y furent excitées par cinq (3) circonstances qui n'existent plus parmi nous :

1° *L'absence de préjugés*, et par conséquent la liberté amoureuse qui est inadmissible dans les sociétés d'ordre incohérent, où l'on s'organise en familles ou ménages isolés.

2° *La rareté numérique des habitants*. De là résultait une surabondance de troupeaux, fruits, poissons, gibier, etc. Dieu avait

tions des nuances distinguées en Séries ascendante et descendante, et pourquoi se serait-il écarté, en créant l'espèce humaine, d'un ordre qu'il suit dans toutes les œuvres créées, depuis les astres jusqu'aux insectes?

(1 et 2) Ces mots : *les races à figure droite, convexe et concave,* et le mot *trois,* sont effacés dans un des Exemplaires annotés.

(3) Un des Exemplaires annotés indique abréviativement trois autres circonstances :

[6 Absence de rival(*ités*) nation(*ales*) antér(*ieures*) ;

7 Ignor(*ance*) de fam(*ille*) ;

8 Unité amour(*euse*) ;] (8 est réuni à 1° par un signe de renvoi.)

placé les groupes des premiers hommes à de grandes distances les uns des autres; il fallait bien du temps avant qu'ils devinssent nombreux au point de distinguer leurs terres.

3° *L'absence des signes représentatifs de la richesse.* On n'avait aucune habileté dans les arts mécaniques, et l'on manquait des objets précieux qui ont une valeur fixe, comme les armes et ornements des sauvages; on avait au contraire des subsistances et richesses périssables en grande abondance, et la difficulté de les accumuler suggérait l'idée des compensations anticipées qui favorisaient " les relations " des Séries.

4° *L'absence des bêtes féroces.* Leur éloignement contribuait à entretenir dans les mœurs la plus grande douceur, à prévenir les inventions meurtrières et l'esprit belliqueux, à conserver les animaux perdus depuis, comme le mammouth.

5° *La beauté des êtres dans leur origine.* C'est une grande erreur de croire que les animaux et les plantes, à l'époque de la création, aient été tels que nous les voyons dans l'état sauvage. L'aurochs et le mouflon ne sont point les souches, mais les dégénérations du bœuf et du mouton. Les troupeaux créés par Dieu étaient supérieurs aux plus beaux bœufs de Suisse, aux plus beaux moutons d'Espagne; il en était de même des fleurs et des fruits. « Tout « était bien sortant des mains de l'Auteur des choses, » dit J.-J. Rousseau. C'est une vérité qu'il a hasardée sans démonstration, et qu'il affaiblit dès la ligne suivante en ajoutant: « Tout « dégénéra entre les mains de l'homme. » Ce ne fut pas l'homme qui dégrada les animaux et végétaux au point où nous les voyons dans l'état sauvage et domestique; ce fut l'incohérence qui, en désorganisant l'Ordre des Séries, dégrada les productions, et même l'homme, dont la taille (1) originaire était 74 pouces 2 tiers, ou 6 pieds 2 pouces 2 tiers de Paris, pour la race à figure droite. Alors cette race atteignait facilement à l'âge de cent vingt-huit ans (huit fois seize). Toutes les productions jouissaient de la même vigueur, et les roses de la création étaient plus belles que celles de nos parterres. Cette perfection générale se maintint pendant toute la durée de la première Période sociale, qui s'organisa par le concours des cinq circonstances que je viens de citer.

La paix y régna, non pas à cause du bien-être général, mais à

(1) En marge d'un des Exemplaires annotés il y a ceci: [Harm. 84.]— Ce qui signifie que la taille harmonique ordinaire doit être de 84 pouces.

cause d'une propriété inhérente aux Séries : c'est de développer et engrener méthodiquement les passions qui, hors des Séries progressives, s'entrechoquent et produisent la guerre et les discordes de toute espèce.

Il faut se garder de croire qu'il ait régné aucune égalité, aucune communauté dans cet Ordre primitif. J'ai dit que toutes ces chimères philosophiques sont incompatibles avec les Séries progressives, qui exigent au contraire une gradation d'inégalités. Cette gradation put s'établir dans l'origine, malgré qu'on n'eût pas l'usage de l'écriture pour constater et démêler les intérêts de chaque sociétaire. J'expliquerai par quelle méthode on parvint à classer et satisfaire les prétentions diverses.

Les passions étaient alors plus violentes qu'elles ne sont aujourd'hui. Les hommes n'avaient rien de cette simplicité pastorale qui n'exista jamais que dans les écrits des poëtes. Ils étaient fiers, sensuels, esclaves de leurs fantaisies; les femmes et les enfants en agissaient de même. Ces prétendus vices étaient les gages de la concorde, et redeviendront encore gages de la concorde sociale, aussitôt que les Séries seront reformées.

VIII.

[DÉSORGANISATION DES SÉRIES.]

Elles durent se désorganiser par des incidents contraires aux cinq circonstances génératrices que j'ai assignées. Bientôt l'excessive multiplication des peuplades produisit la pauvreté; en même temps les progrès des bêtes féroces qui arrivaient de l'équateur, [ou du nord,] excitèrent les inventions meurtrières, et le goût du pillage se répandit d'autant plus facilement, que l'enfance et la difficulté de l'agriculture ne permettaient pas d'entretenir la surabondance de vivres qui est nécessaire au mécanisme des Séries. De là naquirent la division par ménages incohérents, le mariage, puis le passage à l'Ordre sauvage, patriarcal et barbare.

Pendant la durée des Séries primitives, le genre humain jouissait d'un sort si heureux, en comparaison du sort des Sauvages et Patriarcaux, que les peuples durent tomber dans le désespoir lorsqu'on vit se désorganiser les Séries. Les enfants furent les derniers appuis de cet Ordre; les enfants couvraient la retraite politique et se maintinrent longtemps encore en harmonie lorsque

les pères étaient déjà tombés en discorde et prêts à adopter le ménage isolé et le mariage exclusif, dont la pauvreté croissante avait suggéré l'idée. Plus l'indigence augmentait, plus les chefs des peuplades étaient intéressés à établir le mariage, qui dut enfin prévaloir.

Avant d'en venir à cette extrémité on dut essayer, pour soutenir l'Ordre primitif, diverses mesures qui furent plus ou moins impuissantes; et lorsqu'on eut reconnu définitivement l'impossibilité de rétablir ce bel Ordre social, les chefs des peuplades s'apercevant que les regrets du bonheur passé jetaient les nations dans l'apathie et le dégoût du travail, s'efforcèrent d'affaiblir les souvenirs de ce bien qui ne pouvait plus renaître, et dont les récits ne servaient qu'à troubler l'Ordre social qui avait succédé au primitif.

En conséquence, tous les chefs s'accordèrent à dénaturer la tradition; on ne put pas la faire perdre tant qu'il exista des témoins oculaires, mais on réussit très facilement à abuser les générations suivantes qui n'avaient pas vu l'Ordre des Séries industrielles. On répandit à dessein des relations contradictoires pour exciter le doute; de là vinrent les fables plus ou moins absurdes qu'on a trouvées accréditées dans tout l'Orient sur un PARADIS TERRESTRE d'où l'homme fut chassé.

De là vinrent tant d'autres contes imaginés pour falsifier la vraie tradition que les chefs des peuplades étaient intéressés à déguiser. Tous ces contes, qui font la base des religions anciennes, sont le squelette d'une grande vérité : c'est qu'il a existé avant les sociétés actuelles un Ordre de choses plus fortuné, et dont le souvenir s'est confusément transmis chez les peuples orientaux qui en avaient joui.

Parmi les charlataneries qui dénaturèrent cette vérité, il faut distinguer l'habitude des confidences mystérieuses, des initiations usitées parmi les anciens prêtres d'Orient. Il est presque indubitable que leurs mystères ne furent dans l'origine que les traditions de l'Ordre primitif. Mais comme l'infortune croissante exigeait des précautions redoublées pour dérober aux nations ce désolant secret, on dut le restreindre à un très petit nombre d'initiés et inventer de faux mystères pour donner le change aux curieux subalternes qu'on agrégeait au sacerdoce. A force de concentrer cette tradition, elle dut se limiter à un si petit nombre d'adeptes, que les véritables possesseurs du secret purent être détruits par

une guerre ou un autre évènement; la masse des prêtres ne continua pas moins ses initiations mystérieuses, qui n'avaient plus aucun aliment et qui n'étaient qu'une jonglerie pour soutenir le relief “ de la corporation. ”

Il est à présumer que les prêtres d'Isis et de Brama étaient déjà réduits à cette ignorance, et n'avaient plus aucune notion de l'Ordre primitif; dans tous les cas, ces notions durent être dénaturées bien promptement, dans les temps grossiers où l'écriture n'était pas inventée et où chaque narrateur ne manquait pas d'ajouter du sien aux récits qu'on lui avait transmis. Les Orientaux ne sont pas moins conteurs que les habitants des bords de la Garonne, et j'estime qu'au bout de trois “ cents ans ” la tradition dont il s'agit dut être tellement défigurée par des fables accessoires, qu'elle devenait inconcevable même aux vrais initiés. Il n'en resta que la vérité fondamendale, *un bonheur passé et perdu sans retour*. De là les prêtres arguèrent d'une prétendue colère de Dieu, d'un bannissement du séjour fortuné, et autres contes propres à intimider et diriger la multitude selon les vues du corps sacerdotal.

Je crois avoir suffisamment assigné les causes pour lesquelles nous sommes restés dans une complète ignorance au sujet des usages de la société primitive. Cette ignorance va cesser : la Théorie du Mouvement social éclaircira toute obscurité à ce sujet; elle indiquera dans le plus grand détail quel était le mécanisme de cette première société, à laquelle succédèrent la Sauvagerie, le Patriarcat et la Barbarie.

IX.

DES CINQ PÉRIODES ORGANISÉES EN FAMILLES INCOHÉRENTES, DEUXIÈME, TROISIÈME, QUATRIÈME, CINQUIÈME, SIXIÈME.

Je traiterai de ces cinq Périodes sociales dans un même chapitre; il serait trop long de donner sur chacune des détails spéciaux; ce serait sortir du cadre de cet Aperçu, qui n'est pas même un Abrégé régulier.

Passons sur la deuxième ou *Sauvagerie*, qui est peu intéressante pour nous; je viens au *Patriarcat* ou troisième. C'est une société à peu près inconnue; cet Ordre, qu'on a cru primitif, ne régna chez aucun peuple dans les premiers âges. Les humains de toutes les

races furent exempts de préjugés à l'époque de leur création, et ne songèrent nullement à déclarer crime la liberté amoureuse; leur vigueur et leur longévité les portaient aux opinions contraires, aux orgies, aux incestes et aux coutumes les plus lubriques. Lorsque les hommes avaient en terme commun cent vingt-huit ans d'existence, et par conséquent cent années pleines à donner à l'amour, comment aurait-on pu leur persuader, comme aux benoits Civilisés, qu'ils devaient passer les cent années d'amour avec la même femme, sans en aimer d'autre!

Il fallait bien du temps pour faire naître les circonstances qui obligèrent à restreindre la liberté amoureuse; il fallait que la race eût perdu une grande partie de sa vigueur primitive pour accéder à des règlements si contraires à l'intérêt des gens robustes. Mais comme la vigueur déchoit à vue d'œil aussitôt que les Séries se désorganisent, leur déclin ouvrit l'accès aux règlements coercitifs de l'amour et aux sociétés sauvage et patriarcale, etc.

Il règne au sujet du Patriarcat autant d'ignorance que sur la société primitive. Abraham et Jacob, tels qu'on nous les dépeint, n'étaient point des " hommes vertueux"; c'étaient des " tyranneaux" bien pétris de méchanceté et d'injustice, ayant des sérails et des esclaves, selon l'usage barbare. C'étaient des pachas ou tyrans d'une lieue carrée, se livrant à tous les déportements. Quoi de plus vicieux et de plus injuste qu'un Abraham qui renvoie Agar et son fils Ismaël dans le désert pour y mourir de faim, sans autre sujet, sinon qu'il a assez joui de cette femme, et qu'il n'en veut plus? Voilà sur quel motif il envoie la femme et le jeune enfant à la mort; voilà les vertus patriarcales dans tout leur éclat; et vous ne trouverez dans toute la conduite des Patriarches que des actions également odieuses.

Cependant la philosophie veut nous ramener aux mœurs patriarcales. Le philosophe Raynal, dans son histoire des deux Indes, débute par un éloge pompeux des Chinois, et les représente comme la plus parfaite des nations, parce qu'ils ont conservé les mœurs patriarcales. Analysons leur perfection : la Chine, dont on vante les belles cultures, est si pauvre qu'on y voit le peuple manger à poignée la vermine dont ses habits sont remplis. La Chine est le seul pays où la fourberie soit légalisée et honorée; tout marchand y jouit du droit de vendre à faux poids et d'exercer d'autres friponneries qui sont punies même chez les Barbares. Le Chinois s'honore de cette corruption; et quand il a trompé

quelqu'un, il appelle ses voisins pour recevoir leurs éloges et rire avec eux de celui qu'il a dupé [sans que la loi admette aucune réclamation]. Cette nation est la plus processive qu'il y ait au monde; nulle part on ne plaide avec autant d'acharnement qu'en Chine. La bassesse y est si grande, les idées d'honneur si inconnues, que le bourreau est un des intimes, un des grands officiers du souverain, qui fait administrer sous ses yeux des coups de gaule à ses courtisans. Le Chinois est le seul peuple qui méprise publiquement ses Dieux, et qui traîne ses idoles dans la boue quand il n'en obtient pas ce qu'il désire; c'est la nation qui a poussé l'infanticide au plus haut degré; on sait que les Chinois pauvres exposent leurs enfants sur des fumiers, où ils sont dévorés tout vivants par les pourceaux; ou bien ils les font flotter au courant de l'eau, attachés à une courge vide. Les Chinois sont la nation la plus jalouse, la plus persécutrice envers les femmes, à qui l'on serre les pieds dès l'enfance afin qu'elles deviennent incapables de marcher. Quant aux enfants, le père a le droit de les jouer aux dés et les vendre comme esclaves. Enfin les Chinois sont le plus lâche peuple qu'il y ait sur la terre; et, pour ne pas les épouvanter, l'on est dans l'usage de relever les fusils de rempart, lors même qu'ils ne sont pas chargés. Avec de telles mœurs, dont je ne donne qu'une esquisse bien imparfaite, le Chinois se moque des Civilisés, parce qu'ils sont moins fourbes. Il dit que les Européens sont tous aveugles en affaires de commerce, que les Hollandais seuls ont un œil, mais que les Chinois en ont deux. (La distinction est flatteuse pour les Hollandais [et pour l'esprit de commerce.])

Voilà les "Patriarcaux" que prône la philosophie et que Raynal nous donne pour modèles; et certes Raynal savait mieux que personne que la Chine est un réceptacle de tous les vices sociaux, qu'elle est l'égout moral et politique du globe; mais il a vanté ses mœurs parce qu'elles se rattachent à l'esprit des philosophes, à leurs sophismes sur la vie de Ménage et sur l'isolement industriel qu'ils veulent propager. Telle est la véritable raison pour laquelle ils vante la vie patriarcale, malgré les résultats odieux qu'elle présente; car les Chinois et les Juifs, qui sont les nations les plus fidèles aux mœurs patriarcales, sont aussi les plus fourbes et les plus vicieux du globe.

Pour écarter ces témoignages de l'expérience, les philosophes peindront la Chine en beau, sans parler de sa corruption ni de

l'horrible misère de son peuple. Quant aux Juifs, on attribuera leurs vices sociaux à la persécution qu'ils ont essuyée ; la persécution est au contraire un germe d'ennoblissement pour les proscrits. Les chrétiens ne furent jamais plus honorables que lorsqu'ils furent en butte à la persécution, sans avoir aucun prince, aucun point de ralliement. D'où vient donc que l'oppression religieuse a produit sur l'un et sur l'autre peuple des résultats si différents? C'est que les chrétiens dans leur infortune adoptèrent l'esprit corporatif qui, chez les proscrits, devient le germe des passions nobles. Les Juifs conservèrent l'esprit patriarcal, qui est le germe des passions viles et qui les avait dégradés même au jour de leur puissance. Eh! fut-il jamais de nation plus méprisable en corps que celle des Hébreux, qui ne firent aucun pas dans les sciences et les arts, et qui ne se signalèrent que par un exercice habituel de crimes et de brutalités, dont les récits soulèvent l'esprit à chaque page de leurs fastes dégoûtants!

Cette digression conduirait à une analyse de l'esprit patriarcal, des vices et de la dissimulation qu'il fait naître dans le cœur humain. Or, ce petit Mémoire ne pouvant pas comporter de telles discussions, je rentre dans la question et je me borne à signaler l'ignorance des Civilisés au sujet du Patriarcat fédéral qui fut troisième [½] Période d'incohérence ascendante.

Le *Patriarcat fédéral* [ou *composé*] se forme de familles vicinales, libres et coalisées par Congrès, selon la méthode des Tartares. Les familles patriarcales, dans cet état de choses, se trouvent intéressées à améliorer le sort des épouses titrées, à augmenter par degré leurs privilèges et droits civils, jusqu'à leur donner la demi-liberté dont elles jouissent parmi nous. Cette mesure devient pour les Patriarcaux une issue de troisième Période, et une porte d'entrée en cinquième Période, en Civilisation. La Civilisation ne peut être engendrée ni de la Sauvagerie ni de la Barbarie; on ne voit jamais ni Sauvages ni Barbares adopter spontanément nos coutumes sociales (1); et les Américains, malgré toutes leurs séductions, malgré toutes les intrigues qu'ils ont fait jouer, n'ont encore amené aucune horde à une Civilisation complète ; elle doit, selon la pente naturelle du mouvement, naître du Patriarcat fédéral ou

(1) On n'a cité que le roitelet des îles Sandwich et quelques hordes de l'Ohio qui ont commencé, ébauché ce changement. Une si petite exception confirme la règle.

bien d'une Barbarie très altérée, comme celle des anciens Orientaux, qui tenait en divers sens du Patriarcat fédéral.

Quant au Patriarcat " simple ", tel que celui d'Abraham et de Jacob, c'est un Ordre qui ne conduit qu'à la Barbarie, un Ordre dans lequel chaque père devient un satrape, qui érige toutes ses fantaisies en vertus, et qui exerce sur sa famille la tyrannie la plus révoltante, à l'exemple d'Abraham et de Jacob, hommes aussi vicieux, aussi injustes qu'on en ait jamais vu sur les trônes d'Alger et de Tunis.

La Sauvagerie, la Barbarie, la Civilisation ne sont guère plus connues que le Patriarcat. Lorsque j'aurai occasion de traiter des Phases et caractères de chaque Période, je démontrerai que nos lumières philosophiques sont aussi trompeuses sur ce qui concerne la Civilisation que sur les moyens d'en sortir et de passer à la sixième Période.

Cette sixième Période, *le Garantisme*, est celle dont l'invention aurait pu échoir aux philosophes, parce qu'elle s'éloigne peu des usages civilisés, et qu'elle conserve encore *la vie de ménage*, *le mariage* et les principaux attributs du système philosophique; mais elle diminue déjà fortement *les révolutions et l'indigence*. Au reste, quelque facile qu'il eût été d'inventer cette sixième Période, comment les philosophes sauraient-ils élever le genre humain au-dessus de la Civilisation, tant qu'ils ne savent pas même l'élever jusqu'à la Civilisation, c'est-à-dire faire passer les Sauvages et les Barbares à l'Ordre civilisé? Ils n'ont pas même su aider la Civilisation dans sa marche, et lorsque je décomposerai le mécanisme Civilisé en quatre Phases, je démontrerai qu'il est parvenu à la troisième par des coups de hasard, et sans que les philosophes aient jamais eu aucune influence sur les progrès de leur chère Civilisation. Ils l'ont retardée, au lieu de l'accélérer; semblables à ces mères maladroites qui, dans leur engouement, fatiguent l'enfant, lui créent des fantaisies dangereuses, des germes de maladies, et le font dépérir en croyant le servir. C'est ainsi qu'en ont agi les philosophes dans leur enthousiasme pour la Civilisation; ils l'ont toujours empirée en croyant la perfectionner; ils ont alimenté les chimères dominantes et propagé des erreurs, au lieu de chercher des routes de vérité. Encore aujourd'hui nous les voyons se jeter à corps perdu dans l'esprit mercantile, qu'ils devraient combattre, ne fût-ce que par vergogne, puisqu'ils ont ridiculisé le commerce pendant deux mille ans. Enfin, s'il n'eût tenu qu'aux

philosophes, la Civilisation serait encore à la première Phase et conserverait des coutumes barbares, telles que l'esclavage vanté par les savantas de la Grèce et de Rome (1).

J'ajouterai une preuve de l'ignorance générale sur le mécanisme Civilisé; je la tire des calamités imprévues qui nous frappent à chaque génération. La plus récente a été celle des clubs ou jacobinières affiliées, dont on n'avait aucune idée en 1789, malgré les savantes analyses qu'on avait faites de la Civilisation. Il est d'autres calamités qui naîtraient successivement, et que les philosophes ne savent aucunement prévoir; telle est *la féodalité commerciale*, qui n'aurait pas été moins odieuse que le règne des clubs. Elle aurait été le résultat de l'influence que l'esprit commercial prend de jour en jour sur le système social; son empiètement aurait produit une innovation bien terrible, et que les Civilisés sont loin de prévoir. Qu'on ne s'épouvante pas de ce pronostic; loin d'exciter la terreur, il ne doit exciter que la joie, puisque l'on va acquérir, par la Théorie du Mouvement social, des moyens de prévoir et conjurer tous les orages politiques.

X.

CONTRASTES RÉGULIERS ENTRE LES SOCIÉTÉS A SÉRIES PROGRESSIVES ET CELLES A FAMILLES INCOHÉRENTES.

Les Sociétés 1re et 7e, qui sont formées en *Séries*, offrent en tous sens un contraste régulier avec les Sociétés 2e, 3e, 4e, 5e, qui sont formées en *Familles*. [La 6e forme exception, déroge.]

Dans les "quatre" dernières le bien de la masse se trouve en opposition avec les passions de l'individu, de sorte que le gouvernement, en opérant pour le bien de la masse, est obligé d'user de contrainte. C'est ce qui n'a pas lieu dans les Sociétés à Séries, où le bien général coïncide tellement avec les passions individuelles, que l'administration se borne à *avertir* les citoyens des mesures convenues, telles que l'impôt, les corvées; tout est payé, exécuté à

(1) L'abolition de l'esclavage fut le fruit du régime féodal décroissant. L'introduction de ce régime fut l'effet du hasard, et non des calculs philosophiques, toujours aheurtés à prôner les préjugés, ou à les renverser inconsidérément et sans mesures [épreuves] préparatoires, ce qui est un mal pire encore que de les soutenir.

jour fixe par les Séries, et sur un simple avis. Mais dans les "quatre" Sociétés incohérentes, on a besoin de contraindre, même pour les mesures évidemment salutaires, et dont l'adoption ne cause aucune fatigue, aucun dommage; telle est l'uniformité des poids et mesures. Si nous étions en septième Période [ou 6e], le gouvernement se serait borné à *aviser* les peuples de la confection du travail et du prochain envoi des modèles; à leur arrivée dans chaque province, dans chaque canton, ils auraient été mis en usage sans aucun ordre, et à l'instant même.

Cette résistance des Sociétés 2e, 3e, 4e, 5e aux mesures d'utilité générale, se manifeste dans les corporations comme dans les individus; par exemple, en Turquie, les corps de l'état se refusent comme le peuple à l'introduction de la discipline militairedont ils sentent pourtant la nécessité (1).

Les Sociétés 2e, 3e, 4e, 5e, qui sont sujettes à l'indigence, aux révolutions, au mariage, à la fourberie, etc., ont la propriété de RÉPUGNER, c'est-à-dire de se voir et se communiquer sans qu'aucune d'entre elles veuille imiter les autres. Nous voyons la Société barbare sans vouloir adopter ses usages; elle voit les nôtres sans vouloir les imiter; il en est ainsi des "quatre" Sociétés organisées en familles incohérentes: elles ont, comme les animaux malfaisants, la propriété d'être incompatibles; et si toutes les "quatre" étaient en présence [en contiguïté de frontières], aucune ne voudrait s'assimiler à l'une des quatre autres; la sixième Société attirerait faiblement la cinquième.

Les Sociétés 1re et 7e, ainsi que toutes les autres Sociétés à Séries progressives, ont la propriété générale d'ATTIRER; il n'y a d'exception que pour la Société n° 1, qui attirerait faiblement les classes riches des quatrième, cinquième et sixième Sociétés.

La Société 7e attirerait fortement toutes les classes riches ou moyennes, quoiqu'elle ne soit qu'un acheminement au vrai bonheur, dont on commence à jouir dans la huitième. Cependant la septième est déjà si heureuse, en comparaison de l'Ordre civilisé, que si elle pouvait se trouver tout à coup organisée, beaucoup de personnes faibles et sensibles tomberaient malades de saisissement et de regret en voyant subitement tant de bonheur dont elles n'ont pas joui et dont elles auraient pu jouir.

(1) [Peuple civilisé et barbare, essentiellement absurde.]

Quant à la huitième Période qui va naître [1], pour donner une idée de l'attraction qu'elle exercera, j'emprunterai les paroles d'un auteur qui dit : « Que si les hommes pouvaient voir Dieu dans « toute sa gloire, l'excès d'admiration leur causerait peut-être la « mort. » Eh ! qu'est-ce que cette gloire de Dieu ? Ce n'est autre chose que le règne de l'Ordre combiné qui va s'établir, et qui est la plus belle des conceptions divines. Si nous pouvions voir subitement cet Ordre combiné, cet œuvre de Dieu, tel qu'il sera dans sa pleine activité (tel que je le peindrai dans les *Dialogues de l'an* 2200), il est hors de doute que beaucoup de Civilisés seraient frappés de mort par la violence de leur extase. La seule description [de la 8e Société] pourra causer à plusieurs d'entre eux, et surtout aux femmes, un enthousiasme qui tiendra de la manie ; elle pourra les rendre indifférents aux amusements, inhabiles aux travaux de la Civilisation.

C'est pour tempérer leur surprise que je l'annonce longtemps à l'avance et que je différerai jusqu'au troisième Mémoire les tableaux de l'Ordre combiné et le parallèle de ses délices avec les peines d'esprit et de corps qu'endurent les Civilisés. Ce parallèle ne manquerait pas d'exalter et de désespérer les plus malheureux d'entre eux, s'il n'était présenté avec des ménagements capables d'en amortir l'effet ; c'est pour atteindre ce but que je répandrai à dessein un ton de froideur sur les premiers Mémoires, et que je les consacre à d'arides notices sur les révolutions générales du Mouvement et sur les inepties des Civilisés. Je poursuis sur ce sujet.

Les Sociétés à familles incohérentes, 2e, 3e, 4e, 5e, 6e, ayant la propriété d'exciter Répugnance pour le travail agricole et manufacturier et pour les sciences et les arts, l'enfant se refuse à l'industrie et à l'étude dans ces cinq Ordres sociaux, et il devient destructeur dès qu'il peut former des groupes ou rassemblements libres et passionnés. C'est une propriété très étonnante dans l'espèce humaine que cette inclination générale des enfants à détruire quand on les laisse en liberté. L'enfant acquiert des propriétés opposées dans les Sociétés à Séries ; il travaille sans cesse et rend des services incalculables, en s'emparant spontanément de toutes les petites occupations qui emploient chez nous des bras de trente ans. Enfin, il trouve dans les Séries passionnelles l'*éducation na-*

(1) Ce beau — *qui va naître* — a été remplacé dans un des Exemplaires annotés par ces mots : — *qui peut naître dès à présent.*

turelle; il s'instruit sans l'instigation ni la surveillance de personne. Dès qu'il peut marcher, on l'abandonne à sa seule volonté, sans autre avis que de se divertir tant qu'il lui plaira avec les groupes de ses semblables; il suffit de l'émulation, de l'impulsion donnée par les Séries, pour que cet enfant, parvenu à seize ans, ait déjà acquis des notions sur toutes les branches des sciences et des arts, et des connàissances pratiques sur les cultures et fabriques du canton. Ces diverses lumières ne lui ont coûté aucune dépense; il a au contraire un petit trésor, fruit des nombreux travaux qu'il a exécutés pendant son enfance, par émulation, par attraction, et en croyant se divertir avec les Séries d'enfants qui sont les plus ardentes au travail. (Voyez ci-bas la note (1) sur la hiérarchie de l'Attraction passionnée.)

Hors des Séries passionnelles, il ne peut exister aucune éducation naturelle. Celle que reçoit chaque enfant dans les Sociétés d'Ordre incohérent, varie selon le caprice des instituteurs ou des pères, et n'a rien de commun avec les vues de la nature qui veut entraîner l'enfant à toutes sortes de travaux, variés à peu près d'heure en heure. C'est ainsi qu'il les exerce dans l'Ordre combiné, où il acquiert une vigueur et une dextérité prodigieuses, parce qu'il est en mouvement continuel et varié sans aucun excès.

Hors de là les enfants deviennent chagrins, maladroits, faibles et grossiers : voilà pourquoi la race humaine dégénéra en moins de cinquante ans, après la dissolution des Séries primitives. Mais aussitôt que l'Ordre sociétaire sera rétabli, la taille s'exhaussera, je ne dis pas chez les hommes faits, mais chez les enfants qui se-

(1) Son développement s'opère par trois puissances concurrèntes, rivales et indépendantes; ce sont les *enfants*, les *femmes* et les *hommes*.

Je place les hommes au troisième rang, parce que l'Attraction s'établit du faible au fort, c'est-à-dire que l'ordre de chose qui opèrera attraction industrielle, entraînera les enfants plus vivement que les père et mère, et les femmes plus vivement que les hommes; de sorte que ce seront, dans l'Ordre combiné, les enfants qui donneront la principale impulsion au travail, et après eux ce seront les femmes qui entraîneront les hommes à l'Industrie.

Je n'entre dans aucun détail sur des assertions si incompréhensibles; elles doivent faire pressentir que le mécanisme de l'Attraction sera en tout sens l'opposé des opinions Civilisées. Eh! pourrait-il en être autrement, puisque rien n'est plus opposé à la nature que la Civilisation!

ront élevés dans cet Ordre ; la stature humaine gagnera deux à trois pouces par génération, jusqu'à ce qu'elle ait atteint le terme moyen de 84 pouces ou 7 pieds (1) pour les hommes ; elle parviendra à cette dimension au bout de neuf générations. La vigueur et la longévité augmenteront en rapport différent, jusqu'à la seizième génération. Alors le terme "plein" de la vie sera de 144 ans et les forces en proportion.

Les facultés spirituelles se développeront plus rapidement ; j'estime qu'une douzaine d'années suffira pour changer en hommes ces *automates vivants* qu'on nomme paysans, et qui dans leur extrême grossièreté touchent de plus près à la bête qu'à l'espèce humaine.

Dans l'Ordre combiné, les hommes les plus pauvres, les simples cultivateurs nés d'une Phalange agricole, seront initiés à toutes sortes de connaissances ; et cette perfection générale n'aura rien d'étonnant, puisque l'Ordre combiné entraînera passionnément à l'étude des sciences et des arts, qui deviendront les voies d'une immense fortune, ainsi qu'on peut le voir dans la Seconde partie de ce Mémoire.

Les Sociétés 1re, 2e, 3e, ne comportent pas la grande industrie agricole et manufacturière ; elle ne commence à naître que dans la quatrième, la Barbarie. S'il était possible que la grande industrie naquît dans la première Société, le genre humain serait

(1) Ce n'est pas arbitrairement que l'indique le pied de roi de Paris pour mesure naturelle ; il a cette propriété parce qu'il est égal à la trente-deuxième partie de la hauteur de l'eau dans les pompes aspirantes. Le pouce et la ligne de Paris sont encore des subdivisions de la mesure naturelle ; car, selon l'Économie naturelle, on doit choisir pour agents de numération les nombres qui contiennent la plus grande somme de diviseurs communs dans la plus petite somme d'unités. L'on devait donc choisir le nombre 12 et ses puissances. Les savants sont d'accord sur ce point, quoique l'usage ait fait prévaloir le nombre 10, qui est très impropre à la numération ; car 10 et 14 sont de tous les nombres pairs les moins favorables aux subdivisions. Ce nombre 10 peut être bon pour les Civilisés, qui tiennent plus à l'habitude qu'à la raison, et qui éprouvent des obstacles insurmontables dans les innovations les plus judicieuses. Mais lorsqu'on procédera à organiser en système unitaire toutes les relations du globe, comme langage, mesure, numération, etc., on ne manquera pas d'éconduire les nombres 10 et 9, usités en Europe et en "Tartarie".

exempt du malheur de passer par les cinq Périodes malheureuses, les 2e, 3e, 4e, 5e, 6e, et il s'élèverait immédiatement de la première à la septième, c'est-à-dire des Séries confuses aux Séries ébauchées. C'est un avantage dont jouissent les habitants des soleils et ceux des planètes annulaires, comme Saturne; ils ne subissent pas la disgrâce de devenir Sauvages, Barbares et Civilisés; ils conservent l'organisation en Séries pendant tout le cours de leur carrière sociale, et ils sont redevables d'un tel bien-être à la richesse des productions que fournit chez eux la première création.

Cette première création, qui exerce une grande influence sur le sort des globes, fut si mesquine sur le nôtre, qu'elle ne put pas longtemps fournir aux Séries confuses tout l'aliment convenable à leurs travaux. Il faut à ces Séries des occupations très nombreuses et très variées; aussi ne purent-elles pas se former vers l'équateur, où Dieu avait créé quelques races qui furent entravées d'abord par l'affluence des bêtes féroces, des reptiles et des insectes qui paralysaient l'exercice de l'industrie. Il était également impossible de former des Séries confuses dans les deux Amériques, où l'on manquait des principaux moyens de travail; car on n'avait ni cheval, ni bœuf, ni mouton, ni cochon, ni volailles; la pauvreté était la même dans le règne végétal et minéral, car les Américains manquaient [en divers lieux] de fer et de cuivre.

Dans des temps postérieurs, les Séries n'ont pas pu se former à l'île d'Otahiti, où l'on avait pourtant le germe de l'Ordre sociétaire, car on y admettait quelque liberté amoureuse. Si cette île avait eu les animaux, végétaux et minéraux importants de l'ancien continent, on y aurait trouvé les Séries confuses toutes formées lorsqu'on la découvrit, et ses peuples auraient eu en hauteur moyenne 74 pouces 2 tiers de Paris, taille primitive du genre humain; taille où il remonterait au bout de quelques générations dans un pays où l'on réorganiserait la première ou la septième Période. J'ai dit que les hommes atteindraient à 84 pouces dans la huitième Période, qui est encore plus favorable aux développements matériels et spirituels de l'espèce humaine et des animaux domestiques attachés à son service.

C'est dans la quatrième Société, dans la Barbarie, que l'homme commence à créer la grande industrie. Dans la cinquième, ou Civilisation, l'on crée les sciences et les arts, et dès lors on est pourvu de tout ce qui est nécessaire pour organiser les Séries progressives, et les élever à un grand luxe. La sixième Période n'est qu'un

acheminement aux Séries industrielles qui se forment partiellement dans la septième.

Les Sociétés 2e, Sauvagerie, 4e, Barbarie, sont stagnantes et ne tendent point à avancer vers un ordre supérieur. Les Sauvages n'ont aucun désir de s'élever à l'Ordre barbare qui est au-dessus du leur, quant à l'industrie, les Barbares refusent obstinément de s'élever à l'Ordre civilisé. Ces deux Sociétés, la Sauvage et la Barbare, demeurent invariablement attachées à leurs coutumes, bonnes ou mauvaises.

Les Sociétés 3e, 5e, 6e tendent plus ou moins à faire des progrès, témoin la Civilisation. Elle s'agite en tous sens pour atteindre à des améliorations. Les souverains essaient chaque jour des innovations administratives; les philosophes proposent chaque jour de nouveaux systèmes politiques et moraux. Ainsi la Civilisation s'escrime théoriquement et pratiquement pour atteindre à la sixième Société sans pouvoir y parvenir, parce que ce changement, je le répète, tient à des opérations domestiques et industrielles, et non à des systèmes administratifs dont la philosophie s'occupe exclusivement, sans avoir jamais voulu spéculer sur aucune innovation d'Ordre domestique et sociétaire.

J'ajoute un contraste tiré de l'emploi de *la vérité;* elle règne dans les sociétés formées en Séries quelconques, et *la fausseté* règne dans les Sociétés formées en familles incohérentes.

Dans les premières, la pratique de la vérité assure à chacun plus de bénéfice que la pratique du mensonge. Dès lors tout individu, vicieux ou vertueux, aime et pratique la vérité comme étant la voie de la fortune. De là vient que durant le cours de ces vingt-"quatre" Sociétés [y compris le Garantisme], on voit régner dans toutes les relations industrielles la plus éclatante vérité.

Le contraire a lieu dans les "huit" Sociétés à familles incohérentes : on n'y parvient à la fortune qu'à force de ruses et de perfidies; dès lors la fourberie doit triompher pendant toute la durée de ces dix Périodes; aussi voit-on que dans la Civilisation, qui est une des Sociétés à familles, il n'y a guère de succès que pour la fourberie, sauf quelques exceptions si rares qu'elles ne servent qu'à confirmer la règle.

Les Sociétés 2e, Sauvagerie, et 6e, le Garantisme, sont moins favorables au mensonge que l'Ordre civilisé; cependant ce sont encore des repaires de fourberie quand on les compare à l'éclatante vérité qui règne dans les "vingt-quatre" Sociétés de Séries progressives.

De là naît une conclusion qui va sembler une facétie, et qui pourtant sera démontrée rigoureusement; c'est que, dans les dix-huit Sociétés d'Ordre combiné, la qualité la plus essentielle pour le triomphe de la vérité, c'est *l'amour des richesses.* Celui qui s'abandonne en Civilisation à toutes les fourberies imaginables sera l'homme le plus véridique dans l'Ordre combiné; car cet homme n'est pas fourbe pour le plaisir de tromper, mais seulement pour arriver à la fortune; montrez-lui, dans une affaire, mille écus de bénéfice sur un mensonge et trois mille écus sur une vérité, il préférera la vérité, quelque fourbe qu'il soit. C'est par cette raison que les hommes les plus astucieux deviendront bientôt les plus chauds amis de la vérité, dans un Ordre où elle conduira à des bénéfices rapides, tandis que l'exercice du mensonge ne conduira qu'à une ruine inévitable.

Il n'est donc rien de plus facile que de faire triompher la vérité par toute la terre; il suffit pour cela de sortir des sociétés 2e, 3e, 4e, 5e, [et même] 6e, et d'entrer dans les Sociétés organisées en Séries. C'est un changement qui ne saurait causer le moindre trouble, puisqu'il ne tient qu'à des dispositions domestiques et industrielles qui n'ont aucun rapport avec l'administration.

Toutes les dispositions de l'Ordre combiné produiront des contrastes réguliers avec nos usages et obligeront à protéger tout ce que nous appelons vice, comme la gourmandise et la galanterie; les cantons où ces prétendus vices auront le plus d'activité seront les cantons qui donneront le plus de perfection à l'industrie, et dont les actions négociables seront le plus recherchées dans les placements de capitaux.

Toutes bizarres que peuvent sembler ces assertions, je me plais à les reproduire pour fixer les esprits sur une grande vérité : c'est que Dieu a dû former nos caractères pour convenir à l'Ordre combiné, qui durera 70,000 ans, et non pas pour convenir à l'Ordre incohérent, qui ne devait durer que 10,000 ans. Or, en calculant sur les besoins de l'Ordre combiné, vous verrez qu'il n'y a rien de vicieux dans vos passions; prenons-en pour exemple un caractère quelconque, celui de la MÉNAGÈRE.

Dans l'Ordre civilisé il serait à souhaiter que toutes les femmes eussent du goût pour les soins du ménage, car elles sont toutes destinées à être mariées et tenir un ménage incohérent; cependant, si vous étudiez les goûts des jeunes filles, vous reconnaîtrez qu'il s'en trouve à peine un quart de bonnes ménagères, et que les trois

quarts n'ont aucun goût pour ce genre de travail, mais beaucoup pour la parure, la galanterie et la dissipation; vous en concluez que les trois quarts des jeunes filles sont vicieuses, et c'est votre mécanisme social qui est vicieux. En effet, si toutes les jeunes filles étaient passionnées, comme vous le désirez, pour les soins du ménage, il arriverait que les trois quarts du sexe féminin ne pourraient pas convenir à l'Ordre combiné, qui durera 70,000 ans; car dans cet Ordre les travaux du ménage sont tellement simplifiés par l'association, qu'ils n'occupent pas le quart des femmes qu'il faut y employer aujourd'hui; ce sera donc bien assez qu'il se trouve un quart ou un sixième de ménagères parmi les femmes. Dieu a dû suivre cette proportion, créer des ménagères en nombre convenable pour les 70,000 ans de bonheur, et non pour les 5,000 ans de malheur où nous nous trouvons. Comment les femmes s'accorderaient-elles dans l'Ordre combiné si elles se présentaient au nombre de quatre cents pour un travail qui n'en exigera que cent? De là résulterait l'abandon des autres fonctions qui leur seront dévolues, et chacun s'écrierait que Dieu est bien peu judicieux d'avoir donné à toutes les femmes ce caractère de ménagère qu'il devait restreindre au quart d'entre elles.

Concluons que les femmes sont bien comme elles sont, que les trois quarts d'entre elles ont raison de dédaigner les travaux du ménage, et qu'il n'y a de vicieux que la Civilisation et la philosophie, qui sont incompatibles avec la nature des passions et avec les vues de Dieu, ainsi que je l'expliquerai plus au long dans le [Traité] de l'Attraction.

L'argument serait le même sur chacune de ces passions que vous nommez vices. Vous connaîtrez par la théorie de l'Ordre combiné que tous nos caractères sont bons et judicieusement distribués, qu'il faudra développer et non pas corriger la nature. Un enfant vous semble pétri de vices, parce qu'il est gourmand, querelleur, fantasque, mutin, insolent, curieux et indomptable; cet enfant est le plus parfait de tous; c'est celui qui sera le plus ardent au travail dans l'Ordre combiné. Dès l'âge de dix ans, il sera élevé en grade dans les Séries d'enfants les plus éminentes du canton, et l'honneur de les présider à la parade et au travail lui fera un jeu des plus rudes fatigues.

Quant à présent, j'avouerai que cet enfant est bien insupportable, et j'en dis autant de tous les enfants; mais je n'avouerai pas qu'il y en ait aucun de vicieux. Leurs prétendus vices sont l'ou-

vrage de la nature; ces penchants à la gourmandise, à la licence, que vous comprimez dans tous les enfants, leur sont donnés par Dieu qui a bien su calculer son plan de distribution des caractères, et je répète que ce qu'il y a de vicieux, c'est la Civilisation qui ne se prête pas au développement ni à l'emploi des caractères; donnés par Dieu; ce qu'il y a de vicieux, c'est la philosophie qui ne veut pas avouer que l'Ordre civilisé est opposé aux vues de la nature, puisqu'il oblige à étouffer les goûts les plus généraux des enfants : tels les goûts de la gourmandise et de la mutinerie chez les jeunes garçons, les goûts de la parure et l'ostentation chez les jeunes filles, et ainsi des autres âges dont les penchants ou Attractions sont tous tels que Dieu les a jugés nécessaires pour convenir à l'Ordre combiné, qui est une synthèse, un développement de l'Attraction. Il est temps de dire quelque chose sur son analyse, dont on n'a jamais songé à s'occuper.

XI.

SUR L'ÉTUDE DE LA NATURE PAR L'ATTRACTION PASSIONNÉE.

Si l'on compare l'immensité de nos désirs avec le peu de moyens que nous avons de les satisfaire, il semble que Dieu ait agi inconsidérément en nous donnant des passions si avides de jouissances, des passions qui semblent créées pour nous harceler en excitant mille "convoitises" dont nous ne pouvons pas satisfaire la dixième partie pendant la durée de l'Ordre civilisé.

C'est d'après ces considérations que les moralistes prétendent corriger l'œuvre de Dieu, modérer, réprimer les passions qu'ils ne savent pas contenter et qu'ils ne connaissent même pas; car sur douze passions qui composent les ressorts principaux de l'âme, ils n'en connaissent que neuf; encore ont-ils des notions très imparfaites sur les quatre principales.

Ces neuf passions déjà connues sont *les cinq appétits des sens* qui exercent plus ou moins d'empire sur chaque individu, et *les quatre appétits simples de l'âme,* savoir :

6e Le groupe d'Amitié.
7e Le groupe d'Amour.
8e Le groupe de Paternité ou Famille.
9e Le groupe d'Ambition ou Corporation.

Les moralistes veulent donner à ces neuf passions une marche contraire au vœu de la nature. Combien n'ont-ils pas déclamé pendant deux mille ans, pour modérer et changer les cinq appétits sensuels, pour nous persuader que le diamant est une vile pierre, l'or un vil métal, que le sucre et les aromates sont de viles productions dignes de mépris, que les chaumières, que la simple et grossière nature sont préférables au palais des rois? C'est ainsi que les moralistes voulaient éteindre les passions sensuelles, et ils n'épargnaient pas davantage les passions de l'âme. Combien ont-ils vociféré contre l'Ambition? A les entendre, il ne faut désirer que des places médiocres et peu lucratives; si un emploi donne un revenu de cent mille livres, il n'en faut accepter que dix mille pour complaire à la morale. Ils sont bien plus ridicules dans leurs opinions sur l'Amour; ils veulent y faire règner la constance et la fidélité, si incompatibles avec le vœu de la nature et si fatigantes aux deux sexes, que nul être ne s'y soumet quand il jouit d'une pleine liberté.

Tous ces caprices philosophiques, appelés *des devoirs,* n'ont aucun rapport avec la nature; le devoir vient des hommes, l'Attraction vient de Dieu; or, si l'on veut connaître les vues de Dieu, il faut étudier l'Attraction, la nature seule, sans aucune acception du devoir, qui varie dans chaque siècle et dans chaque région, tandis que la nature des passions a été et restera invariable chez tous les peuples.

Donnons un exemple de cette étude; je le tirerai des rapports qui existent entre l'amour paternel et filial.

Les moralistes veulent établir l'égalité d'affection entre les pères et les enfants. Ils allèguent à ce sujet des devoirs sacrés sur lesquels la nature n'est aucunement d'accord. Pour découvrir sa volonté, oublions *ce qui doit être,* ce qui est de devoir, et analysons *ce qui est.* Nous reconnaîtrons que l'affection est à peu près triple des pères aux enfants, ou tierce des enfants aux pères. La disproportion paraît énorme et injuste de la part des enfants; mais qu'elle soit injuste et vicieuse, cela n'importe à savoir dans une étude où il faut analyser *ce qui est* et non pas *ce qui doit être.*

Si, au lieu de vouloir corriger les passions, on veut rechercher quels peuvent être les motifs de la nature pour donner aux passions une marche si différente du devoir, on s'apercevra bientôt que ces devoirs sacrés n'ont aucun rapport avec la justice, témoin

la question qui nous occupe : la disproportion des deux amours filial et paternel. Leur inégalité est fondée sur des motifs plausibles ; si les enfants " n'accordent " en retour que le tiers de l'amour que leur portent les parents, " il en est " trois raisons.

1° L'enfant ignore jusqu'à l'âge de puberté en quoi consiste la qualité de père et de générateur ; il ne peut pas apprécier ce titre ni en tenir compte; dans le bas âge où se forme son affection filiale, on lui cache avec soin la nature de l'acte qui constitue la paternité ; il n'est donc, à cette époque, susceptible que d'amour *sympathique* et non pas d'amour *filial*. On ne doit pas exiger son attachement à titre de gratitude pour les soins donnés à son éducation; cette reconnaissance calculée est au-dessus des facultés morales d'un enfant : c'est être plus enfant que lui d'exiger un amour réfléchi dans un être incapable de réflexion ; d'ailleurs cette gratitude est *amitié*, et non pas *amour filial*, que l'enfant en bas âge ne peut ni connaître ni ressentir.

2° L'enfant dans le moyen âge, de sept à quatorze ans, est obsédé par les remontrances des parents ; elles sont chez le peuple assaisonnées de mauvais traitements, et comme l'enfant n'a pas assez de raison pour apprécier la nécessité d'une contrainte qu'on lui impose, son attachement doit s'établir en rapport des faveurs qu'il reçoit ; aussi voit-on fréquemment qu'un aïeul, un voisin, un domestique, lui sont plus chers que les auteurs de ses jours, et les pères n'ont aucun droit de s'en plaindre ; s'ils ont quelque sagacité, ils ont dû savoir que l'enfant (par les motifs allégués ci-haut) n'est susceptible que d'*amour sympathique,* et qu'un tel amour s'établit en raison de la douceur et du discernement que les pères savent mettre dans l'exercice de leurs fonctions paternelles.

3° L'enfant, lorsqu'il vient à connaître dans l'âge pubère en quoi consiste la qualité de père et de mère, aperçoit les motifs intéressés de leur amour pour lui ; ces motifs sont l'impression qui leur est restée des jouissances génératrices, l'espoir que sa naissance a fourni à leur ambition ou à leur faiblesse, et les distractions qu'il leur a values dans son enfance où il était le charme de leurs loisirs. D'après ces lumières que l'enfant acquiert à l'âge de raison, il ne peut se croire bien redevable envers les parents pour leur avoir procuré tant de plaisirs qu'il n'a point partagés [et dont on veut le priver dans le bel âge]. Ces notions concourent à attiédir plutôt qu'à augmenter son affection. Il s'aperçoit qu'on l'a engendré par amour du plaisir et non par amour de lui-même, que

ses parents l'ont engendré peut-être à contre-cœur, soit qu'ils aient par maladresse augmenté une progéniture déjà trop nombreuse, soit qu'ils aient désiré l'enfant d'un sexe différent. Bref, à l'époque de l'adolescence, où l'amour filial peut commencer à naître chez l'enfant, mille considérations viennent dissiper le prestige, et même ridiculiser à ses yeux l'importance qu'on attache à la paternité. Alors, si les parents n'ont pas su se concilier son estime et son amitié, ils ne verront naître en lui aucun amour filial, pas même ce retour du tiers auquel la nature a fixé la dette des enfants envers leurs parents; retour qui semblera suffisant quand on saura que l'éducation ne cause pas aux pères la moindre peine dans l'Ordre combiné auquel le globe va passer et pour lequel nos passions sont disposées.

Quant à présent, si les peines de l'éducation semblent donner aux pères des droits illimités à l'amour des enfants, c'est qu'on n'a jamais mis en balance les trois raisons atténuantes que je viens de faire valoir :

1° Ignorance des enfants en bas âge sur les titres qui constituent la paternité;

2° Dégoûts qu'ils éprouvent dans le moyen âge par l'abus ou l'exercice mal entendu de l'autorité paternelle;

3° Contraste qu'ils remarquent dans l'adolescence entre les hautes prétentions des pères et les mérites imaginaires dont elles sont appuyées.

Si l'on met en balance d'autres considérations accessoires, comme les préférences paternelles dont l'enfant est justement offensé, on concevra pourquoi le descendant n'éprouve communément que le tiers de l'affection qui lui est vouée par l'ascendant; s'il en ressent davantage, c'est effet de sympathie et non pas influence de consanguinité. Aussi voit-on souvent l'enfant avoir pour l'un des parents deux et trois fois plus d'attachement qu'il n'en a pour l'autre, dont les titres sont les mêmes à ses yeux, mais dont le caractère n'est pas à sa convenance.

Ce sont là des vérités que les Civilisés ne veulent ni confesser ni prendre pour base de leurs calculs sociaux. Pauvres de jouissances, ils veulent être riches d'illusions; ils s'arrogent un droit de propriété sur l'affection du plus faible. Sont-ils époux [de 60 ans], ils prétendent qu'une épouse de [20 ans] doit les aimer sans partage, et l'on sait à quel point sont fondées leurs prétentions :

sont-ils pères, ils veulent être des dieux, des modèles aux yeux de leurs enfants ; ils crient à l'ingratitude s'ils n'en obtiennent que la dose d'amour qu'ils ont méritée. A défaut d'attachement véritable, ils se repaissent de tableaux mensongers ; ils aiment qu'on leur étale dans les romans et les comédies des débordements d'amour filial et de fidélité conjugale dont on ne trouve pas même l'ombre au sein des familles. Les Civilisés, en se nourrissant de ces chimères morales, deviennent incapables d'étudier les lois générales de la nature ; ils ne les voient que dans leurs caprices et leurs prétentions despotiques, et ils accusent la nature d'injustice sans vouloir rechercher le but auquel tendent ses dispositions.

Pour découvrir ce but, il fallait, sans s'arrêter aux idées de *devoir*, procéder à l'analyse [et synthèse] de cette *Attraction passionnée* qui nous paraît vicieuse, parce que nous ignorons quel est son but, mais qui, vicieuse ou non, n'a jamais été l'objet d'une analyse régulière.

Pour rappeler le lecteur à distinguer l'*Attraction* du *devoir* et étudier l'Attraction indépendamment de tout préjugé sur le devoir, je donnerai dans la troisième partie de ce mémoire un nouveau chapitre sur cet objet, celui des CONTRE-MOUVEMENTS COMPOSÉS, dans lequel on verra encore que, l'Attraction étant *incompressible*, quoique contradictoire avec le devoir, il faut enfin capituler avec cette sirène, et étudier ses lois au lieu de lui dicter les nôtres dont elle s'est jouée et se jouera éternellement pour le triomphe de Dieu et la confusion de nos versatiles systèmes.

XII.

[L'ARBRE PASSIONNEL ET SES RAMEAUX OU PUISSANCES GRADUÉS EN 1er, 2e, 3e, 4e ET 5e DEGRÉS] (1).

Débutons par le premier degré, qui porte trois rameaux ; nous parlerons plus tard de la tige ou Unitéisme, considéré comme la

(1) Ce chapitre est entièrement inédit : en le lisant on ne doit pas oublier que les additions de cette nouvelle édition ne sont point des morceaux travaillés par l'auteur, mais le plus souvent de simples indications, des ébauches qui n'avaient pas même été faites en vue d'une nouvelle édition. Toutes ces additions sont jetées *currente calamo* et même fréquemment écrites en abréviations. (*Note des Éditeurs.*)

source de toutes les passions qui sont en premier échelon trois, en deuxième douze, etc.

Il y a en premier degré ou première division de la tige trois passions sous-foyères ou centres d'Attraction, vers lesquels tendent les humains dans tous les rangs, dans tous les âges; ces trois passions sont :

1re Le Luxisme, ou désir du Luxe.
2e Le Groupisme, ou désir des Groupes.
3e Le Sérisme, ou désir des Séries.

Examinons-les en subdivisions selon le nombre des passions qu'elles fournissent dans l'échelon suivant ou deuxième puissance, qui donne douze rameaux formant la gamme passionnelle analogue à la musicale.

1er *Sous-foyer*, le Luxe. Il fournit et régit cinq passions secondaires, dites sensitives ou désirs des sens.

Le Luxe est *interne* et *externe;* il est interne quant à la santé qui nous garantit l'exercice plein et direct de chaque sens. Ils ne peuvent exercer sans le secours de la richesse ; en vain aurait-on bon estomac et brillant appétit si l'on manque d'un écu pour dîner. Celui qui n'a pas le sou est condamné à la famine, à l'engorgement indirect des sens ; les sens ne peuvent donc prendre le plein essor indirect sans l'entremise de l'argent, à qui tout est subordonné en Civilisation.

Il en est des quatre autres sens comme de celui du goût; chacun d'eux, sans l'appui de la fortune, est réduit au minimum d'essor. En vain auriez-vous la perfection de l'oreille ; on vous refusera la porte de l'Opéra et du concert si vous manquez d'argent, et vous y verrez entrer des gens grossiers qui auront l'oreille fausse, mais la bourse bien garnie. Il ne suffit donc pas au bonheur d'avoir le luxe interne ou santé ; nous désirons encore le luxe externe ou richesse, qui garantit l'essor libre des sens, dont le luxe interne garantit seulement l'essor conditionnel.

L'exception même confirme le principe. Une jeune fille trouve un barbon qui lui assure une vie heureuse, un plein exercice de certains plaisirs sensuels, bonne chère, parure, etc., dont elle manquait. Dans ce cas, l'un des cinq sens, le cinquième, le tact-rut, intervient pour assurer par voie de richesse l'exercice externe aux quatre autres qui n'auraient qu'un exercice interne ou santé, qu'une aptitude privée d'essor positif, et qui, sans le secours de la

richesse fournie par ce barbon, auraient été réduits aux privations de toute espèce, peut-être même à celle du sens du tact, car les gens très pauvres ont fort peu de moyens pour se procurer en amour les personnages qu'ils convoitent.

Concluons que le luxe est composé et non pas simple, qu'il est interne et externe, principe important à établir pour constater le vague des sciences physiques dans toute question d'Unité du Mouvement, témoin le débat sur la simplicité ou composition de la lumière; si elle était corps simple, il faudrait, en vertu de l'Unité de la nature, que le luxe fût simple. Il est premier but d'Attraction passionnelle, comme le pivot de la lumière ou soleil est premier but d'Attraction matérielle. Or, le luxe étant composé comme on vient de le voir, la lumière l'est de même, à moins de duplicité dans le système de la nature, sur la coïncidence du Mouvement en matériel et en passionnel.

2ᵉ *Sous-foyer*, LES GROUPES. Ce rameau fournit quatre passions secondaires, dites affectives.

En Majeur { 1. Groupe d'Honneur, ou Corporation.
2. Groupe d'Amitié.

En Mineur { 3. Groupe d'Amour.
4. Groupe de Famille ou de Parenté.

Nos législateurs veulent subordonner le système social au dernier des quatre groupes, à celui de Famille, que Dieu a exclu presque entièrement de l'influence en Harmonie sociale, parce que c'est un groupe de lien matériel ou forcé, et non pas d'assemblage libre, passionnel, dissoluble à volonté.

Il était digne des gens qui, dans tous leurs calculs, sont à contre-sens de la nature, de prendre pour pivot de mécanique sociale celui des quatre groupes qui doit avoir le moins d'influence, puisqu'il manque de liberté; aussi, dans l'Harmonie, n'a-t-il d'emploi actif que dans les cas où il est absorbé par les trois autres et opère dans leur sens.

Toute contrainte engendrant la fausseté, elle doit s'établir en raison de l'influence du groupe de Famille, qui n'est ni libre ni dissoluble; aussi n'y a-t-il rien de plus faux que les deux sociétés civilisée et patriarcale, où domine ce groupe. La société barbare, plus sanguinaire, plus oppressive que la nôtre, est pourtant moins fausse, étant moins influencée par le groupe de Famille, l'un des plus grands germes de fausseté qu'il y ait dans le mouvement. A

titre de lien indissoluble, il est hétérogène dans l'esprit de Dieu, qui ne veut diriger que par l'Attraction ou liberté des liens et des impulsions.

3e *Sous-foyer*, LES SÉRIES ou affiliations de groupes ligués en Séries et jouissant des mêmes propriétés que les séries géométriques. Ce troisième rameau fournit trois des douze passions secondaires; elles sont nommées *distributives* et tendent à un mécanisme social et domestique fort inconnu en Civilisation; il était connu de la société primitive : c'est le secret du bonheur perdu qu'il fallait retrouver. C'est donc sur l'art de former et mécaniser les Séries de groupes que doit rouler principalement le calcul de l'Harmonie passionnelle.

Si les savants croyaient à cette Unité de l'Univers dont ils vous rabattent les oreilles, ils auraient opiné que, si tout l'Univers et tous les produits créés sont distribués par Séries, il faudrait, pour nous rallier à l'Unité, établir pareil ordre dans le jeu des passions sociales et domestiques.

Il ne leur a pas plu d'admettre cette analogie, ni d'en induire la nécessité des recherches sur la formation des Séries passionnelles dont j'apporte le secret.

Comme je ne le donne pas dans ce volume, ne traitant des Séries que superficiellement dans la note A et dans la IIe Partie, 2e Notice, il m'a paru inutile de définir les trois passions qui tendent à la formation des Séries; que servirait de décrire trois ressorts nouveaux sans décrire l'emploi qu'on en doit faire en mécanique sociale et domestique?

Nous aurons souvent occasion de remarquer la division des 12 passions secondaires en 5 corporelles ou sensuelles, et 7 animiques ou provenant de l'âme (ce sont les 4 affectives et les 3 distributives), et leur foyer collectif ou tige passionnelle, l'Unitéisme, passion qui comprend les trois rameaux primaires et est le résultat de leur essor combiné.

L'Unitéisme est le penchant de l'individu à concilier son bonheur avec celui de tout ce qui l'entoure, et de tout le genre humain, aujourd'hui si haïssable. C'est une philanthropie illimitée, une bienveillance universelle, qui ne pourra se développer que lorsque le genre humain tout entier sera riche, libre et juste, conformément aux trois passions sous-foyères, Luxe, Groupes et Séries, qui exigent :

En 1er Essor, Richesse graduée pour les cinq sens;

En 2e Essor, Liberté absolue pour les quatre groupes;

En 3e Essor, Justice distributive pour les passions de ce nom.

Si l'Unitéisme comprend les trois passions primaires, il renferme aussi les 12 secondaires contenues dans les trois primaires; dès lors sera-t-il juste de comparer l'Unitéisme au rayon blanc qui contient les sept couleurs solaires? Il faut savoir que ce rayon en contient cinq autres invisibles pour nous, et qui ne sont pas aperçus, rose, fauve, marron, vert dragon, lilas (je ne suis bien certain que du rose et du fauve). Le rayon blanc contient donc réellement douze rayons, dont il ne montre que sept, comme l'octave musicale contient douze sons dont sept prononcés. Il n'y a donc point d'exactitude à représenter l'Unitéisme comme la réunion des 7 passions de l'âme, dites affectives et distributives, puisque cette réunion suppose l'essor de cinq sensitives, et par conséquent l'essor des 12 passions secondaires.

Il manque à ce Prospectus une définition de l'Unitéisme ou souche des passions, mais elle n'a aucun essor dans l'Ordre civilisé; il suffit donc de fixer l'attention sur la contre-passion ou Égoïsme qui domine si universellement, que le système de perfectibilité perfectible, l'idéologie, a fait de l'Égoïsme ou du *moi* la base de tous ses calculs. Il était régulier, en étudiant des Civilisés, de ne voir en eux que des passions subversives, qui ont leur échelle semblable à celle d'Harmonie.

Nos savants ne connaissent pas l'Unitéisme ou philanthropie illimitée; ils n'ont, au lieu de cette passion, entrevu que son essor subversif ou contre-essor, manie de tout subordonner à nos convenances individuelles. Cet odieux penchant a divers noms dans le monde savant; chez les moralistes il s'appelle Égoïsme, chez les idéologues il se nomme le *moi*, mot nouveau qui ne dit rien de neuf et n'est qu'une paraphrase inutile de l'égoïsme dont on a toujours accusé les Civilisés, et avec raison, puisque leur état social, en faisant règner la fausseté et l'oppression, tend à subordonner les 12 passions à l'Égoïsme, qui dès lors devient foyer subversif et remplace l'Unitéisme ou passion foyère harmonique.

Le bonheur, notre but commun, étant l'essor de l'Unitéisme qui comprend l'essor de toutes les passions, il faut, pour simplifier nos études, fixer la thèse d'essor aux trois passions primaires, Luxisme, Groupisme, Sériisme, ou tout au plus aux 12 secondaires qui sont les subdivisions des trois primaires.

Il est inutile d'étendre prématurément les détails aux 32 ter-

tiaires, encore moins aux 134 quartiaires, etc., puisque l'essor complet des 3 primaires assure celui des 32 tertiaires et des 134 quartiaires, des 404 quintiaires, etc.

Ainsi donc, dans ce Prospectus, il suffit amplement de spéculer sur l'essor des 3 primaires, dites sous-foyères, et sur celui des 12 secondaires, dites radicales d'octave et de gamme passionnelle.

Nous connaissons fort bien les 5 passions *sensitives* tendant au Luxe, les 4 *affectives* tendant aux Groupes; il ne nous reste à connaître que les 3 *distributives*, dont l'essor combiné produit les Séries, méthode sociale dont le secret est perdu depuis les premiers hommes, qui ne purent maintenir les Séries qu'environ 300 ans. Ce mécanisme est enfin retrouvé avec les dispositions nécessaires pour l'appliquer à la grande industrie.

Notre tâche, réduite à sa plus simple expression, est donc de déterminer le jeu du *Sériisme* ou troisième passion primaire; c'est celle qui tient en balance les deux autres, *Luxisme* et *Groupisme*, dont la discorde est permanente sans l'intervention du *Sériisme*.

L'accord des trois produit le bonheur en assurant l'essor de l'Unitéisme, tige et souche des passions; il engendre tous les rameaux des divers degrés.

J'en ai donné le classement ou échelle puissantielle; répétons que l'arbre sorti de l'Unitéisme, passion inconnue parmi nous, et qui est la contre-marche de l'Égoïsme, donne en première puissance 3, en deuxième 12, en troisième 32, en quatrième 134, en cinquième 404, plus le pivot, qui n'est jamais compté en Mouvement.

Les caractères et tempéraments se classent dans le même ordre, à quelques variations près; les tempéraments sont 4 en 2e degré, plus le foyer; le 4e degré peut varier de 30 à 32, et ainsi des autres.

On pourrait pousser l'analyse des passions, caractères et tempéraments en 6e, 7e, 8e puissances. La 5e, dans ce début, suffira à notre curiosité, puisqu'elle donne l'ensemble de la Phalange d'Harmonie ou Destinée domestique. J'irai plus loin dans le Traité.

Conformément à l'Unité de l'univers matériel et passionnel, le système de l'Attraction est très fidèlement dépeint et suivi en mécanique sidérale; on y voit 32 touches ou planètes du clavier graviter en mode collectif sur l'Unitéisme, par l'équilibre et accord du tourbillon avec la sphère étoilée dont il occupe le centre. Passant aux subdivisions et d'abord en 1er degré, il gravite sur les trois sous-foyers :

1° Sur le Luxe ou pivot solaire;

2° Sur les quatre Groupes formés par les quatre planètes lunigères;

3° Sur la Série formée par l'accolade des quatre groupes et des ambigus sur le pivot solaire.

Passons à un aperçu des douze passions d'octave radicale de 2e puissance.

XIII.

DES DOUZE PASSIONS RADICALES D'OCTAVE.

J'en ai donné le classement, 5 sensitives, 4 affectives, 3 distributives.] (1) Ces trois dernières sont à peine connues des Civilisés; on n'en voit poindre que des lueurs qui excitent la grande colère des moralistes, ennemis acharnés des voluptés. L'influence de ces trois passions est si faible et leur apparition si rare, qu'on ne les a pas même classées distinctement; j'ai dû leur donner une dénomination d'*engrenante, variante* et *graduante*, mais je préfère les désigner par les numéros 10, 11, 12; et je diffère à en donner la définition, car on ne croirait pas que Dieu, malgré toute sa puissance, pût jamais inventer aucun Ordre social capable d'assouvir trois passions si insatiables de voluptés.

Les sept passions "affectives" et "distributives" dépendent de l'âme plus que de la matière; elles ont rang de PRIMITIVES. Leur action combinée engendre une passion collective ou formée de la réunion des sept autres, comme le blanc est formé de l'union des sept couleurs du rayon; je nommerai cette treizième passion *Harmonisme* [ou *Unitéisme*]; elle est encore plus inconnue que les 10e, 11e et 12e, dont je n'ai point parlé; mais sans les connaître on peut raisonner sur leur influence générale. C'est ce que je vais faire.

Quoique ces quatre passions, 10e, 11e, 12e et 13e, soient complètement étouffées par nos habitudes civilisées, cependant leur germe existe dans nos âmes; il nous fatigue, nous presse selon qu'il a plus ou moins d'activité dans chaque individu. De là vient que beaucoup de Civilisés passent leur vie dans l'ennui, lors même qu'ils possèdent tous les objets de leurs désirs; témoin César qui, parvenu au trône du monde, s'étonna de ne trouver dans un si

(1) La note manuscrite s'arrête ici et l'ancien texte reprend.

haut rang que le vide et l'ennui. Cette anxiété de César n'avait d'autre cause que l'influence des quatre passions étouffées, et surtout de la treizième, qui exerçait sur son âme une pression très active; dès lors il jouissait d'autant moins de son bonheur que l'avènement au rang suprême ne lui laissait aucune convoitise qui pût le distraire et faire diversion à l'effort de cette treizième passion qui dominait en lui.

Même disgrâce s'étend assez généralement sur les grands hommes de la Civilisation; leur âme étant fortement agitée par les quatre passions qui n'ont pas de développement, il ne faut pas s'étonner si l'on voit communément le vulgaire plus satisfait d'un bonheur médiocre que les grands ne le sont de leurs splendides jouissances. Ces grandeurs tant vantées, trône, domination, etc., sont sans doute un bien réel, quoi qu'en disent les philosophes; mais elles ont la propriété d'irriter et non pas de satisfaire les quatre passions comprimées; et de là vient que la classe moyenne peut jouir davantage avec de moindres ressources, parce que ses bourgeoises habitudes n'irritent guère que les neufs premières passions dont l'Ordre Civilisé permet quelque développement, tandis qu'il ne laisse [presque] aucun essor aux trois "distributives" ni à celle d'Harmonisme.

En général, l'influence des trois "distributives" produit les caractères qu'on accuse de corruption, et qu'on nomme libertins, débauchées, etc. La treizième ou Harmonisme produit ceux qu'on appelle originaux, gens qui semblent mal à leur aise en ce monde, et qui ne peuvent s'accommoder avec les usages de la Civilisation.

Les Barbares sont "à peu près" étrangers à ces quatre passions que leur état social n'éveille en aucune manière; aussi sont-ils plus satisfaits que nous dans leurs brutales habitudes, qui tiennent aux neufs passions matérielles et spirituelles, les seules dont ils soient agités.

En résumé, s'il n'y a de bonheur parfait pour le genre humain que dans l'Ordre des Séries groupées ou Ordre combiné, c'est qu'il assure plein développement aux douze passions radicales, et par conséquent à la treizième, qui est un composé des sept principales. D'où il suit que, dans ce nouvel Ordre social, le moins fortuné des individus, homme ou femme, sera beaucoup plus heureux que ne l'est aujourd'hui le plus grand des rois; car le vrai bonheur ne consiste qu'à satisfaire toutes ses passions.

Les douze passions radicales se subdivisent en une multitude

de nuances qui dominent plus ou moins dans chaque individu ; il en résulte des caractères variés à l'infini, mais qu'on peut rapporter à huit cent [dix] principaux. La nature les distribue au hasard entre les enfants des deux sexes; de sorte que parmi huit cent [dix] enfants rassemblés sans aucun choix, on peut trouver le germe de toutes les perfections où l'esprit humain puisse atteindre; c'est-à-dire que chacun d'eux sera doué naturellement de l'aptitude nécessaire à égaler l'un des êtres les plus étonnants qui aient paru, comme un Homère, un César, un Newton, etc. En conséquence, si l'on divise par huit cent [dix] le nombre de trente-six millions auquel s'élève la population de la France, on trouvera qu'il existe dans cet empire quarante-cinq mille individus capables d'égaler Homère, quarante-cinq mille capables d'égaler Démosthène, etc., s'ils eussent été "préparés dès" l'âge de trois ans, et qu'ils eussent reçu l'*éducation* NATURELLE qui développe tous les germes distribués par la nature. Mais cette éducation ne peut avoir lieu que dans les Séries progressives ou Ordre combiné; on conçoit quelle sera dans ce nouvel Ordre l'affluence de gens célèbres dans tous les genres, puisque la seule population de la France en fournirait quarante-cinq mille de chaque espèce. En conséquence, lorsque le globe sera organisé et porté au grand complet de trois milliards, il y aura habituellement sur le globe trente-sept millions de poëtes égaux à Homère, trente-sept millions de géomètres égaux à Newton, trente-sept millions de comédiens égaux à Molière, et ainsi de tous les talents imaginables. (Ce sont là des estimations approximatives [que les journaux de Paris prennent à la lettre.])

C'est donc une grande erreur de croire que la nature soit avare de talents; elle en est prodigue bien au delà de nos désirs et de nos besoins; mais il vous reste à savoir découvrir et développer les germes; c'est sur quoi vous êtes aussi ignorants qu'un Sauvage peut l'être sur la découverte et l'exploitation des mines. Vous n'avez aucun art, aucune pierre de touche pour discerner à quoi la nature destine les individus, quels germes elle avait implantés dans leurs âmes; ces germes sont foulés, étouffés par l'éducation civilisée, et à peine en échappe-t-il un sur un million; l'art de les découvrir sera une des mille merveilles que vous apprendra la Théorie des Séries progressives, dans lesquelles chacun développe et perfectionne au plus haut degré les différents germes de talents que la nature lui a départis.

Si les huit cent [dix] caractères sont distribués au hasard parmi les divers enfants, il ne faut pas s'étonner du contraste habituel qu'on remarque entre les fils et les pères ; contraste d'où est né le proverbe : « A père avare, fils prodigue. » De là résulte le bouleversement continuel des intérêts de famille ; on voit un père former à grands frais et grandes peines un établissement qui sera négligé, dégradé et vendu par son fils dont les goûts seront opposés. C'est pour les pères un sujet de déclamations intarissables contre la nature ; le nouvel Ordre social va justifier toutes ces injustices apparentes de la nature, même les plus révoltantes ; comme le délaissement du pauvre qui est d'autant moins protégé qu'il a plus besoin de secours et de travail, tandis que le riche qui n'éprouve aucun besoin se voit de plus en plus accablé des faveurs de la fortune et des offres d'emploi. Cette influence d'un génie malfaisant éclate dans toutes les branches de la civilisation ; elle nous y montre en tout sens la nature acharnée contre le pauvre, le juste et le faible ; partout on y reconnaît l'absence d'une providence divine, et le règne permanent de l'esprit démoniaque, qui laisse briller parfois quelques lueurs de justice pour nous apprendre que la justice est bannie des sociétés civilisées et barbares :

« Je ne sais, de tout temps, quelle injuste puissance
« Laisse la paix au crime et poursuit l'innocence.
« . . . . Autour de moi, si je jette les yeux,
« Je ne vois que malheurs qui condamnent les dieux. »

RACINE, dans *Andromaque*.

Ces désordres provisoires vous sembleront des dispositions de la plus haute sagesse quand vous aurez reconnu par la Théorie de l'Attraction que l'Ordre civilisé a la faculté de développer les douze passions radicales en *contremarche générale*, et de produire constamment autant d'iniquités et d'horreurs que ces passions auraient produit de justice et de bienfaits dans leur marche directe et leur développement combiné. Vous admirerez l'enchaînement régulier de ces calamités dont Dieu vous accable et vous accablerait tant que vous vous obstineriez à vivre dans l'incohérence industrielle ; vous reconnaîtrez que ces prétendues bizarreries du jeu des passions tiennent à de profonds calculs par lesquels Dieu vous prépare un immense bonheur dans l'Ordre combiné ; vous apprendrez enfin que cette Attraction passionnée que vos philosophes accusent de vice et de corruption est le plus savant et le

plus admirable des œuvres de Dieu ; puisqu'elle seule, sans aucune contrainte et sans autre appui que l'appât des voluptés, elle seule va établir l'Unité universelle sur le globe, et faire disparaître les guerres, les révolutions, l'indigence et l'injustice, pendant la carrière de septante mille ans d'Harmonie sociale où nous allons entrer. Je continue sur les sociétés incohérentes dans lesquelles nous vivons.

XIV.

CARACTÈRES, ENGRENAGES ET PHASES DES PÉRIODES SOCIALES.

Chaque période sociale a un nombre fixe de caractères ou propriétés constituantes ; par exemple, la *tolérance religieuse* est caractère de 6ᵉ période et non de 5ᵉ ; l'*hérédité du trône* est caractère de 5ᵉ et non de 4ᵉ ; etc.

Dire que les caractères sont tirés du jeu des sept passions primitives, qu'ils sont en nombre inégal selon les périodes, ce serait faire désirer une définition des sept passions primitives ou radicales dont je ne veux pas traiter dans ce premier Mémoire.

Pour parler seulement de la Civilisation ou 5ᵉ période, je dirai qu'elle a seize caractères, dont quatorze tirés du jeu direct et inverse des sept passions primitives, et deux tirés du développement inverse de la passion *Harmonisme.*

Chaque société se mélange plus ou moins de caractères empruntés sur les périodes supérieures ou inférieures ; par exemple, les Français ont adopté en dernier lieu l'*unité de relations industrielles et administratives ;* cette méthode, qui est un des caractères de la 6ᵉ période, s'est introduite par le système métrique uniforme et le Code civil Napoléon, deux institutions contraires à l'Ordre civilisé, qui a, parmi ses caractères, l'*incohérence de relations industrielles et administratives*. Nous avons donc sur ce point *dérogé à la Civilisation et engrené en 6ᵉ période*. Nous y avons engrené sur d'autres points encore, notamment par la *tolérance religieuse.* Les Anglais, qui exercent une intolérance digne du douzième siècle, sont à cet égard plus civilisés que nous. Les Allemands sont de même plus civilisés que nous quant à l'incohérence des lois, des coutumes et des relations industrielles ; on trouve à chaque pas en Allemagne des mesures, monnaies, lois et usages différents, au moyen de quoi un étranger est volé et dupé bien plus

facilement que s'il n'y avait qu'une mesure, qu'une monnaie, qu'un code, etc. Ce chaos de relations est favorable au mécanisme civilisé, qui a pour but d'élever la fourberie au plus haut degré ; c'est à quoi l'on parviendrait en développant pleinement les seize caractères spéciaux de la Civilisation.

Cependant les philosophes prétendent « qu'on a perfectionné la « Civilisation en adoptant la tolérance religieuse, l'unité indus- « trielle et administrative. » C'est fort mal s'exprimer ; il fallait dire qu'on a *perfectionné l'Ordre social et dégradé la Civilisation ;* en effet, si l'on adoptait successivement les seize caractères de la 6e période, il en résulterait l'anéantissement complet de la Civilisation, on l'aurait détruite en croyant la perfectionner. L'Ordre social serait mieux organisé, mais on se trouverait en 6e période et non en 5e. Ces distinctions de caractère conduisent à une plaisante conclusion : c'est que *le peu de bien que l'on trouve dans l'Ordre civilisé n'est dû qu'à des dispositions contraires à la Civisation.*

Et si l'on veut rendre la Civilisation pire encore, il faudra y ajouter des caractères de patriarcat qui sont très compatibles avec elle ; par exemple, *l'émancipation commerciale,* ou la liberté de vendre à faux poids, à fausse mesure, de donner de fausses denrées, comme des pierres glissées dans le corps d'une balle. Toutes ces friponneries sont légalement permises en Chine ; là, tout marchand vend à faux poids, vend de fausses denrées impunément. Vous achèterez à Canton un jambon de belle apparence, et en l'ouvrant vous n'y trouverez qu'une masse de terre artificiellement recouverte de tranches de chair ; tout marchand a trois balances ; une trop légère pour tromper les acheteurs ; une trop lourde, pour tromper les vendeurs ; et une juste, pour son usage particulier. Si vous vous laissez prendre à toutes ces friponneries, le magistrat et le public riront de vous ; ils vous apprendront que l'émancipation commerciale existe en Chine, et qu'avec ce prétendu vice, le vaste empire chinois se soutient depuis 4000 ans mieux qu'aucun empire d'Europe. D'où l'on peut conclure que le Patriarcat et la Civilisation n'ont aucun rapport avec la justice ni la vérité, et peuvent fort bien se soutenir sans donner accès à la justice ni à la vérité, dont l'exercice est incompatible avec les caractères de ces deux sociétés.

Sans désigner les caractères des diverses périodes, j'ai fait entrevoir que chacune d'entre elles prend fréquemment ceux des

périodes supérieures ou inférieures. C'est sans contredit un mal que d'introduire ceux des périodes inférieures, comme l'*admission légale du faux poids*, qui est empruntée de troisième période, l'*affiliation des clubs*, qui est un janissariat civil, et un engrenage en quatrième période ou Barbarie.

Ce n'est pas toujours un bien que d'introduire un caractère de période supérieure; il peut, dans certains cas, se dénaturer par cette transplantation politique, et produire de mauvais effets; témoin le *divorce libre*, qui est un caractère de sixième période, et qui a produit tant de désordre en Civilisation qu'on a été obligé de lui assigner les plus étroites limites. Cependant le divorce libre est un usage très salutaire en sixième période, et y contribue éminemment à l'harmonie domestique; c'est qu'alors il se combine avec d'autres caractères qui n'existent pas en Civilisation. L'on voit par là qu'il y a des ménagements à observer quand on introduit un caractère d'une période dans une autre, comme quand on transporte une plante dans un climat qui n'est pas le sien. L'on s'est trompé en croyant que la tolérance religieuse peut convenir aux Civilisés, sans aucune limite; à la longue, elle produirait dans les États agricoles plus de mal que de bien, si elle n'exceptait pas les religions qui tiennent des mœurs de la quatrième, de la troisième et de la deuxième période, comme le mahométisme, le judaïsme et l'idolâtrie. Quant à présent, leur admission devient fort indifférente, puisque la Civilisation touche à sa fin.

Chacune des sociétés incohérentes éprouve plus ou moins le besoin des caractères de la période supérieure. Il n'en est aucune qui ressente plus vivement ce besoin que la Civilisation, elle se critique elle-même et ouvertement sur ses propres caractères; par exemple sur la *fausseté* qui règne en affaires d'amour; les théâtres, les romans, les coteries ne retentissent que de brocards à ce sujet, et ces plaisanteries, quoique insipides à force d'être répétées, se renouvellent chaque jour comme si elles étaient neuves. Elles attaquent principalement les femmes, et mal à propos, car les deux sexes se trompent à qui mieux mieux dans leurs amours. Si les hommes semblent moins faux, c'est parce que la loi leur donne plus de latitude, et déclare gentillesse chez le sexe fort ce qui est crime chez le sexe faible. On objecte à cela que les conséquences de l'infidélité sont bien différentes dans l'un ou l'autre sexe; mais elles sont les mêmes quand une femme est sté-

rile, ou quand elle garde son enfant sans l'attribuer à un homme non consentant. Si la loi eût assuré aux femmes le libre exercice de l'amour dans ces deux cas, on aurait vu diminuer cette fausseté amoureuse, objet de nos injustes sarcasmes, et l'on aurait pu sans nul inconvénient adopter le divorce libre. Ainsi les Civilisés, par suite de leur esprit tyrannique envers les femmes, ont manqué le passage en sixième période, où les aurait conduits la loi dont j'ai parlé.

Il était un moyen bien plus facile d'amener les femmes comme les hommes à une extrême franchise en affaires d'amour, et de faire passer le corps social à la liberté amoureuse par une opération indirecte et purement économique ; c'est *le Ménage progressif* ou *la Tribu à neuf groupes*, qui est l'Ordre domestique de septième période sociale, et dont je parlerai dans la seconde partie.

Il y a dans chaque période un caractère qui forme PIVOT DE MÉCANIQUE et dont l'absence ou la présence détermine le changement de période. Ce caractère est toujours tiré de l'amour. En quatrième période c'est la *servitude absolue de la femme ;* en cinquième période, c'est *le mariage exclusif et les libertés civiles de l'épouse ;* en sixième période c'est *la corporation amoureuse* qui assure aux femmes le privilège dont j'ai parlé plus haut. Si les Barbares adoptaient *le mariage exclusif*, ils deviendraient en peu de temps Civilisés par cette seule innovation ; si nous adoptions *la réclusion et la vente des femmes*, nous deviendrions en peu de temps Barbares par cette seule innovation ; et si nous adoptions *les garanties amoureuses*, telles qu'elles s'établissent en sixième période, nous trouverions dans cette seule mesure une issue à la Civilisation et une entrée en sixième période.

En thèse générale, le caractère de Pivot, qui est toujours tiré des coutumes amoureuses, entraîne la naissance de tous les autres; mais les caractères d'embranchement ne font pas naître le pivotal, et ne conduisent que très lentement au changement de période ; des Barbares pourraient adopter jusqu'à douze des seize caractères civilisés et rester encore Barbares, s'ils ne prenaient pas le caractère pivotal, *la liberté civile d'une épouse exclusive.*

Si Dieu a donné aux coutumes amoureuses tant d'influence sur le mécanisme social et sur les métamorphoses qu'il peut subir, ce fut une suite de son horreur pour l'oppression et la violence ; il voulut que le bonheur ou le malheur des sociétés humaines fût proportionné à la contrainte ou à la liberté qu'elles admettraient.

Or, Dieu ne reconnaît pour liberté que celle qui s'étend aux deux sexes et non pas à un seul; aussi voulut-il que tous les germes des horreurs sociales, comme la Sauvagerie, la Barbarie, la Civilisation, n'eussent d'autre Pivot que l'asservissement des femmes, et que tous les germes du bien social, comme les sixième, septième, huitième périodes, n'eussent d'autre Pivot, d'autre boussole que l'affranchissement progressif du sexe faible.

Ces vérités ne seront pas goûtées des Civilisés; ils jugent les femmes sur leurs mœurs actuelles, sur une dissimulation à laquelle nos coutumes les obligent, en leur refusant toute liberté; ils croient que cette duplicité est l'attribut naturel et invariable du sexe féminin. Cependant, si l'on observe déjà tant de différence des dames de nos capitales aux odalisques d'un sérail, qui se croient des automates créées pour le passe-temps des hommes, combien la différence serait plus grande encore de nos dames à celles d'une nation policée chez qui le sexe serait élevé à l'entière liberté! Et quel caractère la liberté développerait-elle chez de pareilles femmes? Voilà des questions que les philosophes se garderaient d'élever; animés d'un esprit d'oppression, d'une antipathie secrète contre les femmes, ils les habituent par de fades compliments à s'étourdir sur leur esclavage, et ils étouffent jusqu'à l'idée de rechercher quelles mœurs prendraient les femmes dans un Ordre social qui diminuerait leurs chaînes.

Il y a toujours quatre phases dans chacune des trente-deux périodes du Mouvement social. En conséquence, chaque période sociale, comme la Barbarie, la Civilisation ou autres, peut se diviser en quatre âges, *enfance*, *accroissement*, *déclin* et *caducité*. Je donnerai dans la troisième partie de ce Mémoire un tableau des quatre phases de la Civilisation; elle est actuellement en troisième phase, *en déclin*. Je m'explique sur le sens de ce mot.

Une société peut tomber en déclin par l'effet de ses progrès sociaux; les sauvages de Sandwich et de l'Ohio, qui adoptent quelques branches d'industrie agricole et manufacturière, perfectionnent sans doute leur état social, mais ils s'éloignent par cette raison de l'Ordre sauvage, qui a parmi ses caractères *la répugnance de l'agriculture*. Ces peuplades de Sandwich et de l'Ohio nous présentent donc une sauvagerie en déclin, par l'effet du perfectionnement social.

On peut dire dans le même sens que les Ottomans sont des Barbares en déclin; car ils adoptent divers caractères de Civilisa-

tion, comme l'hérédité du trône et autres usages qui, étant voisins des habitudes civilisées, constituent le déclin de la Barbarie. Ils avaient, avant la déposition de Sélim, adopté la tactique militaire qui est un caractère de Civilisation ; ils ont perfectionné leur Barbarie en supprimant les troupes réglées, dont l'adoption était une mesure anti-barbare et un engrenage en Civilisation.

Ces exemples doivent suffire à expliquer ce que j'ai dit plus haut, savoir : *qu'une société peut tomber en déclin par l'effet des progrès sociaux.*

Les sociétés 1re, 2e, 3e, perdent à décliner, puisque leur déclin les rapproche de la 4e, de la Barbarie, qui est la pire de toutes. Mais les sociétés 4e, 5e, 6e et 7e gagnent à décliner, puisque leur déclin les rapproche de la 8e, qui est porte d'entrée dans l'Ordre combiné.

Les quatre phases, enfance, accroissement, déclin et caducité, ont chacune des attributs spéciaux ; par exemple, la première phase de Civilisation a pour attributs *le mariage exclusif combiné avec l'esclavage des cultivateurs;* tel était l'ordre existant chez les Grecs et Romains, qui n'étaient qu'en première phase de Civilisation. La deuxième phase et la troisième ont aussi leurs attributs ; lorsque j'indiquerai les attributs des quatre phases de la Civilisation, l'on verra que les philosophes ont cherché à la retarder, à la maintenir dans la phase d'enfance ; que c'est le hasard qui nous a conduits de première en deuxième phase, de deuxième en troisième, et qu'après ce progrès les philosophes ont eu l'art de s'arroger l'honneur d'améliorations auxquelles ils n'avaient jamais songé avant que le hasard les eût amenées.

Déjà j'en ai donné la preuve en observant qu'on n'a vu chez les Grecs et les Romains aucun philosophe proposer des plans pour l'affranchissement des esclaves ; jamais ils ne s'occupèrent du sort de ces malheureux, que Vedius Pollion faisait dévorer vivants par des lamproies quand ils avaient commis la moindre faute, et que les Spartiates égorgeaient par milliers, pour en diminuer le nombre, quand ils se multipliaient trop. Jamais les philanthropes d'Athènes et de Rome ne daignèrent s'intéresser à leur sort ni s'élever contre ces atrocités. Ils croyaient à cette époque que la Civilisation ne pouvait pas exister sans esclaves ; ils croient toujours que la Science sociale est parvenue à son dernier terme, et que le mieux *connu* est le mieux *possible.* Aussi voyant que l'Ordre civilisé était un peu moins mauvais que l'Ordre barbare et

sauvage, ils en ont conclu que la Civilisation était la meilleure société possible, et qu'on n'en découvrirait point d'autre.

Entre les diverses périodes sociales, il y a des sociétés *mixtes* ou *bâtardes*, qui sont mi-parties des caractères de plusieurs périodes. La société russe est un mixte de quatrième et cinquième période, de Barbarie et de Civilisation. La société chinoise est la plus curieuse qu'il y ait sur le globe, sous le rapport de la mixtion ; car elle offre, en quantité presque égale, des caractères de Patriarcat, de Barbarie et de Civilisation. Aussi les Chinois ne sont-ils ni Patriarcaux, ni Barbares, ni Civilisés.

Les sociétés mixtes, comme la russe et la chinoise, ont les propriétés des animaux mixtes, comme le mulet : c'est d'avoir plus de vices et pourtant plus de vigueur que les sociétés originelles dont elles sont mi-parties.

Il est infiniment rare et presque impossible de trouver une société *pure*, exempte d'altération, et qui n'ait pas quelque caractère emprunté des périodes inférieures ou supérieures. J'ai observé que les Barbares d'Asie ont presque tous adopté l'hérédité du trône, qui est un caractère de Civilisation et une dérogation à l'Ordre barbare. Cet Ordre est plus pur à Alger, où le trône appartient légalement au premier occupant. J'ai déjà remarqué qu'il règne parmi nous plusieurs dispositions ultra-civilisées ; je finis sur cette thèse qui exigerait un exposé régulier des caractères de chaque période, et surtout des seize caractères de Civilisation et des attributs spéciaux de chacune des quatre phases de cette période.

XV.

"COROLLAIRES SUR" LE MALHEUR DES GLOBES PENDANT LES PHASES D'INCOHÉRENCE SOCIALE.

Le bonheur, sur lequel on a tant raisonné ou plutôt tant déraisonné, consiste à avoir beaucoup de passions et beaucoup de moyens de les satisfaire. Nous avons peu de passions et des moyens à peine suffisants pour en satisfaire le quart ; c'est par cette raison que notre globe est *pour le moment* des plus malheureux qu'il y ait dans l'univers. Si d'autres planètes peuvent éprouver autant de mal-être, elles ne peuvent pas souffrir davantage, et la Théorie du Mouvement prouvera que Dieu, malgré toute sa puissance, ne

peut pas inventer des tourments sociaux plus raffinés que ceux que nous endurons sur ce misérable globe.

Sans entrer, à ce sujet, dans aucun éclaircissement, je me borne à observer que la planète la plus malheureuse d'un tourbillon n'est pas toujours la plus pauvre ; Vénus est plus pauvre que nous, Mars et les trois nouvelles planètes le sont encore davantage ; leur sort est pourtant moins fâcheux que le nôtre : en voici la raison (1).

" Le globe " le plus infortuné est celui dont les habitants ont des passions disproportionnées aux moyens de jouissance ; tel est le vice qui afflige *présentement* notre globe ; il rend la situation du genre humain si fatigante, qu'on voit éclater le mécontentement jusque chez les souverains. Jouissant d'un sort envié par tout le monde, ils se plaignent encore de n'être pas heureux, quoiqu'ils soient libres de changer de condition avec chacun de leurs sujets.

J'ai expliqué précédemment la cause de ce mal-être temporaire : c'est que Dieu a donné à nos passions l'intensité convenable aux deux phases d'Ordre combiné, qui comprendront à peu près soixante-dix mille ans, et dans le cours desquelles chaque journée nous offrira des jouissances si actives, si variées, que nos âmes pourront à peine y suffire, et qu'on sera obligé de raffiner méthodiquement les passions des enfants, pour les rendre aptes à goûter les voluptés innombrables que présentera le nouvel Ordre social.

Si nos Destins étaient bornés à la triste Civilisation, Dieu nous aurait donné des passions flasques et apathiques, comme la philosophie les conseille, des passions convenables à la misérable existence que nous traînons depuis cinq mille ans. Leur activité dont nous nous plaignons est le garant de notre bonheur futur. Dieu a dû former nos âmes pour les âges de bonheur, qui dureront sept fois plus que les âges de malheur. La perspective de cinq à six mille ans de tourments préparatoires n'était pas un motif suffisant pour déterminer Dieu à nous donner des passions molles et philosophiques, qui auraient convenu aux misères civilisées et barbares, mais qui n'auraient aucunement convenu aux soixante-dix mille ans d'Ordre combiné où nous allons entrer. Nous devons donc dès aujourd'hui rendre grâces à Dieu de cette vivacité de passions qui avait excité nos ridicules critiques, tant

(1) Les quatre dernières lignes de cet alinéa, depuis *Vénus* jusqu'à *raison*, sont effacées dans un des exemplaires annotés.

que nous ignorions l'Ordre social qui pouvait les développer et les satisfaire.

Pour obvier à cette ignorance, Dieu devait-il nous accorder la faculté d'entrevoir nos brillantes Destinées? Non, sans doute; cette connaissance eût été pour nos premiers pères un sujet de désolation continuelle, parce que l'imperfection de l'industrie les aurait retenus forcément dans l'Ordre incohérent. Tout en prévoyant le bonheur futur, ils ne seraient pas moins tombés dans la Sauvagerie, car l'Ordre combiné ne pouvait pas s'organiser avant que l'industrie et le luxe fussent élevés à un très haut degré, dont on était fort éloigné dans la première période. Il fallait bien des siècles pour créer le faste nécessaire à l'Ordre combiné, et nos premiers pères auraient dédaigné de perfectionner l'industrie, pour le bien des générations qui devaient naître dans plusieurs mille ans. Une apathie universelle aurait saisi les peuples; nul homme n'aurait voulu travailler pour préparer un bien-être si éloigné que ni les vivants ni leurs arrière-neveux ne pouvaient espérer d'en jouir. Aujourd'hui même qu'on se vante de raison, l'on ne veut pas se livrer à certaines entreprises, comme la plantation des forêts, parce que la jouissance en est différée d'une génération; comment donc nos premiers pères, qui avaient encore moins de raison que nous, auraient-ils pu se plaire à des travaux dont la jouissance eût été renvoyée au delà de mille ans? Car il fallait au moins un laps de vingt siècles pour élever l'industrie, les sciences et les arts au degré de perfection qu'exige l'entreprise de l'Ordre combiné.

Que serait-il donc arrivé si les premiers hommes avaient entrevu cette future harmonie sociale qui ne pouvait naître qu'après tant de siècles de progrès industriels? Il est probable que loin de travailler pour le vingtième siècle à venir, ils auraient pris plaisir à lui nuire, et qu'ils auraient dit d'un commun accord: « Pourquoi serions-nous aujourd'hui les valets de gens qui naîtront dans deux mille ans? Abandonnons, étouffons dans sa « naissance cette industrie dont le fruit ne serait que pour eux. « Puisque nous sommes privés aujourd'hui du bonheur réservé « à l'Ordre combiné, que nos successeurs en soient privés « comme nous dans deux mille et dans vingt mille ans; qu'ils « vivent comme nous avons vécu! » N'est-ce pas là le caractère de l'homme? témoin les pères qui reprochent sans cesse aux enfants les innovations du luxe dont ils n'ont pas joui dans leur

jeune temps. S'il nous fallait seulement vingt ans pour organiser les Séries progressives, quel est l'homme âgé qui se plairait à s'en occuper? Chacun, craignant de ne pas atteindre à ce terme, répugnerait à travailler pour des héritiers, sans certitude de jouissance personnelle. Si j'annonce avec tant de sécurité l'Harmonie universelle comme très prochaine, c'est que l'organisation de l'État Sociétaire n'exige pas plus de deux ans, à dater du jour où un canton prépare les édifices et plantations; et l'on verrait naître dans l'instant ce bel Ordre social, si les dispositions pouvaient se trouver faites en quelque lieu, s'il existait quelques édifices et plantations qu'on pût affecter à une Phalange de Séries progressives. Or, la préparation du premier canton exigeant à peine deux ans, et le plus caduc des hommes pouvant toujours espérer deux ans d'existence, il se plaira encore à l'idée d'organiser les Séries progressives, de les voir avant sa mort, et d'entonner à cet aspect le cantique de Siméon : «Seigneur, je vais mourir en paix, puis« que j'ai vu naître l'Ordre social que vous aviez préparé pour le salut « de tous les peuples. »

C'est à présent que l'homme pourra quitter la vie sans regret, puisqu'il aura la certitude de l'immortalité de l'âme, dont on ne pouvait s'assurer que par l'invention des lois du Mouvement social. Nous n'avions eu jusqu'à ce jour sur la vie future que des notions si vagues, des peintures si effrayantes, que l'immortalité était plutôt un sujet de terreur que de consolation. Aussi la croyance était-elle bien faible, et il n'était pas à souhaiter qu'elle devînt plus ferme. Dieu ne permet pas que les globes acquièrent pendant l'Ordre incohérent des notions certaines sur une vie future des âmes ; si l'on en était convaincu, les plus pauvres des Civilisés se suicideraient dès l'instant où ils seraient assurés d'une autre vie, qui ne pourrait être pire que celle-ci l'est pour eux. Il ne resterait que les riches, qui n'auraient ni aptitude ni penchant à remplacer les pauvres dans leurs ingrates fonctions. Dès lors l'industrie civilisée tomberait par la mort de ceux qui en supportent le faix, et un globe resterait constamment dans l'état sauvage par la seule conviction de l'immortalité.

Mais Dieu ayant besoin de maintenir quelque temps les sociétés civilisées et barbares pour servir d'acheminement à d'autres meilleures, il a dû nous laisser pendant la durée de la Civilisation dans une profonde ignorance au sujet de l'immortalité ; il a dû identifier les calculs qui donnent la certitude d'une autre vie avec ceux

qui donnent le moyen de s'élever à un meilleur état que l'Ordre civilisé et barbare, pendant la durée duquel la plupart des salariés [et esclaves] se donneraient la mort s'ils pouvaient en assurance compter sur une vie future, dans laquelle ils ne verraient qu'une chance pour échapper à leur affreuse misère.

Cette question des jouissances réservées aux âmes dans une autre vie met à découvert l'ignorance absolue des Civilisés sur les vues de la nature. Que vous la connaissez mal quand vous placez le bonheur futur dans la désunion des deux principes, matériel et spirituel, et quand vous prétendez que les âmes, après le trépas des corps, s'isoleront de la matière sans le concours de laquelle il n'y aurait pour Dieu même aucune jouissance! Le seul éclaircissement qu'il convienne de vous donner au sujet de cette vie future, c'est de vous détromper sur l'incohérence que vous supposez entre le sort des défunts et des vivants. Cessez de croire que les âmes des défunts n'aient aucune relation avec ce monde; il existe des liens, des rapports entre l'une et l'autre vie; il vous sera démontré que les âmes des trépassés végètent dans un état de langueur et d'anxiété dont les nôtres participeront après cette vie, jusqu'à ce que l'Ordre actuel du globe soit amélioré. Tant que la terre restera dans un chaos social, si contraire aux vues de Dieu, les âmes de ses habitants en souffriront dans l'autre vie comme dans celle-ci, et le bonheur des défunts ne commencera qu'avec celui des vivants, qu'avec la cessation des horreurs de l'état civilisé, barbare et sauvage.

Cette révélation deviendrait fâcheuse et même désespérante s'il était difficile d'organiser l'Ordre combiné, dont l'établissement deviendra le signal du bonheur pour les trépassés comme pour les vivants; mais l'extrême facilité d'établir ce nouvel Ordre nous rend précieuses les théories qui dissipent nos illusions sur la vie future, où nous n'aurions passé que pour y partager le mal-être et l'inquiétude dont les âmes de nos pères sont affectées en attendant l'Organisation sociétaire du globe.

La Théorie du Mouvement social, en vous faisant connaître le sort qui est réservé à vos âmes dans les divers mondes qu'elles parcourront pendant l'éternité, vous apprendra que les âmes après cette vie se rejoignent encore à la matière, sans jamais s'isoler des voluptés matérielles. Ce n'est pas ici le lieu de toucher à cette discussion, non plus qu'à celle des causes qui ôtent temporairement à nos âmes la mémoire de leur existence passée,

de leur sort antérieur à cette vie. Où étaient-elles avant d'habiter nos corps? Dieu ne créant rien de rien, n'a pu former nos âmes de rien; et si vous croyez qu'elles n'existaient pas avant les corps, vous êtes bien près de croire qu'elles retourneront au néant d'où vos préjugés les font sortir. Les Civilisés se sont montrés bien inconséquents de prétendre que l'âme puisse être immortelle après la vie, sans l'avoir été avant la vie. Les Barbares et Sauvages, dans leurs fables grossières de la métempsycose, sont moins éloignés de la vérité; ce dogme en approche confusément sur deux points : 1° en ce qu'il ne fait pas naître nos âmes de rien; 2° en ce qu'il n'isole pas nos âmes de la matière ni avant ni après cette vie. Voilà du moins deux lueurs de vérité dans des fictions populaires qui sont l'ouvrage des Barbares; et ce n'est pas la première fois que des nations brutes se seront montrées plus voisines du bon sens que les orgueilleux Civilisés, qui avec leur jactance sur le perfectionnement de la perfectibilité n'aboutissent qu'à s'engouffrer de plus en plus dans les ténèbres métaphysiques, politiques et morales, et couraient la chance de perdre mille ans encore à croupir dans la Civilisation.

P. S. Dans cet exposé, j'ai évité de toucher à ce qui concerne les deux Mouvements "*instinctuel*" et *organique,* dont je ne commencerai à parler que dans les Mémoires suivants, parce qu'il faut, avant d'en traiter, donner préalablement la Théorie du Mouvement *Social,* auquel ils sont coordonnés.

Comme on a exprimé le désir d'une notice sur les deux Mouvements animal et organique, et de quelques exemples à l'appui de la définition, je satisfais à cette demande par un chapitre annexé à la troisième partie; il traitera du rapport hiéroglyphique de ces deux Mouvements avec les passions humaines et le mécanisme social.

[Ici devait être placé le Chapitre de l'Apocalypse calculée ou Subversion postérieure. Je l'ai renvoyé, ainsi que toute la Cosmog(*onie*) ant(*érieure*), au second Prospectus où je traiterai plus amplement de la révélation perman(*ente*).]

ÉPILOGUE.

SUR LA PROXIMITÉ DE LA MÉTAMORPHOSE SOCIALE.

En réfléchissant sur cet aperçu des révolutions futures et passées, quels soupçons vont s'élever dans les esprits! D'abord ils flotteront entre la curiosité et la défiance; séduits à l'idée de pénétrer les mystères de la nature, ils craindront d'être abusés par une ingénieuse fiction. La raison leur dira de douter, la passion les pressera de croire. Ebahis de voir un mortel dérouler à leurs yeux la charte des décrets divins, et planer sur l'éternité future et passée, ils céderont à la curiosité, ils tressailleront de ce qu'enfin l'homme a su

Dérober au Destin ses augustes secrets;

et avant que l'expérience ait prononcé, avant même que ma Théorie soit publiée, j'aurai peut-être plus de prosélytes à modérer que de sceptiques à convaincre.

Les notions que je viens de donner sur les Destinées générales sont trop superficielles pour ne pas exciter d'innombrables objections; j'entrevois toutes celles qui vont être élevées; elles m'ont été faites maintes fois dans des conférences où j'ai donné divers éclaircissements dont ce premier Mémoire n'est pas susceptible; il serait donc inutile que je m'occupasse à lever aucun doute avant d'avoir expliqué le mécanisme des *Séries progressives* qui dissipera toutes les obscurités, et résoudra toutes les objections possibles.

Jusque-là je me borne à rappeler que les deux premiers Mémoires ne toucheront point à la Théorie du Mouvement social; ils n'auront d'autre objet que de satisfaire l'impatience, de donner (ainsi que je l'ai fait dans l'Exposition) quelques aperçus que l'on sollicite, d'indiquer les résultats prochains de l'Ordre combiné, et de contenter les personnes ardentes qui veulent anticiper sur la publication du Traité, s'assurer par divers indices que la Théorie des Destins est vraiment découverte.

On croit aisément ce qu'on désire, et beaucoup de lecteurs n'attendront pas de plus amples développements pour donner à l'invention une pleine confiance. Voulant soutenir leur espérance et l'affermir chez ceux qui hésiteraient, j'insiste spécialement sur la

facilité de faire passer sans délai le genre humain à l'Ordre combiné. Cette facilité est si grande qu'on pourra dès la présente année 1808 voir commencer l'Organisation du globe; si un prince veut employer au canton d'esquisse une des armées que la paix continentale laisse dans l'inaction, s'il affecte vingt mille hommes aux travaux préparatoires du canton d'essai, l'on pourra, en transplantant les arbres avec leur terre natale (ainsi que cela se pratique à Paris), et en se bornant à des constructions en briques, accélérer tellement l'entreprise, qu'à la fin du printemps de 1808 la première *Phalange de Séries progressives* entrera en exercice; et le chaos civilisé, barbare et sauvage se dissipera aussitôt par toute la terre, emportant les malédictions unanimes de tout le genre humain.

On voit par là combien nous sommes fondés à sortir de la léthargie, de la résignation apathique au malheur et du découragement répandu par les dogmes philosophiques qui établissent la nullité de la Providence en fait de Mécanisme social et l'incompétence de l'esprit humain pour déterminer notre Destination future.

Eh! si le calcul des évènements futurs est hors de la portée de l'homme, d'où vient cette manie commune à tous les peuples de vouloir sonder les Destinées, au nom desquelles l'homme le plus glacial ressent un frémissement d'impatience! tant il est impossible de déraciner du cœur humain la passion de connaître l'avenir! Eh! pourquoi Dieu, qui ne fait rien en vain, nous aurait-il donné cet ardent désir, s'il n'avait avisé aux moyens de le satisfaire un jour? Enfin ce jour est arrivé, et les mortels vont partager avec Dieu la prescience des évènements futurs : j'en ai donné ce léger aperçu pour vous amener à conclure que, si cette connaissance si merveilleuse et tant désirée tient à la Théorie de l'*Association agricole et de l'Attraction passionnée,* rien n'est plus digne de piquer votre curiosité que cette Théorie de l'Association et de l'Attraction qui vous sera communiquée dans les Mémoires suivants, et qui vous ouvrira le grand livre des Décrets éternels.

« La Nature, disent les philosophes, est couverte d'un voile « d'airain que tous les efforts des siècles ne sauraient percer [1]. « (Anacharsis.) » Voilà un sophisme bien commode pour l'ignorance et l'amour-propre; ce qu'on n'a pas pu, l'on aime à persuader que d'autres ne le pourront pas. Si la Nature est voilée, ce n'est

(1) En marge : [Je ne cesserai de leur reprocher ces op(*inions*).]

pas d'airain, mais tout au plus de gaze. Puisque Newton a découvert la 4e branche de ses mystères, c'est un indice qu'elle ne voulait pas nous refuser la connaissance des trois autres branches. Quand une belle accorde quelque faveur, l'amant serait bien sot de croire qu'elle n'accordera rien de plus. Pourquoi donc les philosophes ont-ils molli près de cette Nature qui les agaçait en leur laissant soulever un coin du voile ?

Ils se vantent de répandre des torrents de lumières. Eh! dans quelle source les ont-ils puisées? Ce n'est pas dans la nature, puisqu'elle est, de leur aveu, « impénétrable pour eux et couverte « d'un voile d'airain. » C'est avec ces brillants paradoxes que les philosophes communiquent le découragement dont ils sont frappés, et persuadent au genre humain qu'on ne découvrira rien là où leur science n'a rien su découvrir.

Cependant l'Ordre social, malgré l'impéritie de tels guides, fait encore quelques progrès, comme la suppression de l'esclavage ; mais quelle lenteur à concevoir et exécuter le bien ! Il s'est écoulé vingt siècles scientifiques avant qu'on proposât le moindre adoucissement au sort des esclaves ; il faut donc des milliers d'années pour ouvrir nos yeux à une vérité, pour nous suggérer un acte de justice! Nos sciences, qui se vantent d'amour pour le peuple, sont complètement ignares sur les moyens de le protéger ; aussi les tentatives des modernes pour l'affranchissement des nègres n'ont-elles abouti qu'à verser des flots de sang, qu'à aggraver le mal de ceux qu'on voulait servir ; et l'on est encore ignorant sur les méthodes d'affranchissement, bien que l'opération soit démontrée possible par le fait des usages modernes, [dont on ne sait pas déduire une Théorie d'affranchissement gradué].

C'est "donc" au hasard, et non pas aux sciences politiques et morales, que nous devons nos faibles progrès dans l'esprit social ; mais le hasard nous fait acheter chaque découverte par des siècles d'essais orageux. La marche de nos sociétés est comparable à celle de l'Aï, dont chaque pas est compté par un gémissement ; ainsi que lui la Civilisation s'avance avec une inconcevable lenteur à travers les tourmentes politiques ; à chaque génération elle essaie de nouveaux systèmes, qui ne servent, comme les ronces, qu'à teindre de sang les peuples qui les saisissent.

Nations infortunées, vous touchez à la grande métamorphose qui semblait s'annoncer par une commotion universelle. C'est vraiment aujourd'hui que le présent est gros de l'avenir et que

l'excès des souffrances doit amener la crise du salut. A voir la continuité et l'énormité des secousses politiques, on dirait que la Nature fait effort pour secouer un fardeau qui l'oppresse. Les guerres, les révolutions embrasent incessamment tous les points du globe ; les orages, à peine conjurés, renaissent de leurs cendres, de même que les têtes de l'hydre se multipliaient en tombant sous les coups d'Hercule. La paix n'est plus qu'un leurre, qu'un songe de quelques instants ; l'industrie est devenue le supplice des peuples, depuis qu'une île de pirates entrave les communications, décourage les cultures des deux continents, et transforme leurs ateliers en pépinières de mendiants. L'ambition coloniale a fait naître un nouveau volcan ; l'implacable fureur des nègres changerait bientôt l'Amérique en un vaste ossuaire, et vengerait par le supplice des conquérants les races indigènes qu'ils ont anéanties. L'esprit mercantile a ouvert de nouvelles routes au crime ; à chaque guerre il étend les déchirements sur les deux hémisphères, et porte jusqu'au sein des régions sauvages les scandales de la cupidité civilisée ; nos vaisseaux n'embrassent le monde entier que pour associer les Barbares et Sauvages à nos vices et à nos fureurs. Oui, la Civilisation devient plus odieuse aux approches de sa chute ; la terre n'offre plus qu'un affreux chaos politique ; elle appelle le bras d'un autre Hercule pour la purger des monstruosités sociales qui la déshonorent.

Déjà le nouvel Hercule a paru ; ses immenses travaux font retentir son nom de l'un à l'autre pôle, et l'Humanité, accoutumée par lui au spectacle des faits miraculeux, attend de lui quelque prodige qui changera le sort du monde. Peuples, vos pressentiments vont se réaliser ; la plus éclatante mission est réservée au plus grand des héros ; c'est lui qui doit élever l'Harmonie universelle sur les ruines de la Barbarie et de la Civilisation (1). Respirez et oubliez vos antiques malheurs ; livrez-vous à l'allégresse, puisqu'une invention fortunée vous apporte enfin la *Boussole sociale* (2),

(1) [Cet article fut composé pour me conformer aux coutumes, usages de 1808, qui exigeaient dans tout ouvrage une bouffée d'encens pour l'Empereur.]

(2) La *Boussole sociale*. C'est un nom qui convient éminemment aux *Séries progressives*, puisque cette opération si simple et si facile résout tous les problèmes imaginables sur le bonheur social, et suffit à elle seule pour guider la politique humaine dans le labyrinthe des passions, comme

que vous auriez mille fois découverte, si vous n'étiez tous pétris d'impiété, tous coupables de défiance envers la Providence. Apprenez (et je ne saurais trop vous le répéter) qu'elle a dû avant tout *statuer sur l'ordonnance du Mécanisme social*, puisque c'est la plus noble branche du Mouvement universel dont la direction appartient tout entière à Dieu seul.

Au lieu de reconnaître cette vérité, au lieu de vous appliquer à rechercher quelles peuvent être les vues de Dieu sur l'Ordre social et par quelle voie il peut nous les révéler, vous avez écarté toute thèse qui eût admis l'intervention de Dieu dans les relations humaines; vous avez avili, diffamé l'*Attraction passionnée*, interprète éternel de ses décrets; vous vous êtes confiés à la direction des philosophes qui veulent ravaler la Divinité au-dessous d'eux, en s'arrogeant sa plus haute fonction, en s'établissant régulateurs du Mouvement social. Pour les couvrir de honte, Dieu a permis que l'Humanité, sous leurs auspices, se baignât dans le sang pendant 23 siècles scientifiques, et qu'elle épuisât la carrière des misères, des inepties et des crimes. Enfin, pour compléter l'opprobre de ces Titans modernes, Dieu a voulu qu'ils fussent abattus par un inventeur étranger aux sciences, et que la Théorie du Mouvement universel échût en partage à un homme presque illitéré (1). C'est *un sergent de boutique* qui va confondre ces bibliothèques politiques et morales, fruit honteux des charlataneries antiques et modernes. Eh ! ce n'est pas la première fois que Dieu se sert de l'humble pour abaisser le superbe, et qu'il fait choix de l'homme le plus obscur pour apporter au monde le plus important message.

l'aiguille aimantée suffit à elle seule pour guider le navire, dans l'obscurité des tempêtes et l'immensité des mers.

(1) Illitéré. *Sic.*

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS

SUR LA DEUXIÈME PARTIE.

Cette nouvelle édition pècherait gravement par *omission;* elle serait, à proprement parler, *infidèle;* en d'autres termes, elle ne serait pas conforme à la Théorie de Fourier ni d'accord avec sa volonté, si les Éditeurs n'avaient pas soin de placer, en tête de la DEUXIÈME PARTIE, un Avertissement sans lequel l'auteur n'eût certainement pas consenti à la réimpression de son ouvrage.

De toutes les erreurs que contenait la *Théorie des quatre Mouvements,* composée en 1807 (erreurs que les progrès de l'Auteur dans la Science, et l'habitude d'en manier les calculs, lui firent reconnaître postérieurement), la plus grande, celle qu'il importe surtout de signaler, est relative à l'*Organisation des libertés amoureuses,* dont il va être question dans la DEUXIÈME PARTIE.

En 1807, Fourier ne possédait pas la Théorie régulière et complète de cette Organisation (*voyez* l'observation manuscrite reproduite à la page 108); mais, ce qui est beaucoup plus grave, c'est qu'il n'était pas encore entré dans les calculs sur l'*ordre majeur* et sur l'*ordre mineur,* qui lui firent découvrir et proclamer plus tard le théorème suivant :

*Les réformes dans l'*ordre mineur *(qui comprend les relations d'Amour et de Famille), loin de pouvoir être contemporaines des réformes opérées dans l'*ordre majeur *(qui comprend les relations d'Amitié, d'Ambition, le Mécanisme de l'Industrie)*, NE PEUVENT SUIVRE CELLES-CI QU'A PLUSIEURS GÉNÉRATIONS DE DISTANCE.

Ainsi, la Théorie du Mouvement Social indique et prévoit les changements qui seront apportés un jour par la société dans les lois et dans les coutumes (*très diverses d'ailleurs*) qui régissent aujourd'hui l'union des sexes chez les différents peuples; mais la Théorie apprend en même temps, et c'est ce que Fourrier n'avait pas encore reconnu en 1807, que ces changements exigent impérieusement des conditions que l'Ordre sociétaire, à partir de son Organisation générale sur le globe, mettra plusieurs générations à créer et à développer.

Lorsque Fourier fut en possession des principes qui donnèrent le dernier degré de fixité à sa découverte sociale, il résolut de laisser dans la plus grande obscurité son ouvrage de 1808, à cause des erreurs qu'il contenait; il le regarda absolument comme *non avenu,* et dans l'Exposition

régulière qu'il fit de sa découverte, sous le titre de TRAITÉ DE L'ASSOCIATION DOMESTIQUE-AGRICOLE, en 1822, il ne parla pas plus de la THÉORIE DES QUATRE MOUVEMENTS que si elle n'eût jamais existé. Aussi, dans son grand ouvrage de 1822, qu'il considérait comme devant seul faire autorité, il ne réfuta point les passages erronés d'un *Prospectus* abandonné et publié d'ailleurs sans nom d'auteur : en parlant des lois et usages qui, d'après la Théorie, doivent régler les relations des sexes dans les périodes d'Harmonie, il se borna à prévenir que de pareilles coutumes n'étaient pas seulement inadmissibles dans l'état actuel de la société, mais le seraient encore pendant les premières générations du Nouvel Ordre.

Lorsque, dans les derniers temps de sa vie, il était question d'une nouvelle édition de la THÉORIE DES QUATRE MOUVEMENTS, il nous parlait toujours de la nécessité où il serait de faire de nombreuses rectifications à la première édition, et il insistait principalement sur l'objet du présent Avertissement qu'il se réservait de traiter avec beaucoup de détail. C'est ce qui nous a fait une loi de présenter, à cette place et dans le texte même, les observations qu'on vient de lire, et de les appuyer des citations suivantes qui sont empruntées à diverses publications de l'auteur, postérieures au grand Traité de 1822 :

« ... Je dois ces détails pour démenti aux détracteurs qui prétendent « que je propose d'établir des libertés en amour dès le début de l'Harmonie, quand le contraire est exprimé en toutes lettres dans vingt passages de mon Traité de 1822. Loin d'opiner ainsi, je suis le seul homme « qui puisse expliquer pourquoi ces libertés sont inadmissibles au début « de l'Harmonie comme en Civilisation. (1829. — *Nouv. Mond. ind.*, « 3e sect., p. 283.)

« Tous ces nouveaux régénérateurs, Owen, Saint-Simon et autres, inclinent fort à spéculer sur l'émancipation des femmes ; ils ignorent qu'avant de rien changer au système établi en relations d'amour il faudra « bien des années pour créer plusieurs garanties qui n'existent pas..... « D'autre part, les modifications, en régime des amours, ne seront applicables qu'à une génération polie, élevée tout entière dans le Nouvel « Ordre et fidèle à certaines lois d'honneur et de délicatesse que les Civilisés se font un jeu de violer. On applaudit en France à celui qui « trompe femmes et maris ; les mœurs des Civilisés sont un cloaque de « vices et de duplicité. Une génération façonnée à de telles habitudes ne « pourrait qu'abuser d'une extension de libertés en amour... »

« Et lorsque l'admission de ces libertés pourra convenir sous les rapports de la fortune et des mœurs, on ne les introduira que *par degrés* et « non pas subitement... Chacune des libertés ne sera admise qu'autant « qu'elle aura été votée, sur tout le globe, par les pères et les maris; alors « on pourra la croire utile. L'effet de ces libertés sera de concourir puis-

« samment au charme des travaux, à l'accroissement du produit et au « règne des mœurs loyales ; mais en Civilisation on ne verrait naître que « les trois effets opposés. (1831. — *Piég. et Charl. des deux sect. S.-Sim.* « *et Ow.*, p. 53.)

« Non-seulement vous ne verrez pas ces corporations, qui ne pourront « guère se former qu'après soixante ans d'Harmonie, mais pour la honte « de votre Civilisation et de ses moralistes, on ne verra pas même en dé- « but d'Harmonie le corps vestalique, ressort du plus grand prix en bonnes « mœurs ; on ne pourra pas le former avant la dixième année. (1838. — « Journal *la Réf. ind.* ou *le Phal*, t. 2, p. 187.)

« Signalons bien la ruse des Zoïles au sujet de mes aperçus d'Harmo- « nie future ; ils transportent les dates et annoncent comme subites, im- « médiates, certaines coutumes qui s'établiront au bout d'un siècle ; en « outre, ils donnent sur ces coutumes les notions les plus fausses ; d'autre « part, ils ridiculisent les innovations praticables subitement, comme la « gastronomie émulative, appliquée aux rivalités industrielles. (*Id...*, *id.*)

« Vous me diffamez, parce que, en mécanisme d'amours comme de « toutes passions, j'indique pour voie d'harmonie la Série ou échelle d'es- « sors gradués en genres et espèces applicables par degrés, quelques-uns « rapidement, d'autres avec lenteur. Vous insinuez méchamment que je « propose de brusquer l'innovation, brusquer certaines réformes que je « déclare inapplicables avant les 3e et 4e générations d'Harmonie. J'ai, « au contraire, distingué et motivé les délais que devra subir l'avènement « de chaque passion et de chaque relation à son plein d'harmonie, à son « apogée d'essor. J'ai dit qu'on pourra très-rapidement donner cours à « divers rameaux d'Ambition et d'Amitié, plus promptement encore à la « gastronomie ; mais quant aux harmonies d'Amour et de Famille, je n'ai « pas promis d'avènement subit ; et, pour ses péchés, notre génération « sera sur ce point punie comme Moïse, qui vit de loin la terre promise « et ne put y entrer. (*Id...*, p. 188.)

« Mais quelle est l'inconséquence de ces rigoristes ombrageux qui me « disent : « Vous devriez ne pas parler de tels sujets, par exemple des « dispositions d'Amour appliquées à l'industrie. » Quelle confiance méri- « tera ma Théorie si on peut présumer qu'elle ne s'étend pas à toutes les « passions et qu'elle négligera les plus puissantes, Gastronomie, Amour, « Ambition, sans savoir les utiliser ? Ne suffit-il pas que j'indique les dé- « lais qu'éprouvera forcément telle innovation, et que je répète souvent : « Les innovations n'auront jamais lieu que d'après les votes unanimes des « pères et des maris ? » (*Id...*, p. 230.)

Nous pourrions multiplier beaucoup les citations ; mais les précédentes suffiront à l'objet de cet Avertissement. Nous terminerons en répétant ce que Fourier ne se fait pas faute de dire tout le long du présent ouvrage,

à savoir que cette première publication n'ayant été composée que comme un simple *Prospectus* destiné à sonder l'opinion, et que l'Auteur n'y ayant point développé sa Théorie, sa Science, on ne saurait y trouver ce qui n'y est pas. Pour être à même de porter un jugement sur le système social de Fourier, il faut donc l'étudier dans les ouvrages où ce système est exposé.

(*Avertissement des Éditeurs.*)

DEUXIÈME PARTIE.

DESCRIPTION DE DIVERSES BRANCHES

DES

DESTINS PRIVÉS OU DOMESTIQUES.

ARGUMENT.

L'horizon va s'éclaircir; nous passons à des dissertations qui n'auront rien de scientifique et seront à portée de tout le monde.

Dans la première partie j'ai présenté aux curieux un aperçu des grands phénomènes futurs. Voici pour les voluptueux un aperçu de diverses jouissances que l'Ordre combiné peut leur faire goûter dès la génération présente, sitôt qu'il sera organisé. J'insiste sur cette proximité de bonne fortune; car en fait de plaisir on n'aime pas les délais, surtout dans un temps où l'excès des malheurs a rendu chacun si pressé de jouir.

En donnant des peintures anticipées du bonheur prochain, mon intention déjà exprimée est d'intéresser le lecteur à la Théorie de l'*Association* et de l'*Attraction* qui promet tant de délices, de lui faire souhaiter que cette Théorie soit praticable. A mesure qu'on formera des vœux pour la véracité et la justesse du calcul, on s'habituera insensiblement à examiner et étudier cette Attraction sur laquelle se fonderont de si grandes espérances.

D'après ces considérations, je ne veux produire que peu à peu ma Théorie, la disséminer insensiblement dans chaque Mémoire, et la rassembler ensuite en corps de doctrine. Bref, je veux proportionner les doses de Théorie à la dose de curiosité que j'aurai pu exciter. Je crois ces précautions nécessaires pour faire accueillir un Traité qui serait dédaigné comme toute science métaphysique si je le produisais brusquement et sans avoir préparé les voies.

En ébauchant quelques descriptions de l'Ordre combiné, mon

embarras ne sera pas d'en embellir, mais d'en affaiblir la peinture, et de ne soulever qu'un coin du rideau. J'ai dit que ces tableaux présentés sans ménagement causeraient trop d'enthousiasme, surtout chez les femmes : or, je désire amener les lecteurs au raisonnement, et non pas à l'engouement que je pourrais exciter si je laissais d'abord entrevoir l'Ordre combiné dans tout son éclat.

En conséquence, dans les tableaux qui vont suivre, je glisserai sur ce qui tient aux jouissances, et ne les ferai connaître qu'autant qu'il faudra pour amener la critique des ennuis et des ridicules de la Civilisation.

La perspective se composera de deux Notices descriptives.

La 1re Notice, tirée de 7e Période, traitera des plaisirs du ménage dans cette société et des ennuis du ménage en Civilisation.

La 2e Notice, tirée de 8e Période, traitera de la splendeur de l'Ordre combiné.

Pour ménager la surprise et procéder par gradation, je débute par un tableau pris en 7e période où les plaisirs, déjà immenses au prix des nôtres, sont encore modérés, au prix de ceux de l'Ordre combiné, dont je ne parlerai qu'à la 2e Notice. Cette 1re n'aura rien de choquant et ne donnera pas lieu, comme la seconde, au reproche de *ridicule*, de *gigantesque* et d'*impossible*.

OBSERVATION.

[Est-on fondé quand on reproche à ce Prospectus une teinte cynique dans les détails qui touchent à l'Amour? Cette critique n'est juste qu'abstractivement ; elle est fausse relativement, je le prouve.

En 1807, mes progrès dans la Théorie d'Harmonie ne s'étendaient guère qu'aux relations d'Amour sensuel qui, étant les plus faciles à calculer, devaient être l'objet des premières études. Ce n'est que depuis 1817 que je tiens la Théorie des Céladonies harmoniennes en simple et en puissanciel, Théorie qui figurera avantageusement dans le Traité et qui renverra à l'école nos champions sentimentaux, nos troubadours et bergers du Lignon. Ils seront convaincus de n'être que des cyniques travestis; il en sera de même de nos Paméla et fausses Agnès, tant de la ville que des innocentes campagnes, qui l'emportent sur la ville en hypocrisie sans lui céder en cynisme.

C'est ici le cas de répéter avec La Fontaine que

Petit poisson deviendra grand,
Pourvu que Dieu lui prête vie,

et qu'on ne doit pas s'étonner si dans cette annonce écrite dans la hui-

tième année d'invention, je n'ai envisagé, des amours d'Harmonie, que la partie sensuelle, très incomplète encore.

Une science nouvelle ne peut grandir que par degrés et se ressent longtemps de l'impulsion générale. Entouré de Civilisés qui sont tous des cyniques (ou peu s'en faut), j'ai dû, en abordant les amours d'Harmonie, m'arrêter d'abord à la branche des relations sensuelles, qui offre déjà un vaste champ aux calculs. Ensuite est venue la branche céladonique ou sentimentale, bien plus difficile à débrouiller : tout cela ne pouvait pas marcher de front, et j'ai dû, en 1807, traiter des relations d'Amour sensuel d'Harmonie, les seules dont le cadre fût entrevu à cette époque.

Les études en Sentimental ou Céladonique n'ayant pu commencer qu'après les découvertes de 1814, il faudra se rappeler, dans tous les chapitres du *Prospectus* qui traitent d'Amour, que je n'y dois que des aperçus du genre sensuel, puisque le calcul, en 1807, n'avait pas pu aller plus loin. Il en sera tout autrement dans le Traité de 1821.

Les mathématiques sont, comme l'Amour, composées de deux branches, la matérielle ou géométrie, et la spirituelle ou algèbre. L'une est le corps, l'autre est l'esprit de la science. Au temps d'Euclide on ne connaissait que la partie matérielle ou géométrie. Était-on coupable pour ne rien dire de l'algèbre encore inconnue? Est-il sensé d'exiger que l'arbre donne en un même jour et la fleur et le fruit, et de reprocher à ma science la marche progressive qu'ont suivie toutes les connaissances humaines?]

[Civ(*ilisation*) raison de haïr indép(*endance*) des fem(*mes*) ; car sans contre-poids produit U2Z2 > . *Sed non* calcul avec contre-poids ; *inde non* vanter indép(*endance*) actuelle ; *contra*, sérails préférabl(*es*)]. ([1])

(1) Cette seconde note est écrite à la suite du cinquième alinéa de la page 110 ci-contre, en marge.

PREMIÈRE NOTICE.

SUR LE MÉNAGE PROGRESSIF DE LA 7e PÉRIODE,

ET SUR LES ENNUIS DES DEUX SEXES

DANS LE MÉNAGE INCOHÉRENT.

Le Ménage progressif dont je vais parler est un ordre domestique affecté aux 7e et 26e périodes; il tient le milieu entre le Ménage incohérent des Civilisés et Barbares, et le Ménage combiné qui règne dans les 18 Périodes d'Harmonie universelle.

Dans le ménage progressif, les hommes [et les femmes] jouissent d'une existence si agréable et si commode qu'il deviendrait impossible de décider aucun d'entre eux au mariage permanent qu'exigent nos ménages isolés.

Avant de parler des mœurs qui naîtraient de l'absence du mariage, j'examinerai d'où peut provenir l'aveugle prévention des Civilisés en faveur du mariage permanent.

Il faudra se rappeler que je confesse la nécessité de ce lien en Civilisation, et que je le critique par comparaison au nouvel Ordre social, où des conjectures différentes utiliseront la liberté des amours, inadmissible parmi nous.

Il faudra de plus se souvenir que, sur le mariage, la vie de ménage, ou autres questions, l'on doit toujours sous-entendre l'exception d'un huitième à mes assertions générales.

Ordre des matières dont traite la Première Notice.

Nota. La Notice étant devenue plus longue que le plan ne la comportait, j'y ai fait après coup cette division. Dès lors les matières ne seront pas classées régulièrement sous leurs titres respectifs.

I.

ENNUI DES HOMMES DANS LES MÉNAGES INCOHÉRENTS.

Si l'on réfléchit sur les inconvénients sans nombre attachés à la vie de ménage et au mariage permanent, on s'étonnera de la duperie du sexe masculin, qui n'a jamais avisé aux moyens de s'affranchir d'un tel genre de vie. A part les gens riches, il me semble que notre vie domestique n'est rien moins qu'amusante pour les époux, et entre autres désagréments j'en vais citer huit qui affligent plus ou moins tous les maris et qui disparaîtraient dans le Ménage progressif.

1° *Le Malheur hasardé.* Est-il un jeu de hasard plus effrayant que celui d'un lien indissoluble dans lequel on tire au sort le bonheur ou le malheur de sa vie, par le risque d'incompatibilité dans les caractères?

2° *La Dépense.* Elle est énorme dans l'Ordre actuel, et l'on va s'en convaincre par comparaison aux immenses économies qui résultent du Ménage progressif.

3° *La Vigilance.* L'obligation de surveiller les détails d'un ménage sur la conduite duquel il n'est pas prudent de s'en rapporter aveuglément à la ménagère.

4° *La Monotonie.* Il faut qu'elle soit grande dans nos ménages isolés, puisque les maris, malgré les distractions attachées à leurs travaux, courent en foule dans les lieux publics, cafés, cercles, spectacles, etc., pour se délasser de cette satiété qu'on trouve, dit le proverbe, *à manger toujours du même plat.* La monotonie est bien pire pour les femmes.

5° *La Stérilité.* Elle menace de déjouer tous les projets de bonheur ; elle vient déconcerter les époux et leurs aïeux, livrer leur patrimoine aux collatéraux, dont l'avidité et l'ingratitude désespèrent les légataires (1), leur inspirent de l'aversion pour une compagne stérile, et pour ce nœud conjugal qui a déçu toutes leurs espérances.

6° *Le Veuvage.* Il réduit l'époux au rôle de forçat, bien pire que les faibles ennuis du célibat ; et si vous devancez l'épouse au tom-

(1) Par ce mot *légataire*, l'auteur croyait exprimer ce qu'on entend, en droit, par le *De cujus*. (*Note des Éditeurs.*)

beau, l'inquiétude pour des enfants livrés à des mains mercenaires, la perspective des désastres qui vont fondre sur votre jeune famille, vous abreuvent de fiel à vos derniers moments.

7° *L'Alliance.* L'inconvénient d'entrer en affinité avec des familles qui, dans leur conduite postérieure, réalisent rarement les espérances d'intérêt ou de plaisir qu'on fondait sur leur parenté.

8° Enfin, *le Cocuage*, qui est sans doute un fâcheux accident, puisqu'on s'épuise en précautions pour y échapper, malgré la certitude qu'a l'époux, avant le mariage, de subir le sort commun qu'il a fait subir à tant d'autres (1).

En voyant ces nombreuses disgrâces attachées à l'état de mariage et de ménage isolé, comment les hommes ont-ils négligé de chercher une issue à tant de servitudes, et de provoquer des innovations domestiques qui n'auraient pu produire rien de plus malencontreux que la vie de ménage actuelle?

On dit, en affaires politiques, que les plus forts ont fait la loi; il n'en est pas de même en affaires domestiques; le sexe masculin, quoique le plus fort, n'a pas fait la loi à son avantage, en établissant les ménages isolés et le mariage permanent qui en est une suite. On dirait qu'un tel ordre est l'œuvre d'un troisième sexe qui aura voulu condamner les deux autres à l'ennui. Pouvait-il inventer mieux que le ménage isolé et le mariage permanent pour établir la langueur, la vénalité, la perfidie dans les relations d'amour et de plaisir?

Le mariage semble inventé pour récompenser les pervers; plus un homme est astucieux et séducteur, plus il lui est facile d'arriver par le mariage à l'opulence et à l'estime publique. Il en est de même des femmes. Mettez en jeu les ressorts les plus infâmes pour obtenir un riche parti; dès que vous êtes parvenu à épouser, vous devenez un petit saint, un tendre époux, un modèle de vertu. Acquérir tout à coup une immense fortune pour la peine d'exploiter une jeune demoiselle, c'est un résultat si plaisant que l'opinion pardonne tout à un luron qui sait faire ce coup de partie. Il est déclaré de toutes voix bon mari, bon fils, bon père, bon frère, bon gendre, bon parent, bon ami, bon voisin, bon citoyen, bon républicain. Tel est aujourd'hui le style des apologistes; ils ne sauraient louer un quidam sans le déclarer bon des pieds à la tête, en gros et en détail. L'opinion en agit de même à

(1) Voyez le *Nota* qui vient après la Note A, à la fin du volume.

l'égard d'un chevalier d'industrie qui parvient à épouser une somme d'argent. Un riche mariage est comparable au baptême, par la promptitude avec laquelle il efface toute souillure antérieure. Les père et mère n'ont donc rien de mieux à faire, en Civilisation, que de stimuler leurs enfants à tenter, pour obtenir un riche parti, toutes les voies, bonnes ou mauvaises, puisque le mariage, vrai baptême civil, efface tout péché aux yeux de l'opinion. Elle n'a pas la même indulgence pour les autres parvenus; elle leur rappelle longtemps les turpitudes qui les ont conduits à la fortune.

Mais pour un qui arrive au bonheur par un riche mariage, combien d'autres ne trouvent dans ce lien que le tourment de leur vie! Ceux-là peuvent reconnaître que l'asservissement des femmes n'est nullement à l'avantage des hommes. Quelle duperie au sexe masculin de s'être astreint à porter une chaîne qui est pour lui un objet d'effroi, et combien l'homme est puni, par les ennuis d'un tel lien, d'avoir réduit la femme en servitude!

Si la vie de ménage peut garantir de quelques inconvénients attachés au célibat, elle ne donne jamais *aucun bonheur positif* (1), pas même dans le cas d'un parfait accord entre les époux; car s'ils sont de caractères éminemment assortis, rien ne les empêcherait de vivre ensemble dans un Ordre où l'amour serait libre et la société domestique différemment organisée. On connaîtra par le tableau d'un nouvel Ordre domestique que le mariage ne présente pas une seule chance de bonheur que les deux époux ne puissent trouver dans le cas d'une pleine liberté.

Pour nous étourdir sur l'inconvenance évidente du mariage avec les passions, la philosophie nous prêche le fatalisme; elle répand que nous sommes destinés en cette vie aux tribulations, qu'il faut savoir se résigner, etc. Point du tout; il ne faut qu'inventer un nouveau mode de société domestique accommodé au

(1) J'excepte le cas où l'on acquiert une grande fortune en mariage: mais dans l'état de liberté et dans le Ménage progressif, il est aussi des moyens de s'élever à la fortune par des alliances amoureuses. Quant aux autres jouissances, le mariage n'en peut donner aucune qu'on n'obtienne bien plus facilement dans l'Ordre Sociétaire, où les gens de l'âge le plus avancé trouvent amplement à exercer toutes leurs affections sans s'exposer aux perfidies et aux ridicules qui poursuivent les Civilisés au retour de l'âge, et jettent finalement les vieillards dans l'indifférence absolue.

vœu des passions, et c'est ce qu'on n'a jamais ni cherché ni proposé. Je veux, à quelques lignes d'ici, vous mettre sur la voie et vous faire entrevoir cette nouvelle vie privée dont l'invention était si facile.

Continuons sur les inconvénients du ménage isolé et du mariage permanent. Cet Ordre a la propriété de nous éloigner en tout sens du *bonheur positif*, des plaisirs réels, comme la liberté amoureuse, la bonne chère, l'insouciance et autres jouissances que les Civilisés ne songent pas même à convoiter, parce que la philosophie les habitue à traiter de vice le désir des biens véritables.

Malgré les soins qu'elle prend de nous préparer et amadouer pour le mariage, comme on cajole un enfant à la veille de lui administrer une médecine, malgré toutes ces bénignes et mielleuses insinuations sur le bonheur du ménage, on voit encore les hommes s'épouvanter à l'idée de mariage, surtout quand ils sont dans l'âge de réflexion. Il faut que ce nœud soit bien redoutable, puisque les hommes frémissent plusieurs années à l'avance quand il s'agit de le former. Je ne parle pas des unions entre gens riches ; tout est de roses dans un ménage qui commence avec de bonnes rentes, encore l'époux se montre-t-il peu empressé de renoncer à son sérail [1] pour se rendre esclave d'une ménagère près de laquelle il faudra faire assiduement le service conjugal, sous peine de laisser un accès facile à des suppléants et d'être gratifié d'enfants douteux qu'on est forcé d'accepter, d'après la loi « *Is pater est* « *quem justæ nuptiæ demonstrant;* c'est-à-dire : *le véritable père* « *est celui qui est désigné comme tel par le mariage.* » Cette loi, épouvantail de tous les hommes, autorise une femme blanche à procréer un enfant mulâtre, quoique l'époux soit blanc. Et ce n'est là qu'un des dangers auxquels le mariage expose les hommes ; aussi le considèrent-ils comme un piège qui leur est tendu, comme un saut périlleux. Avant de franchir le pas ils s'épuisent en ruses et en calculs. Rien de plus plaisant que les instructions qu'ils se

(1) Ce mot sérail ne s'entend que des grandes villes, où tout jeune homme qui a quelque ton et quelque fortune sait se composer un sérail mieux assorti que celui du grand Sultan. Il a trois classes d'odalisques, les honnêtes femmes, les petites bourgeoises et les courtisanes. Voilà pourquoi les jeunes gens des grandes villes répugnent si fort au lien du mariage, qu'ils redoutent peu dans des villes morales et ennuyeuses comme celles de Suisse.

donnent sur la manière de façonner l'épouse au joug et de l'ensorceler de morale; rien de curieux comme ces conciliabules de garçons où l'on fait l'analyse critique des demoiselles à marier et des pièges tendus par les pères qui cherchent (1) à se défaire de leurs filles. Après tous ces débats on les entend conclure qu'il faut s'attacher à l'argent; que si l'on doit être cocu de la femme, il faut au moins n'être pas cocu de la dot, et s'assurer, en prenant femme, une indemnité qui compense les inconvénients du mariage. Ainsi raisonnent entre eux les hommes à marier; telles sont les dispositions qu'ils apportent à *ces nœuds sacrés,* à ces douceurs philosophiques du ménage.

Certes, il y a aussi loin de ces calculs à l'amour qu'il y a loin de la vie de ménage à la bonne chère. Sans doute on vit bien dans les ménages riches qui composent le très petit nombre, à peine un sur huit, mais les sept autres végètent et sont atteints de jalousie à l'aspect du bien-être dont jouit le huitième. Tous enfin, riches ou pauvres, sont tellement rassasiés d'eux-mêmes et de leur uniforme train de vie, qu'on les voit se jeter à grands frais dans les jouissances ANTI-MÉNAGÈRES, comme de hanter les lieux publics, spectacles, bals, cafés, etc., tenir table ouverte, s'ils sont riches, et se donner des festins alternatifs, s'ils n'ont pas de quoi fournir à eux seuls les frais d'une distraction qui leur est nécessaire.

Ces délassements, qu'on achète si chèrement dans l'Ordre actuel, seraient prodigués à tout le monde, sans aucun frais, dans la 7e période, dont je vais indiquer quelques dispositions. Cette société assurerait à chacun une variété habituelle de festins et de compagnies, et une liberté dont on ne trouve pas même l'ombre dans vos repas de ménage, où règne un ton guindé, une tyrannie de préjugés si différente de l'aisance qu'on trouve déjà dans le *pique-nique* et la *partie fine.*

(1) A parler net, les pères jouent un vilain rôle en Civilisation quand ils ont des filles à marier. Je conçois que l'amour paternel puisse les aveugler sur l'infamie des démarches et cajoleries qu'ils mettent en usage pour amorcer les épouseurs; mais au moins ne s'aveugleront-ils pas sur les inquiétudes et les disgrâces attachées à un pareil rôle. Combien ceux qui sont surchargés de filles doivent-ils désirer qu'on invente un nouvel Ordre domestique, où le mariage n'existe plus, et où l'on soit délivré du souci de pourvoir les filles d'un époux, et combien doivent-ils d'actions de grâces à celui qui leur apporte cette invention!

Quant à ces repas de ménage qui sont affadis par le mélange inconvenant des âges et des convives et par la fatigue des préparatifs, observons que ce médiocre délassement n'est encore possible qu'aux gens riches; mais quel est le sort de ces nombreux époux qui, par défaut de fortune, sont privés de ce qu'on appelle *les plaisirs*, et réduits à cette guerre intestine que le proverbe a fort bien définie en disant : *Les ânes se battent quand il n'y a pas de foin au râtelier?* Eh! combien de ménages, malgré leur opulence, tombent encore dans cette discorde qui est presque générale chez le grand nombre toujours aigri par la pauvreté!

Il est des exceptions à admettre; on trouve non-seulement des individus, mais des nations entières qui se plient facilement au joug du mariage; tels sont les Allemands, dont le caractère patient et flegmatique convient à la servitude conjugale bien mieux que le caractère volage et inquiet du Français. On s'appuie de ces exceptions pour faire l'apologie du mariage; on ne cite que les chances qui lui sont favorables. Sans doute un tel nœud convient à un homme sur le retour, qui veut s'isoler de la corruption générale. Je veux croire qu'une épouse puisse trouver du charme dans la société d'un tel homme, et dédaigner pour lui le tourbillon du grand monde; mais pourquoi le sexe masculin ne conçoit-il ces sages penchants qu'après 15 ou 20 ans passés dans la coquetterie? Pourquoi, en se retirant du monde, les hommes ne prennent-ils pas desfemmes mûries comme eux par l'expérience, et veulent-ils trouver dans une jouvencelle des vertus plus précoces que les leurs qui ont été si tardives? Il est plaisant que les Civilisés, qui se vantent de surpasser les femmes en raison, exigent d'elles, à 16 ans, cette raison qu'ils n'acquièrent qu'à 30 et 40 ans, après s'être vautrés dans la débauche pendant leur belle jeunesse. S'ils ne sont arrivés à la raison que par le sentier des plaisirs, doivent-ils s'étonner qu'une femme prenne la même voie pour y arriver?

Leur politique de ménage, fondée sur la fidélité d'un jeune tendron, n'entre aucunement dans les vues de Dieu; s'il a donné aux jeunes femmes le goût de la dissipation et des plaisirs, c'est une preuve qu'il ne les destine pas au mariage ni à la vie de ménage, qui exigerait le goût de la retraite. Dès lors les hommes doivent être malheureux en ménage, puisqu'ils veulent épouser des jeunes femmes à qui la nature n'a pas donné les penchants convenables à ce genre de vie.

Là-dessus interviennent les philosophes qui promettent de

changer les passions des femmes, réprimer la nature. Prétentions risibles ! on sait quel en est le succès. En mariage comme en tout autre contrat, l'infortune échoit à l'homme le plus digne d'un heureux sort ; celui qui mérite de fixer une femme rencontre la plus libertine et la plus perfide. La loyauté d'un tel mari devient le principe de sa duperie ; il sera pris mieux que tout autre à ces simagrées de pudeur, à ces airs d'innocence que l'éducation philosophique donne à toutes les jeunes filles pour masquer la nature. En dépit de tous les systèmes des moralistes, le bonheur n'est point dans nos ménages ; un cri universel s'élève contre les ennuis attachés à ce genre de vie, et ce sont les hommes qui s'en plaignent, eux qui ont fait la loi et qui ont dû la faire à leur avantage ! Que diraient donc les femmes si elles avaient le droit de se plaindre ? et que doit-on penser d'une institution fatigante pour le sexe fort qui l'a établie, et plus fatigante encore pour le sexe faible à qui l'on ne permet de faire entendre aucune plainte ?

On nous vante la concorde apparente de ces ménages où une jeune victime supporte avec un dévouement héroïque les persécutions d'un jaloux retiré du monde. Eh ! n'est-ce pas là un état de guerre pire encore que celui des époux de certains villages allemands, où le mari place auprès du foyer un bâton qu'on appelle *le repos du ménage*, et qui termine en dernier ressort tout débat conjugal ? L'oppression, pour être moins apparente dans la classe polie, n'en est pas moins réelle. Eh ! comment les deux sexes ne s'élèvent-ils pas contre un Ordre domestique qui les assujettit à tant de contrariétés ? Lorsqu'on voit cette guerre domestique chez toutes les classes de citoyens, pourrait-on ne pas reconnaître que l'état conjugal n'est point la Destinée de l'homme ? et loin de chercher quelques palliatifs à cette désunion intérieure des époux, il fallait chercher un moyen de s'affranchir de cette vie de ménage qui couve et développe tous les ferments de discorde et d'ennui, sans produire *aucun bien qu'on ne puisse trouver dans l'état de pleine liberté.*

II.

MÉNAGE PROGRESSIF OU TRIBU A NEUF GROUPES (1).

Parlons de la méthode qu'on peut substituer à notre état domestique ; c'est une mesure empruntée de la 7e Période sociale ; je

(1) [Disposition de 7e Période et non pas d'Harmonie.]

la nommerai MÉNAGE PROGRESSIF OU TRIBU A NEUF GROUPES. Elle peut s'organiser à huit ou dix groupes; mais le nombre de neuf est le plus convenable pour la balance régulière des passions.

Pour fonder cette Tribu, on disposera un édifice propre à loger une centaine des personnes inégales en fortune, savoir : 80 maîtres d'un seul sexe, puis une vingtaine de domestiques des deux sexes. Il faudra des logements de différentes valeurs, afin que chacun puisse en choisir selon sa fortune; il faudra aussi diverses salles de relations publiques.

La Tribu, dans ses relations intérieures, devra former, autant que possible, *neuf groupes de neuf personnes* (il faut se rappeler que ces nombres ne sont pas de rigueur, et que j'indique tout approximativement); par exemple, au repas il y aura neuf tables, réparties trois par trois, dans trois salles de 1re, 2e et 3e classe, et dans chaque salle le service des trois tables se fera à des heures consécutives, comme à 1, 2 et 3 heures, afin d'éviter en tout point l'uniformité; car l'uniformité, la tiédeur et la médiocrité sont les trois ennemis naturels des passions et de l'Harmonie, puisque l'équilibre des passions ne peut s'établir que par un choc régulier des contraires.

La Tribu aura trois occupations compatibles; par exemple, une Tribu d'artisans pourra exercer les trois métiers de charpentier, menuisier et ébéniste. Cette société doit prendre un nom, un écusson; soit la Tribu du Chêne. Plus loin est la Tribu du Lilas, composée de femmes qui exercent les métiers de lingère, tailleuse et modiste.

Chaque associé fournit un fonds capital fixé à trois sommes progressives, comme quatre mille, huit mille, douze mille, ou zéro, mille et deux mille; ou si ce sont des gens riches qui veulent fonder une Tribu magnifique, leur capital pourra s'élever jusqu'à 100 mille, 200 mille et 300 mille, en observant toujours que la 1re classe fournisse le triple de la 3e. Ce fonds capital sert de garantie pour les avances de subsistances, loyer, impositions, etc., que la tribu en masse fait à chacun des sociétaires.

Lesdites sociétés n'admettent aucun statut coercitif, aucune gêne monastique; par exemple, les compagnies ou individus de 3e classe peuvent parfois se faire servir en chère de 2e ou de 1re classe; la Régence de la Tribu accorde ses crédits à tout individu qui n'en abuse pas.

Les palais ou manoirs des Tribus voisines doivent communi-

quer entre eux par des galeries couvertes et à l'abri des injures de l'air, de manière que dans les relations de plaisirs ou d'affaires on soit garanti de l'inclémence des saisons, dont on souffre à chaque pas en Civilisation. Il faut que jour et nuit l'on puisse circuler de l'un à l'autre palais par des passages chauffés ou ventilés, et qu'on ne risque pas, comme dans l'Ordre actuel, d'être sans cesse mouillé, crotté et gratifié de rhumes et fluxions par le passage subit des salles fermées aux rues ouvertes. Il faut qu'au sortir d'un bal ou festin, les hommes et les femmes qui auront fait la partie de coucher hors de leur Tribu puissent s'acheminer à couvert, sans se botter et fourrer, sans l'embarras de monter en voiture, et qu'au lieu de traverser trois ou quatre rues, comme en Civilisation, l'on traverse seulement les galeries publiques de trois ou quatre manoirs contigus, sans s'y apercevoir de chaud ni de froid, de vent ni de pluie. Cette méthode des communications abritées est un des mille agréments réservés à l'Ordre combiné, dont la Tribu à neuf groupes offre déjà une esquisse.

Pour mettre les Tribus en rivalité balancée, il faudrait en fonder 18 en gradation, savoir : neuf masculines et neuf féminines; cette fondation serait plus coûteuse que celle d'une Phalange d'Ordre combiné. On pourrait donc borner l'essai à six Tribus, dont trois d'hommes et trois de femmes. Au moyen de cette petite rivalité, on verrait déjà les six Tribus extirper en tous sens trois vices philosophiques, qui sont l'uniformité, la tiédeur et la médiocrité. Par exemple, si la Tribu du Roseau est la plus pauvre des six, elle se piquera de pousser au plus haut degré la propreté, la dextérité, la politesse et autres qualités compatibles avec sa petite fortune; puis elle évitera toute prétention dans les genres où elle ne pourrait s'élever qu'à la médiocrité.

Les associations de ce genre n'admettront pas, comme l'Ordre combiné, des contrastes extrêmes, tels que celui du pauvre au millionnaire; ces disparates, qui s'harmonisent dans la 8e période, ne conviennent point à la 7e dont il est ici question. L'Association est *contrastée* en 8e période, et *nuancée* en 7e période; ainsi un Ménage progressif ou Tribu à neuf groupes, tout en se composant de membres inégaux, doit maintenir des rapprochements entre eux, tandis qu'une Phalange de 8e Période doit rassembler les contrastes les plus saillants.

On voit dans nos grandes villes un germe imperceptible de Ménage progressif; ce sont les *Cercles* ou *Casinos d'hommes et de*

femmes ; déjà ils font déserter les insipides soirées de famille. On s'y procure à bas prix les bals et concerts, les collections de jeux, gazettes et autres délassements qui coûteraient dix fois plus en maison privée. Chaque plaisir y devient économique d'argent et de fatigue, car les préparatifs sont soignés par des sociétaires officieux, comme dans le Ménage progressif. Mais les *Cercles* ou *Casinos* sont sujets à l'égalité qui gêne les développements de l'ambition, tandis que le Ménage progressif, étant subdivisé en neuf groupes rivaux et inégaux, ouvre un vaste champ aux trois intrigues ambitieuses de *protecteur, protégé* et *indépendant.*

Je ne parle pas des dispositions relatives aux enfants et à leur éducation dans un tel ménage; pour en expliquer tous les détails il faudrait entreprendre un abrégé de 7e Période. Bornons-nous à raisonner sur le germe proposé, sur l'hypothèse d'une fondation de six Ménages progressifs, dont deux en classe opulente, deux en classe moyenne et deux en classe pauvre. Et supposons ces six Tribus placées tout à coup dans la Civilisation, dans une ville comme Paris ou Londres : quels fruits produira cette innovation domestique si étrangère à nos vieilles coutumes d'incohérence?

Remarquez d'abord que pour fonder ces six Tribus il ne sera pas nécessaire de bouleverser et ensanglanter les Empires, comme il arrive toutes les fois qu'on veut mettre à l'essai les visions des philosophes. Ici l'œuvre sera des plus pacifiques, et au lieu de ravager la terre pour l'honneur des Droits de l'homme, on établira paisiblement les Droits de la femme, en lui affectant trois des six établissements proposés, qui comporteront neuf classes de fortunes dans les deux sexes.

Quant aux résultats que produirait cette inoculation, ce sont des énigmes que je donne à deviner aux curieux, et j'essaie de les mettre sur la voie.

En Économie administrative, quel bénéfice trouverait le souverain à traiter avec une Tribu qui paierait son impôt à jour fixe et sur un simple avis, ou bien à traiter avec vingt familles incohérentes, dont la moitié fraude l'impôt, l'autre moitié ne le paie qu'à force d'être harcelée de garnisaires? On procèderait tout autrement à l'égard d'une Tribu; dans le cas de contravention aux lois, on ne lui infligerait que des peines infamantes, comme de faire enlever son écusson du portail d'entrée. Quel serait pour un roi l'accroissement de revenu et la facilité d'administration dans le cas où tout son royaume s'organiserait en Tribus de cette espèce?

Ne pourrait-il pas, tout en diminuant l'impôt d'un tiers, se trouver plus riche de moitié, soit par l'économie de perception, soit par l'accroissement de produit imposable qui résulterait de cette industrie combinée ?

En Économie domestique, quelle serait la réduction de dépense individuelle? Ne pourrait-on pas, dans les Ménages progressifs, vivre avec 1000 livres de rente beaucoup mieux qu'avec 3000 dans les Ménages incohérents, et éviter en outre les embarras d'approvisionnement, gestion, et autres mesures qui seraient dirigées par le groupe des majordomes de chaque Tribu? Tout homme ou femme qui ne serait pas porté d'inclination à cet emploi de majordome ou aux fonctions d'Économie domestique, ne s'occuperait nullement de ménage, et ne songerait, au sortir de ses travaux, qu'à jouir, en parcourant chaque jour les diverses tables et compagnies de sa Tribu et des Tribus voisines de l'un et l'autre sexe; elles échangeraient leurs invités par compensation. Dès lors les invitations, si dispendieuses parmi nous, ne coûteraient ultérieurement rien aux festoyeurs réciproques. En effet, une Tribu ne gagnerait ni sur ses membres, qu'elle indemnise de chaque repas absenté, ni sur leurs invités qu'elle traite du même prix que les sociétaires; de sorte qu'à tout balancer, chacun pourrait passer son temps en festins donnés ou rendus, sans dépenser une obole de plus que s'il fût resté isolément chez lui. Quant à la chère, j'ai observé qu'elle ne coûterait, par l'effet du travail combiné, que le tiers des peines et dépenses qu'elle coûte dans les ménages incohérents.

(Pour juger de la variété et du charme que présenteraient ces amalgames de convives des diverses Tribus, il faudrait connaître les relations amoureuses et industrielles de la 7e période, dont il serait trop long de donner un aperçu.)

Relativement aux mœurs, on peut entrevoir que dans chaque Tribu, quelque pauvre qu'elle soit, il règne un esprit de corps, une jalousie de l'honneur de la Tribu, et que la 1re des trois classes devient un point de mire pour les deux autres qui se piquent de l'imiter. Cet esprit de corps suffit pour faire disparaître les vices les plus choquants de la populace civilisée, sa grossièreté, sa malpropreté, sa bassesse, et autres défauts par lesquels une Tribu se croirait dégradée, et éliminerait à l'instant celui ou celle qui s'en serait rendu coupable.

Ces résultats seraient dus à la lutte entre les deux sexes. Les

Tribus féminines seraient toujours empressées de se distinguer par la civilité, et compenser le défaut de fortune par l'excès d'urbanité. Un tel esprit est incompatible avec les corporations populaires des Civilisés ; elles manquent des trois véhicules qui tendent à polir l'espèce humaine ; ce sont :

1° *La lutte des corporations féminines contre les masculines.*

2° *L'émulation entre les trois classes d'une même Tribu et des groupes inégaux de chaque classe.*

3° *L'aisance dont jouit le peuple dans la 7e période, où les fonctions subalternes sont trois fois plus lucratives que dans l'Ordre incohérent.*

Les corporations actuelles étant dépourvues de ces trois véhicules, il ne faut pas s'étonner si elles tendent généralement à la grossièreté dans toutes les professions de classe moyenne et inférieure. Cependant on en voit de très pauvres, comme celles des militaires, qui tiennent déjà fortement aux nobles penchants, et sont prêts à sacrifier leur vie pour l'honneur du corps, où ils ne jouissent d'aucun bien-être. Cet enthousiasme commun parmi les soldats dénote quel parti l'on pourrait tirer de l'esprit de corps s'il luttait en progression composée dans les deux sexes, comme il arrive dans la 7e période, où finissent déjà tous les ennuis domestiques et sociaux attachés à la Civilisation.

Parmi les ennuis domestiques il faut placer celui du *service individuel,* qui cesse déjà en 7e période. Les domestiques, en général, n'y sont pas attachés à l'individu, mais à la Tribu ; chacun d'eux s'affectionne aux divers sociétaires dont les caractères sympathisent avec le sien, et cette faculté d'option rend le service agréable pour les supérieurs comme pour les inférieurs ; c'est l'amitié plus que l'intérêt qui les rapproche, et c'est encore un agrément inconnu dans les sociétés à familles, où les domestiques sont généralement ennemis secrets des maîtres. Il en est trois causes principales :

1° *La médiocrité des bénéfices,* qui sont très exigus dans l'Ordre incohérent ; le service, y étant fort compliqué, exige trois fois plus d'agents que dans les Tribus, et leur salaire doit se réduire au tiers de ce qu'il pourrait être dans les Tribus.

2° *L'inconvenance des caractères,* qui rend le supérieur tyrannique et établit dans les rapports mutuels une froideur extrême, augmentée encore par les craintes de larcin et autres défiances qui ne peuvent avoir lieu dans les Tribus.

3° *La multiplicité de fonctions;* elle n'a déjà plus lieu dans les Tribus, où chaque agent se fixe aux seules fonctions convenables à ses goûts, et peut n'embrasser que partiellement l'état domestique. Mais dans l'Ordre actuel, le serviteur, obligé de vaquer à vingt fonctions dont moitié peuvent lui déplaire, s'en prend aux maîtres des dégoûts attachés à son état, et souvent il hait ses maîtres même avant de les connaître.

En résumé, le service domestique, dans les Tribus, offre de nombreux agréments aux valets comme aux maîtres, et c'est en tous points que cet Ordre a la faculté de changer en plaisirs des occupations qui deviennent une source d'ennui dans l'Ordre civilisé.

Les vieillards, spécialement, auraient à se louer de ce nouvel Ordre. Il n'est rien de plus fâcheux que le sort des vieillards et des enfants, dans l'Ordre civilisé; cet Ordre ne comporte pas de fonctions convenables aux deux âges extrêmes, de sorte que l'enfance et la vieillesse sont à charge au corps social. Les enfants néanmoins sont choyés en considération de leurs services futurs; mais les vieillards, de qui l'on n'attend d'autre service que leur héritage, sont méprisés, importuns, persifflés en secret, et poussés dans la tombe. On leur témoigne encore des égards dans les familles riches; mais chez le peuple et chez le paysan, rien n'est plus affligeant que le sort des vieillards. Ils sont avilis, rebutés sans ménagement, et l'ironie générale leur reproche à chaque pas leur inutile existence.

Ces scandales cessent dans le Ménage progressif, où les vieillards ont des fonctions non moins utiles que celles des hommes dans la force de l'âge; ils jouissent dans l'état de santé d'une existence aussi délicieuse que celle de leurs belles années.

Si l'on veut juger combien le Ménage progressif s'adapte merveilleusement aux passions humaines, il faut observer que la nature nous a distribué les divers goûts en proportion et variété convenables à ce nouvel Ordre, et en disproportion constante avec les besoins de l'Ordre civilisé.

En voici une preuve dont j'ai déjà fait usage, et qu'il est bon de reproduire. J'ai dit que la majeure partie des femmes n'a ni goût ni aptitude aux occupations du ménage; la plupart sont déconcertées et harassées par le soin d'une petite famille; quelques-unes, au contraire, se font un jeu de ces travaux domestiques, et y excellent à tel point qu'on les juge capables de conduire une maison de cent personnes. Cependant la Civilisation exigerait chez toutes

les femmes un goût uniforme pour les travaux du ménage qu'elles doivent toutes exercer. D'où vient donc que la nature refuse cette aptitude aux trois quarts d'entre elles? c'est pour garder la proportion convenable à l'Ordre sociétaire, qui emploiera à peine le quart d'entre elles à ces fonctions.

Ajoutons quelque détail qui soit de la compétence des hommes et qui puisse leur faire sentir l'inconvenance des ménages isolés. Je citerai le soin des caves, d'où la nature a exclu les femmes. En conséquence, il serait nécessaire, dans l'Ordre actuel, que tout chef de maison fût initié à l'œnologie, qui est une connaissance difficile à acquérir. A défaut de ce, les trois quarts des ménages riches sont fort mal abreuvés, et, tout en faisant pour les boissons la dépense nécessaire, ils n'ont que des vins frelatés et mal soignés, parce qu'ils sont obligés de s'en rapporter à des marchands de vin qui sont des phénix de fourberie, et à des sommeliers mercenaires qui ne sont habiles que dans l'art de friponner. De là vient que souvent le repas d'un bourgeois qui connaît la manutention des vins est préférable au repas d'un prince qui s'excède en frais pour servir à ses conviés un assortiment de poisons liquides composés par les marchands de vin, et même par les propriétaires, qui, depuis les progrès de l'esprit mercantile, sont devenus aussi droguistes, aussi fourbes que les marchands.

Ces friponneries ne sont pas à craindre pour une Tribu sociétaire; elle a toujours parmi ses membres un comité de cavistes expérimentés, qu'on ne pourrait pas duper, qu'on ne tenterait même pas de surprendre. Dès lors les fournitures de chaque Tribu, les comestibles, boissons et autres objets, sont choisis avec intelligence, et entretenus dans le meilleur ordre, sans que la majorité des sociétaires s'inquiète de cette gestion; car il suffit, pour la surveillance de chaque objet, du comité de fonctionnaires spéciaux, qui trouvent à de telles occupations plaisir, bénéfice et considération.

Si l'on continue l'analyse des inconvénients attachés à notre genre de vie, à nos ménages isolés, on reconnaîtra que tous nos embarras domestiques dérivent d'une seule cause, de l'*incohérence sociale*, qui exigerait dans chaque homme et dans chaque femme toutes sortes de connaissances et de goûts que la nature n'a départis qu'au très petit nombre d'entre nous, afin de ne pas excéder les besoins de l'Ordre sociétaire, qui est notre Destinée, et qui n'emploiera communément que dix personnes là où nous en em-

ployons cent. Il était donc inutile que la nature distribuât à profusion tels penchants ou caractères qui nous paraissent louables, comme celui de ménagère, et qui deviendraient superflus et incommodes dans l'état sociétaire, s'ils étaient aussi multipliés que l'exige l'Ordre civilisé. J'arguerai de cette dissertation pour reproduire une conclusion maintes fois énoncée : c'est qu'il n'y a rien de vicieux dans nos goûts et nos caractères ; ils sont distribués avec la variété et la proportion convenables à nos Destinées futures, et il n'y a de vicieux sur la terre que l'Ordre civilisé et incohérent, qui ne peut aucunement se plier au système de nos passions, toutes adaptées aux besoins de l'Ordre sociétaire, dont on trouve déjà un germe dans le Ménage progressif.

III.

MÉTHODE D'UNION DES SEXES EN SEPTIÈME PÉRIODE (1) [ET NON PAS EN HUITIÈME.]

Dans cette période, si facile à organiser, la liberté amoureuse commence à naître, et transforme en vertus la plupart de nos vices, comme elle transforme en vices la plupart de nos gentillesses. On établit divers grades dans les unions amoureuses; les trois principaux sont :

Les Favoris et Favorites en titre;
Les Géniteurs et Génitrices ;
Les Époux et Épouses.

Les derniers doivent avoir au moins deux enfants l'un de l'autre; les seconds n'en ont qu'un; les premiers n'en ont pas. Ces titres donnent aux conjoints des droits progressifs sur une portion de l'héritage respectif.

Une femme peut avoir à la fois : 1° un Époux dont elle a deux enfants; 2° un Géniteur dont elle n'a qu'un enfant; 3° un Favori qui a vécu avec elle et conservé le titre; plus, de simples possesseurs, qui ne sont rien devant la loi. Cette gradation de titres établit une grande courtoisie et une grande fidélité aux engagements. Une femme peut refuser le titre de Géniteur à un Favori dont elle est enceinte; elle peut, dans les cas de mécontentement, refuser

(1) [Cette période diffère de l'Harmonie en système amoureux comme en système domestique.]

ainsi à ces divers hommes le titre supérieur auquel ils aspirent. Les hommes en agissent de même avec leurs diverses femmes. Cette méthode prévient complètement l'hypocrisie dont le mariage est la source. En Civilisation, l'on obtient tous les droits à perpétuité dès que le lien fatal est formé, et l'on jouit pleinement du fruit de son hypocrisie; de là vient que la plupart des époux et épouses se plaignent au bout de quelques jours d'avoir été ATTRAPÉS, et ils demeurent ATTRAPÉS pour la vie. Ces ATTRAPES n'existent plus en 7e période; les couples ne s'avancent en grades amoureux qu'avec le temps; ils n'ont, au début, d'autre titre que ceux de Favoris et Favorites, dont les droits sont faibles et peuvent être révoqués par l'inconvenance des contractants. L'homme qui désire avoir un enfant ne risque pas d'en être privé par la stérilité d'une épouse exclusive; la femme ne risque point d'être malheureuse à perpétuité par l'hypocrisie d'un époux qui, le lendemain du mariage, se démasque pour joueur, ou brutal, ou jaloux. Enfin, les titres conjugaux ne s'acquièrent que sur des épreuves suffisantes, et, n'étant pas exclusifs, ils ne deviennent pour les conjoints que des appâts de courtoisie et non des moyens de persécution, tels que les donnent le mariage exclusif et l'égalité à laquelle il réduit tous les liens amoureux.

Cette courte digression sur les *Ménages progressifs* ne suffira aucunement à donner une idée de la 7e période ; il faudrait y ajouter entre autres détails une notice sur le *Code amoureux* de cette société et sur sa méthode d'éducation. Je n'entrerai pas dans ces développements ; le peu que j'ai dit sur les Ménages progressifs suffit pour démontrer l'extrême facilité de sortir du labyrinthe civilisé sans secousse politique, sans effort scientifique, mais par une opération purement domestique.

L'affluence de biens que l'on peut entrevoir dans cette facile innovation, me donne lieu d'insister sur deux ridicules déjà signalés : sur l'étourderie des philosophes, qui n'ont jamais su rien innover en affaires domestiques, et sur la duperie générale du sexe masculin, qui laisse perpétuer la servitude conjugale dont il est lui-même victime et dont il ne se console que par le malin plaisir de voir la femme plus asservie et plus malheureuse encore.

Le vil caractère des femmes sauvages et barbares aurait dû prouver aux Civilisés que le bonheur de l'homme, en amour, se proportionne à la liberté dont jouissent les femmes. Cette liberté, en ouvrant la carrière aux plaisirs, l'ouvre de même aux mœurs

honorables qui en font le charme. Quelle hypocrisie dans vos galanteries! Des jeunes gens s'introduisant mielleusement dans les ménages, s'avilissant par des cajoleries qui s'étendent depuis l'époux jusqu'au petit chien; et pourquoi? Pour y jouir d'une femme qui sort des bras du mari, et placer dans les familles des rejetons de souche étrangère. Je veux que l'amour prête des charmes à tant de turpitudes; mais quel rôle odieux quand on l'examine de sangfroid! Et faut-il s'étonner si les amours civilisés finissent d'ordinaire par une glaciale indifférence, quand la satiété vient éclairer les amants sur ces tristes vérités? J'ai pourtant cité la chance la plus brillante de vos amours, *le cocuage*, qui, à le bien examiner, est peut-être aussi ridicule chez l'athlète que chez le patient.

Expliquons cette opinion. Je prétends que le public et le cocu même peuvent s'égayer aux dépens du séducteur, et que le cocuage jette souvent plus de ridicule sur l'amant que sur le mari.

Pour le démontrer, établissons d'abord la hiérarchie du Cocuage et portons dans ce grave débat le flambeau des méthodes analytiques qui, selon les philosophes, sont la route de l'auguste vérité.

On peut distinguer dans le monde cornu neuf degrés de Cocuage, soit parmi les hommes, soit parmi les femmes, car les femmes sont bien plus cocues que les hommes; et si le mari en porte d'aussi hautes que les bois du cerf, on peut dire que celles de la femme s'élèvent à la hauteur des branches d'arbre.

Je me bornerai à citer les trois classes les plus distinctes, savoir : le *Cocu*, le *Cornette* et le *Cornard* (1).

Le *Cocu* proprement dit est un jaloux honorable qui ignore sa disgrâce et se croit seul possesseur de sa femme. Tant que le public entretient son illusion par une louable discrétion, l'on n'est pas fondé à le persifler : peut-il s'irriter d'une offense dont il n'a pas connaissance? Le ridicule est tout au suborneur qui le cajole et fléchit devant celui avec qui il partage sciemment la belle.

2° Le *Cornette* est un mari rassasié des amours du ménage et

(1) [Le tableau complet en contient 64 espèces progressivement distribuées en classes, ordres et genres, depuis le *cocu en herbe* jusqu'au *cocu posthume;* je n'en ai décrit ici que trois espèces, voulant sur ce sujet, comme sur tant d'autres, sonder quels développements il conviendrait de donner au *Traité*.]

qui, voulant prendre ailleurs ses ébats, ferme les yeux sur la conduite de sa femme et l'abandonne franchement aux amateurs, sous la réserve de n'admettre d'elle aucun enfant. Un tel époux ne prête point à la raillerie; il a, au contraire, le droit de gloser sur les cornes d'autrui aussi hardiment que s'il n'en portait pas lui-même.

3° Le *Cornard* est un jaloux ridicule, inconvenant à l'épouse, et bien informé de son infidélité; c'est un furibond qui veut se rebiffer contre l'arrêt du destin, mais qui, résistant avec gaucherie, devient un objet de risée par ses précautions inutiles, sa colère et ses éclats. En fait de cornards, le Georges Dandin de Molière est un modèle accompli.

Parlons du *Cocu* pur et simple, celui de première classe.

Si le point d'honneur en amour consiste dans la possession exclusive, il est évident que le Cocu sauve l'honneur, tandis que son suppléant se laisse blesser sciemment sur le point d'honneur. Il s'humilie jusqu'à entendre sans murmure des menaces dont il est l'objet; car le mari manifeste devant lui l'intentien de pourchasser quiconque tenterait de séduire sa femme. Avili par sa souplesse avec le mari, il l'est encore par sa duperie avec la dame, qui ne manque jamais de lui conter que son époux ne vit point avec elle. Il feint d'y croire pour sauver son amour-propre; mais peut-il ignorer que la femme en pareil cas redouble d'empressement près de l'époux, afin de lui cacher l'intrigue et se mettre à l'abri de soupçon en cas de grossesse? Cette seule considération force la dame à rechercher les faveurs du mari à l'époque même où elle veut céder au galant, dont elle craint les étourderies, et, par prudence, elle ne se livre à l'amant qu'après être nantie des faveurs de l'époux; précaution flatteuse pour le courtisan! situation brillante pour lui! Ces vérités incontestables font grimacer tout *merveilleux* à qui on les expose; on le voit alors bien confus de ses prétendus trophées sur les maris, et convaincu que le point d'honneur n'est point pour lui en pareille affaire.

Et lors même que le mari est un homme bénin qu'on peut élaguer, l'amant ne sait-il pas que cet argus peut revenir à la charge et exiger quand il lui plaît les faveurs de la dame? Eh! quel triomphe que de posséder une femme vivant avec un maître qui peut à volonté jouir d'elle et l'accointer d'autorité civile et religieuse! car, selon *Sanchez* et autres casuistes, chacun des époux pèche mortellement s'il refuse *le devoir* à celui ou celle qui le demande. (Dans cette décision l'Église assure du moins aux femmes l'égalité

de droits, puisqu'elle damne indifféremment le mari ou la femme qui se refuserait au service conjugal. C'est un acte de justice qu'on ne trouve pas chez les philosophes; ils s'inquiètent peu si la femme est dédaignée, et ne lui donnent aucun droit d'exiger le pain quotidien qui est de devoir en ménage.)

Si l'on passe en revue ces prouesses du Cocuage, on n'y découvre que des situations avilissantes pour les petits-maîtres qui en tirent vanité, quand elles ne sont pour la plupart qu'un sujet de honte et n'ont d'autre mérite que de tromper des maris qui ne sont pas sur leurs gardes : mérite qui semblera bien chétif quand on connaîtra des amours plus libres et plus honorables que ceux de la Civilisation.

J'en ai dit assez pour prouver que les Civilisés envisagent toutes choses à contre-sens, témoin ces intrigues de cocuage dont on fait trophée et qui ne sont rien moins que flatteuses pour un homme délicat. On peut présumer de là combien les Civilisés sont sujets à l'erreur sur les questions importantes, puisqu'ils s'abusent à ce point sur les plus simples, comme celles du cocuage. Si nos opinions sur ce sujet sont si peu d'accord avec la raison, c'est que nous cherchons à nous étourdir sur la mesquinerie et la grossièreté des plaisirs que nous présente la Civilisation. Quelle triste opinion vous prendriez de vos amours, si je vous donnais seulement le tableau du monde galant en 7e période, dans ces *Tribus* ou *Ménages progressifs* qui, étant un embryon de l'Ordre combiné, ont déjà comme lui la propriété d'extirper par toute la terre les maladies accidentelles qui apportent tant d'entraves dans les amours des Civilisés, même les plus libres.

L'intérêt, le plaisir et l'équité provoquaient la facile invention des *Ménages progressifs*. Si des procédés aussi simples sont restés longtemps ignorés, c'est par suite de la funeste habitude qu'a prise le genre humain de se reposer de toute amélioration sociale sur les philosophes, qui ne s'évertuent qu'à bouleverser les affaires administratives pour s'y entremettre, et qui ne s'occupent de l'Ordre domestique que pour y resserrer les chaînes du sexe faible. La plupart sont dans l'âge où l'on n'est plus en faveur auprès des femmes; leur unique but est de contenir et abuser une servile ménagère; tout occupé de façonner ce tendron par de cafardes insinuations, ils coordonnent à ce but tous leurs écrits, prêchent l'oppression des femmes, leur vantent le plaisir de s'enterrer vivantes pour embellir la retraite d'un libertin retiré du monde, Il

se coalisent pour priver les jeunes gens d'une liberté dont ils ont tant usé; ils sont cette classe de jaloux cités par Horace, cette vieillesse qui

« Inhabile aux plaisirs dont la jeunesse abuse,
« Blâme en elle un bonheur que l'âge lui refuse. »

Témoin ce J.-J. Rousseau qui déclame pour faire reléguer les femmes dans le ménage, tout en avouant qu'il a été un ardent partisan des courtisanes et des beautés débonnaires, descendant aux détails les plus indiscrets sur les formes de celles qui avaient eu des bontés pour lui. Comment se serait-il procuré ces distractions si toutes les dames avaient suivi ses préceptes et n'eussent vécu que pour un époux? Voilà les philosophes; ils déclament contre les richesses, les honneurs, les plaisirs, et ils s'y jettent à corps perdu, sous prétexte de réformer et moraliser le monde. Tout pétris de cet égoïsme, peuvent-ils accueillir aucune idée, ni former aucun plan favorable aux femmes? Pouvaient-ils se rallier en aucun sens aux vues de Dieu, qui tendent à la justice, c'est-à-dire au bien du sexe faible comme à celui du fort?

IV.

AVILISSEMENT DES FEMMES EN CIVILISATION.

Peut-on voir une ombre de justice dans le sort qui leur est dévolu! La jeune fille n'est-elle pas une marchandise exposée en vente à qui veut en négocier l'acquisition et la propriété exclusive? Le consentement qu'elle donne au lien conjugal n'est-il pas dérisoire et forcé par la tyrannie des préjugés qui l'obsèdent dès son enfance? On veut lui persuader qu'elle porte des chaînes tissues de fleurs; mais peut-elle se faire illusion sur son avilissement, même dans les régions boursoufflées de philosophie, telles que l'Angleterre, où les hommes jouissent du droit de conduire leur femme au marché, la corde au cou, et la livrer comme une bête de somme à qui veut en payer le prix? Sur ce point notre esprit public est-il plus avancé que dans ces siècles grossiers où certain concile de Mâcon, vrai concile de Vandales, mit en délibération si les femmes avaient une âme? et l'affirmative ne passa qu'à une majorité de trois voix. La législation anglaise, tant vantée par les moralistes, accorde

aux hommes divers droits non moins déshonorants pour le sexe ; tel est le droit qu'a l'époux de se faire adjuger un dédommagement pécuniaire aux dépens de l'amant reconnu de son épouse. Les formes sont moins grossières en France, mais l'esclavage est au fond toujours le même. L'on y voit, comme partout, de jeunes filles languir, tomber malades et mourir faute d'une union que la nature commande impérieusement, et que le préjugé leur défend, sous peine de flétrissure, avant qu'elles aient été légalement vendues. Ces évènements, quoique rares, sont encore assez fréquents pour attester l'esclavage du sexe faible, le mépris des volontés de la nature, et l'absence de toute justice à l'égard des femmes.

Parmi les indices qui promettaient d'heureux résultats de l'extension des privilèges féminins, il faut citer l'expérience de tous les pays. On a vu que les nations les meilleures furent toujours celles qui accordèrent aux femmes le plus de liberté ; on l'a vu chez les Barbares et Sauvages comme chez les Civilisés. Les Japonais, qui sont les plus industrieux, les plus braves et les plus honorables d'entre les Barbares, sont aussi les moins jaloux et les plus indulgents pour les femmes ; à tel point que les Magots de la Chine font le voyage du Japon pour s'y livrer à l'amour qui est interdit par leurs hypocrites coutumes.

Les Otahitiens, par la même raison, furent les meilleurs de tous les Sauvages ; aucune horde n'avait poussé si loin l'industrie, eu égard au peu de ressources qu'offrait leur pays. Les Français, qui sont les moins persécuteurs des femmes, sont aussi les meilleurs d'entre les Civilisés, en ce qu'ils sont la nation la plus flexible, celle dont un souverain habile peut tirer en peu de temps le meilleur parti, dans tout emploi ; et malgré quelques défauts, tels que la frivolité, la présomption (1) individuelle et la malpropreté,

(1) Le reproche de présomption n'est point applicable à la nation française, mais seulement aux individus ; la nation, collectivement prise, tombe dans le vice contraire, dans la défiance d'elle-même ; elle croit impossible toute entreprise confiée à elle seule ; le mot, *c'est impossible*, retentit en France dans toutes les bouches, et l'on peut surnommer les Français : *Nation des impossibles*. Ils n'admirent et n'estiment que les étrangers ; tout savant ou artiste a double valeur en France s'il est étranger. Aucune nation ne se plaît tant à molester ses grands hommes de leur vivant ; la France est l'enfer des savants. Il n'en est pas de même des autres contrées qui divinisent tout ce qu'elles ont produit. En Allemagne tout écrivain passe de son vivant pour un grand homme ; au moindre

ils sont pourtant la première nation civilisée, par le seul fait de la flexibilité, qui est le caractère le plus opposé à celui des Barbares.

On peut de même observer que les plus vicieuses nations ont toujours été celles qui asservissaient davantage les femmes : témoin les Chinois qui sont la lie du globe, le plus fourbe, le plus lâche, le plus affamé de tous les peuples industrieux ; aussi sont-ils les plus jaloux et les plus intolérants sur l'amour. Parmi les Civilisés modernes, les moins indulgents pour le sexe ont été les Espagnols ; aussi sont-ils restés en arrière des autres Européens et n'ont-ils eu aucun lustre dans les sciences ni les arts. Quant aux hordes sauvages, leur examen prouverait que les plus vicieuses sont encore celles qui ont le moins d'égards pour le sexe faible et chez qui la condition des femmes est la plus malheureuse.

En thèse générale : *Les progrès sociaux et changements de Période s'opèrent en raison du progrès des femmes vers la liberté, et les décadences d'Ordre social s'opèrent en raison du décroissement de la liberté des femmes.*

succès on lui prodigue l'épithète de *célèbre*. Quant à la nation française, loin d'être présomptueuse, elle se prête à applaudir et imiter les vices des étrangers ; aussi a-t-on vu, en 1787, l'ancienne cour vouloir introduire dans la discipline militaire le noble usage des coups de bâton, pour imiter les Prussiens dont elle s'était infatuée. Eh ! que de modes ridicules n'a-t-on pas empruntées des Anglais, dont la cour était de même engouée ! Enfin les Français sont modestes, même à la guerre, où leurs succès nombreux pourraient leur inspirer de la présomption. L'on en a vu la preuve dans la dernière campagne, où les Prussiens s'abandonnaient aux fanfaronnades les plus indécentes ; il semblait, d'après les diatribes imprimées à Berlin, qu'une apparition, qu'un souffle des légions prussiennes allait anéantir l'armée française, qui s'avançait sans aucune jactance, et sans que les feuilles françaises fissent entendre la moindre rodomontade. Ces particularités prouvent assez que la nation française n'est pas atteinte de présomption, mais du caractère opposé, qui est la défiance de soi-même et l'admiration des étrangers. Aussi nul peuple n'est-il plus hospitalier et plus honorable envers ses ennemis vaincus. Cependant les individus sont présomptueux et font étalage de ce vice, par leurs manières précieuses et leur ton de suffisance, par leur habitude de raillerie et de jeux de mots. D'où vient donc ce contraste entre le caractère présomptueux des individus et le caractère modeste, flexible de la nation ? J'en pourrais indiquer la cause et le remède, mais toutes vérités ne sont pas bonnes à dire.

D'autres évènements influent sur ces vicissitudes politiques; mais il n'est aucune cause qui produise aussi rapidement le progrès ou le déclin social que le changement du sort des femmes. J'ai déjà dit que la seule adoption des sérails fermés nous rendrait en peu de temps Barbares, et la seule ouverture des sérails ferait passer les Barbares à la Civilisation. En résumé, *l'extension des privilèges des femmes est le principe général de tous progrès sociaux.*

CORRECTIFS QUI AURAIENT CONDUIT EN 6e PÉRIODE :

Majorité amoureuse, corporations amoureuses, leurs résultats (1).

V.

MAJORITÉ AMOUREUSE.

Un très grand malheur pour notre globe, c'est que parmi les souverains civilisés il ne se soit pas rencontré un seul ami des femmes, c'est-à-dire un prince juste envers les femmes. Quelques-uns ont été galants, mais il y a loin de la galanterie à l'équité dont je vais indiquer deux dispositions. Elles pourront sembler des germes de désordre, jusqu'à ce qu'on en connaisse l'influence.

La première mesure d'équité à l'égard des femmes, ç'aurait été de leur accorder une *Majorité amoureuse;* de les affranchir à un certain âge de l'humiliation d'être exposées en vente, et obligées de se priver d'hommes jusqu'à ce qu'un inconnu vienne les marchander et les épouser. J'estime qu'on aurait dû déclarer les femmes émancipées ou affranchies à l'âge de 18 ans, sauf les règlements convenables sur l'exercice de leurs amours.

A l'âge de 18 ans, une femme a passé 4 ans en pleine puberté; c'est, je pense, un délai suffisant pour que les hommes de la ville ou du canton aient eu le temps de réfléchir ou d'opter pour la prendre ou laisser.

Puisque les hommes veulent, d'après la loi du plus fort, qu'on

(1) [Répétons que les dispositions suivantes ne sont pas d'Harmonie et concernent les 6e et 7e Lymbes, ou sociétés moyennes entre l'Harmonie et la Civilisation.]

interdise la jouissance à toute fille, pour réserver ses prémices au premier malotru qui viendra la marchander, ne doit-on pas assigner un sort à celles qui définitivement ne trouvent pas d'acquéreur? Ne doit-on pas, après un essai de plusieurs années, les mettre en circulation, les autoriser à se pourvoir comme il leur plaira, et prendre légalement des amants, *qu'elles prennent de même sans cette permission?* Celle qui n'a pas trouvé un mari pendant 4 ans d'exposition dans les bals et promenades, les grand'messes et sermons, risque fort de n'en trouver jamais; les motifs qui ont écarté les maris subsisteront après comme avant les 4 ans d'épreuve. D'ailleurs, si le mariage est utile en Civilisation, il convient d'y exciter les hommes, par la crainte de perdre les prémices des femmes qu'ils laisseraient chômer au delà de 18 ans.

Il serait d'autant plus sage de prendre un parti à l'égard des filles délaissées, que ce sont pour l'ordinaire les plus belles, les plus aptes à procréer de beaux enfants. On voit une multitude de belles femmes rester vacantes, parce que leur beauté est un épouvantail pour les hommes qui redoutent le cocuage et font du mariage un calcul de raison, de jalousie et d'avarice. Ce machiavélisme conjugal fait chômer les demoiselles les plus distinguées, les plus capables de conduire un ménage. Il n'est rien de plus révoltant que de voir ces malheureuses filles dédaignées, parce qu'elles n'ont pas le poids de l'or en leur faveur. Eh! comment leurs parents, qui les ont *sur les bras*, n'ont-ils pas avisé à proposer la réforme de coutumes si préjudiciables aux familles peu fortunées, qui sont les plus nombreuses et les plus dignes de protection?

D'après ces considérations, l'on devrait, en Civilisation, distinguer les femmes en deux classes : les *Jouvencelles*, au-dessous de 18 ans, et les *Émancipées*, au-dessus de 18 ans. Elles acquerraient dès cet âge le droit de prendre des amants, sauf les lois à faire sur le sort des enfants qui naîtraient de pareilles unions. (J'indiquerai ces lois dans un traité de 6e Période, car ceci est mesure de 6e Période.)

L'opinion s'unissait à la justice pour réclamer cette mesure. On sait que les jeunes filles qui atteignent vingt ans sans être mariées sont ridiculisées par les hommes. On se moque de leur abandon; elles sont criblées de sarcasmes et de quolibets, et forcées par l'opinion à contrevenir à la loi en prenant secrètement des amants. Les hommes sont si médisants, si injustes à l'égard des femmes,

qu'ils les persifflent dans tous les cas, soit qu'elles aient gardé, soit qu'elles aient perdu leur virginité après l'âge où ce fardeau devient trop pénible à porter.

Quels étaient les risques d'accorder aux femmes une liberté amoureuse après l'âge de 18 ans, et quels avantages a-t-on retiré du système oppressif des philosophes? Avec leur méthode d'éducation cafarde, qui donne aux demoiselles une insouciance affectée pour l'amour, ils ne sont parvenus qu'à organiser le *Cocuage universel*. Dès lors tout autre système plus conforme au vœu de la nature ne produirait guère plus de cocus qu'on n'en voit aujourd'hui. Eh! ne valait-il pas mieux, cornes pour cornes, essayer un ordre moins oppressif, moins avilissant pour les femmes? sans doute, car la liberté amoureuse développe de précieuses qualités chez les classes qui en jouissent le plus; ce sont *les Dames de haut parage, les Courtisanes de bon ton et les petites Bourgeoises non mariées*.

C'est parmi ces trois classes de femmes qu'on aperçoit les plus heureux développements; leurs qualités réunies composeraient la perfection. En effet :

Les Dames de cour, j'entends celles qui sont galantes, ont des manières franches, aisées, un ton expansif qui inspire l'amitié. Elles séduisent tout à coup celui qui les voit pour la première fois; il croit trouver des femmes au-dessus de la nature humaine, tant elles diffèrent des bourgeoises, qui sont des mécaniques à mensonges, des âmes étroites, où l'amour règne exclusivement et ne laisse d'accès à aucune autre passion; elles sont de glace pour l'amitié, le goût des arts et autres nobles affections. Sans doute les dames de cour ont aussi leurs côtés vicieux; mais elles donnent à l'intrigue des teintes variées, du naturel et de la magnanimité. Eh! peut-on les blâmer de savoir embellir le vice, puisqu'il doit seul régner en Civilisation?

Les Courtisanes de bon ton, à part certain manège que nécessite leur genre de commerce, sont remplies de nobles qualités; obligeantes, charitables, cordiales, leur caractère serait sublime si elles avaient de bonnes rentes; témoin celui de Ninon. Elles perdent, par l'habitude du plaisir, cet esprit cauteleux, ces arrière-pensées toutes charnelles qu'on remarque dans les bourgeoises pétries de morale, dans ces ménagères qui, à travers leur étalage de sentiment, laissent percer à chaque instant une sensualité qu'elles s'obstinent à nier, sensualité qui ne dépare point une

femme quand elle est en balance avec les affections de l'âme, comme il arrive chez les dames franchement galantes.

Les petites Bourgeoises, boutiquières,ouvrières, etc., sont, avant le mariage, une classe de femmes entièrement libres, surtout dans les grandes villes. Elles ont des amants affichés à la barbe de père et mère, elles en ont à rechange en toute occasion, enfin elles jouissent à profusion de ce qui est refusé aux demoiselles d'un rang supérieur (1); elles passent leur jeunesse à voltiger d'homme en homme, elles n'en sont que plus intelligentes au travail et plus habiles à trouver quelque innocent qui les épouse quand elles sont sur le retour. On doit blâmer sans doute leur manie de dissimulation perpétuelle, manie qu'il faut attribuer au mauvais ton des hommes de classe moyenne qui les entourent. Du reste, elles ont d'heureuses dispositions; elles sont surtout d'exellentes ménagères, bien préférables aux Agnès du premier étage.

En résumé : l'on élèverait à la perfection le caractère féminin si l'on pouvait réunir les qualités des trois classes de femmes que j'ai citées; et tel serait l'effet d'un Ordre social où le sexe féminin jouirait pleinement de la liberté amoureuse. En voulant n'atteindre qu'un but, celui de *ménagère*, vous manquez tout pour avoir trop peu désiré; vos jeunes filles boursoufflées de préjugés et de philosophie sont des êtres dénaturés toujours rongés de désirs; elles ont l'esprit en distraction continuelle, travaillent avec dégoût, effleurent les arts qu'on leur enseigne, oublient après le mariage tout ce qu'elles ont appris, et deviennent bientôt de mauvaises ménagères pour peu que l'époux n'ait pas l'habileté de les conduire à la guide. Le monde les éblouit, les entraîne d'autant plus vite qu'elles n'en ont aucune expérience, tandis qu'une femme déjà exercée avant le mariage sera moins infatuée du plaisir, et, connaissant les astuces des galants, elle s'attachera d'autant mieux au ménage et au mari, qu'elle considérera comme protecteur contre la persécution masculine. Si elle prend des suppléants, ce sera

(1) C'est une déplorable et bizarre persécution que celle qu'éprouvent les demoiselles dites *comme il faut;* elles voient dans leur ville, dans leur maison, sous leur croisée, les petites Bourgeoises prendre leurs ébats, se bercer dans les amours qu'on leur interdit. Pourquoi cette bigarrure de mœurs dans la Civilisation, et quelles raisons allègueront les philosophes pour prouver qu'on n'aurait pas dû essayer de généraliser cette liberté amoureuse, qui ne produit que de bons effets parmi les classes de femmes qui en jouissent?

par délassement plutôt que par passion; dans ses amours elle ne perdra point de vue les intérêts du ménage, et adoucira, autant que possible, la disgrâce inévitable du cocuage. De telles femmes conviennent éminemment aux hommes insouciants, aux maris de bonne pâte, à qui il faut une épouse impérieuse, une *virago* qui sache tenir le gouvernail du ménage et *porter les culottes*. Une telle épouse fait le bonheur d'un homme faible; il obtient d'elle le véritable amour conjugal, qui n'est autre chose qu'une ligue d'intérêts entre les époux, une coalition contre les perfidies sociales.

Combien est-il d'autres classes d'hommes qui ne sauraient s'accommoder de ces femmes emmiellées de préjugés, de ces automates philosophiques dont le caractère est une énigme impénétrable, et qui, avec leur ingénuité simulée, excitent la défiance des philosophes même! Ils savent mieux que personne combien l'on doit peu compter sur cet air de candeur que l'éducation donne aux jeunes filles. Toute dame d'une conduite licencieuse a paru aussi candide qu'une autre avant son mariage; ce vernis de chasteté est un masque qui n'en impose à aucun homme, n'accélère point les mariages et n'aboutit qu'à exercer les femmes à la dissimulation. On sait qu'un souffle de l'amour leur créera des passions et développera en elles un caractère encore inconnu, et dont la bonté ou la malice est une énigme impénétrable même aux hommes exercés. Bref, ce galimatias d'éducation philosophique n'est qu'un cercle vicieux comme tous les usages civilisés, et n'aboutit qu'à jeter tous les époux dans la disgrâce qu'ils veulent éviter. Ce qui désoriente les philosophes, c'est de voir qu'on n'arrive de toutes manières qu'à ce cocuage objet de leur effroi; aussi ces savants varient-ils chaque jour dans leurs systèmes d'éducation, sans autre résultat que de masquer et non pas de changer les penchants des jeunes filles.

« Naturam expellas furcâ, tamen usquè recurret. »

Ils s'alarment si l'on élève les femmes à la culture des sciences ou des arts; ils ne voudraient chez les jeunes personnes d'autre goût que celui d'*écumer le pot au feu;* telles sont leurs propres paroles, qu'ils font entendre jusque sur les théâtres. Ils ne sont occupés qu'à contrarier l'amour du plaisir; ils n'entrevoient que des cornes dans l'avenir; ils sont hargneux et tracassiers sur les goûts des femmes, ombrageux comme les eunuques autour des odalisques.

Eh! quand on parviendrait à débrouiller leurs systèmes d'éducation, qui varient chaque jour (puisqu'il paraît chaque jour de nouveaux traités de morale qui ne sont jamais d'accord avec les précédents), quel fruit en retirerait-on pour l'avantage des jeunes filles? Voit-on se marier celles qui sont boursoufflées de préceptes [et non d'argent]? Non, elles restent vacantes avec leurs vertus. Il n'y a que deux leviers qui décident les mariages en Civilisation: ce sont la fortune et l'intrigue. Les pères ne l'ignorent pas; aussi sont-ils plus en peine de doter leurs filles que de les éduquer. Quant à l'intrigue, les pères n'excellent pas sur ce point, et, malgré les cajoleries qu'ils emploient auprès des hommes à marier, ils sont déjoués par toute fille un peu manégée qui sait elle-même conduire l'intrigue et mettre en jeu d'autres batteries que les vertus. Ces filles expérimentées ont l'art de souffler les bons partis aux pudibondes et de faire de bons mariages sans l'entremise de personne, tandis que le mariage des Agnès exige l'entremise scandaleuse des commères, parents, notaires et philosophes, qui se mettent aux trousses d'un jeune homme pour le sermonner et le pousser dans le piège, comme on voit les bouchers et leurs chiens entourer et pousser le bœuf dans la tuerie où il refuse d'entrer.

Ainsi se machinent les mariages; les hommes ne s'y prennent qu'autant qu'ils sont cernés d'embûches, harcelés de solliciteurs et de moralistes. On ne serait pas si rétif si le mariage était vraiment le gage du bonheur, comme il l'est pour ceux qui épousent une femme opulente.

Comment un siècle si enclin aux expériences de toute espèce, un siècle qui a eu l'audace de renverser le trône et les autels, a-t-il fléchi si servilement devant les préjugés amoureux, les seuls dont l'attaque eût pu produire quelque bien, et comment n'a-t-on pas songé à essayer sur ce point les systèmes de liberté dont on a tant abusé? Tout invitait à en éprouver l'effet sur les amours, puisque le bonheur des hommes se proportionne à la liberté dont jouissent les femmes. En effet, supposons qu'on pût inventer un moyen de réduire toutes les femmes, sans exception, à cette chasteté qu'on exige d'elles, de manière que nulle femme ne pût se livrer à l'amour avant le mariage, ni posséder après le mariage d'autre homme que son mari; il résulterait de là que chaque homme ne pourrait avoir dans tout le cours de sa vie que la ménagère qu'il aurait épousée. Or, quelle serait l'opinion des hommes sur cette perspective d'être réduits pour toute leur vie à ne jouir

que d'une épouse qui pourra leur déplaire dès le lendemain du mariage? Certes, chaque homme individuellement opinerait à étouffer l'auteur d'une pareille invention, qui menacerait d'anéantir la galanterie, et les plus ardents ennemis d'un tel ordre seraient les philosophes, qui sont fortement adonnés à la séduction et à l'adultère; d'où l'on voit que tous les hommes sont personnellement ennemis de leurs maximes de chasteté, et que le bonheur du sexe masculin s'établit en proportion de la résistance des femmes aux préceptes de fidélité conjugale. Leur observance rigoureuse causerait le désespoir de tous les hommes *individuellement*, sans en excepter les philosophes, qui, étant plus séducteurs que d'autres, seraient les plus confondus par le triomphe de leurs maximes amoureuses, comme ils le furent, en 1789, par l'épreuve de leurs systèmes administratifs.

Une autre conclusion que l'on peut tirer du débat qui nous occupe, c'est que les Civilisés sont dans une ignorance absolue sur l'emploi des passions dans le système moral; car en adoptant la modification proposée à l'égard des femmes, la distinction de *Minorité* et *Majorité amoureuse*, on arrivait à plusieurs résultats excessivement avantageux au bien des bonnes mœurs civilisées. Entre autres abus qu'on aurait extirpés, je citerai la CONFUSION AMOUREUSE, qui est un des seize caractères de Civilisation. Je vais la mettre en parallèle avec les CORPORATIONS AMOUREUSES; elles sont un caractère de la 6e période, dont chacun goûtera les tableaux, parce qu'elle est la plus voisine de la nôtre et la plus intelligible pour les Civilisés, dont elle conserve encore divers usages domestiques, tels que le ménage incohérent.

VI.

CORPORATIONS AMOUREUSES.

Sous le nom de *Confusion amoureuse*, je désigne l'usage où nous sommes de n'admettre aucune gradation de vice ni de vertu dans les amours; par exemple, s'agit-il d'adultère, toute infidélité conjugale est également coupable aux yeux des philosophes, et ils appellent sur une femme les foudres du ciel et de la terre pour la faute la plus légère. Cependant il est une gradation de délit dans l'adultère comme partout; les accointances avec une

femme stérile ou avec une femme déjà enceinte, enfin toute copulation dont il ne résulte pas de grossesse, ne sont-elles pas des peccadilles, surtout quand l'adultère est conditionnel, toléré tacitement par l'époux ? Il faut donc distinguer ces diverses nuances de délit d'avec l'adultère vraiment coupable, comme celui qui cause la désunion des ménages ou qui y introduit des rejetons hétérogènes. En refusant d'admettre ces distinctions, en voulant confondre et condamner en masse tous les genres d'adultère, on les a tous rendus excusables, on a fait porter sur tous l'indulgence qui est due à quelques-uns. L'opinion révoltée a combattu les persécuteurs par le ridicule, et, sous le nom de COCUAGE, on est parvenu à excuser et favoriser des perfidies odieuses, que la législation confond avec des délits très minimes.

L'on a donc manqué le but par excès d'injustice et d'oppression ; l'on n'a réussi qu'à faire triompher en amour la fausseté et la dépravation. Si tout plaisir, hors du mariage, est un crime selon les philosophes, il devient nécessaire de tout nier et de tromper sans cesse ; de là vient que chaque femme et chaque fille se donnent pour des modèles de fidélité ou de continence ; mais pour peu qu'on admît des gradations de vertu et de vice, en affaires galantes, on verrait naître des mœurs loyales et favorables à la vérité comme aux plaisirs.

En admettant la distinction de Minorité et Majorité amoureuse, les femmes émancipées après l'âge de 18 ans doivent se classer en trois corporations principales, savoir :

1° *Les Epouses*, qui n'ont qu'un seul homme à perpétuité, selon la méthode civilisée ;

2° *Les Damoiselles ou demi-Dames*, qui peuvent changer de possesseurs, pourvu qu'elles les prennent successivement, un seul à la fois, et que la séparation s'opère avec régularité ;

3° *Les Galantes*, dont les statuts sont moins rigoureux encore.

Chacune de ces trois classes se subdivise en trois genres ou nuances distingués par des tableaux nominaux dans chaque ville ou canton. Toute femme change à volonté de corporation.

Cet ordre de choses (dont les dispositions accessoires seraient trop longues à indiquer) réaliserait la plupart des réformes qu'on tente vainement aujourd'hui dans le système amoureux ; par exemple, il préviendrait la séduction et le délaissement des jeunes

filles. Si l'on en voit un si grand nombre végéter toute leur vie en attendant un mari, ou donner dans la débauche, c'est parce que les hommes ont la faculté d'abuser par des délais celles qu'ils courtisent, et parce qu'elles n'entrevoient pas de terme à leur désolant célibat; mais ce terme une fois fixé à 18 ans, un séducteur n'aurait pas de chances pour abuser une fille; si elle cédait, elle serait rejetée ou suspectée ignominieusement par le corps des Jouvencelles; elle se soutiendrait encore par la certitude de n'attendre que jusqu'à 18 ans. A cette époque, les prétendants seraient obligés de se prononcer, à défaut de quoi la Jouvencelle, pour ne pas perdre sa belle jeunesse, prendrait parti dans le corps des Damoiselles, et, en acquérant le droit de prendre un possesseur, elle ne choisirait sûrement pas celui qui l'aurait leurrée d'un espoir de mariage ; c'est une supercherie que les jeunes filles ne pardonnent pas.

Alors on verrait l'adultère ou cocuage réduit à très peu de chose; un séducteur aurait peu de succès auprès des femmes mariées, car elles risqueraient d'être suspectées même sans preuves matérielles, et classées dans le tableau des douteuses, ou dans celui de infidèles, si le délit était constaté. Les épouses se trouveraient surveillées par les deux corps des Damoiselles et des Galantes ; dès lors une femme n'oserait former le nœud conjugal qu'avec un penchant décidé pour la fidélité. En conséquence, on ne se marierait que fort tard, dans l'âge du calme des passions, et le mariage se trouverait ramené à son but, qui est d'être l'appui de la vieillesse : c'est une retraite du monde, un lien de raison, fait pour les gens âgés et non pour la jeunesse.

Alors se dissiperait le préjugé qui attache du ridicule à épouser des filles déjà possédées par autrui. Les Damoiselles ne seraient aucunement dégradées pour avoir eu des amants, puisqu'elles auraient attendu. pour en prendre, l'âge de dix-huit ans exigé par les lois. On les épouserait sans plus de scrupule qu'on n'en a d'épouser une veuve qui a des enfants. Si c'est un affront que d'être second possesseur en mariage, pourquoi les hommes sont-ils si friands d'épouser une veuve riche et se charger de l'éducation des enfants d'autrui, enfants qui peuvent provenir de différents pères, si la veuve a été galante? On passe sur toutes ces considérations, tandis qu'on se croirait compromis d'épouser une fille qui n'a été que galante, sans avoir eu d'enfants. D'après cela, nos idées sur l'honneur et la vertu des femmes ne sont que des préjugés

qui varient au gré de la législation. Il suffirait d'une loi pour rallier l'opinion à la nature, et mettre au rang des plaisirs décents ces galanteries qu'il est ridicule de déclarer vice chez les femmes quand on les déclare gentillesse chez les hommes. Dès lors les hommes ne peuvent atteindre à la gentillesse qu'autant que les femmes veulent bien se livrer au vice : plaisante contradiction, qui, au reste, n'est pas plus plaisante que nos coutumes et nos opinions civilisées (1).

(1) L'adultère est déclaré crime, et pourtant un homme jouit dans la bonne société d'une considération proportionnée au nombre de ses adultères connus et affichés. On admire, on prône un Richelieu, un Alcibiade, qui ont suborné une infinité de femmes mariées; mais quel cas fait-on d'un homme qui, voulant obéir aux lois et à la religion, conserve sa virginité pour l'apporter en cadeau de noces à sa femme? Un tel homme est persifflé par tout le monde. En fait d'adultère comme de duel, la loi est neutralisée par l'opinion, qui n'est favorable qu'aux supercheries amoureuses et même au dévergondage. En effet, on note d'infamie une pauvre fille qui se laisse faire un enfant sans la permission de la municipalité, on la déclare coupable lors même qu'elle a été fidèle à son amant; mais comparez la conduite de cette jeune fille avec celle des honnêtes femmes! Or, qu'est-ce qu'une honnête femme en France? C'est une dame qui a communément trois hommes à la fois, savoir : le mari, l'amant en pied et quelque ancien titulaire qui revient de temps à autre user de ses droits, à titre d'ami de la maison, le tout sans compter les passades. En menant ce train de vie, elle obtient de plein droit un brevet d'honnête femme. Soit dit, sans blâmer les dames qui se divertissent, elles n'auront jamais tant d'amants que leurs maris ont de maîtresses avant et après le mariage.

L'opinion, si ridicule par ses injustices, l'est encore plus par ses contradictions; témoin les filles enceintes. On leur fait un crime de la grossesse et un crime de l'avortement volontaire; cependant, si elles tiennent à l'honneur, elles doivent aviser aux moyens de conserver l'honneur en effaçant les traces de leur faiblesse. Ce ne sont donc point les filles qui sont blâmables de se faire avorter dans le commencement de la grossesse où le fœtus n'est pas vivant, c'est l'opinion qui est ridicule de déclarer l'honneur perdu pour l'action très innocente de faire un enfant. Les coutumes, en Suède, sont sur ce point bien plus sensées que dans le reste de l'Europe; elles ne déshonorent point une fille enceinte, et de plus, elles défendent aux maîtres de renvoyer, pour cause de grossesse, une fille domestique à qui l'on n'aurait pas d'autre délit à reprocher. Coutume très sage dans un pays qui a besoin de population.

Mais à quoi servirait de s'appesantir sur les ridicules de nos opinions?

Alors s'affaibliraient l'égoïsme et l'esprit servile qu'engendre l'état conjugal. Il corrompt principalement le caractère des femmes : elles adoptent tous les vices d'un époux sans adopter ses bonnes qualités, résultat nécessaire de la souplesse qu'on leur inspire. Mariez une jeune Agnès à Robespierre (1), elle sera le mois suivant aussi féroce que lui, elle le flattera dans tous ses crimes. Ce penchant servile des épouses serait corrigé par la rivalité des Damoiselles, qui auraient pour esprit dominant de ne s'identifier aux mœurs d'aucun homme, puisqu'elles en pourraient changer ; de n'affecter qu'un caractère noble et indépendant (2), et de s'éloigner en tout point des vices inhérents à l'état conjugal ; entre autres, de l'égoïsme que le mariage élève au plus haut degré : aussi les gens mariés sont-ils atteints d'une prodigieuse méfiance contre leurs semblables. Rien de plus difficile que d'assembler et faire vivre en ménage deux couples d'époux. L'incompatibilité s'étend des maîtres aux serviteurs, et dans tout ménage on répugne très fortement à prendre en domesticité un couple marié. C'est qu'on n'ignore pas que l'esprit conjugal opère une ligue des époux contre tout ce qui les entoure, qu'il étouffe les passions nobles et les idées libérales ; de là vient que la classe des gens mariés est toujours la plus astucieuse, la plus indifférente aux malheurs publics ou particuliers, et leur esprit anti-social est si bien reconnu qu'on croit faire un grand éloge d'un homme en disant : le mariage ne l'a point changé ; il a conservé le caractère aimable d'un garçon.

Alors on verrait les renommées de vertu et de vice réduites à leur juste valeur. J'ai observé que nos coutumes ne distinguent aucune gradation de vice ; chaque femme est obligée de feindre la vertu, et dans ces prétentions confuses l'avantage est tout entier

Personne ne les a mieux jugées que les prôneurs mêmes qui, ne voyant aucun moyen de concilier la Civilisation et la raison, ont pris à cet égard la tactique des charlatans ; c'est de vanter outre mesure leur orviétan, leur Civilisation. Quelque rabais qu'on fasse sur le mérite de cette drogue, c'est lui accorder toujours trop de valeur, puisqu'elle n'en a aucune. Ainsi ont calculé les philosophes, quand ils ont imaginé de nous dire que la société civilisée était la perfection du perfectionnement de la perfectibilité.

(1) Un des Exemplaires annotés porte en marge [fidélité simple].

(2) En marge [balance par esprit de corps].

du côté des dames les plus licencieuses, parce qu'elles rabattent sur le nombre des amants qu'elles ont possédés. Combien voit-on d'honnêtes femmes qui ont joui d'une vingtaine d'hommes, et qui, dans leurs adroites confidences, se font passer pour n'en avoir eu qu'une demi-douzaine? tandis qu'une malheureuse qui n'en aura eu que deux ou trois, est diffamée plus que celles qui ont bravé la critique. Cette confusion serait débrouillée par la distinction des femmes en diverses corporations, assorties aux divers caractères. Je répète que ces trois confréries amoureuses, dont j'ai fait mention, seraient subdivisées en neuf genres accessoires, afin d'éviter autant que possible toute confusion; et de même qu'il y aurait trois tableaux d'Épouses *constantes, douteuses* et *infidèles*, il y aurait aussi trois tableaux de Damoiselles et trois tableaux de Galantes. Cette méthode se rallierait à l'Ordre des Séries passionnées dont j'ai donné la définition dans la note A; et comme il faut placer aux extrémités de chaque Série deux groupes de transition, ces groupes seraient ceux des *Jouvencelles* et des *Indépendantes*, dont les unes n'ont aucun exercice de l'amour sensuel, et les autres n'observent aucun statut dans l'exercice de cette passion.

Un tel Ordre est le moindre des développements réguliers qu'on puisse donner aux relations amoureuses; tout système qui restreint davantage les passions tombe nécessairement dans les vices d'égalité et de confusion philosophiques dont nous voyons aujourd'hui les odieux résultats.

VII.

VICES DU SYSTÈME OPPRESSIF DES AMOURS.

Il est à remarquer que, dans le désordre actuel des coutumes amoureuses, les femmes ont obtenu le seul privilège qui devrait leur être refusé : celui de faire accepter à l'époux un enfant qui n'est pas de lui et sur le front duquel la nature a écrit le nom du véritable père. Ainsi, dans le seul cas où la femme soit coupable, elle jouit de la haute protection des lois, et, dans le seul cas où l'homme soit vraiment outragé, l'opinion et la loi sont d'accord pour aggraver son affront. Eh ! comment les Civilisés, si persécuteurs quand il s'agit des plaisirs de leurs femmes, s'accordent-ils

si débonnairement à courber leur front sous le joug, à héberger un fruit d'adultère évident, à l'associer dans leur nom et leurs biens, quand ils devraient l'envoyer aux enfants trouvés? Voilà donc les vœux de la philosophie accomplis! C'est vraiment dans le mariage que les hommes forment une famille de frères où les biens sont communs à l'enfant du voisin comme au nôtre. La générosité de ces honnêtes maris civilisés sera dans l'avenir un sujet de rire interminable, et il faudra bien quelques pages divertissantes comme celles-là pour aider à soutenir la lecture de nos annales, si souvent écrites en lettres de sang.

Cette tolérance des maris sur l'offense la plus coupable s'accorde bien avec l'inconséquence générale qui règne en affaires amoureuses. Elle est à tel point qu'on voit la religion et les théâtres prêcher publiquement des mœurs contradictoires; à côté d'un temple où l'on enseigne l'horreur des intrigues galantes et des voluptés, on voit un cirque où l'on ne forme l'auditoire qu'à l'exercice des ruses galantes et à la recherche des voluptés. La jeune femme qui vient d'entendre un sermon sur le respect dû aux époux et aux supérieurs, ira l'heure suivante au théâtre, y prendre des leçons sur l'art de tromper un mari, un tuteur ou autre argus : et Dieu sait laquelle des deux leçons fructifie le mieux. Ces contradictions scandaleuses se répètent dans tout le mécanisme civilisé; et lorsqu'on observe de sangfroid tant de bizarreries, ne doit-on pas penser que la Civilisation tout entière est une société de fous, d'autant plus fous qu'ils connaissent le principe d'amélioration sociale et se refusent à en faire usage? Ils savent que l'on ne s'est avancé de la Barbarie à la Civilisation que par l'adoucissement de la servitude des femmes; cette notion expérimentale les induisait à donner plus d'extension aux privilèges féminins; de là serait résulté une entrée en 6[e] période, puis en 7[e], par la liberté complète des femmes. D'où l'on voit que la route des progrès sociaux était facile et connue, et qu'on y serait entré dès l'instant où l'on aurait voulu s'écarter du système oppresseur des philosophes à l'égard des femmes. Ne savent-ils pas par eux-mêmes que la fidélité perpétuelle en amour est contraire à la nature humaine; que si l'on peut amener à de telles mœurs quelques benets de l'un ou de l'autre sexe, on n'y réduira jamais la masse des hommes ni des femmes, et que, dès lors, toute législation qui exige des caractères si incompatibles avec les passions ne peut produire que des ridicules spéculatifs et des désordres pratiques, puisque tout le corps

social sera tacitement ligué pour autoriser les infractions? N'est-ce pas là le résultat du système amoureux qui domine depuis 2500 ans? Il n'est qu'une continuation des mœurs oppressives qui régnaient dans les âges obscurs, mœurs qu'il devient ridicule d'exiger dans un siècle où l'on se vante de raison et de respect pour les vœux de la nature.

Que les anciens philosophes de la Grèce et de Rome aient dédaigné les intérêts des femmes, il n'y a rien d'étonnant, puisque ces rhéteurs étaient tous des partisans outrés de la pédérastie qu'ils avaient mise en grand honneur dans la belle Antiquité. Ils jetaient du ridicule sur la fréquentation des femmes; cette passion était considérée comme déshonorante. Le code de Lycurgue excitait les jeunes gens à l'amour sodomite, qu'on appelait à Sparte le *sentier de la vertu*. On provoquait également ce genre d'amour dans les républiques moins austères; les Thébains avaient formé un bataillon de jeunes pédérastes, et ces mœurs obtenaient le suffrage unanime des philosophes qui, depuis le vertueux Socrate jusqu'au délicat Anacréon, n'affichaient que l'amour sodomite et le mépris des femmes, qu'on reléguait au deuxième étage, fermées comme dans un sérail et bannies de la société des hommes.

Ces goûts bizarres n'ayant pas pris faveur chez les modernes, on a lieu de s'étonner que nos philosophes aient hérité de la haine que les anciens savants portaient aux femmes, et qu'ils aient continué à ravaler le sexe, au sujet de quelques astuces auxquelles la femme est forcée par l'oppression qui pèse sur elle; car on lui fait un crime de toute parole ou pensée conforme au vœu de la nature.

Tout imbus de cet esprit tyrannique, les philosophes nous vantent quelques mégères de l'Antiquité qui répondaient avec rudesse aux paroles de courtoisie. Ils vantent les mœurs des Germains, qui envoyaient leurs épouses au supplice pour une infidélité; enfin, ils avilissent le sexe jusque dans l'encens qu'ils lui donnent; car quoi de plus inconséquent que l'opinion de Diderot, qui prétend que, pour écrire aux femmes, « *il faut tremper sa plume dans l'arc-en-ciel et saupoudrer l'écriture avec la poussière des ailes du papillon ?* » Les femmes peuvent répliquer aux philosophes : Votre Civilisation nous persécute dès que nous obéissons à la Nature; on nous oblige à prendre un caractère factice, à n'écouter que des impulsions contraires à nos désirs. Pour nous faire goûter cette doctrine, il faut bien que vous mettiez en

jeu les illusions et le langage mensonger, comme vous faites à l'égard du soldat que vous bercez dans les lauriers et l'immortalité pour l'étourdir sur sa misérable condition. S'il était vraiment heureux, il pourrait accueillir un langage simple et véridique, qu'on se garde bien de lui adresser. Il en est de même des femmes; si elles étaient libres et heureuses, elles seraient moins avides d'illusions et de cajoleries, et il ne serait plus nécessaire, pour leur écrire, de mettre à contribution *l'arc-en-ciel* et *les papillons*. Mais si le militaire et le sexe féminin, et même le peuple entier, ont besoin d'être continuellement abusés, c'est un titre d'accusation contre la philosophie, qui n'a su organiser en ce monde que le mal-être et la servitude. Et lorsqu'elle raille sur les vices des femmes, elle fait sa propre critique; c'est elle qui produit ces vices par un système social qui, comprimant leurs facultés dès l'enfance et pendant tout le cours de la vie, les force à recourir à la fraude pour se livrer à la nature.

Vouloir juger les femmes sur le caractère vicieux qu'elles déploient en Civilisation, c'est comme si l'on voulait juger la nature de l'homme par le caractère du paysan russe, qui n'a aucune idée d'honneur ni de liberté, ou comme si l'on jugeait les castors sur l'hébêtement qu'ils montrent dans l'état domestique, tandis que dans l'état de liberté et de travail combiné ils deviennent les plus intelligents de tous les quadrupèdes. Même contraste régnera entre les femmes esclaves de la Civilisation et les femmes libres de l'Ordre combiné; elles surpasseront les hommes en dévouement industriel, en loyauté et en noblesse; mais, hors de l'état libre et combiné, la femme devient, comme le castor domestique ou le paysan russe, un être tellement inférieur à sa destinée et à ses moyens qu'on incline à la mépriser quand on la juge superficiellement et sur les apparences. Aussi ne faut-il pas s'étonner si Mahomet, le Concile de Mâcon et les philosophes ont contesté sur l'âme des femmes, et n'ont songé qu'à river leurs fers au lieu de les briser.

Elles semblent avoir plutôt besoin de maîtres que de liberté; aussi parmi leurs amants donnent-elles communément la préférence à ceux dont les procédés la mériteraient le moins. Mais comment la femme pourrait-elle échapper à des penchants serviles et perfides quand l'éducation l'a façonnée dès l'enfance à étouffer son caractère pour se plier à celui du premier venu, que le hasard, l'intrigue ou l'avarice lui choisiront pour époux?

Une chose surprenante, c'est que les femmes se soient toujours montrées supérieures aux hommes quand elles ont pu développer sur le trône leurs moyens naturels, dont le diadème leur assure un libre usage. N'est-il pas notoire que sur huit femmes souveraines, libres et sans époux, il en est sept qui ont régné avec gloire, tandis que sur huit rois on compte habituellement sept souverains faibles? Et si quelques femmes n'ont pas brillé sur le trône, c'est pour avoir, comme Marie Stuart, hésité et biaisé devant les préjugés amoureux qu'elles devaient hardiment fouler. Quand elles ont pris ce parti, quels hommes ont mieux su porter le sceptre? Les Élisabeth, les Catherine ne faisaient pas la guerre, mais elles savaient choisir leurs généraux, et c'est assez pour les avoir bons. Dans toute autre branche de l'administration, les femmes n'ont-elles pas donné des leçons à l'homme? Quel prince a surpassé en fermeté une Marie-Thérèse qui, dans un moment de désastre où la fidélité de ses sujets est chancelante, où ses ministres sont frappés de stupeur, entreprend à elle seule de retremper tous les courages? Elle sait intimider par son abord la Diète de Hongrie mal disposée en sa faveur ; elle harangue les magnats en langue latine, et amène ses propres ennemis à jurer sur leurs sabres de mourir pour elle. Voilà un indice des prodiges qu'opèrerait l'émulation féminine dans un Ordre social qui laisserait un libre essor à ses facultés.

Et vous, sexe oppresseur, ne surpasseriez-vous pas les défauts reprochés aux femmes si une éducation servile vous formait comme elles à vous croire des automates faits pour obéir au préjugé et pour ramper devant un maître que le hasard vous donnerait? N'a-t-on pas vu vos prétentions de supériorité confondues par Catherine, qui a foulé aux pieds le sexe masculin? En instituant des favoris titrés, elle a traîné l'homme dans la boue, et prouvé qu'il peut, dans sa pleine liberté, se ravaler de lui-même au-dessous de la femme dont l'avilissement est forcé, et par conséquent excusable. Il faudrait, pour confondre la tyrannie des hommes, qu'il existât pendant un siècle un troisième sexe, mâle et femelle, et plus fort que l'homme. Ce nouveau sexe prouverait à coups de gaules que les hommes sont faits pour ses plaisirs aussi bien que les femmes; alors on entendrait les hommes réclamer contre la tyrannie du sexe hermaphrodite, et confesser que la force ne doit pas être l'unique règle du droit. Or, ces privilèges, cette indépendance qu'ils réclameraient contre le troisième sexe, pourquoi refusent-ils de les accorder aux femmes?

Je ne prétends pas faire ici la critique de l'éducation civilisée, ni insinuer qu'on doive inspirer aux femmes un esprit de liberté. Certes, il faut que chaque période sociale façonne la jeunesse à révérer les ridicules dominants ; et s'il faut dans l'Ordre barbare abrutir les femmes, leur persuader qu'elles n'ont point d'âme pour les disposer à se laisser vendre au marché et enfermer dans un sérail, il faut de même dans l'Ordre civilisé hébéter les femmes dès leur enfance pour les rendre convenables aux dogmes philosophiques, à la servitude du mariage, et à l'avilissement de tomber sous la puissance d'un époux dont le caractère sera peut-être l'opposé du leur. Or, comme je blâmerais un Barbare qui élèverait ses filles pour les usages de la Civilisation où elles ne vivront jamais, je blâmerais de même un Civilisé qui élèverait ses filles dans un esprit de liberté et de raison propre aux 6e et 7e Périodes, où nous ne sommes pas parvenus.

Si j'accuse l'éducation actuelle et l'esprit servile qu'elle inspire aux femmes, je parle comparativement à d'autres sociétés où il deviendra inutile de dénaturer leur caractère à force de préjugés. Je leur indique le rôle distingué où elles pourront atteindre, d'après l'exemple de celles qui ont surmonté l'influence de l'éducation et résisté au système oppressif que nécessite le lien conjugal. En signalant ces femmes qui ont su prendre leur essor, depuis les Virago, comme Marie-Thérèse, jusqu'à celles de nuances radoucies, comme les Ninon et les Sévigné, je suis fondé à dire que la femme, en état de liberté, surpassera l'homme dans toutes fonctions d'esprit ou de corps qui ne sont pas l'attribut de la force physique.

Déjà l'homme semble le pressentir; il s'indigne et s'alarme lorsque les femmes démentent le préjugé qui les accuse d'infériorité. La jalousie masculine a surtout éclaté contre les femmes auteurs; la philosophie les a écartées des honneurs académiques et renvoyées ignominieusement au ménage.

Cet affront n'était-il pas dû aux femmes savantes! L'esclave qui veut singer son maître ne mérite de lui qu'un regard de dédain. Qu'avaient-elles à faire de la banale gloire de composer un livre, d'ajouter quelques volumes à des millions de volumes inutiles? Les femmes avaient à produire, non pas des écrivains, mais des libérateurs, des Spartacus politiques, des génies qui concertassent les moyens de tirer leur sexe d'avilissement.

C'est sur les femmes que pèse la Civilisation; c'était aux femmes

à l'attaquer. Quelle est aujourd'hui leur existence? Elles ne vivent que de privations, même dans l'industrie, où l'homme a tout envahi jusqu'aux minutieuses occupations de la couture et de la plume, tandis qu'on voit des femmes s'escrimer aux pénibles travaux de la campagne. N'est-il pas scandaleux de voir des athlètes de trente ans accroupis devant un bureau, et voiturant avec des bras velus une tasse de café, comme s'il manquait de femmes et d'enfants pour vaquer aux vétilleuses fonctions des bureaux et du ménage?

Quels sont donc les moyens de subsistance pour les femmes privées de fortune? la quenouille ou bien leurs charmes, quand elles en ont. Oui, la prostitution plus ou moins gazée, voilà leur unique ressource, que la philosophie leur conteste encore; voilà le sort abject auquel les réduit cette Civilisation, cet esclavage conjugal qu'elles n'ont pas même songé à attaquer; et cette inadvertance est impardonnable, depuis la découverte d'Otahiti, dont les mœurs étaient un avertissement de la Nature, et devaient suggérer l'idée d'un Ordre social qui pût réunir la grande industrie avec la liberté amoureuse. C'était le seul problème digne d'exercer les femmes auteurs; leur indolence à cet égard est une des causes qui ont accru le mépris de l'homme. L'esclave n'est jamais plus méprisable que par une aveugle soumission qui persuade à l'oppresseur que sa victime est née pour l'esclavage.

Les femmes savantes, loin d'aviser aux moyens de délivrer leur sexe, ont épousé l'égoïsme philosophique; elles ont fermé les yeux sur l'asservissement des compagnes dont elles avaient su éviter le triste sort, elles n'ont recherché aucun moyen de délivrance; c'est pour cela que les Souveraines qui auraient pu servir leur sexe, et qui ont eu, comme Catherine, le bon sens de mépriser les préjugés, n'ont rien fait pour affranchir les femmes. Personne n'en avait suggéré l'idée, personne n'avait indiqué une méthode de liberté amoureuse. Or, si l'on eût publié quelques plans à cet égard, ils auraient été accueillis et mis à l'épreuve aussitôt qu'un prince ou une princesse équitables auraient paru sur les trônes.

L'étude de ces procédés d'affranchissement était une tâche imposée aux femmes savantes; en la négligeant elles auront terni, éclipsé leur gloire littéraire, et la postérité ne verra que leur égoïsme, leur avilissement; car si les femmes auteurs savent généralement s'affranchir des préjugés et prendre leurs ébats, elles ne sont pas moins notées et tympanisées à ce sujet.

Cette tyrannie de l'opinion suffisait, ce me semble, pour irriter des femmes honorables, et les exciter à attaquer le préjugé, non par des déclamations inutiles, mais par la recherche de quelque innovation qui pût soustraire les deux sexes à l'effrayante et avilissante condition du mariage.

Loin qu'on tendît à alléger les chaînes des femmes, la prévention contre leur liberté allait croissant. Trois accidents contribuaient à enraciner chez les modernes cet esprit oppresseur du sexe faible :

1° L'introduction de la maladie vénérienne, dont les dangers transforment la volupté en débauche, et militent pour restreindre la liberté de liaisons entre les sexes (cette maladie est extirpée par le ménage progressif) ;

2° L'influence du catholicisme, dont les dogmes ennemis de la volupté la privent de toute influence sur le système social, et ont ajouté le renfort des préjugés religieux à l'antique tyrannie du lien conjugal ;

3° La naissance du mahométisme qui, aggravant l'infortune et la dégradation des femmes barbares, réfléchit une fausse teinte de bonheur sur la condition moins déplorable des femmes civilisées.

Ces trois incidents formaient un tissu de fatalités qui fermait plus que jamais la voie à toute amélioration fondée sur le relâchement des chaînes imposées aux femmes, à moins que le hasard n'eût produit quelque prince ennemi des préjugés, et assez pénétrant pour faire sur une province l'essai des dispositions amoureuses que j'ai indiquées. Cet acte de justice était le seul que la Nature réclamait de notre raison, et c'est en punition de cette rébellion à ses vœux que nous avons manqué le passage en 6e et en 7e Période, et que nous sommes restés *vingt-trois siècles de trop* dans les ténèbres philosophiques et les horreurs civilisées.

DEUXIÈME NOTICE

SUR LA

SPLENDEUR DE L'ORDRE COMBINÉ.

Pour se familiariser au luxe que je vais décrire, il convient de relire la Note A (1) sur l'ordonnance des Séries progressives, afin de se persuader qu'un Ordre si contraire à nos usages doit donner des résultats diamétralement opposés, et produire autant de magnificence que nos travaux incohérents produisent de misère et d'ennuis.

ORDRE DES MATIÈRES DONT TRAITE LA SECONDE NOTICE.

Le Lustre des Sciences et des Arts.
Les Spectacles et la Chevalerie errante.
La Gastronomie combinée, envisagée { en sens politique ; en sens matériel ; en sens passionné.
La Politique galante pour la levée des Armées.

On pourra se plaindre de quelque confusion, parce que la division n'a été faite qu'après coup, ainsi que je l'ai observé au sujet de la première Notice.

Il ne faudra pas perdre de vue que, pour opérer les prodiges que je vais décrire, l'Ordre combiné aura le secours de quatre nouvelles passions que nous ressentons peu ou point dans l'Ordre civilisé, où tout s'oppose à leur développement.

Ces quatre passions que j'ai nommées :

10e La " Dissidente " [*ou* Cabaliste],
11e La Variante [*ou* Papillonne],
12e " L'Engrenante" [*ou* Composite],
13e L'Harmonisme [*ou* Unitéisme],

ne peuvent avoir cours que dans les Séries progressives, et comme nous ne sommes pas habitués à des passions si délicieuses, elles nous sembleront aussi neuves que l'amour paraît aux jeunes gens qui le ressentent pour la première fois.

(1) *Voyez* à la fin du volume.

Cette perspective n'aura rien de flatteur pour ceux qui ont déjà perdu leurs belles années dans la triste Civilisation. Mais qu'ils se rassurent, ces nouveaux plaisirs seront pour tous les âges, et leur attente ne causera de désespoir que pendant l'intervalle qui s'écoulera jusqu'à la fondation de l'Ordre combiné.

VIII.

LUSTRE DES SCIENCES ET DES ARTS.

Pour juger à quelle splendeur s'élèvent les Sciences et les Arts dans l'Ordre combiné, il faut d'abord connaître quelles immenses récompenses sont décernées aux savants et artistes.

Toute Phalange dresse, chaque année, à la majorité absolue des voix, un tableau des inventions ou compositions qui ont paru, et qu'elle a accueillies dans le cours de l'année. Chacune de ces productions est jugée par la Série compétente. Une tragédie, par les Séries de littérature et de poésie, et ainsi de toutes les nouveautés.

Si l'œuvre est estimé digne d'une récompense, on fixe la somme à adjuger à l'auteur; par exemple, 20 sous à Racine pour sa tragédie " de Phèdre ".

Chaque Phalange, après avoir formé le tableau des prix décernés, l'envoie à l'administration qui fait les dépouillements des votes de canton, et forme le tableau provincial. Celui-ci est envoyé à une administration de région, qui opère de même sur le dépouillement des tableaux provinciaux. Ainsi le recensement des votes arrive par " échelons " jusqu'au Ministère de Constantinople, où se fait le dépouillement ultérieur, et où l'on proclame les noms des auteurs couronnés par le suffrage de la majorité des Phalanges du globe. On adjuge à l'auteur le terme moyen des sommes votées par cette majorité. S'il y a un million de Phalanges pour le vote de 10 sous, un million pour 20 sous, un million pour 30 sous, la récompense adjugée sera de 20 sous.

En supposant que le recensement ait donné une livre tournois à Racine pour la tragédie " de Phèdre ";

Trois livres à Franklin pour l'invention du paratonnerre;

Le Ministère fait passer à Racine des traites pour la somme de trois millions tournois, et à Franklin pour neuf millions tournois, sur les Congrès de leurs régions. La somme est répartie sur chacune des trois millions de Phalanges du globe.

En outre, Franklin et Racine reçoivent la décoration triomphale, sont déclarés citoyens du globe, et, sur quelque point qu'ils parcourent, ils jouissent dans toute Phalange des mêmes " prérogatives " que les Magnats du canton.

Ces récompenses, qui sont insensibles pour chaque Phalange, sont immenses pour les auteurs, d'autant plus qu'elles peuvent être fréquemment répétées. Il se peut que Racine et Franklin gagnent encore pareille somme dès l'année suivante, en s'illustrant par quelque autre production qui obtienne le suffrage de la majorité du globe.

Les plus petits ouvrages, pourvu qu'ils soient distingués par l'opinion, valent encore des sommes immenses aux auteurs; car si le globe adjuge

à HAYDN, 1 sou pour telle symphonie,
à LEBRUN, 2 sous pour telle ode,

Haydn recevra 150,000 livres, et Lebrun 300,000 livres pour un ouvrage qui ne leur aura peut-être coûté qu'un mois. Ils pourront gagner cette somme plusieurs fois dans une seule année.

Quant aux ouvrages, comme ceux d'un statuaire, qu'on ne peut pas mettre sous les yeux du globe, il existe d'autres moyens de les faire récompenser par le globe entier. De là vient qu'un talent supérieur assure dans l'Ordre combiné une immense fortune à celui qui le possède, dans quelque genre que ce soit, et le savant ou artiste n'a besoin d'aucune protection ou sollicitation; loin de là, toute protection ne servirait qu'à humilier le protecteur et le protégé. En effet :

Je suppose que Pradon, à force de sollicitations, parvienne à intéresser pour sa Phèdre une vingtaine de cantons voisins où il a des amis et où il a obtenu qu'on jouât la pièce; je veux même que ces cantons aient eu la faiblesse d'adjuger un prix à Pradon. Que lui servira le vote de vingt Phalanges sur un nombre de trois millions? et quel affront vont recevoir ces vingt Phalanges, lorsque le dépouillement des votes sera publié par le Ministère de Constantinople? On y verra, d'après la liste des votes, qu'une PHÈDRE inconnue, et composée par un sieur PRADON, a trouvé des amateurs dans vingt cantons du globe qui sont tels et tels, tous compères et voisins dudit Pradon. On conçoit qu'une telle annonce couvrirait de honte par tout le globe et l'auteur et les vingt cantons qui l'auraient protégé. Mais qu'arriverait-il, malgré toutes

les intrigues de Pradon? C'est que les vingt cantons qu'il aura sollicités ne voudront pas s'exposer à l'affront, ni attacher leur suffrage à une pièce si médiocre; que loin de pouvoir espérer quinze cent mille ou la moitié des suffrages du globe, elle n'est pas même admise à vingt lieues de là, dans les cantons où Pradon n'a plus d'amis particuliers.

C'est ainsi que dans l'Ordre combiné toute intrigue ou protection ne sert qu'à confondre un mauvais auteur sans le servir, tandis que l'homme à talent s'élève subitement à l'immensité de gloire et de fortune, sans le secours d'aucune intrigue ni protection. Il n'y a qu'un seul moyen de succès, c'est de charmer la majorité des Phalanges du globe. Les cas d'exception seront infiniment rares. Si quelque haut personnage, comme un parent de l'Empereur d'Unité, s'avisait de faire une mauvaise comédie, ou de mauvais vers, la pièce se répandrait par l'importance de l'auteur, et il se pourrait que le globe eût l'indulgence de le couronner; mais les personnages dignes de partialité aux yeux de tout le globe seront excessivement rares, et une petite faveur qu'ils pourraient obtenir ne portera aucun obstacle au succès des vrais talents qui aujourd'hui peuvent rarement parvenir, parce qu'ils n'ont ni les moyens de se former, ni des récompenses suffisantes, ni l'art des intrigues, sans lesquelles on ne parvient à rien en Civilisation.

Après cette digression sur les récompenses de l'Ordre combiné, examinons quelle sera leur influence sur un objet quelconque, soient les spectacles.

IX.

SPECTACLES ET CHEVALERIE ERRANTE.

J'ai dit qu'il existera des moyens de faire récompenser par le globe tout savant ou artiste dont les talents sont locaux et ne peuvent pas avoir le globe pour juge. Un fameux chirurgien et une fameuse cantatrice ne peuvent pas mettre leur habileté sous les yeux du globe, comme un poète ou un graveur, dont l'ouvrage se répand partout; mais ils recevront également les récompenses dont j'ai parlé, et qui s'élèvent bien vite à plusieurs millions quand on possède un mérite transcendant. Dès lors tout homme pauvre ne s'étudiera qu'à faire germer quelque talent chez son enfant; du moment où l'on apercevra dans l'enfant quelque moyen de succès

dans les sciences ou les arts, le père sera ivre de joie et accablé de félicitations. Tout répètera autour de lui : « Votre enfant va devenir un fameux littérateur, un fameux comédien; il va gagner la décoration triomphale, gagner *des millions ;* » et l'on sent combien un tel pronostic chatouille les oreilles des parents pauvres [voire même des riches].

Dès lors, quels seront les gens les plus ardents à l'étude? ce seront les pauvres et leurs enfants. Or, comme les exercices du théâtre sont un acheminement à toute étude des sciences et des arts, même à la mécanique qui est d'un grand usage sur la scène, les gens pauvres n'auront rien de plus empressé que de voir leurs enfants s'exercer et se former sur le théâtre de leur Phalange, sous la direction des riches, qui, dans tous pays, ont un penchant favori pour le soin d'un théâtre. En conséquence, tous les enfants seront dès le plus bas âge habitués à figurer sur la scène dramatique ou lyrique ; ils y prendront parti dans quelque Série de déclamation, de chant, de danse et d'instruments; riches ou pauvres, tous y paraîtront, parce que la Phalange jouant pour elle-même et pour ses voisins, devient comédie d'amateurs. Dès lors un canton peuplé de 1,000 personnes aura au moins 800 acteurs ou musiciens à mettre en scène dans un jour de fête, puisque tout enfant aura été élevé sur le théâtre, et aura pris parti spontanément dans quelqu'une des fonctions théâtrales. Dans l'Ordre combiné, un bambin de quatre ans n'oserait pas se présenter pour être admis au chœur des Néophytes (Note A) et à la parade s'il ne savait pas figurer déjà dans les danses et manœuvres de théâtre.

On a pu voir dans le chapitre *Étude de l'Attraction passionnée* (Ire Partie) que la nature distribue au hasard, sur 800 [810] personnes, toutes les dispositions nécessaires pour exceller dans les fonctions sociales. En conséquence, un canton peuplé d'environ mille personnes trouve nécessairement sur ce nombre de grands acteurs dans tous les genres, si l'on a développé et cultivé dès l'enfance les dispositions de chacun. C'est ce qui arrive dans l'Ordre combiné. L'enfant y est affranchi de la tyrannie des institutions et des préjugés ; il se porte naturellement aux emplois que la nature lui destine, et ses progrès ne sont dus qu'à l'émulation. La seule ruse qu'on emploie pour en faire d'excellents acteurs, c'est de les conduire en masse dans les cantons voisins, où ils voient les représentations données par leurs rivaux, avec qui on les fait entrer en lice.

Il n'est pas besoin de demander : « Qui est-ce qui fait les frais d'une salle d'opéra? » Il n'en faut construire qu'une seule, pour qu'il s'en élève trois millions de proche en proche. Si les cantons sont en rivalité régulière, ils n'ont pas de repos jusqu'à ce qu'ils aient égalé leurs voisins, et pour construire une salle de spectacle, n'ont-ils pas tous des Séries de maçons, charpentiers, mécaniciens, peintres, etc.; puis des productions quelconques pour compenser l'achat des matériaux de construction?

Si chaque Phalange a pour le moins sept à huit cents acteurs, musiciens et danseurs, sur une population d'environ mille personnes, elle peut donner à elle seule tous les spectacles dont on jouit dans une immense capitale, comme Paris ou Londres. De là résulte déjà que dans le plus pauvre canton des Alpes et des Pyrénées, l'on trouvera un opéra semblable à celui de Paris; je pourrais même dire supérieur, car l'éducation civilisée ne peut pas, sur l'étude des arts ni sur l'épuration du goût, opérer les prodiges qu'on obtiendra de la méthode d'éducation naturelle.

Si aux acteurs d'un canton l'on ajoute ceux des cantons voisins, quel sera l'éclat des spectacles dans un jour de fête où se rassemblent les virtuoses de plusieurs Phalanges voisines, et où l'on jouit d'une réunion de talents telle que pourraient la fournir une douzaine de capitales comme Paris? Or, le plus pauvre des hommes pouvant assister à ces spectacles, il aura sur ce point des jouissances bien supérieures à celles des Potentats civilisés.

La chance est bien autrement brillante si l'on suppose un passage d'amateurs, voyageant comme on en voit fréquemment dans l'Ordre combiné, où les voyageurs se forment en grande caravane de Chevalerie errante, qui vont courir les aventures, en déployant un caractère quelconque. Aujourd'hui l'on verra arriver les *Bandes Roses* qui viennent de Perse, et qui déploient caractère *dramatique et lyrique;* quelques jours après viennent les *Bandes Lilas* du Japon, qui déploient caractère *poétique et littéraire;* et le passage successif de ces caravanes fournit dans le cours de l'année des fêtes et jouissances délicieuses à chaque amateur de sciences ou arts. Il passe des Bandes de tous les caractères; elles ne reçoivent dans leur corporation que des personnages capables de soutenir l'honneur de la troupe dans les deux sexes.

Je suppose que les Bandes Roses de Perse arrivent aux environs de Paris; elles sont composées de trois cents chevaliers errants et trois cents chevalières errantes, tous choisis parmi les Persans

et Persanes les plus distingués dans l'art dramatique et lyrique. Les Bandes indiquent station à la Phalange de Saint-Cloud ; elles y arrivent en grande pompe, étalant une infinité de drapeaux qui leur ont été donnés dans leurs incursions, et sur lesquels sont inscrits *les faits et gestes des Bandes Roses de Perse.*

Arrivant à Saint-Cloud, elles sont reçues par la *Chevalerie fixe*, qui se compose de gens riches, amateurs de la comédie et de la musique, et formant une corporation pour défrayer et festoyer les Bandes de leur caractère favori.

Comme les Bandes Roses se sont formées de l'élite de la Perse, chaque homme ou femme dont elles sont composées était *un Molé* ou *une Contat* dans sa Phalange. Ce sont tous les premiers chanteurs, danseurs et joueurs d'instruments de la Perse, et ils donnent des spectacles d'une excellence qui ne peut être décrite. La contrée leur donne aussi un étalage de ses principaux talents qu'elle a rassemblés.

Entre temps arrivent les *Bandes Hortensia du Mexique*, qui viennent se mesurer avec les *Bandes Roses de Perse*, et l'assaut de talent s'établit entre les deux troupes sur les théâtres des Phalanges de Saint-Cloud, Neuilly, Marly, etc. S'il y a une prééminence décidée dans les talents de la Bande Rose, elle recevra de la contrée un drapeau qu'elle déploiera parmi ses trophées et sur lequel on lira : « Défaite des Bandes Hortensia du Mexique à la Phalange de Saint-Cloud. »

Dans le cours de leurs voyages, les Bandes de même caractère se croisent en tout sens, pour rencontrer leurs rivales et livrer des assauts qui font le charme de la contrée témoin de cette guerre. En poursuivant leur route, elles se dispersent et ne voyagent point en troupeau comme nos régiments. Si les Bandes Roses ont indiqué pour prochaine station la Phalange du Loiret, près Orléans, elles auront trouvé à Saint-Cloud des députés des Phalanges qui avoisinent la route d'Orléans ; ces députations sont composées des hommes et femmes les plus aimables, qui ont pour mission de séduire et entraîner les chevalières et chevaliers Roses. On les attirera dans les cantons éloignés de la grande route. Chaque Phalange se disputera l'avantage de les choyer pendant une journée, et chaque chevalier ou chevalière trouvera dans les Phalanges qui l'auront entraîné les mêmes empressements que la Bande entière avait trouvés à Saint-Cloud. Le quartier général de la Bande suivra seul la grande route, et au jour indiqué l'on se réunira à

lui dans Orléans, pour faire une entrée solennelle à la Phalange du Loiret et s'y signaler par de nouvelles prouesses. Ainsi voyageront les corps d'amateurs formés en caravanes de Chevalerie errante, menant partout joyeuse vie, et exploitant tout le genre humain, sans être induits à la moindre dépense; car ils sont défrayés en tous lieux par la Chevalerie fixe.

On peut à présent juger qu'en fait de spectacles, l'homme le plus pauvre aura gratuitement jouissances centuples de celles que peuvent se procurer aujourd'hui les riches Souverains; car il verra fréquemment lutter des milliers de ces fameux comédiens, chanteurs, danseurs et joueurs d'instruments, dont un seul aujourd'hui suffit pour enthousiasmer la cour et la ville, tandis que toutes les campagnes en sont privées, et que même les villes de cent mille habitants ne peuvent pas entretenir un grand théâtre. Quelle mesquinerie, quelle pitoyable langueur dans les plaisirs de la Civilisation, comparés à ceux dont jouira le moindre canton du globe dans l'Ordre combiné!

GASTRONOMIE COMBINÉE

ENVISAGÉE EN SENS POLITIQUE, MATÉRIEL ET PASSIONNÉ.

X.

POLITIQUE DE LA GASTRONOMIE COMBINÉE.

J'ai fait entrevoir, au sujet des Spectacles, quelle prodigieuse différence il y aura entre les plaisirs de l'Ordre combiné et ceux de la Civilisation, combien les divertissements du plus pauvre canton surpasseront ceux de nos plus opulentes capitales. La comparaison sera la même sur tous les genres de jouissances, notamment sur les principales, comme l'amour et la table. Bientôt les fredaines amoureuses d'un Richelieu et d'une Ninon sembleront mesquines, pitoyables, au prix des aventures galantes que l'Ordre combiné assurera au moins favorisés des hommes ou des femmes. Il en sera de même de la chère des Apicius modernes : leurs festins comparés à ceux de l'Ordre combiné ne sembleront que des repas de goujats dépourvus de connaissances gastronomiques.

Les questions relatives à la galanterie et la gourmandise sont traitées facétieusement par les Civilisés, qui ne connaissent pas l'importance que Dieu attache à nos plaisirs. La volupté est la seule arme dont Dieu puisse faire usage pour nous maîtriser et nous amener à l'exécution de ses vues ; il régit l'univers *par Attraction et non par Contrainte;* ainsi les jouissances des créatures sont l'objet le plus important des calculs de Dieu.

Pour faire connaître avec quelle sagacité il a préparé nos plaisirs, je vais parler de la bonne chère qui règnera dans l'Ordre combiné. On préfèrerait peut-être une digression sur les amours de ce nouvel Ordre; mais le débat heurterait les préjugés, tandis que personne ne sera offensé d'entrevoir l'extension que vont acquérir les plaisirs de la table si bornés aujourd'hui.

La bonne chère n'est que moitié du plaisir de la table; elle a besoin d'être aiguisée par un choix judicieux des convives, et c'est sur ce point que la Civilisation est impuissante. L'homme le plus opulent et le plus raffiné ne peut pas rassembler, *même à sa petite maison*, une compagnie aussi bien assortie que celles qui se formeront dans l'Ordre combiné, celles que le plus pauvre des hommes trouvera à tous ses repas et qui varieront dans tout le cours de l'année.

L'inconvenance des compagnies dans nos festins est cause que les dames civilisées témoignent beaucoup d'insouciance pour les plaisirs de la table; les femmes tiennent plus que les hommes au choix des convives; les hommes sont plus exigeants sur la délicatesse des mets. Ces deux jouissances, *d'une chère exquise, d'une composition piquante et variée des convives*, sont continuellement réunies dans l'Ordre combiné. La Civilisation ne peut pas même en offrir une seule; et pour le prouver, je vais parler de la bonne chère qui est la base de l'édifice.

C'est ici un article hasardé qui ne peut convenir qu'aux lecteurs confiants; les autres se récrieront à chaque ligne sur l'*impossibilité*. Ils auront une ombre de raison jusqu'à la démonstration; mais quelques personnes veulent provisoirement des tableaux de l'Ordre combiné; elles veulent *la perspective avant la théorie.* Il faut un peu les satisfaire dans ce Prospectus, où je dois consulter les goûts des diverses classes de lecteurs.

Pour apprécier les ressources que l'Ordre combiné offrira à la gourmandise, il faut savoir qu'il n'est point populeux comme la Civilisation. Entrons là-dessus dans quelque détails.

La théorie indique 800 ou (1) 810 habitants par Phalange, et l'arrondissement moyen des cantons est indiqué à 3,456 toises de diamètre. Ce terrain surpassera la lieue carrée dans le rapport de 87 à 63. L'Ordre combiné comportera donc à peine 600 habitants par lieue carrée de 2,500 toises.

Cependant la Civilisation amoncelle dans certain pays, comme le Wurtemberg, plus de 4,000 habitants par lieue carrée, c'est-à-dire sept fois plus que le nombre convenable, et dans les régions de moyenne valeur on trouve communément 1,200 habitants à la lieue, qui n'en devra contenir que 600.

Vu la faiblesse corporelle des Civilisés, on pourra en laisser jusqu'à 8 et 900 par lieue, mais provisoirement et sauf à les réduire successivement à 600, à mesure que le globe se défrichera et que la race humaine prendra de la vigueur.

Il faudra donc désobstruer les régions civilisées qui sont encombrées de populace, et qui ont "fréquemment" plus de 800 habitants par lieue carrée, y compris ceux des villes. Les versements ne se feront pas sur les lieux circonvoisins, comme de la France sur l'Espagne, mais sur divers points de tous les pays incultes. On commencera à les couper en échiquier, par des cordons de Phalanges qui traverseront l'Afrique, l'Amérique et l'Australie, afin d'éclairer le pays et d'adjoindre les hordes indigènes.

Certaines contrées européennes, comme le Wurtemberg, évacueront plus de 3,000 habitants par lieue carrée. Ce sera un grand bénéfice pour leur Souverain, qui aura *action coloniale* ou propriété d'un douzième sur les pays incultes qu'auront défrichés ses émigrants (2).

S'il fallait conserver des amas de populace dont certaines campagnes sont couvertes, il serait impossible d'organiser l'Ordre combiné, qui dispose chaque canton comme une résidence royale, ayant des chasses, des pêches, des hautes futaies, champs de manœuvres, routes "assorties" sur tous les points, une [voie] pour l'été, ombragée et bordée de fleurs [une voie pierreuse ou ferrée pour les pluies, et une voie veloutée pour les chars doux portant

(1) Dans un des Exemplaires annotés, Fourier a effacé — 800 ou — et laissé seulement — 810. — Il n'est pas sans intérêt de remarquer que ce nombre de 810 se trouvait déjà indiqué dans la première édition.

(2) Plusieurs rectifications de chiffres sont ébauchées dans un des Exemplaires annotés. On a conservé l'ancien texte, et le lecteur doit voir les ouvrages postérieurs de Fourier pour les nombres exacts.

les malades, l'ortolage, les objets casuels, les liquides, les fleurs et fruits]. Il faut surtout à chaque canton d'immenses pâturages pour les nombreux troupeaux qu'on élèvera dans cet Ordre.

Heureusement que la terre est vaste eu égard à sa faible population; nous ne sommes encore qu'au tiers du nombre convenable pour porter le globe au petit complet de 2 milliards; on pourra donc s'étendre à souhait et vivre au large. C'est pour nous ménager ce bien-être que Dieu nous avait restreints à un si petit nombre, et entassés comme des captifs sur quelques terrains que nous nous disputons, tandis que la très majeure portion du globle reste inculte à cause du risque de perdre les colonies.

Dorénavant rien n'empêchera que les peuples se disséminent, lorsque la terre entière sera ralliée sous un Gouvernement unitaire et immuable, qui pourra garantir à chaque prince une indemnité coloniale sur les pays qu'il aura peuplés du superflu de ses sujets.

Quoique l'Ordre combiné ne puisse comporter provisoirement que 900, et ultérieurement 600 habitants par lieue carrée, il arrivera que ce petit nombre d'habitants, formés en *Séries progressives,* recueillera un produit aussi copieux que pourrait le donner un *triple nombre de cultivateurs incohérents* sur le même terrain.

Je ne prétends pas dire que l'Ordre combiné saura élever à cent grains un épi qui n'en donne aujourd'hui que trente. Il est des objets, comme les graminées, sur lesquels il reste peu de chances de perfectionnement, et pour le blé je n'en entrevois que 4, savoir : 1° le meilleur choix des semences et leur échange par toute la terre; 2° la gradation régulière de température qui s'établira en tous climats ; 3° les irrigations qui s'étendront non-seulement aux champs, mais aux forêts mêmes ; 4° les tentes volantes qui seront posées sur chaque compartiment d'un champ, pour le garantir des excès de soleil ou de pluie. Malgré ces améliorations, le produit des graminées ne s'augmentera guère que dans le rapport de 2 à 3 ; mais sur d'autres objets, comme les fruits, les bois, les troupeaux, etc., l'Ordre combiné donnera en effectif de valeur ou de quantité le triple [et le quadruple et le quintuple] de ce que peut donner l'Ordre incohérent.

Compensation faite de ces divers moyens, estimons seulement au "*triple*" le produit *positif* de l'Ordre combiné; il faut y ajouter le produit *négatif* qui se composera des *déperditions évitées*. Or, quand j'aurai fait le recensement des déperditions incalculables qu'entraîne le mécanisme civilisé (j'en ai dit deux mots page 11,

Discours préliminaire, et j'en parlerai encore dans la troisième Partie, en traitant du mécanisme commercial), on concevra qu'un produit *positivement* "*triple*" du nôtre, se trouvera "*quadruple* ou *quintuple*" [par l'addition du *négatif*], par l'épargne des immenses déperditions que nous commettons.

Comme les récoltes de l'Ordre combiné seront immensément supérieures aux moyens de consommation locale ou extérieure, la surabondance deviendra fléau périodique, comme aujourd'hui la disette, et tout en prodiguant aux animaux les comestibles de l'homme, on sera obligé de jeter fréquemment à la mer et aux égouts une masse de produits qui pourraient être présentés aujourd'hui sur les meilleures tables. On en fera le sacrifice sans aucun regret, parce qu'on saura que cette surabondance est nécessaire au soutien de l'Ordre combiné, cet Ordre social devant fixer sa population à un terme qui établisse superfluité habituelle et abandon d'une masse de bonnes productions. Par exemple : si la Phalange de Vaucluse recueille 50,000 melons ou pastèques, il y en aura à peu près 10,000 affectés à sa consommation, 30,000 à l'exportation et 10,000 inférieurs qu'on partagera entre les chevaux, les chats et les engrais.

Les économes répliqueront que cette Phalange doit élever un plus grand nombre de pourceaux, pour consommer son superflu ; ce serait prendre une peine inutile, puisqu'il y aura sur la masse des pourceaux un superflu comme sur la masse des melons et autres fruits. Il vaudra donc mieux employer aux engrais les fruits superflus que d'en alimenter un surcroît d'animaux dont on n'aurait aucune consommation.

Les économes observeront encore qu'il faudrait augmenter la population pour consommer cette surabondance. Mais on ne peut pas dans l'Ordre combiné élever le nombre des habitants au delà d'une proportion donnée ; et si l'on dépassait le nombre, il arriverait que les Séries seraient obstruées dans leurs fonctions ; elles tomberaient en discorde, en cohue, au lieu d'opérer en Harmonie et en Attraction. Il faudra donc que la population se limite *approximativement* aux proportions indiquées par la Théorie, et de là résultera ce superflu habituel qui ne pourra pas même être consommé par les animaux. Bref, l'Ordre combiné a pour propriété de donner toujours une surabondance qu'il faut rendre à la terre, comme l'Ordre incohérent donne constamment un déficit qui produit l'indigence.

XI.

MATÉRIEL DE LA GASTRONOMIE COMBINÉE.

De quelle qualité sera ce superflu qu'il faudra partager entre les animaux et les engrais?

La solution de ce problème va donner des éclaircissements bien étranges sur le sort futur des peuples. Je sollicite donc une attention particulière pour les détails minutieux qui vont suivre; ils amèneront des conclusions vraiment surprenantes, et c'est ici qu'on va prendre une idée de l'immensité de bien-être que Dieu nous réserve.

Dans une Série progressive, tous les groupes acquièrent d'autant plus de dextérité que leurs fonctions sont très divisées, et que chaque membre n'en adopte que celle où il a la prétention d'exceller. Les chefs de la Série, poussés à l'étude par les rivalités, apportent au travail les lumières d'un savant de premier ordre. Les subalternes y apportent une fougue qui se rit de tout obstacle et un véritable fanatisme pour soutenir l'honneur de la Série contre les cantons qui la rivalisent. Dans le feu de l'action elles exécutent ce qui paraît humainement impossible, comme les grenadiers français qui escaladèrent les rochers de Mahon, et qui le lendemain ne purent pas de sang-froid gravir ce roc qu'ils avaient assailli sous le feu de l'ennemi. Telles sont les Séries progressives dans leurs travaux : tout obstacle tombe devant le violent orgueil qui les possède; elles s'irriteraient au mot d'*impossible*, et les travaux les plus effrayants, comme les rapports de terre, ne sont que leurs moindres jeux. Si nous pouvions aujourd'hui voir un canton organisé, voir dès l'aurore une trentaine de groupes industriels sortant en parade du palais de la Phalange, se répandant dans les campagnes et les ateliers, agitant leurs drapeaux avec des cris de triomphe et d'impatience, nous croirions voir des troupes de forcenés qui vont mettre les cantons voisins à feu et à sang. Tels seront les athlètes qui remplaceront nos travailleurs mercenaires et languissants, et qui sauront faire croître le nectar et l'ambroisie sur tel sol qui ne donne que la ronce et l'ivraie aux faibles mains des Civilisés.

Chaque Phalange, en exploitant de la sorte un canton qu'elle a

fécondé par les rapports de terre, les irrigations et autres moyens, apporte le plus grand soin à étouffer dans sa naissance toute production animale ou végétale qui ne promettrait qu'un avorton et qui ne soutiendrait pas l'honneur du canton et de ses Séries. Ainsi *tout ce qui tendrait au médiocre est détruit dans sa naissance,* et dès lors le superflu de comestibles abandonné aux animaux se trouve au moins égal aux productions que nous admirons et qui figurent sur la table des grands et des rois. Si l'on pouvait conserver et reproduire dans l'Ordre combiné une pièce quelconque, une volaille prise aujourd'hui sur la table du premier gourmand de France, vous entendriez les dégustateurs signaler vingt fautes commises dans l'éducation et l'engrais de cette volaille, et conclure que la Série des volaillères qui l'a produite et mise en circulation, au lieu de la placer au lot de rebut, mérite d'être *éclipsée*, c'est-à-dire condamnée à attacher une cravate noire à la bannière du groupe du poulailler.

Si l'enthousiasme et l'intelligence qui règnent dans les travaux de l'Ordre combiné élèvent les productions à un tel degré d'excellence que le lot de rebut ou des animaux se trouve égal en valeur à nos denrées de choix qui sont servies à la table des grands, le lot de minimum ou troisième qualité se trouvera déjà supérieur à nos productions les plus estimées. D'où il suit que les comestibles envoyés aux cuisines du peuple seront " aussi " (1) délicats que ceux réservés aujourd'hui pour les rois. Ainsi le démontrera la Théorie, quelque exagération qu'on puisse soupçonner dans ces tableaux, que je voudrais pouvoir affaiblir afin de me rapprocher de la vraisemblance.

Même raffinement aura lieu dans la préparation ; car dans toute Phalange la Série des cuisines, ainsi que toutes les autres Séries, apporte dans ses fonctions le plus vif enthousiasme ; elle y attache l'importance qu'y mettait certain cuisinier français qui se brûla la cervelle au moment du dîner, se croyant déshonoré parce que le service était incomplet à cause du retard qu'avait éprouvé l'arrivage du poisson de mer. On trouvera le même esprit dans la Série qui régira les cuisines de chaque Phalange : son intelligence sera secondée par l'exquise qualité des assaisonnements. N'employât-on qu'un clou de girofle, cette épice sera de qualité supérieure à tout ce que l'Asie peut fournir aujourd'hui, puisque le minimum

(1) Il y avait dans l'ancien texte — plus — au lieu de — aussi.

ou troisième lot de l'Ordre combiné l'emporte déjà sur ce que la Civilisation peut donner de plus parfait.

Il suit de là que les mets de troisième classe, qui seront le pis-aller du peuple, surpasseront en délicatesse ceux qui font à présent les délices de nos gastronomes. Quant à la variété de mets qui règnera aux tables du peuple, on ne peut pas l'estimer moins de trente à quarante plats, renouvelés par tiers tous les jours, avec une douzaine de boissons différentes et variées à chaque repas.

Certes, il suffirait du tiers d'une telle chère pour surpasser tous les désirs du peuple; mais l'Ordre combiné ne s'allie en aucun sens avec la médiocrité ni la modération; et puisque les Séries progressives donnent grande affluence et grande variété de produits, il faudra que la consommation s'établisse dans le même rapport. Si la Série qui cultive poires ou pommes a fourni trente variétés, dont quelques-unes sont surabondantes et presque sans valeur, il faut bien les faire consommer par le peuple, et l'on ne peut pas lui en servir une seule qualité, parce que la Série du fruitier qui prépare les distributions envoie chaque jour aux cuisines des assortiments de toutes sortes de fruits et non pas d'un seul. On est donc forcé de servir au peuple un assortiment de fruits qui forme qualité de minimum ou troisième classe, et qui n'est pas admissible aux tables des riches ni des moyens.

Dans l'Ordre actuel, où les productions sont très peu variées, la plupart sont réservées exclusivement aux riches, et, loin que le peuple en puisse goûter, la bourgeoisie même est réduite à s'en priver. La chance est bien différente dans l'Ordre combiné, où un seul canton donne au moins huit cents "variétés de" produits, dont les deux tiers sont assez abondants pour être en partie affectés aux consommations populaires. La chère du peuple roule donc sur une variété d'environ six cents substances différentes; celle des riches peut en avoir le triple et le quadruple au moyen des denrées apportées de pays étrangers; mais il ne reste pas moins au peuple un copieux assortiment de toutes sortes de productions, et j'ai sans doute évalué trop bas en estimant à trois douzaines de mets et une douzaine de boissons le service journalier d'une table de troisième classe, sur laquelle puisent les diverses compagnies que forment 4 à 500 personnes dans les salles de minimum.

On serait bien plus surpris si j'entrais dans les menus détails sur la composition des mets. Voici sur ce sujet une particularité qui ne sera pas des moins curieuses :

Lorsque la zone torride sera en pleine culture, le sucre, dont les moindres qualités équivaudront aux plus belles d'aujourd'hui, se trouvera en balance de valeur avec la farine de froment; de sorte que les vaisseaux venant de l'équateur échangeront à égal poids une cargaison du sucre le plus pur contre une cargaison de farines d'Europe. Mais en Europe les bons laitages et les bons fruits seront si communs qu'on n'en tiendra aucun cas. De là vient qu'une confiture fine, une crême ou compote à demi-dose de sucre et demi-dose de fruits ou laitages, sera bien moins coûteuse que le pain; et par économie on prodiguera aux enfants pauvres les confitures fines, crêmes sucrées et compotes *assorties;* je dis *assorties*, parce que les Séries de cuisine, confiserie ou autres, ne peuvent travailler que par assortiment ou progression graduée, et il faut que la consommation s'opère dans le même ordre. En conséquence, les enfants les plus pauvres verront par toute la terre foisonner sur leurs tables ces laitages sucrés et fruits confits dont ils sont si friands, et qui semblent nuisibles à leur tempérament parce que nous ne pouvons pas leur fournir les boissons acides qui corrigeraient l'influence vermineuse desdites substances. Mais à peine la zone torride sera-t-elle cultivée, que la limonade et autres boissons coûteuses seront bien plus communes que n'est aujourd'hui la petite bière ou le petit cidre. Les citrons sous la zone torride et les pommes reinettes sous la zone tempérée seront d'une telle abondance, que l'un et l'autre fruit n'aura de valeur que par les frais de transports, et s'échangera à poids égal au grand contentement des deux zones. De là on peut concevoir pourquoi la nature donne aux enfants de tous pays un goût si général pour les confitures fines, crêmes sucrées, limonades, etc.; c'est que lesdits objets devront composer la nourriture économique des enfants dans l'Ordre combiné, et que Dieu doit nous donner *Attraction passionnée* pour le genre de vie qu'il nous réserve dans ce nouvel Ordre, où le pain sera l'un des comestibles les plus coûteux et les plus épargnés, et où l'Harmonie universelle ne pourra se fonder que sur des passions assez raffinées pour exiger l'intervention des trois zones et des deux continents dans le service de chaque habitant du globe.

Je n'ignore pas combien ces assertions et les suivantes sembleront exagérées; mais j'ai prévenu que les démonstrations tiennent à un Traité complet du mécanisme des Séries progressives; jusqu'à ce que j'aíe publié cette Théorie, on ne peut pas exiger de

preuves sur des descriptions anticipées que je donne pour satisfaire les plus empressés.

Quoique cette digression sur le matériel des repas soit déjà trop longue pour un vague aperçu, j'y dois ajouter quelques lignes encore; maint amateur réclamerait si j'oubliais de faire comparaître le dieu de la treille dans cette kyrielle gastronomique.

C'est ici qu'on pourra élever contre moi des arguments spécieux. Les opposants voudront jeter de la défaveur sur les caves de cet Ordre combiné dont les cuisines accumuleront tant de trophées. Ecoutons parler ces antagonistes : « Nous accordons, « me diront-ils, que vos Phalanges, vos Séries et vos Groupes « puissent fournir les productions les plus exquises en telle abon- « dance, que le pauvre même y obtienne quelque part; mais pour « correspondre à cette chère toute divine, pourrez-vous créer sur « tous les points de la terre des vignobles tels que Médoc, Ay, « Chambertin, Rudolsheim, Xérès, Tokai, etc.? Ces vignobles, « limités à un petit espace, ne pourront pas fournir aux tables de « première classe dans trois millions de cantons; la bonne chère « du peuple ne sera donc arrosée que de piquette et ne présen- « tera qu'une cacophonie gastronomique; car il n'est point de bon « repas sans bon vin. Or, pour assortir une chère dont les moin- « dres mets surpasseront par toute la terre ceux de nos Apicius, « il faudrait par toute la terre des vins supérieurs à ceux de nos « vignobles fameux qui occupent quelques points imperceptibles, « et que nul travail n'égalera jamais, puisque leur saveur dépend « du terroir et non de l'industrie. »

L'objection paraît embarrassante, et je me plais à la poser rigoureusement, pour prouver que la solution des problèmes les plus effrayants devient un jeu pour qui tient la Théorie du Mouvement social. Oui, l'homme pauvre sera, dans l'Ordre combiné, abreuvé à son ordinaire de vins égaux aux plus fameux de France, d'Espagne et de Hongrie, et conséquemment les gens riches auront à choisir sur des vins proportionnellement supérieurs.

Il y a plus, et je démontrerai que, sur des boissons autres que le vin, la table du pauvre sera bien mieux servie que ne l'est aujourd'hui celle des rois. J'en cite trois en divers genres, en amer, doux et acide; ce sont le café, le laitage et la limonade, qui seront généralement plus exquis que ce que les rois peuvent se procurer de plus parfait en ce genre, et cette supériorité sera due à des moyens d'exploitation, transport et préparation, qui ne peu-

vent pas avoir lieu dans l'Ordre actuel, et qu'un Souverain ne pourrait établir à aucuns frais. Croit-on qu'aux champs de Moka le café soit cultivé avec tous les soins convenables? Ne commet-on pas des fautes grossières dans la collecte et le transport, et peut-être dans la préparation journalière? Quand vous connaîtrez les soins, le discernement qu'apportent des "Séries progressives" dans tous ces détails, vous concevrez que nos productions les plus renommées sont infiniment loin de la perfection. Ajoutons que les évènements futurs, en perfectionnant le suc des terres, raffineront les sucs des plantes et des animaux qui s'en nourriront; il ne sera donc pas étonnant que les boissons abandonnées aux plus pauvres des hommes se trouvent fréquemment supérieures à celles des potentats civilisés.

Toutefois cette amélioration du suc des terres ne pourra s'opérer qu'avec lenteur; car elle ne dépendra pas des opérations agricoles, mais seulement de la graduation de température, qui ne s'effectuera qu'à la longue, de génération en génération, et qui ne sera pleinement établie qu'après la naissance de la couronne boréale et l'entière culture du pôle. C'est principalement à la couronne qu'on devra les nouveaux sucs qui raffineront les productions, et donneront aux moindres vins du globe la saveur de ceux qui sont les plus estimés aujourd'hui (1).

D'autres causes influeront sur cet amendement des sucs de la terre; il faut à ce sujet répéter une observation déjà faite : c'est que l'Ordre combiné crée des chances et des moyens d'exécution qui n'existent pas pour nous. Les ressources de la Civilisation ne peuvent donner aucune idée des ressources de l'Ordre combiné; par exemple, s'il s'agissait aujourd'hui de décerner à tout savant millions sur millions chaque fois qu'il produit un bon ouvrage, les Civilisés s'écrieraient que de telles prodigalités seront impossibles sous tous les régimes; qu'il faudrait aux Rois des trésors inépuisables; qu'il faudrait changer tous les ministres en Mécènes, changer les passions, etc. Or, l'on a vu, au début de la Notice, que ce problème est résolu sans qu'il soit besoin de changer les passions

(1) [J'ignorais en 1808 un évènement futur et relatif à ces variétés de saveurs; c'est le retour de nos cinq lunes vivantes : Vesta, Junon, Cérès, Pallas, Mercure. Au moyen des aromes qu'elles nous verseront isolément ou combinément, on pourra donner à 32 carreaux d'un même végétal 32 saveurs différentes, non compris la saveur originelle actuelle.]

ni les caractères des ministres ou des Rois. La solution repose sur ce que l'Ordre combiné crée des moyens inconnus aux Civilisés, et qu'une fois pourvus de ces nouveaux moyens, nous nous jouerons des obstacles réputés insurmontables. N'avons-nous pas su, à l'aide de la poudre et de la boussole, fendre les rochers, affronter les ténèbres au sein des mers, et opérer tant de prodiges dont la seule idée aurait fait frémir toute l'Antiquité? Il en sera de même de tous ces problèmes que j'ai posés, et qui exciteront parmi vous les cris d'*impossibilité* et de *charlatanerie*. Toutes vos objections sont résolues en système général par le mécanisme des Séries progressives, et les évènements résultaut de cet Ordre vous fourniront, non pas les objets de vos désirs, mais un bonheur infiniment supérieur à tous vos désirs.

XII.

MÉCANISME PASSIONNÉ DE LA GASTRONOMIE COMBINÉE.

C'est peu des jouissances matérielles que je vous annonce; il ne suffira pas que le plus pauvre de vous ait une table mieux servie et mieux abreuvée que celle du plus opulent des Rois; ce bien-être, quelque réel qu'il soit, ne vous assurerait encore que la moitié des plaisirs de la table. Si la bonne chère en fait la base, il est une condition non moins essentielle : c'est l'amalgame judicieux des convives, l'art de varier et assortir les compagnies, de les rendre chaque jour plus intéressantes par des rencontres imprévues et délicieuses, et d'assurer même aux plus pauvres gens les plaisirs de l'âme si incompatibles avec vos tristes habitudes de ménage. Sur ce point votre Civilisation est complètement ridicule; vos réunions formées à grands frais, vos banquets les plus célèbres sont pour l'ordinaire si mal assortis, si bizarrement composés, qu'on y périrait d'ennui sans la ressource du festin, qui dès lors n'est plus qu'un plaisir de goujats, et peut-être moins encore; car les goujats sont jovials et folâtres dans leurs tavernes; ils y trouvent les plaisirs de l'esprit et des sens à la fois, tandis qu'on bâille dans vos salons pendant une mortelle heure en attendant le dîner. Eh! ce dîner n'est-il pas payé bien chèrement par l'ennui de soutenir des discussions léthargiques sur la pluie et le beau temps, sur les chères santés des parents et amis, les progrès des

enfants si dignes de leurs vertueux pères, le bon caractère des demoiselles, le bon cœur des tantes et les tendres sentiments de la tendre nature! Quel déluge de fadeurs et de niaiseries dans ces réunions civilisées qu'on a pourtant préparées à grands frais et soutenues d'un festin dispendieux; festin aussi ennuyeux pour les convives que pour la maîtresse qui a l'embarras de le diriger et de le préparer! Eh! comment les Civilisés osent-ils prétendre à quelque renommée gastronomique, lorsqu'ils sont dans une absolue nullité sur l'art de former des réunions piquantes et variées, ce qui est une moitié du plaisir de la table. Il semble que sur ce point les Rois soient encore plus au dépourvu que la populace; réduits à manger en famille, isolés comme des ermites, et sérieux comme des hiboux pendant tout leur repas, ils nous prouvent, à table comme ailleurs, que les jouissances du plus puissant des Rois sont bien inférieures à celles que trouvera le plus pauvre de ses sujets dans l'Ordre combiné. Encore ce Souverain doit-il s'estimer heureux si, dans l'isolement et la tristesse qui président à ses repas, il peut écarter le soupçon d'empoisonnement dont il est menacé sans cesse. O vanité des jouissances de la Civilisation!

Ce serait ici le lieu d'expliquer de quelle manière se varient les rassemblements dans l'Ordre combiné, comment on fait succéder les repas d'amourettes, de famille, de corporations, d'amitié, d'étrangers, etc.

Pour disposer cette série de repas, ainsi que celle des travaux qui doivent varier au moins de deux en deux heures, on tient chaque jour, dans le plus petit canton (1) du globe, *la Bourse* ou *assemblée de négociations*. On y traite des réunions de travail et de plaisir pour les jours suivants, des emprunts de cohortes entre les divers cantons qui se concertent pour associer leur industrie et leurs divertissements. Dans chaque canton il se négocie tous les jours à la bourse au moins huit cents assemblées de travail, de repas, de galanterie, de voyages et autres. Chacune de ces réunions exigeant des débats entre dix et vingt, et quelquefois cent personnes, il y a au moins vingt mille intrigues à débrouiller à la bourse pendant une heure. Pour les concilier il y a des fonctionnaires de toute espèce, et des dispositions au moyen desquelles chaque individu peut suivre une trentaine d'intrigues à la fois; de sorte que la bourse du moindre canton est plus animée que celle de Londres

(1) Il n'en peut pas exister de moindre de 700 personnes.

ou Amsterdam. On y négocie principalement par signaux, au moyen desquels chaque négociateur dirigeant peut, de son bureau, entrer en débat avec tous les individus, et intriguer, par ses acolytes, pour vingt Groupes, vingt Séries, vingt cantons à la fois, sans vacarme ni confusion. Les femmes, les enfants négocient ainsi que les hommes pour fixer leurs réunions de toute espèce, et les luttes qui s'élèvent chaque jour à ce sujet entre les Séries, les Groupes et les individus, forment le jeu le plus piquant, l'intrigue la plus compliquée et la plus active qui puisse exister; aussi la bourse est-elle un grand divertissement dans l'Ordre combiné.

D'après les aperçus que je viens de donner sur les plaisirs de la table, on peut pressentir que ceux de l'amour s'élèveront au même degré, et présenteront chaque jour une foule d'anecdotes et d'aventures dont les moins piquantes seront encore bien supérieures à nos prouesses les plus vantées. L'amour ainsi que la table offrira des chances à tous les caractères; là finiront les oiseux débats des Civilisés sur la constance et l'inconstance, et les affections diverses; il faudra des goûts de toute espèce dans l'Ordre combiné, parce qu'il présente des moyens de satisfaire tous les goûts. Les Bacchantes y sont aussi nécessaires que les Vestales, et la culture ne peut s'exercer par Attraction s'il n'y a dans le canton des amours de tout genre. Aussi, à côté des Bacchantes qui exercent la vertu de fraternité, et qui se vouent aux plaisirs de tout le genre humain, on trouvera des Vestales et Jouvencelles d'une fidélité assurée; on y trouvera, chose bien plus rare, *des hommes fidèles aux femmes*, et c'est ce qu'on ne trouve pas en Civilisation, à moins de chercher dans la classe cagote, qui ne fait pas partie du monde amoureux.

XIII.

POLITIQUE GALANTE POUR LA LEVÉE DES ARMÉES.

L'annonce de la future liberté amoureuse devant exciter la grande colère des bourgeois et des philosophes, il convient, pour les calmer, de leur faire envisager cette liberté sous le rapport de l'intérêt, qui est leur unique Dieu. L'amour, qui est en Civilisation un germe de désordre, de paresse et de dépenses, devient dans l'Ordre combiné une source de bénéfices et de prodiges industriels.

J'en vais donner un indice, et je choisis la démonstration sur l'une des branches d'administration la plus pénible parmi nous : c'est la levée des armées qui s'opère par la Politique galante.

L'amour produit dans chaque Phalange deux grandes Séries, qui sont le *demi-caractère* et le *caractère plein*. Celui-ci se divise en neuf branches : la première est la *Vestalité*, dont je vais parler.

Dans chaque Phalange, le chœur des Jouvenceaux et Jouvencelles, qui sont vierges, élisent tous les ans un quadrille de Vestalité formé de deux couples de parade et de deux couples de mérite; le choix est réglé pour les premiers sur la beauté, et pour les seconds sur le succès dans les sciences et les arts ou le dévouement dans les travaux.

Les Vestals et les Vestales ont en tous lieux le rang de Magnats et Magnates; la plus pauvre fille, lorsqu'elle est élue Vestale, roule en char à six chevaux blancs, couverte des pierreries de la réserve. On rend à ces jeunes gens toutes sortes d'honneurs; ils commandent les colonnes de l'enfance; enfin, le système conservateur de la virginité tend à produire les jeunes filles au lieu de les isoler. Loin de les habituer à un rôle de buse, comme nos demoiselles emmiellées de morale, qui disent n'aimer personne et n'avoir d'autre volonté que celles du papa et de la maman, on développera leurs inclinations autant que possible, et l'on verra la Vestale avoir des poursuivants titrés, et le Vestal avoir de même ses poursuivantes qu'il aura titrées.

Cette jeunesse d'élite a le privilège d'aller aux armées industrielles, qui sont de magnifiques rassemblements ; c'est là que les Vestals et Vestales exercent leurs premières amours. Chaque jour l'armée donne, à la suite de ses travaux, des fêtes d'autant plus brillantes qu'elle réunit l'élite de la jeunesse en beauté et en talents. Ces fêtes offrent un vaste champ à la courtoisie : les prétendants et prétendantes suivent la Vestalité qui fait ses choix dans le cours de la campagne. Ceux des jeunes gens qui veulent s'attacher à un seul amant ou une seule amante, passent au grade de *Damoiseau* et *Damoiselle*, et entrent dans les Groupes de la constance, qui sont le deuxième des neuf caractères amoureux; d'autres, qui ont le goût de l'inconstance, prennent parti dans les sept Groupes suivants. Le résultat principal de ces amusettes, c'est qu'on forme d'immenses armées industrielles sans aucune contrainte, et sans autre ruse que d'avoir mis en évidence et honoré

publiquement cette virginité que les philosophes veulent éloigner du monde, entourer de duègnes et de préjugés.

Pour rassembler une armée, il suffit de publier le tableau des quadrilles de virginité que chaque Phalange y enverra; dès lors ceux qui se sont déclarés prétendants et prétendantes ne sauraient se dispenser de suivre les prétendus aux armées, où doivent se décider les choix, qui se font secrètement, sans la publicité scandaleuse qu'on apporte parmi nous aux cérémonies du mariage, où l'on avertit une ville entière que, tel jour, un libertin, un roué, va déflorer une jeune innocente. Il faut être né en Civilisation pour supporter l'aspect de ces indécentes coutumes qu'on appelle *les noces*, où l'on voit intervenir à la fois le magistrat et le sacerdoce avec les plaisants et les ivrognes du quartier. Et pourquoi? parce qu'après de viles intrigues, après un maquerellage fait par le notaire et les commères, on va enchaîner pour la vie deux individus qui peut-être seront au bout d'un mois insupportables l'un à l'autre. Quel est donc le motif de ces fêtes de noces? l'espoir d'obtenir une postérité? eh! sait-on si la femme ne sera pas stérile? l'espoir du bonheur des conjoints? eh! qui sait s'ils ne se détesteront pas l'année suivante, et si leur union ne fera pas le malheur de tous deux? Dans ces fêtes données sur une vague espérance, les familles sont comparables à un étourdi qui, en prenant un billet de loterie, donnerait à ses voisins un grand repas en réjouissance de ce qu'il espère gagner un terne; on mangerait son repas en se moquant de lui et disant : *Il ne tient pas encore le terne.* N'imitez-vous pas un tel fou quand vous donnez des fêtes à l'occasion d'un mariage qui est un billet de loterie, et moins encore; car le mariage peut produire beaucoup de malheur, au lieu du bonheur qu'on en espère? Le seul cas où les fêtes soient raisonnables, c'est lorsqu'un homme épouse une femme très riche; alors il a lieu de se réjouir; mais d'ordinaire les femmes dépensent plus de revenu qu'elles n'en apportent, et si l'on remettait les réjouissances de noce à l'année suivante, à l'époque où le mari a tâté des embarras du ménage, des énormes dépenses et du cocuage qui arrive tôt ou tard, on trouverait bien peu de mariés disposés à festoyer leur fâcheuse union. Eh! combien d'entre eux ont regret à la fête, dès le lendemain, où ils sont déjà confus de n'avoir pas trouvé ce qu'ils croyaient trouver!

Dans l'Ordre combiné, les fêtes relatives aux premières amours ne se donnent qu'après l'union consommée. On se garde bien d'i-

miter les Civilisés, qui prennent le public à témoin du marché conclu pour la défloration. Une Vestale voit ses prétendants réunis et étalant leur mérite dans les jeux publics et les travaux de l'armée ; leur nombre diminue successivement selon l'espoir qu'elle leur donne. Enfin, lorsqu'elle est d'accord avec l'un d'entre eux, les futurs se bornent à envoyer une déclaration cachetée à l'office de la Haute-Matrone (c'est une Ministre des relations amoureuses, celle qui tient le gouvernail des affaires galantes de l'armée pour ce qui concerne la Vestalité), ou aux Vice-Matrones qui régissent chaque division. On fait les dispositions nécessaires pour recevoir chaque soir les couples qui veulent s'unir secrètement ; ils sont reconnus par une intendante de matronage ; l'union n'est divulguée que le lendemain, où la Vestale a quitté sa couronne de lis pour une couronne de roses, et se montre en costume de Damoiselle avec son favori ou son Damoiseau, si c'est un Vestal qu'elle a choisi.

Il s'opère chaque nuit, à l'armée, un bon nombre de ces unions de Vestals et Vestales ; elles sont annoncées le lendemain à la matine ou repas du matin. Les Bacchants et Bacchantes ont la fonction d'aller chaque matin relever les blessés, c'est-à-dire les prétendants et prétendantes qui se trouvent éconduits par suite des unions secrètes de la nuit.

Je suppose que la Vestale Galatée, prête à faire son choix, ait balancé entre Pygmalion, Narcisse et Pollux. Enfin elle a préféré Pygmalion et s'est unie secrètement à lui. Une centaine de Vestales ont, dans la même nuit, consommé pareille union avec leurs favoris dans l'édifice destiné à cette cérémonie. Le lendemain un millier de Bacchants et Bacchantes de la division sont assemblés avant le jour ; une référendaire de matronage leur communique le tableau des unions de la nuit, puis la liste des blessés et blessées qu'il faut aller relever. On y voit les noms de Pollux et Narcisse. Alors les Bacchantes qui se croient le plus aimées de Pollux se dirigent vers sa demeure ; d'autres vont trouver Narcisse, et de même les Bacchants s'acheminent vers les intéressantes blessées qu'ils ont choisies (1). Pollux sera donc éveillé par des Bacchantes

(1) Il est entendu que si les amants disgraciés sont du corps de la Vestalité, ce ne seront pas les Bacchants et Bacchantes qui iront les consoler. En pareil cas, cette fonction sera remplie par d'autres confréries, comme les Sentimentaux et Sentimentales, qui sont le 7e Groupe de la Série amoureuse. Il est maintes exceptions semblables que je ne m'arrête pas à rapporter, et qu'on doit pressentir sans que je les indique.

qui viendront, le rameau de myrte à la main, lui apprendre qu'il est trépassé dans l'esprit de Galatée; elles essuient le premier choc, les clameurs de perfidie et d'ingratitude; et, pour consoler Pollux, elles prodiguent leur éloquence et leurs charmes (1).

Il y a, chaque matin, une ample déconfiture de pousuivants et de poursuivantes, au grand contentement des légions de Bacchanales, qui font leur profit de cet amoureux martyre; car le remède ordinaire à une telle mésaventure, c'est de s'étourdir pendant quelques jours avec les Bacchantes, les Aventurières et autres corporations de l'armée qui exercent la philanthropie. Quand on connaîtra les détails de ces diverses fonctions et le mécanisme des Séries amoureuses dans les armées de l'Ordre combiné, on trouvera les amours de la Civilisation si monotones, si pitoyables, qu'on ne pourra supporter la lecture de nos romans et de nos pièces de théâtre; l'on concevra que l'admission aux armées devienne une faveur dans l'Ordre combiné; qu'il se présente le double des volontaires que l'on désire, et que par le seul levier de l'amour on puisse rassembler cent vingt millions de légionnaires des deux sexes, qui exécuteront des travaux dont la seule idée glacerait d'épouvante nos mercenaires esprits. Par exemple, l'Ordre combiné entreprendra la conquête du grand désert de Sahara; on le fera attaquer sur divers points par 10 et 20 millions de bras s'il est nécessaire, et à force de rapporter des terres, planter et boiser de

(1) Des Civilisés diront que Pollux ne tiendra aucun cas des consolations des Bacchantes; que s'il est bien amoureux de Galatée, il rejettera avec dédain des dévergondées qui viendront s'offrir à lui. En effet, telle serait la marche de l'amour dans l'Ordre civilisé. Pollux refuserait pendant plusieurs jours toute autre femme que Galatée, et, de plus, il appellerait en duel Pygmalion. Dans l'Ordre barbare, Pollux agirait différemment; il irait poignarder Galatée, en attendant l'occasion de poignarder Pygmalion. Et dans l'Ordre sauvage ou patriarcal, Pollux agirait différemment encore. Je n'ignore pas que, selon nos mœurs, Pollux devrait dédaigner les Bacchantes et leurs consolations; mais, si vous voulez, d'après les mœurs civilisées, blâmer Pollux qui se distraira avec les Bacchantes, un Barbare pourra se moquer du Civilisé, qui, se voyant ravir sa belle, n'ira pas la poignarder. J'entre dans ces détails, pour rappeler que les passions ont dans chaque Période sociale une marche différente; et que si les usages de l'Ordre combiné paraissent bizarres sur quelques points, il faudrait, avant de les juger, connaître les circonstances qui introduiront des mœurs si opposées aux nôtres.

proche en proche, on parviendra à humecter le pays, fixer les sables et remplacer le désert par des régions fécondes. On fera des canaux à vaisseaux là où nous ne saurions pas même faire des rigoles d'arrosage, et les grands vaisseaux navigueront non-seulement au travers des isthmes, comme ceux de Suez et Panama, mais encore dans l'intérieur des continents, comme de la mer Caspienne aux mers d'Azof, de Perse et d'Aral; ils navigueront de Québec aux cinq grands lacs; enfin, de la mer à tous les grands lacs dont la longueur égale le quart de leur distance à la mer.

Les diverses légions des deux sexes se divisent dans chaque empire en plusieurs armées, qui s'amalgament avec celle des Empires voisins. L'Ordre combiné n'affecte jamais une entreprise à une seule armée; il en réunit au moins trois pour les mettre en lutte d'émulation. S'il faut couvrir de terre les landes de Gascogne, ce travail sera exécuté par trois armées, française, espagnole et anglaise, et en compensation la France fournira deux armées, une à l'Espagne et une à l'Angleterre, pour coopérer à leurs travaux. Ainsi se mélangeront tous les Empires du globe, et la compensation sera la même dans les armées de province et les travaux de canton.

Je suppose que la Phalange de Tibur veuille faucher un pré qui emploierait 300 hommes pendant deux heures; si elle n'a que 60 faucheurs disponibles, elle emprunte quatre cohortes à quatre cantons voisins; elle fait négocier cet emprunt par ses ambassadeurs titulaires à la bourse desdits cantons, et au jour indiqué on voit arriver les quatre cohortes qui se réunissent aux Tiburiens dans la prairie. La fauchaison est suivie d'un repas où se trouvent les belles des divers cantons, et celui de Tibur rendra des cohortes d'hommes ou de femmes pour celles qu'il emprunte aujourd'hui. Cet échange de cohortes est un des moyens qu'emploie l'Ordre combiné pour métamorphoser en fêtes les travaux les plus rebutants; ils deviennent intéressants :

Par la brièveté qui résulte du grand nombre de coopérateurs;

Par la réunion des cohortes auxquelles viennent se joindre des amateurs de sexes différents;

Par les dispositions de mécanique et d'élégance que permettent ces nombreux rassemblements.

J'insiste sur ce dernier point. On voit parmi nous les ateliers si malpropres, si dégoûtants, qu'ils inspirent de l'horreur pour l'industrie et les industrieux, surtout dans la France, qui semble être

8.

la patrie adoptive de la saleté. Est-il rien de plus répugnant que les buanderies de Paris, où l'on prépare le linge de la belle compagnie? Au lieu de ces cloaques, vous verriez dans l'Ordre combiné un édifice orné de bassins de marbre et garni de robinets à divers degrés de chaleur, afin que les femmes ne gâtent pas leurs mains en les plongeant dans une eau glaciale ou brûlante. Puis, vous verriez maintes dispositions pour abréger l'ouvrage par des mécaniques de toute espèce et pour charmer le repas qui suivra le travail de quatre à cinq cohortes de blanchisseuses rassemblées de divers cantons.

Quelque insipides que soient ces menus détails, je ne dédaigne pas de m'y arrêter pour prouver que tous les obstacles industriels sont prévus; les convocations de cohortes ne sont qu'un des nombreux procédés par lesquels on aplanira toute difficulté, et l'Ordre combiné fournira des moyens d'opérer, *par attraction et rivalité*, les travaux les plus odieux.

La galanterie, aujourd'hui si inutile, deviendra donc un des ressorts les plus brillants du mécanisme social. Et tandis que l'Ordre civilisé lève avec tant de peine et de contrainte des Armées destructives qui ravagent périodiquement la terre, l'Ordre combiné n'emploiera que l'Attraction et la galanterie pour former des Armées bienfaisantes qui élèveront à l'envi de superbes monuments. Au lieu d'avoir dévasté trente provinces dans une campagne, ces Armées auront jeté trente ponts sur des fleuves, recouvert trente montagnes effritées, creusé trente canaux d'irrigation et desséché trente marécages; encore ces trophées industriels ne seront-ils qu'une parcelle des prodiges qu'on devra à la liberté amoureuse et à la chute de la philosophie.

Dans ces débats futiles en apparence, comme ceux sur la bonne chère et l'amour, il ne faut pas perdre de vue le but de l'Ordre combiné : c'est d'opérer ATTRACTION INDUSTRIELLE. Toutes les dispositions que vous entendrez sur cet Ordre et que vous croiriez faites à plaisir sont toujours soumises à deux pierres de touche; il faut qu'elles produisent l'ATTRACTION INDUSTRIELLE et l'ÉCONOMIE DE RESSORTS. J'en vais donner une démonstration tirée des Bandes de chevalerie errante qui parcourent le globe et dont j'ai parlé dans cette Notice.

Ces Bandes, fort attrayantes pour la jeunesse, n'admettent personne qui n'ait fait au moins trois campagnes dans les Armées industrielles, indépendamment des connaissances relatives au ca-

ractère déployé par la Bande. Voilà donc un ressort de plus pour lever des armées. Outre l'amour qui entraîne à suivre les Vestals et Vestales, outre la curiosité causée par les grands évènements qui se passeront à l'armée, outre l'empressement d'assister à ses fêtes et bacchanales, de partager la gloire de ses hauts faits, il est encore d'autres leviers, comme l'appât d'obtenir, après trois campagnes, une patente d'Aventurier ou Aventurière, et d'aller exploiter le globe avec les Bandes de Chevalerie errante. D'autres privilèges sont le prix de six campagnes, et au bout de neuf, on a l'entrée dans le corps des Paladins et Paladines, qui sont par toute la terre les officiers de l'Empereur et Impératrice d'Unité. Au retour de chaque campagne les jeunes gens ont le droit de s'orner d'un signe, telle que croix ou étoile, qui porte en légende le fait industriel de l'Armée; et l'on connaît, au nombre des rayons d'étoile, les diverses campagnes et titres de gloire de chacun. Les femmes portent cette décoration, car il y a toujours moitié de femmes dans les Armées industrielles.

Au moyen des divers appâts que les Armées offrent à la jeunesse, elle marche spontanément au premier appel, et l'admission devient, ainsi que je l'ai dit, un privilège acheté par diverses épreuves. On atteint donc par ce mode de levée les deux buts indiqués, l'ATTRACTION INDUSTRIELLE et l'ÉCONOMIE DE RESSORTS.

Et comme l'appât d'entrer aux Bandes errantes fait partie des amorces qui attirent la jeunesse à l'Armée, concluez que ces Bandes ne sont pas des parties de plaisir vaguement imaginées, et que toutes les autres dispositions qui vous seront données sur l'Ordre combiné devront, comme les Bandes errantes, coopérer aux deux résultats exigés, à l'ATTRACTION INDUSTRIELLE et à l'ÉCONOMIE DE RESSORTS. Et les mesures qui conduisent à ces deux buts sont toutes des jouissances romanesques et immenses comme celles dont je viens de donner une légère idée.

Craignant de vous faire entrevoir l'immensité de ces plaisirs, je n'ai disserté que sur deux accessoires de l'amour et de la gourmandise. J'ai parlé des tables du pauvre, sans vous expliquer quelle sera la somptuosité de celles du riche, lorsque la bonne chère sera favorisée par la culture universelle, par la régularité de température qui raffinera les sucs de la terre, par la cessation des fourberies commerciales et par la liberté absolue des communications. Alors les riches de chaque Phalange pourront tous les jours,

dans le cours des cinq repas ([1]), savourer par centaines les raretés parvenues de tous les points du globe, transportées et conservées avec des précautions qui sont impraticables dans l'état d'imperfection où se trouve l'industrie terrestre et maritime des Civilisés.

Je me suis de même borné à parler des moindres jouissances de l'amour en traitant de la Vestalité, qui n'admet que la courtoisie ou jouissance spirituelle sans plaisir matériel. Les fonctions vestaliques sont une privation et non un exercice de l'amour, qui ne commence qu'à l'instant où le Vestal cède à une première inclination.

Je n'ai pas parlé de ces circonstances qui donnent un plein essor à la galanterie, et qui contrastent si fort avec les viles intrigues de mariage et les odieux calculs par lesquels on avilit parmi nous les premières unions. Je n'ai donc donné aucune notion des amours de l'Ordre combiné, et cependant les accessoires auxquels j'ai touché auront déjà suffi pour faire entrevoir que cet Ordre ouvrira aux amours une carrière si brillante et si variée, qu'on regar-

(1) Il y a cinq repas dans l'Ordre combiné; la matine à 5 heures, le déjeuner à 8 heures, le dîner à 1 heure, le goûter à 6 heures, et le souper à 9 heures; il y a en outre deux intermèdes ou collations vers les 10 et 4 heures. Cette multitude de repas est nécessaire à l'appétit dévorant qu'excitera le nouvel Ordre, où l'on est en mouvement continuel sans excès. Les enfants élevés de la sorte acquerront des tempéraments de fer, et seront sujets à un retour d'appétit de deux en trois heures, à cause de la prompte digestion qui sera due à la délicatesse des mets et à l'art de les mélanger judicieusement. Cet art, auquel on les exercera dès l'enfance, est contraire à toutes nos maximes sur la sobriété; il sera pourtant l'un des germes du perfectionnement matériel qui élèvera le genre humain à la stature moyenne de 7 pieds, et à la carrière moyenne de 144 ans. L'espèce humaine, parvenue à cette perfection, devra consommer chaque jour dans l'état de santé une masse égale au douzième de son poids. On voit dès aujourd'hui des appétits plus surprenants; car nous voyons en France un individu nommé *l'homme carnassier*, qui mange à un seul repas 14 livres de viande crue, sans parler de sa boisson et de ses autres repas. Il consomme donc environ 20 livres par jour, et pourtant il est loin de peser 240 livres. Comme le Créateur a dû produire en tout sens des esquisses renversées de l'Ordre combiné, il a représenté, par la création du ver solitaire, l'appétit prodigieux que ressentiront les individus élevés dans ce nouvel Ordre.

dera en pitié les chroniques galantes de la Civilisation. C'est ce que j'aurais démontré en peu de lignes si j'eusse traité des Séries amoureuses et des relations de leurs divers groupes affectés aux divers caractères de l'amour. Mais comme je désire exciter le raisonnement plutôt que l'enthousiasme, je passe sur ces tableaux, qui causeraient une impression beaucoup plus vive que je ne la veux produire.

J'ai satisfait aux désirs de diverses personnes qui me demandaient une petite notice sur l'Ordre combiné, au moins une feuille de détails, quelque incomplets qu'ils pussent être. Si l'on inclinait à soupçonner de l'exagération dans ces aperçus des jouissances futures, il faudra considérer que je parle ici de la 8e période sociale, prodigieusement distante de la 5e où nous nous trouvons. J'aurais pu m'accommoder aux faibles passions des Civilisés en ne leur peignant, comme dans la première Notice, que des jouissances plus bourgeoises de la 6e et de la 7e période, que nous franchirons l'une et l'autre pour nous élever d'emblée à l'Ordre combiné.

En rassurant les personnes impartiales contre le soupçon d'exagération, je ne prétends pas ralentir les verbiages de la multitude qui va éclater en railleries contre cette deuxième Notice. Je confesse moi-même que l'annonce doit sembler incroyable jusque après l'expérience; et fût-elle revêtue des preuves mathématiques et autres qui l'appuieront, l'on serait encore fondé à douter jusqu'à l'épreuve; car, dit Boileau :

« Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable. »

Qu'était-il de plus vrai que l'opinion de Christophe Colomb, à qui j'aime à me comparer? Il annonçait le nouveau monde matériel, et moi le nouveau monde social. J'exprime ainsi que lui *ce vrai qui n'est pas vraisemblable* aux yeux du préjugé. On m'accusera comme lui de vision, parce qu'on voudra juger les résultats annoncés par les moyens actuels; on voudra croire le mécanisme social borné aux faibles ressources qu'offre la Civilisation; enfin, on oubliera sans cesse que tous ces prodiges sociaux seront opérés par des *Séries progressives* et non par des *familles incohérentes* qui ont des propriétés contraires.

Mais puisque l'ironie est le souverain plaisir pour les Civilisés, qu'ils se hâtent de donner cours à leur malignité; comme on peut en moins de six mois faire l'essai de l'Association agricole, les

impossibles n'auront que peu de temps à gloser, et plus leur faconde se débordera, plus ils seront pitoyables quand ils viendront chanter la palinodie. Alors on rappellera leurs sarcasmes pour se délivrer de leurs insipides éloges et les réduire au silence. C'est le plus grand supplice pour ces roquets acharnés contre toute invention, gens que La Fontaine a si bien nommés

« . . . . Esprits du dernier ordre
« Qui, n'étant bons à rien, cherchent partout à mordre. »

Toutefois leur manie peut sembler excusable, sous le rapport des duperies qu'a essuyées le corps social de la part des sciences incertaines. Il ne faut pas s'étonner si les modernes, tant de fois bernés par les sophistes, inclinent de plus en plus à la défiance, et que le goût de l'ironie soit aujourd'hui dominant parmi les Civilisés, fatigués de se voir leurrer chaque jour par les théories philosophiques incompatibles avec l'Expérience et la Nature. Ces ridicules sciences touchaient à leur fin ; déjà la politique et la morale se sont anéanties l'une par l'autre, dans les révolutions du dix-huitième siècle ; une science mercantile leur a survécu : c'est l'*Economie politique ;* elle n'aurait pas tardé à finir plus honteusement encore que les moralistes qu'elle a écrasés.

[Je vais passer en revue leurs sottises réciproques et faire entrevoir le dénouement qui s'apprêtait pour la battante comme pour la battue.]

ÉPILOGUE.

SUR LE DÉLAISSEMENT DE LA PHILOSOPHIE MORALE.

Nations civilisées, vous allez faire un pas de géant dans " la carrière " sociale. En passant immédiatement à l'Harmonie universelle, vous échappez à vingt révolutions qui pouvaient ensanglanter le globe pendant vingt siècles encore, jusqu'à ce que la Théorie des Destinées eût été découverte. Vous ferez un saut de deux mille ans dans la carrière sociale; sachez en faire un semblable dans la carrière des préjugés. Repoussez les idées de médiocrité, les désirs modérés que vous souffle l'impuissante philosophie. Au moment où vous allez jouir du bienfait des lois divines, concevez l'espoir d'un bonheur aussi immense que la sagesse du Dieu qui en a formé le plan. En observant cet univers qu'il a si magnifiquement disposé, ces "milliards" de mondes qu'il fait rouler en harmonie, reconnaissez qu'un être si grandiose ne saurait se concilier avec la médiocrité et la philosophie, et qu'on lui ferait injure si l'on s'attendait à des plaisirs modérés dans un Ordre social dont il sera l'auteur.

Quel peut être votre but, moralistes, quand vous nous vantez la médiocrité de fortune? Ceux qui sont au-dessus d'un tel sort ne veulent jamais y descendre. Aucun raisonnement ne décidera l'homme qui a 100,000 francs de rente à en distribuer 80,000 pour se réduire au modeste revenu de 20,000 francs, qui est l'*aurea mediocritas;* d'autre part, ceux qui jouissent de la médiocrité ne veulent point s'en contenter, et sont fondés à croire qu'elle n'est pas le vrai bien, tant que les gens opulents refusent d'y descendre, malgré la facilité qu'ils en ont. Voilà donc la médiocrité sans attrait pour les deux classes qui peuvent en jouir; il est ridicule de la leur conseiller, puisqu'ils la connaissent par expérience et s'accordent tous à préférer l'opulence. Quant à ceux qui sont au-dessous de la médiocrité, il est fort déplacé de la leur vanter, car ils y atteindront bien difficilement : les gens peu aisés risquent plutôt de languir et déchoir que de s'élever. La Politique est déjà en butte aux plus amères critiques pour n'avoir pas su leur procurer le nécessaire; voyez combien il est inconséquent de

leur inspirer le goût de la médiocrité, quand on ne peut pas même leur assurer un sort inférieur.

La Théologie vante la pauvreté comme étant la voie d'une fortune éternelle; la Politique vante les richesses de ce monde, en attendant celles de l'autre; toutes deux conviennent au cœur humain qui ne s'accommode pas de la médiocrité. Si vous l'avez prônée, c'était par la manie de dire quelque chose de neuf et de ne pas être les échos de la Politique et de la Religion; l'une se passionnant pour les richesses et l'autre prêchant la pauvreté, elles ne vous ont laissé, moralistes, d'autre belle à épouser que la médiocrité.

Voyez le danger de prendre le rôle que les autres ont dédaigné. On peut, sur le seul éloge de la médiocrité, accuser votre science d'ineptie ou de charlatanerie; elle est inepte si l'éloge est sincère. Si vous croyez de bonne foi que la médiocrité puisse remplir le cœur de l'homme, suffire à son inquiétude perpétuelle, vous ne connaissez pas l'homme; c'est à vous d'aller à l'école, au lieu de nous donner des leçons. Et si l'éloge n'est qu'une jonglerie oratoire, vons êtes bien inconséquents de vanter cette médiocrité qui déplaît à ceux qui peuvent en jouir, et que vous ne savez pas procurer à ceux qui ne l'ont pas. Choisissez entre ces deux rôles, qui l'un et l'autre rabaissent vos dogmes fort au-dessous de la médiocrité.

Espérez-vous vous sauver par la question intentionnelle? faire valoir vos efforts pour procurer à l'homme des consolations? Si vous aviez l'intention sincère de consoler l'infortune, vous chercheriez d'autres moyens que vos dogmes, reconnus impuissants, de votre propre aveu. Témoin un moraliste moderne qui dit en parlant aux maîtres de l'art, aux Sénèque, aux Marc-Aurèle : « Pour me soutenir dans le malheur, vous m'appuyez sur le bâton « de la Philosophie, et vous me dites : Marchez ferme, courez le « monde en mendiant votre pain; vous voilà tout aussi heureux « que nous dans nos châteaux, avec nos femmes et la considéra- « tion de nos voisins. Mais la première chose qui me manque, « c'est cette Raison sur laquelle vous voulez que je m'appuie. « Toutes vos belles dialectiques disparaissent précisément quand « j'en ai besoin; elles ne sont qu'un roseau entre les mains d'un « malade, etc. » (Bernardin de Saint-Pierre.)

Voilà la Philosophie morale décréditée par ses auteurs mêmes; et sans attendre leur désaveu, ne suffisait-il pas de leurs actions

pour nous désabuser? Demandez au vertueux Sénèque pourquoi, lorsqu'il nous vante les douceurs de la pauvreté, il accumule pour ses menus plaisirs une fortune de 80 millions tournois (valeur actuelle); sans doute qu'il juge la pauvreté et la médiocrité plus belles en perspective qu'en réalité, comme ces statues mal dégrossies, qui font meilleur effet de loin que de près. Nous nous rangeons à l'avis de Sénèque; que ne pouvons-nous comme lui renvoyer la pauvreté et la médiocrité dans la poussière des bibliothèques!

Lorsque vous attestez, par vos actions et par vos aveux, l'impuissance des secours que promet votre science, quelle intention doit-on vous prêter, si vous persistez à nous administrer ces inutiles secours? N'est-ce pas une ironie de votre part que de vouloir nous familiariser avec les privations, quand nous vous demandons des richesses et des jouissances réelles? Vous-mêmes, philosophes, dont l'esprit et les sens plus exercés que ceux du vulgaire vous rendent plus précieuses les douceurs de la fortune, n'êtes-vous pas ravis d'apprendre que la chute de vos systèmes va vous élever à cette fortune dont vous êtes idolâtres, en feignant de la mépriser?

Ne répugnez point à confesser pleinement vos erreurs; la honte en retombe sur les savants en masse, et non pas sur aucune classe en particulier. Croyez-vous que les physiciens et littérateurs puissent éviter leur part de l'affront universel? N'avaient-ils pas, comme vous, le raisonnement et le bon sens pour apercevoir et dénoncer l'absurdité générale? Oui, l'*absurdité est générale* tant que vous ne savez pas remédier au plus scandaleux des désordres sociaux, à la PAUVRETÉ. Tant qu'elle subsiste, vos profondes sciences ne sont pour vous que des brevets de démence et d'inutilité; vous n'êtes qu'une légion de fous avec toute votre sagesse.

Vous vous annoncez pour interprètes de la raison. Gardez donc le silence tant que durera l'Ordre civilisé; car il est incompatible avec la raison, si elle recommande la modération et la vérité. En quels lieux la Civilisation a-t-elle fait des progrès? Ç'a été dans Athènes, Paris, Londres, etc., où les hommes n'ont été nullement amis de la modération ni de la vérité, mais fortement esclaves de leurs passions et adonnés aux intrigues et au luxe. En quels lieux la Civilisation a-t-elle langui et resté médiocre? ç'a été dans Sparte et dans Rome primitive, où les passions voluptueuses et le luxe n'avaient qu'un faible développement. D'après cette expérience,

pouvez-vous douter que l'Ordre civilisé ne soit inconciliable avec cette raison qui consiste, selon vous, à modérer ses passions? pouvez-vous douter qu'il ne faille bannir une telle raison, si l'on veut le maintien et les progrès de l'Ordre civilisé?

Votre science eut quelque vogue dans l'Antiquité, mais parce qu'alors elle flattait les passions; en effet, l'imagination et la curiosité avaient peu d'aliments dans ces temps où les sciences fixes et la littérature étaient au berceau; l'on dut s'attacher avidement à des dogmes qui ouvraient une immense carrière à la controverse et aux intrigues; la Philosophie incertaine était alors soutenue par son union avec les sciences fixes et avec la religion. Pythagore, doyen de la morale, était en même temps un habile géomètre et un prélat révéré. Il avait fondé un monastère où il faisait des miracles, comme de ressusciter les morts, et autres facéties; ses Néophytes étaient soumis aux plus rudes épreuves, comme aujourd'hui nos Trappistes.

Enfin, si ces moralistes obtinrent la faveur du peuple, c'est qu'ils formaient dans la religion mythologique un accessoire au sacerdoce, comme les moines dans la religion catholique.

Tandis que les rigoristes de l'ancienne philosophie séduisaient le peuple par la pratique des austérités et l'étude des sciences utiles, d'autres sectes plus traitables [comme celle d'Épicure] gagnaient la bonne compagnie et formaient des coteries cabalistiques, pour qui les oisifs de la Grèce prenaient parti, comme on voit aujourd'hui ceux de Paris se passionner pour tel théâtre ou tel acteur. D'où l'on voit que cette vogue de la Morale chez les Grecs ne se fonda que sur la superstition des petits et sur le désœuvrement des grands; enfin, sur des chances qui flattaient les passions, mais nullement sur l'influence de la raison.

Autres temps, autres mœurs. Les coteries morales n'étaient déjà plus en crédit chez les Romains, et Caton, au sujet d'une intrigue où figuraient quelques sophistes grecs, voulait qu'on chassât de Rome tous les philosophes; preuve qu'ils n'étaient plus en odeur de sainteté.

Quant aux modernes, la Philosophie morale n'a reparu chez eux que pour y mourir de sa belle mort. D'abord elle s'est traînée servilement sur les pas des anciens; vainement a-t-elle ressassé leurs diatribes contre les passions et les richesses; ce qui était amusant dans Athènes, ne l'est plus à Paris ni à Londres. Il en est des sciences incertaines comme des modes, qui ne durent qu'un

temps. La coterie des moralistes est à peu près éteinte; isolée de la religion et des sciences exactes, à peine ose-t-elle reparaître en s'affublant de quelques termes à la mode, comme *les méthodes analytiques* dont elle s'appuie encore pour hasarder quelques verbiages sur les passions et leur lancer de loin un faible trait, semblable à ces vieillards qui, retirés au coin de leur feu, disent encore leur mot contre le siècle présent qui ne les connaît plus.

Si la Philosophie morale accuse notre siècle de perversité pour être insensible à ses charmes, il est aisé de lui prouver que son délaissement est le seul acte de raison dont ce siècle puisse se vanter. Une bizarrerie attachée à la doctrine de ses écrivains, c'est que les lieux où elle a été le plus enseignée sont ceux où elle a été le moins suivie. L'on cite Sparte et Rome pour foyers de la morale; mais il n'y avait guère de moralistes à Sparte où l'on ne voulut pas même souffrir Diogène, le grand prédicateur de la pauvreté. Il y avait encore moins de moralistes à Rome, dans le temps où Cincinnatus faisait cuire ses raves. Les hommes n'en valaient pas mieux pour être pauvres; leur étalage d'austérité n'était qu'une intrigue de circonstance. A Rome, comme ailleurs, l'accroissement des richesses donna à l'ambition des formes plus raffinées; à mesure que la Civilisation se développe, on voit l'austérité et la modération moins en honneur; les efforts de la Philosophie pour ramener ces pruderies politiques ne sont qu'un indice de leur inconvenance. Plus un peuple accumule de théories morales, moins il est enclin à suivre leurs dogmes. La coterie moraliste est fille du luxe; en déclamant contre le luxe, elle renie son père; ses volumes, ses systèmes augmentent en raison des progrès du luxe; et si le luxe tombe, les théorics morales tombent avec lui sans que la nation ruinée devienne meilleure. Car les Grecs d'à présent, qui n'ont point de philosophes, n'ont pas plus de mœurs que ceux d'autrefois; la controverse morale n'a donc d'autre source, d'autre appui que le luxe. Sous son règne, elle peut s'accréditer comme vision romanesque, bonne à amuser les oisifs, pourvu qu'elle se prête aux circonstances. Loin de pouvoir modérer les passions, elle est réduite à flatter les vices dominants sous peine d'être dédaignée; aussi s'est-elle bien radoucie pour traiter avec les modernes, chez qui les raves ne sont plus en honneur.

La Morale s'abuse lourdement si elle croit avoir quelque existence par elle seule; elle est évidemment superflue et impuissante dans le mécanisme social; car sur toutes les questions dont elle

forme son domaine, comme le larcin, l'adultère, etc., il suffit de la Politique et de la Religion pour déterminer ce qui est convenable dans l'ordre établi. Quant aux réformes à entreprendre dans les mœurs, si la Politique et la Religion y échouent, la Morale y échouera encore mieux. Qu'est-elle dans le corps des sciences, sinon la cinquième roue du char, l'impuissance mise en action? Partout où elle combattra seule contre un vice, on est assuré de sa défaite; elle est comparable à un mauvais régiment qui se laisserait repousser dans toutes les rencontres, et qu'il faudrait casser ignominieusement. C'est ainsi que les sciences en corps devraient traiter la Morale pour les services qu'elle leur a rendus.

Si parfois la Politique et la Théologie vous ont accordé, moralistes, une feinte considération; si elles vous admettent en tiers dans la lutte contre le vice, c'est pour rejeter sur vous la honte des défaites et garder à elles deux le bénéfice des abus : vous n'êtes pour elles.

« . . . . . . Que l'instrument servile
« Rejeté par dédain lorsqu'il est inutile,
« Et brisé sans pitié s'il devient dangereux. »

Voyez le cas qu'elles ont fait de vous dans les circonstances décisives, comme la Saint-Barthélemy et la Révolution française. Si vous doutez du mépris qu'elles ont pour vos dogmes, essayez de contrarier les leurs, et vous aurez la mesure de votre importance.

Un incident survenu dans le cours du dix-septième siècle vous a enfin éclairés sur ces fâcheuses vérités. Une scission s'est opérée dans le corps philosophique; de là est née une nouvelle science, l'*Economie politique et commerciale*. Ses rapides progrès devaient faire prévoir le triomphe des dogmes amis du luxe et la perte des moralistes.

Ils s'aperçurent bien tard que l'Économie politique envahissait tout le domaine de la charlatanerie; dès le milieu du dix-huitième siècle, tous les esprits se ralliaient à cette nouvelle science qui s'annonce pour dispensatrice de la fortune, et qui promet aux nations de grandes richesses dont chacun se flatte d'obtenir quelque part. Déjà l'empiétement des économistes était consommé lorsque les moralistes s'escrimaient encore à vanter les charmes de la pauvreté. Enfin, la Révolution française ayant fait tomber à plat toutes leurs visions sur les vertus républicaines, ils auraient voulu entrer en accommodement; à cet effet, ils ont mis en avant des

dogmes ambigus, comme d'*inconsidérer les richesses*, *sans les aimer ni les haïr :* dogmes vraiment plaisants, mais qui n'ont pu sauver la coterie morale; car les économistes, devenus trop forts pour avoir besoin d'alliés, ont dédaigné toute voie de rapprochements et ont soutenu de plus belle qu'il fallait *de grandes et très grandes richesses*, *avec un commerce immense et un immense commerce*. Dès lors les moralistes sont tombés dans le néant, et ont été incorporés sans pitié dans la classe des romanciers. Leur secte est trépassée avec le dix-huitième siècle; elle est morte politiquement, ne jouissant plus d'aucun crédit dans le monde savant, surtout en France, où elle ne figure plus dans les académies.

La coterie morale a fait une belle mort, une mort édifiante; elle a fini comme ces athées qui se décident à croire en Dieu au dernier moment. Quand elle s'est vue perdue sans retour, elle a confessé ce qu'elle niait depuis 2,300 ans. Elle a reconnu que la sagesse s'allie fort bien avec 100,000 écus de rente, ainsi qu'on la voit dans le poëme de l'*Homme des champs*, qui exerce la sagesse dans un beau château, avec meutes, équipages, brelans et soupers, où l'on fait sauter les bouchons pour le bien de la vertu. Voilà sans contredit le genre de sagesse qui peut faire des prosélytes, ainsi que je l'expliquerai dans la troisième partie, en parlant de la Franc-Maçonnerie.

Du reste, les écrivains s'y prennent trop tard pour donner à la Morale des couleurs raisonnables; c'est amener du secours à une place qui a capitulé. D'ailleurs cette science, en confessant, à son heure dernière, qu'on peut être plus sage dans un château que sous des haillons, n'aboutit qu'à nous prouver combien elle est insuffisante pour nous conduire au bonheur et à la sagesse. Nous ne pouvons y arriver que sous les auspices de la Politique et de la Théologie. Ces deux sciences étant les seules qui procurent des châteaux à leurs favoris, tandis qu'il n'y a pas la moindre place à gagner en s'enrôlant sous les drapeaux de la Morale.

De même qu'on voit les restes d'une armée détruite former des bandes éparses qui infestent le pays pendant quelque temps encore, ainsi l'on voit les restes de la coterie morale former quelques partis, qui marchent sans ordre, sans système, sans aucun but. Éperdus comme des noyés, ils s'accrochent à tout, à la métaphysique, au bien du commerce, à chaque nouveauté. Ce sont des bandits littéraires qui infestent la grande route scientifique, et veulent s'entremettre partout où l'on n'a que faire de

leur ministère. Ils se battent les flancs pour trouver quelque asile à leur science exilée ; on les écoute en pitié murmurer de morale, comme on se rit des tonnerres lointains qui se font entendre à la suite d'un orage. On ne voit plus en eux que *la mouche du coche;* jamais règne ne fut mieux fini que le leur.

Il n'est sorte de bassesses qu'ils ne hasardent pour rentrer en grâce avec les passions qu'ils ont insultées pendant tant de siècles. J'emprunte à ce sujet les paroles d'autrui, afin qu'on ne m'accuse pas d'avilir une science tombée dans l'infortune. « Elle « s'est bien humanisée ; douce, indulgente, elle ne vous enseigne « plus à combattre, mais à céder. L'art de satisfaire et d'entre- « tenir les passions, de les ranimer lorsqu'elles languissent, de « leur substituer des goûts lorsqu'elles sont tout à fait éteintes, « voilà l'objet principal de ses leçons. » (*Gazette de France*, 17 janvier 1808.)

Les voilà donc ramenés au bon sens par leur disgrâce ; ils imitent ces princes détrônés qui reconnaissent trop tard qu'ils ne savaient pas règner. Mais en supposant que la Civilisation pût se prolonger, croit-on que les économistes qui ont éclipsé les sectes morales soient bien affermis sur le trône de l'opinion ? Non, ces sciences éphémères se précipitent l'une par l'autre comme les partis révolutionnaires. Je démontrerai dans la troisième Partie que déjà l'Économie politique courait à sa ruine, et que la chute des moralistes préparait celle de leurs rivaux. On peut appliquer à ces partis littéraires le mot de *Danton* qui, étant sur l'échafaud, déjà lié d'une courroie, dit au bourreau : *Garde l'autre pour Robespierre; il me suivra de près.* Ainsi les moralistes peuvent dire à leur bourreau, dire à l'opinion qui les sacrifie : *Garde l'autre courroie pour les économistes; ils nous suivront de près.*

Si jamais la Civilisation dut rougir de ses égarements scientifiques et de sa crédulité pour les charlatans, c'est aujourd'hui, où elle foule aux pieds les dogmes qu'elle a révérés pendant plusieurs mille ans, aujourd'hui qu'on voit les sciences philosophiques ramper devant l'Attraction passionnée qu'elles ont voulu *réprimer, corriger, modérer.* L'une des deux sciences, l'Économie politique, excite l'amour des richesses ; l'autre science, la Morale, permet de ne pas les haïr; elle élève une voix mourante pour faire amende honorable aux passions. L'esprit humain a donc la faculté de se repaître pendant plusieurs mille ans de sophismes dont il finit par rougir. Eh ! que savez-vous, Nations civilisées, si vos

visions modernes, vos chimères *économiques*, ne sont pas plus ridicules encore, et n'attireront pas sur le dix-neuvième siècle plus de mépris que les visions morales dont vous êtes confus aujourd'hui? Croyez-vous vous rapprocher de la Vérité et de la Nature en divinisant le commerce, qui est un exercice continuel du mensonge et de l'astuce? Pensez-vous que Dieu n'ait imaginé aucune méthode plus loyale et plus équitable pour opérer l'échange, qui est l'âme du mécanisme social? C'est sur quoi je vais vous entretenir dans la troisième partie de ce Prospectus.

Entre temps je vous fais ressouvenir qu'il ne suffisait pas de reconnaître l'empire de la Nature dont vous confessez enfin la souveraine influence. C'est peu de désavouer la Philosophie morale qui prétend changer les passions; il fallait, pour rentrer en grâce avec la Nature, étudier ses décrets dans l'*Attraction passionnée* qui en est l'interprète. Vous faites parade de vos théories métaphysiques; à quoi donc les employez-vous, si vous dédaignez d'étudier l'Attraction qui tient le gouvernail de vos âmes et de vos passions? Vos métaphysiciens se perdent dans les minuties de l'idéologie. Eh! qu'importe cette broutille scientifique? Moi qui ignore le mécanisme des idées, moi qui n'ai jamais lu ni Locke ni Condillac, n'ai-je pas eu assez d'idées pour inventer le système entier du mouvement universel, dont vous n'aviez découvert que la quatrième branche, après 2,500 ans d'efforts scientifiques?

Je ne prétends pas dire que mes vues soient immenses parce qu'elles s'étendent là où les vôtres n'ont point atteint; j'ai fait ce que mille autres pouvaient avant moi, mais j'ai marché au but seul, sans moyens acquis et sans chemins frayés. Moi SEUL j'aurai confondu vingt siècles d'imbécillité politique, et c'est à moi seul que les générations présentes et futures devront l'initiative de leur immense bonheur. Avant moi l'Humanité a perdu plusieurs mille ans à lutter follement contre la Nature; moi, le premier, j'ai fléchi devant elle en étudiant l'Attraction, organe de ses décrets : elle a daigné sourire au seul mortel qui l'eût encensée, elle m'a livré tous ses trésors. Possesseur du livre des Destins, je viens dissiper les ténèbres politiques et morales, et sur les ruines des sciences incertaines j'élève la Théorie de l'Harmonie universelle.

« Exegi monumentum ære perennius. »

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

CONFIRMATION

TIRÉE DE

L'INSUFFISANCE DES SCIENCES INCERTAINES

SUR TOUS LES PROBLÈMES QUE PRÉSENTE LE MÉCANISME CIVILISÉ.

PRÉAMBULE.

SUR L'ÉTOURDERIE MÉTHODIQUE.

Aristote, l'un de nos sages les plus vantés, regardait en pitié ses propres lumières; sa devise était : *Que sais-je?* C'est sans doute ce qu'il a dit de mieux. Les modernes inclinent peu à une telle modestie, et pourtant sont-ils plus savants qu'Aristote en Politique sociale? Non; car on ne voit toujours, comme dans l'Antiquité, que l'Indigence, la Fourberie et les Révolutions; et d'après les orages que nos lumières modernes ont suscités sur la génération présente, fut-il jamais de siècle où les savants méritassent mieux la devise : *Que sais-je?*

Ils sont tous tombés dans une plaisante erreur; ils ont oublié dans chaque science le problème fondamental, celui qui est le pivot de la science entière; par exemple :

S'ils traitent d'*Économie industrielle*, ils oublient de s'occuper de l'*Association*, qui est la base de toute économie (1).

(1) [S'ils traitent du bonheur général, ils oublient d'aviser aux mesures qui peuvent opérer l'accession des Barbares et Sauvages, peuples assez dignes d'être comptés en calculs philanthropiques, puisqu'ils composent les $\frac{5}{6}$ de la population du globe, y compris la populace de Russie, Pol(*ogne*), Esp(*agne*), Antilles qu'on peut bien compter pour Esclaves et Bar(*bares*).]

S'ils traitent de *Politique*, ils oublient de rien statuer sur la *quotité de population*, dont la juste mesure est la base du bien-être du peuple.

S'ils traitent d'*Administration*, ils oublient de spéculer sur les moyens d'opérer l'*Unité administrative du globe*, sans laquelle il ne peut exister ni ordre fixe, ni garantie du sort des Empires.

S'ils traitent d'*Industrie* [*pratique*], ils oublient de chercher des mesures répressives de [*la fourberie*], *l'accaparement et l'agiotage*, qui sont une spoliation des « producteurs et consommateurs », et une entrave directe à la circulation.

S'ils traitent de *Morale*, ils oublient de reconnaître et réclamer les *Droits du sexe faible*, dont l'oppression détruit la justice dans sa base.

S'ils traitent des *Droits de l'homme*, ils oublient " de poser en principe " le *Droit au travail*, qui à la vérité n'est pas admissible en Civilisation, mais sans lequel tous les autres sont inutiles.

S'ils traitent de *Métaphysique*, ils oublient d'étudier le système des *rapports de Dieu avec l'Homme*, de chercher les moyens de révélation que Dieu peut employer à notre égard (1).

Les philosophes ont donc la bizarre propriété d'oublier les problèmes fondamentaux de chaque science ; c'est une ÉTOURDERIE MÉTHODIQUE, puisqu'elle porte régulièrement sur les questions primordiales. Je pourrais indiquer la cause de cette maladresse ; mais qu'ils essaient de la deviner s'ils sont aussi habiles qu'ils le prétendent dans l'usage des méthodes analytiques.

ARGUMENT.

Jusqu'à la publication des lois du Mouvement social, je ne puis revêtir cette annonce que de preuves négatives, comme celles de l'incapacité de nos savants sur les problèmes du mécanisme civilisé. La troisième partie sera donc purement critique.

Pour signaler cette impéritie des modernes, j'en vais donner

(1) [S'ils traitent d'*Equilibre, balance, contre-poids*, ils oublient de réprouver d'abord les méthodes civ(*ilisées*), qui, en système représen(*tatif*) ou autre, n'ont jamais produit que des équi(*libres*) illusoires, des colonnes de chiffres au lieu de responsab(*ilité*) effective, la vénalité des grands, la spoliation des petits au lieu de justice distrib(*utive*).]

trois démonstrations, en citant leurs inadvertances les plus récentes et les plus sensibles à la génération actuelle.

Ces trois démonstrations seront tirées :

1° De la Franc-maçonnerie;
2° Du Monopole insulaire;
3° De la Licence commerciale.

Le premier sujet, la *Franc-maçonnerie*, sera présenté sous le rapport des moyens de salut qu'il offrait aux sophistes. On verra que cette société leur présentait un marchepied pour réparer leur défaite de 1793 et s'élever à la considération et à la fortune. Ils n'en ont pas su profiter; et s'ils sont aveuglés sur les moyens d'influence qui s'offraient à leur ambition, seront-ils plus clairvoyants pour servir le genre humain?

Loin de là, ils ont fait tourner au détriment de l'Humanité les chances qui pouvaient ouvrir des voies d'amélioration sociale, et nommément le *monopole insulaire* et *l'esprit commercial*.

En démontrant cette assertion, j'aurai lieu de contredire tous les systèmes admis dans la Politique moderne, et surtout les préjugés sur la liberté commerciale, qui ne peut être que malfaisante puisqu'elle est prônée par les philosophes. C'est ici qu'on va reconnaître leur aveuglement, et se convaincre que le genre humain courait à de nouvelles calamités en se confiant à des savants si rebelles aux vérités les plus évidentes.

PREMIÈRE DÉMONSTRATION.

DE LA FRANC-MAÇONNERIE

ET DE SES PROPRIÉTÉS ENCORE INCONNUES.

Dieu est ennemi de l'uniformité; il veut que le Mouvement varie à perpétuité, soit en gradation, soit en dégradation. A cet effet, Dieu fait éclore périodiquement [1] dans nos sociétés des germes d'innovations bienfaisantes ou nuisibles; c'est à la raison à juger l'emploi de ces germes, à étouffer les mauvais, comme les clubs politiques, ou développer les bons, tels que la franc-maçonnerie dont je vais parler.

Quel parti salutaire pouvait-on tirer de la franc-maçonnerie? Voilà une question tout à fait neuve pour le siècle qui n'a pas su discerner les ressources qu'offrait cette institution; c'est un diamant que nous dédaignons sans en connaître le prix; ainsi les sauvages de Guanahani foulaient aux pieds les blocs d'or avant que la cupidité européenne leur en eût appris la valeur.

En croyant nous livrer à des amusements, nous faisons souvent des opérations politiques de la plus haute importance; telle est celle des *Cercles* ou *Casinos* dont j'ai déjà parlé (page 119), et qui sont un germe de *Ménage progressif*. Cette petite innovation pouvait renverser l'Ordre Civilisé si elle eût pris quelque extension et si l'on eût amené les *Cercles* au point de former *Ménages fixes pour les célibataires de divers âges avec gradation de fortune*. Bientôt les associés d'un tel ménage se seraient aperçus que les passions tendent à subdiviser toute société en plusieurs groupes inégaux et rivaux; après quelques essais de ce genre, on serait arrivé peu à peu à former la Tribu à neuf groupes (page 117), où les rivalités se trouvent balancées et harmonisées. En voyant les agréments attachés à un pareil ménage, les femmes célibataires se seraient hâtées de l'imiter, et bientôt l'Ordre civilisé eût été

(1) Calcul de la diffraction passionnée et des Séries récurrentes du Mouvement social.

anéanti sans aucune secousse politique et au grand étonnement de tout le monde.

On pouvait, à l'aide de la franc-maçonnerie, opérer une révolution moins brillante, moins prompte, mais très heureuse encore ; et si les savants modernes ne l'ont pas entrevue, c'est que leur raison orgueilleuse va toujours se perdre dans les nues avant de s'arrêter dans la région moyenne du sens commun. En voulant imiter l'aigle qui dédaigne les moucherons, ils deviennent incapables de saisir les procédés de la Nature qui sont toujours d'une extrême simplicité.

Dès le milieu du dix-huitième siècle ils aspiraient à faire une révolution quelconque pour s'élever à la fortune. Ils y ont réussi ; maiscomme ils avaient plusieurs voies à choisir, il est bon de faire connaître quelle autre marche ils auraient pu suivre pour le bien du genre humain et pour le leur. J'entre en matière.

Avant 1789, les esprits étaient avides d'innovations, et une secte religieuse qui se serait élevée aurait eu en sa faveur plus de chances que n'en eurent Mahomet et Luther. Il eût fallu, pour convenir à l'esprit du siècle, une secte amie de la volupté ; les philosophes n'eurent aucune idée de cette fondation, pas même en 1795 où chacun était pleinement libre de fonder des religions, quelque plates qu'elles pussent être.

Après la déroute qu'ils avaient éprouvée en 1793, il ne leur restait d'autre parti que d'abandonner une carrière qui n'était plus praticable, rompre en visière à leurs propres dogmes, et se rallier franchement à la nature, aux passions voluptueuses qu'il faut enfin tolérer puisqu'on ne peut pas les combattre.

C'était pour ces savants un pas épineux que d'encenser les passions qu'ils ont tant diffamées ; aussi ont-ils biaisé et tâtonné en proposant d'*inconsidérer les richesses sans les aimer ni les haïr ;* mais aux grands maux il faut de grands remèdes. Les philosophes n'avaient de salut que dans un parti désespéré. Écrasés par la Civilisation, ils devaient attaquer la Civilisation sur le point faible, sur la servitude amoureuse, et, pour la détruire, il fallait créer un culte de l'amour, culte dont les philosophes se seraient établis prêtres et pontifes. La société maçonnique leur en offrait les moyens s'ils avaient su la saisir et la diriger.

En passant à l'état sacerdotal, les philosophes n'auraient fait que revenir au point d'où ils sont partis, car ils étaient, dans l'Antiquité, des acolytes du culte mythologique. J'ai dit que les mo-

ralistes anciens n'étaient autre chose que des Moines païens; les Cyniques et les Épicuriens ne furent-ils pas l'image des Capucins et des Bernardins, tant il est vrai que les passions prennent dans chaque phase d'une société les mêmes développements sous des formes diverses?

Il a manqué aux philosophes, pour entrer dans la carrière religieuse, un transfuge du culte dominant, un homme qui se mît en tête, comme le transfuge Mirabeau, de détruire sa corporation. Les moralistes ne pouvaient pas tenter par eux-mêmes une pareille entreprise; ils n'ont que de la faconde sans audace et sans invention. Ils avaient besoin d'un chef qui vînt les guider et leur fournir des plans d'agression qu'ils ne savaient pas concevoir; aussi ont-ils attaqué la Religion catholique sans avoir aucun culte à lui substituer.

Depuis longtemps ils avaient sous la main l'instrument qui pouvait assurer leur victoire; c'est la secte des *francs-maçons*. Cette corporation, fondée dans des vues apparentes de charité, a déjà franchi les pas les plus difficiles pour former une secte voluptueuse et religieuse.

1° Elle est parvenue à opérer l'affiliation dans toutes les régions civilisées et ne se composer que de la classe aisée, sous la protection des grands qui sont à sa tête.

2° Elle a habitué le peuple à voir, sans jalousie, ses assemblées mystérieuses tenues en secret loin du profane vulgaire.

3° Elle a donné une teinte religieuse au plaisir sensuel; car à quoi se réduisent les séances des maçons? à des pique-niques accompagnés de quelques simagrées morales qui ont l'utilité de remplacer les jeux de cartes et faire passer le temps plus économiquement. Ces festins habituels ont élagué poliment les avares, qui sont plus nuisibles qu'utiles en affaire de parti religieux.

Voilà donc une coterie dont les dispositions déjà faites se prêtaient merveilleusement à fonder une nouvelle religion. Il n'a manqué à sa tête qu'un habile politique qui sût y introduire les femmes et la volupté; aussitôt elle devenait religion dominante des gens riches dans tous les Empires civilisés, et le Christianisme, qui convient mieux au peuple à cause de son austérité, se serait confiné insensiblement chez le peuple, comme en Chine le culte de Fô, qui n'est que pour les classes inférieures.

Je m'abstiens de tout détail sur les statuts qui auraient convenu à une pareille secte, et sur les moyens qu'elle aurait eus de s'ad-

joindre subitement tous les membres les plus marquants du corps social sans les détacher du culte catholique.

Etant depuis longtemps en si belle passe, il faut que les francs-maçons soient bien aveugles pour n'avoir pas su en profiter. D'après cela, s'ils ont, comme ils l'assurent, *un secret*, ce n'est pas le secret d'aller en avant. La nullité politique où ils sont restés avec tant de moyens de s'élever donne une si triste opinion de leur prétendu secret que, s'ils offraient de le communiquer, beaucoup de personnes refuseraient de l'entendre.

Diront-ils qu'ils n'ont jamais voulu s'élever plus haut que la médiocrité politique? persuaderont-ils que les chefs d'une corporation affiliée puissent se garantir de l'esprit d'empiétement qui est l'essence de toute affiliation, depuis celle des Janissaires jusqu'à celle des Jésuites? S'ils font de pareils contes sur leur modération, on les croira comme on croit le renard quand il trouve les raisins *trop verts*, parce qu'il ne sait comment y atteindre.

Entretemps, il convient de faire part aux francs-maçons d'une vérité qui les consolera de leur gaucherie politique : c'est que l'affront de n'avoir vu goutte en affaires de Mouvement social met leur compagnie de niveau avec les plus savantes compagnies de la Civilisation.

Le culte de la volupté aurait cadré merveilleusement avec la philosophie moderne ; ses systèmes économiques, trop décharnés et prêchant trop cruement l'amour des richesses, avaient besoin de s'allier à une secte religieuse pour donner de l'âme à leurs arides préceptes. Il fallait à l'Economie politique un beau masque pour cacher sa vilaine figure ; c'est une science qui ne parle qu'à la bourse ; elle devait se donner un allié qui parlât au cœur, une secte qui, réduisant les jouissances du luxe et les voluptés en actes religieux, aurait prouvé que l'amour des richesses et des plaisirs est très compatible avec la probité, la charité et les passions généreuses. Hélas ! cette cupidité contre laquelle on déclame si vainement, ne valait-il pas mieux la couvrir de fleurs que de boue, puisqu'elle devait règner à jamais sur les Civilisés sans qu'aucun raisonnement pût l'amortir un seul instant?

Observons bien qu'en parlant d'un culte de la volupté je ne le juge applicable dans le principe qu'à la classe *polie et opulente,* puis à quelques adeptes tirés du peuple pour le service de la secte qui n'aurait pas pu comporter l'initiation de la basse bourgeoisie

avant de s'être solidement établie chez les grands. Cette religion aurait pris une marche opposée à celle des cultes austères, qu'on doit faire germer chez le peuple avant de les étendre aux classes supérieures, lesquelles se trouvent aujourd'hui *esclaves du peuple dans le sens religieux*, et ce n'est pas un des moindres ridicules de la Civilisation moderne.

En présentant le nouveau culte comme délassement de bonne compagnie, les francs-maçons auraient enrôlé d'emblée toute la classe opulente. Les grands sont avides de tout ce qui tend à la licence voluptueuse; comment n'auraient-ils pas goûté un exercice raffiné de la volupté dans des sectes religieuses et polies, toutes composées d'adeptes à leur convenance, en hommes et en femmes?

Dès que les classes moyennes, les petits bourgeois, auraient vu la nouvelle secte bienvenue des grands, ils y auraient donné tête baissée, comme ils donnent aujourd'hui dans la franc-maçonnerie par un effet de l'*esprit de secte et de prosélytisme* qui est naturel à tous les hommes. On était donc assuré de les séduire en faisant agir *l'appât des voluptés joint à l'esprit de secte et de prosélytisme;* tel devait être le canevas de la nouvelle religion.

Il serait inutile d'élever contre cet aperçu aucune objection tant que je ne fais pas connaître les moyens d'exécution. Il en était d'infaillibles pour saisir tout ce qu'il y a de distingué dans le corps social, et surtout les femmes riches qui sont les meilleurs soutiens de toute religion. Celle-ci, entre autres appuis, aurait eu toute la classe des gens âgés, qui se seraient trouvés, dans l'exercice du nouveau culte, en faveur près de la jeunesse, dont ils sont aujourd'hui bafoués en affaires voluptueuses. La Civilisation, qu'on définit avec raison une *guerre du riche contre le pauvre*, est encore une *guerre du vieux contre le jeune*, et je démontrerai que les deux âges perdent également à cette discorde qui aurait disparu parmi les initiés du culte voluptueux.

Au lieu de s'attacher à ce plan, quelle a été la marche des philosophes dans leur attaque contre la Religion catholique, qu'ils ont eu la maladresse de heurter de front, sans connaître ses moyens de résistance et sans lui opposer des contre-moyens?

C'est ici qu'ils se sont montrés en dignes amants de la médiocrité, car jamais l'esprit humain n'enfanta rien de plus médiocre que les deux Religions dont la Philosophie est accouchée sur la fin du dix-huitième siècle; je veux dire le *culte de la Raison* et la

Théophilanthropie, cultes vraiment pitoyables, religions mortes avant d'être nées :

« Telum imbelle sine ictu. »

Jamais religion ne débuta dans des circonstances plus favorables que le culte de la Raison. Il n'avait aucun obstacle à vaincre : la France terrifiée aurait accepté, les yeux fermés, toutes les religions et constitutions qu'on lui aurait présentées. N'était-ce pas un avantage inouï pour un culte nouveau que de pouvoir s'installer d'emblée dans un grand Empire, de pouvoir forcer amis et ennemis à pratiquer ses rites ? Pour peu qu'une telle religion eût été adaptée à l'esprit du peuple ou des grands, elle devait réussir par la seule chance de l'*épreuve temporaire*, chance qu'aucun législateur civil ou religieux n'avait eue depuis Lycurgue. Il faut que la raison des philosophes soit bien incompatible avec le cœur humain pour n'avoir pas fait fortune en si beau champ. Accordez à tous autres novateurs le même avantage, l'*épreuve temporaire*, et l'on vous inventera une religion pour laquelle les peuples se feront égorger quand ils en auront goûté une année, mais une religion passionnée et non pas modérée.

La Théophilanthropie se présenta sous de meilleurs auspices ; mais c'étaient toujours la médiocrité et la modération qui avaient changé de couleurs, et qui ne peuvent en aucun sens sympathiser avec le cœur humain. On peut dire de ces deux religions que l'une était un corps sans âme, et l'autre une âme sans corps.

Dans la première, du tapage sans aucun dogme ; dans la deuxième, des fadeurs spirituelles sans appareil. La première était peut-être plus politiquement conçue ; elle étourdissait le peuple par un mélange burlesque du sacré et du profane ; elle avait ses Dieux, tels que Marat et Chalier ; ses Diables, tels que Pitt et Cobourg ; elle éveillait les sens par des parades civiques et des hymnes harmonieux entremêlés de diatribes politiques. C'était une religion pour les yeux et les oreilles ; cela pouvait convenir au peuple, qui veut se guider par les sens et révérer quelque chose de matériel, comme la Déesse de la Raison.

Les théophilanthropes annonçaient un Dieu invisible dont rien n'offrait l'image ; plus leurs dogmes étaient raisonnables, plus ils devenaient absurdes en politique religieuse : le peuple a besoin qu'on l'éblouisse et non pas qu'on l'éclaire. A tous vos oracles de Raison il préfère les visions de l'Apocalypse, les miracles, les

mystères, qui offrent un aliment et un appui à sa faible intelligence. Bref, il veut un culte qui le jette dans l'enthousiasme, afin d'écarter cette fâcheuse Raison qui viendrait le désespérer en l'éclairant sur l'étendue de ses misères sociales et domestiques.

Une gaucherie tout à fait neuve dans ces deux religions, c'était de n'avoir point de prêtres ; le peuple veut voir des hommes chargés directement de la procuration de Dieu. Mais les théophilanthropes choisissaient souvent un procureur ou un marchand pour annoncer la parole de Dieu ; on n'aime pas voir de tels hommes prêcher la vertu. Vainement s'appuient-ils du titre de père de famille ; les plus grands scélérats et les plus grands imbéciles de la terre ont été pères de famille. D'ailleurs les ministres d'une religion peuvent-ils être à l'église et à la boutique ? et conçoit-on qu'un culte puisse se soutenir s'il n'a pas des prêtres qui vivent de l'autel ?

Tandis que les philosophes se sont montrés si médiocres en faisant des religions modérées, un Arabe grossier, MAHOMET, a fait une religion avec le plus grand succès parce qu'il a été immodéré en tout sens, parce qu'il n'a employé que l'excès, l'exagération et les monstruosités. Quel camouflet pour les amis de la modération ! S'ils voulaient attaquer la Religion catholique, il fallait lui en opposer une qui donnât dans des excès contraires ; elle divinise les privations, il fallait diviniser les voluptés. C'était une carrière toute neuve que Mahomet n'avait pas entrevue ; sa religion n'est point voluptueuse ; elle promet quelques plaisirs aux hommes seuls, sans les procurer aux femmes ; elle ne les érige point en pratiques religieuses ; enfin elle les réduit au moindre développement par l'usage des sérails qui sont le tombeau de l'amour, et qui ne peuvent appartenir qu'aux gens riches, tandis qu'en Civilisation tout jeune homme présentable sait se former un sérail parmi les femmes de sa ville, et sans être chargé de leur entretien.

Je le répète, il y avait un grand coup à faire en matière de religion, mais ce n'est pas avec de la modération qu'on fait de grandes choses (¹). Du reste, les philosophes ne doivent pas s'étonner que

(1) Il n'y a sur le globe que deux ou trois religions modérées, celles des Quakers, Anabaptistes, etc. Quel rôle ont-elles joué ? ne sont-ce pas encore des morts-nés, des avortons politiques ? D'ailleurs à quoi aboutit cette modération ? On dit que les Quakers, si réservés en parure, ne le sont point du tout en gourmandise ni en cupidité, notamment à Phila-

je n'entre dans aucun détail sur la carrière religieuse qui s'ouvrait devant eux et qu'ils n'ont pas entrevue, mon intention n'étant pas de remontrer leur science qui va finir avec la Civilisation, mais de leur faire voir qu'elle n'a pas su se diriger elle-même ni se sauver en créant une religion. Ils avaient joui de quelque influence dans l'Antiquité comme adjoints au sacerdoce ; ils avaient vu leur crédit décliner à mesure que le sacerdoce s'isola d'eux par la naissance du Catholicisme, trop austère pour s'associer à aucune secte littéraire. Ils devaient donc rentrer dans la seule voie d'élévation qui leur fût connue, manœuvrer pour se réassocier au sacerdoce, ou se mettre à sa place par un nouveau culte de leur invention. C'est ce qu'ils ont tenté sans avoir su le faire, sans avoir compris qu'il fallait un culte voluptueux pour lequel la franc-maçonnerie offrait des fondements déjà tout élevés. Un tel culte aurait ouvert l'entrée en sixième et septième Périodes, car il conduisait à la liberté amoureuse qui se serait bientôt étendue du corps maçonnique à la Civilisation entière.

Déjà les savants commencent à publier que l'amour n'est point un crime ; un livre a, dit-on, paru sur cet objet ; mais c'est nous apprendre ce que savent tous les écoliers de quinze ans. Il s'agissait de trouver les moyens d'amener le corps social au libre exercice de l'amour, de pressentir quel Ordre social en serait résulté, et d'exposer les bienfaits futurs de cette innovation, qu'il eût très bien convenu de limiter d'abord à des corporations isolées du peuple, comme la franc-maçonnerie. Elle est donc un des germes que la Providence avait semés parmi nous pour nous offrir des voies de salut et d'acheminement à l'Ordre combiné ; et si cette société fédérale a pu subsister si longtemps sans que ses propriétés et sa destination fussent entrevues ni de ses chefs, ni des philosophes, elle mérite d'être rangée parmi les nombreux monuments qui attesteront dans l'avenir la honte de la Politique civilisée.

delphie. D'après cela, on peut dire de leurs tristes vêtements : « Chassez les passions par la porte, elles reviennent par la fenêtre. » Eh ! ne serait-ce point un calcul d'intérêt que cette momerie de costume simple ? Tenez pour certain qu'il y a toujours quelque diablerie cachée sous un étalage de modération. Les Quakers, pour la peine de porter un habit gris sans boutons, sont exempts d'impôts, de service militaire, conscription, etc. A ce prix, combien d'habitants de France se feraient Quakers, les pères pour ne pas payer, les fils pour ne pas partir ? Où est donc le mérite de la modération, si elle procure de pareils avantages ?

DEUXIÈME DÉMONSTRATION.

DU MONOPOLE INSULAIRE

ET DE SES PROPRIÉTÉS ENCORE INCONNUES.

Je vais expliquer les rapports du Monopole insulaire avec les desseins de Dieu. L'on peut pressentir que sur ce point les vues du Créateur ne seront pas d'accord avec les opinions des Civilisés qui, en fait de Politique, ont toujours végété et ne se sont guère élevés que de la petitesse à la médiocrité ; autant valait rester au dernier rang que de se traîner à l'avant-dernier.

Dans des siècles plus religieux que le nôtre, on a pensé avec raison que Dieu châtiait parfois les nations ; si jamais cette opinion fut plausible, c'est aujourd'hui où l'Humanité entière se trouve persécutée et avilie par un même fléau, par le Monopole insulaire qui ravage en tous sens le monde social.

Il détruit l'Industrie dans sa base, en lui fermant les communications.

Il attaque l'Humanité en masse, en suscitant des guerres stipendiées qui forcent les peuples à se déchirer tour à tour.

Il avilit tous les Souverains en les rendant esclaves d'un subside qui neutralise leurs systèmes politiques.

Il outrage l'honneur général en subordonnant tout le mécanisme social à de vils calculs mercantiles.

Tel est l'abîme où nous ont conduit nos sciences *économiques;* le Monopole insulaire a fait renaître la boîte de Pandore ; dans cet amas de calamités, dont il est la source, on aurait dû reconnaître un châtiment infligé par l'Être suprême, si nos subtilités métaphysiques n'eussent habitué les modernes à douter de la Providence, à dégrader Dieu par d'insipides débats sur son existence, et par une demi-croyance non moins impertinente que l'athéisme.

Tant que les peuples vécurent dans la brutalité ou dans une demi-Civilisation voisine de la Barbarie, tandis qu'ils furent trop ignorants pour s'adonner à la recherche des vues de Dieu, leurs inepties et leurs fureurs sociales durent exciter la pitié plutôt que

l'indignation de Dieu, et l'on ne vit aucun fléau les frapper en masse et les torturer sans relâche, comme il arrive aujourd'hui du Monopole.

Mais du moment où les progrès des sciences et surtout de l'*Art nautique* firent entrevoir à l'Homme qu'il était réservé à de hautes Destinées, du moment où la raison se trouva capable d'étudier les volontés de Dieu dans le calcul de l'Attraction passionnée, il devint nécessaire que Dieu nous fît tomber dans l'humiliation, si un fol orgueil nous aveuglait sur notre impéritie sociale et sur l'absurdité de la Civilisation. Ce fut pour confondre cette infâme société que Dieu la condamna à engendrer, par ses progrès, l'instrument de son supplice et de son déshonneur, *le Monopole insulaire [brut]* (1).

Dieu ne se borne pas, dans ses opérations, à atteindre un seul but; et le fléau qu'il a déchaîné sur les modernes remplit la double fonction d'humilier leurs charlatans scientifiques et d'offrir au monde social des moyens de régénération que je vais faire connaître. Ces pirateries, ces brigandages d'une île qui désole le globe, sont à la fois un châtiment et un bienfait de Dieu, une disposition où éclate la plus sage providence. On va apprendre que ce Monopole nous ouvrait diverses voies d'Unité sociale; aucune n'a été aperçue parce que les systèmes mercantiles des philosophes ont rétréci sur cet objet tous les esprits, et l'on a aggravé les malheurs de l'Humanité par l'abus du moyen que Dieu nous offrait pour les terminer.

La moderne politique du Monopole a été aussi mal dirigée que mal combattue. L'Angleterre, qui l'a entrepris, n'en a pas saisi la théorie; elle n'a su tirer aucun parti des chances qu'elle avait pour asservir le globe. Elle n'a fait que manifester le projet, sans concevoir les moyens d'exécution. Même ignorance a régné parmi les Français, ses rivaux.

Le Monopole insulaire [brut], malgré l'infamie des ressorts qu'il

(1) [Phrases de Phœbus. Il fallait très froidement classer les 5 monopoles maritimes et les 32 crimes du commerce dans la catégorie des contre-mouvements nécessaires et préétablis.

Cet article, dont je blâme le ton et non le dogme, a obtenu les suffrages de nos mercantiles Aristarques; dès qu'on disserte sur la politique transcendante du commerce, ils applaudissent parce qu'ils n'y connaissent rien : on les tâtera sur ce sujet dans trois sections du *Traité*.]

fait jouer, est encore plus sensé que le plus équitable des systèmes civilisés, car il tend au seul but louable en politique : c'est l'*Unité administrative du globe.*

Dans ce sens le monopole est un remède fatigant que Dieu administre au globe, et qui peut conduire en peu de temps à une heureuse issue, à une entrée en 6ᵉ période. Mais l'impéritie des Anglais, qui sont agresseurs, et des économistes, qui ont dirigé la résistance du continent, a donné au Monopole la tournure la plus lente et la plus dévastatrice. Cet aveuglement respectif n'a rien d'étonnant, puisque l'Angleterre et la France, qui sont les deux centres d'attaque et de résistance, sont à elles deux les principaux foyers de philosophie qu'il y ait sur le globe. Dès lors elles ont dû rivaliser de maladresse, prendre les voies les plus tortueuses, et envenimer de plus en plus la querelle sans arriver au dénouement.

L'étude du Monopole présente des particularités dignes d'attention, soit dans son origine, soit dans les développements divers que la Politique peut lui donner. Parlons de son origine.

Dieu avait soigneusement préparé la naissance du Monopole en plaçant de grandes îles au sein des mers les plus fréquentées et sur les points les plus commodes pour entraver les relations. On voit que l'Angleterre, Madagascar, le Japon, les deux îles de la Sonde, la Nouvelle-Guinée, Borneo, les Antilles, enfin tous les grands archipels, sont situés aux points de passages les plus importants. Dieu n'en a point placé le long de l'immense côte de 3,000 lieues qui borde l'océan Pacifique; cette côte ne reçoit point de grands fleuves, ses mers ne peuvent devenir des routes de communication générale; de sorte qu'une grande île placée dans ces parages n'aurait eu aucune chance pour y entreprendre le Monopole; aussi Dieu ne créa-t-il pas de grandes îles sur cette côte, pas même de médiocres, comme Ceylan et Terre-Neuve, Heinan et Formose, qui sont destinées à devenir annexes fédérales de Monopole.

Lorsque ces masses de grandes îles, qui peuvent nourrir 15 à 20 millions d'habitants, viennent à se policer et s'unir sous un seul prince, elles n'ont de ressource que dans l'envahissement commercial [ou Monopole brut] pour atteindre à la domination dont tout Empire est plus ou moins avide. Elles sont donc de la graine de Monopole que Dieu a semée autour des continents pour entraver les relations partout où naîtraient l'industrie et l'art

nautique. Tôt ou tard les Antilles auraient joué ce rôle dont l'Angleterre a donné le signal; les Antilles et Lucayes pouvant nourrir "12" millions d'habitants, et, dominant les embouchures des plus grands fleuves, auraient formé, par leur réunion, un second chancre mercantile en attendant le troisième qui aurait été formé par le Japon. Bientôt l'invasion des Russes en Chine aurait forcé les Japonais à recourir pour leur salut à l'art nautique où ils auraient parfaitement réussi, et, après s'en être formé un rempart contre les Russes, ils en auraient fait un moyen d'agression contre l'industrie universelle.

Comme il est évident que Dieu a prémédité ce règne du Monopole en disséminant de grands archipels sur les points favorables, il importe d'examiner quel rapport peut avoir une telle persécution avec les vues de Dieu.

Certes, la tyrannie d'une poignée de marchands sur tous les Souverains et les Empires ne peut pas être le vœu ultérieur de Dieu, et il n'est besoin de s'arrêter là-dessus à aucune démonstration. Quels furent donc ses motifs pour préparer cette monstrueuse influence de quelques îles sur les Puissances continentales? C'est qu'elle offre double moyen de confondre la Politique civilisée :

1° La ridiculiser, si le Monopole est mal dirigé, soit en agression, soit en résistance;

2° La détruire par une entrée en 6e Période, si le Monopole est bien dirigé, soit en agression, soit en résistance.

C'est la première chance qui a prévalu, pour le malheur du globe; il est trop évident que le Monopole a déconcerté la politique moderne. A part les efforts de la France qui peut faiblir sous les règnes suivants, on voit les Souverains continentaux disposés à se perdre l'un par l'autre, s'asservir à un ennemi commun qui est invisible et inabordable pour tous; qui tire parti des rivalités de chaque Empire, des passions de chaque prince, pour les mettre aux prises et les affaiblir. Il se rit de leurs lumières comme de leur aveuglement, car l'ascendant du subside séduit toujours quelques princes les plus faibles pour les armer contre leurs voisins; dès lors les peuples sont également victimes de la sagesse ou de la corruption du Souverain, et celui-ci est également forcé à la guerre, soit qu'il obéisse à l'honneur ou à la vénalité.

Ainsi, le Monopole insulaire [brut] a la monstrueuse propriété de neutraliser vice et vertu, d'aller à ses fins par la sagesse comme par la démence de ses rivaux. Dieu ne pouvait donc faire choix

d'un châtiment plus ingénieux pour humilier à la fois les Rois et les Peuples, les Civilisés et les Barbares, en les asservissant à une ligue mercantile; servitude bien plus honteuse que celle de la conquête. En effet, le Monopole insulaire [brut] subjugue les peuples sans qu'ils puissent se défendre; les coalitions les mieux combinées ne donnent pas le moyen de l'attaquer en face; si des victoires lui enlèvent quelques alliés, le lendemain son or lui en fournit de nouveaux; il recommence à influencer et agiter le continent dès qu'on cesse de l'accabler à force de triomphes.

Pour bien apprécier l'influence du Monopole insulaire sur la Civilisation, il faut se rapporter aux époques où le continent ne peut opposer que des princes médiocres, comme en 1789. Quant à présent, l'Angleterre est contrecarrée et gênée sur le continent; mais cette répression n'est que temporaire; la France n'aurait pas toujours un Souverain *grand parmi les grands;* la chance des faits héroïques n'est pas admissible dans les calculs politiques; on ne doit spéculer que sur les faits ordinaires et considérer qu'il y a sept princes médiocres pour un prince héroïque. D'après cela l'Angleterre pourrait (ceci devient fort indifférent, puisque toutes luttes politiques vont finir avec la Civilisation), l'Angleterre pourrait, dis-je, se relever par l'effet de quelque évènement qui affaiblirait la France et livrerait de plus belle le continent aux intrigues des monopoleurs. Ils ont en leur faveur la continuité, l'invariabilité de plan, tandis que le continent, lors même qu'il essaie de résister, peut errer sur le choix des moyens et se consumer longtemps en vains efforts selon les méthodes de résistance qu'il adopte.

Il en est une encore ignorée et que je nommerai *résistance passive.* Elle a pour résultat de faire périr l'araignée faute de moucherons, d'exclure des continents toute denrée qui proviendrait directement ou indirectement des monopoleurs. On a rêvé cette mesure sans en connaître les moyens d'exécution. Dire qu'elle consiste à établir l'*Ordre commercial de 6e période*, c'est dire que je ne puis en donner connaissance que dans un traité spécial de la 6e période.

Ce nouvel Ordre commercial est si facile à organiser, qu'un petit Etat comme Raguse peut l'inoculer et le répandre forcément par tout le globe, et déjouer à la fois tous les monopoleurs *grands et petits.* (Car il en est de tout calibre : le Danemark ne fait-il pas le monopole de sa petite île Saint-Thomas? Ce qu'il

fait sur un coin de terre, il le ferait, s'il pouvait, sur tout le globe.)

Jusqu'à présent les Continentaux n'ont connu que *la résistance active,* la lutte maritime, à l'appui de laquelle on a formé récemment une ligue fédérale; c'est un plan bien immense, et je ne doute pas que le grand homme qui l'a adopté ne l'eût conduit à une heureuse fin. Mais il est un inconvénient au système de résistance fédérale : c'est qu'il faut un héros gigantesque pour l'entreprendre et le conduire à terme; l'opération peut péricliter sous des successeurs moins habiles, tandis que le monopole se soutient et marche à son but, quelle que soit l'inégalité des moyens de ceux qui le dirigent. On s'étonne de la persévérance que montre le cabinet anglais dans ses plans; s'ils sont invariables sous les divers ministères, c'est qu'ils flattent les passions des hommes avides qui composent le très grand nombre; ils ne reposent que sur des rapines colorées du prétexte du bien public; de tels plans assurent à tout ministre la fortune individuelle, la faveur populaire et la renommée sans talent. Le prétendu talent des politiques anglais se borne à posséder la baguette magique, LE SUBSIDE, qui a la puissance d'entraîner les souverains contre leur volonté même. Aussi vit-on, dans l'avant-dernière campagne (1), l'Autriche frémir à l'aspect de l'abîme où on la poussait; elle prédisait elle-même ses disgrâces, elle courait sciemment à sa perte pour céder au charme irrésistible du subside. Ainsi l'oiseau pouvant s'enfuir à l'aspect du serpent hésite, gémit et vient de branche en branche se rendre dans la gueule du reptile qui l'a charmé.

Les monopoleurs anglais ont dirigé leur agression aussi mal qu'on a dirigé la résistance. Ils avaient à opter entre deux procédés :

L'agression active ou le déchirement continental ; elle n'est que trop connue par le choix qu'en a fait l'Angleterre, et il n'est pas besoin de la décrire quand toute la terre en ressent les funestes effets.

L'agression passive ou l'assoupissement continental ; c'est la manœuvre la plus brillante qui puisse être faite en Politique civilisée. Elle consiste à conquérir le Continent par lui-même, à séduire, pacifier et soumettre l'une par l'autre la Barbarie et la Civilisation ; c'est ce que l'Angleterre pouvait faire avec moitié des dépenses qu'elle emploie à déchirer les nations et les affaiblir l'une par l'autre.

(1) [La campagne de 1805.]

Dans l'attaque passive, les insulaires devaient envisager le Monopole comme agent auxiliaire et non pas comme but de leur politique; ils devaient, dans l'emploi des subsides et moyens de corruption, s'attacher à une seule chose, à l'extraction des milices continentales, s'en former deux armées dont l'une aurait opéré sur les Barbares, sur les Perses, l'Inde, la Chine, Siam, etc.; l'autre aurait opéré sur le Continent pour y maintenir la paix, la fourniture de ces milices destinées à conquérir les Barbares, et assoupir les Civilisés en leur donnant quelque part aux trésors qu'on aurait prélevés administrativement sur les Barbares.

Je ne m'arrête pas à indiquer les moyens d'exécution dans un tel plan; il était praticable dans tout le cours du dix-huitième siècle, même lorsque la France avait une forte marine; parce qu'il était facile de paralyser un cabinet vénal et léthargique comme l'ancien cabinet de Versailles. En intéressant les Puissances allemandes au plan des Anglais, on aurait amené la France à se laisser finir de sa belle mort et laisser pourrir dans les ports ses quatre-vingts vaisseaux, pendant que ceux des Anglais auraient exploité l'Asie. Les guerriers d'Europe auraient tous recherché le service d'une nation qui leur eût fourni des moyens de s'enrichir en Asie, et les Peuples du Continent, en voyant quelques militaires rapporter des trésors de leurs expéditions lointaines, auraient admiré un système qui tendait à pacifier l'Europe pour l'enrichir des dépouilles du globe. Dès lors l'Angleterre, forte de *l'opinion et des milices du Continent*, aurait marché presque sans obstacle à la Conquête universelle.

L'aspect de ses progrès et la connaissance de ses desseins n'eussent élevé contre elle aucun ennemi. Les Cabinets comme les Peuples ne sont guère émus que du mal direct et prochain, de la crainte des voisins contigus sur qui se porte l'effort des haines nationales. Voilà pourquoi l'Angleterre s'aliène fort peu les esprits des continentaux, même en publiant son projet de les affaiblir et déchirer les uns par les autres. Combien lui était-il donc facile de règner sur l'opinion en épousant et manifestant le plan d'assoupissement, et en opérant seulement contre ceux qui auraient troublé une paix favorable à sa levée de milices! Elle aurait gagné les ministres de toutes les Cours, parce qu'ils auraient pu allier la corruption à l'honneur et déguiser leur vénalité sous des dehors de pacificateurs et de philanthropes. Ils auraient feint d'envisager la fourniture des milices comme gage du repos des Civilisés et des

Barbares même, qui, après tout, seraient plus heureux sous une administration regulière que sous le joug de leurs Pachas et Nababs. Quant aux Civilisés, ils auraient trouvé dans leur coopération à un tel plan la paix intérieure, le peu de bien-être qu'on peut attendre de la Civilisation ; et ce bien-être se serait accru, lorsque l'Angleterre serait arrivée au point de lever le masque, de leur notifier sa suprématie, et de donner au Globe entier une Organisation régulière qui eût acheminé vers la 6e Période.

En suivant cette marche, les monopoleurs anglais auraient joué le rôle d'anges tutélaires, de médiateurs entre la Civilisation et la Barbarie ; ils auraient exécuté le plus beau plan que puisse comporter la Politique civilisée ; ils pouvaient donc faire éclore d'un système de spoliation des résultats plus brillants que les trophées des conquérants et les lumières des philosophes, car tous les efforts belliqueux et scientifiques ne purent jamais étendre au quart du globe ni les lumières ni les conquêtes ; jamais les savants et les héros n'imaginèrent (avant le système fédéral de France) aucune mesure qui fût applicable au Globe entier ; tandis que ce Monopole, tant critiqué parce qu'il est mal connu, pouvait, entre des mains habiles, conduire à la conquête, à l'Unité et au bonheur du monde.

Telle est la carrière qui s'ouvrait pour l'Angleterre si elle eût su s'identifier au Continent au lieu de s'en isoler et de le traiter en ennemi, si elle eût su se grossir des forces continentales au lieu de les absorber par des guerres soudoyées. Il faut que cette nation ait bien peu de génie politique pour que tous ses ministres successivement se soient fixés à cet infâme système de déchirements continentaux sans rechercher des procédés moins odieux. Au reste, la plupart des ministres anglais ont été des disciples de la Philosophie qui étouffe toute conception grande, noble et juste. Voilà pourquoi ces prétendus hommes d'État n'ont su que harceler le genre humain et désoler la terre au lieu de la soumettre et l'organiser ; ils se sont arrêtés à de menus brigandages sans concevoir aucun plan d'offensive générale ; leurs prétendues finesses se réduisent à quelques vues subalternes de trafic et de pillage ; ils gouvernent en arithméticiens et non pas en politiques, et leurs secrets se bornent, comme ceux des francs-maçons, à n'en avoir aucun.

Cependant l'Angleterre se soutient par l'effet des chances innombrables que Dieu a assignées au Monopole insulaire, quelque di-

rection qu'il puisse prendre. S'il a pu s'accroître en marchant au hasard et toujours à contre-sens du meilleur système ; si l'Angleterre, malgré cette impéritie, balance encore les triomphes les plus miraculeux de ses rivaux, qu'arriverait-il dans le cas où la Civilisation, venant à se prolonger, ferait éclore dans divers archipels d'autres foyers de Monopole qui suivraient, comme les Anglais, le plan de déchirement au lieu du plan d'assoupissement? Or, il est bien probable que les Antilles, le Japon et autres îles d'Orient n'auraient pas tardé à imiter cette Angleterre qui donne à elle seule tant de tablature aux Civilisés et Barbares, quoiqu'elle soit le plus faible des grands archipels que Dieu créa pour punir et stimuler la Civilisation à force d'affronts et de souffrances.

Cet aperçu des chances offertes au Monopole ne doit causer aucune inquiétude, puisque la Civilisation touche à sa fin ; et aussitôt que " l'Association sera " organisée, toute Puissance insulaire, eût-elle mille vaisseaux de haut bord, serait forcée à les livrer au Monarque fédéral du globe sans qu'il fût besoin seulement de tirer l'épée. Mais raisonnons sur l'hypothèse d'une prolongation de l'Ordre civilisé ; l'on va voir que le Monopole insulaire, même en prenant la forme la plus vexatoire, est encore un châtiment salutaire que Dieu nous inflige, car il tend dans tous les cas à dissiper les tourmentes philosophiques pour établir la paix universelle et l'Unité suzeraine du Globe. En effet :

Si les insulaires suivent le plan d'assoupissement dont j'ai parlé, ils s'achemineront très rapidement à la conquête du Globe, et dès qu'il sera asservi à l'un des archipels, soit l'Angleterre ou autre, on verra le Souverain insulaire SE CONTINENTALISER. Il formera sur le globe *une centaine de royaumes*, *vassaux d'un grand Empire où il fixera sa résidence ;* puis il brisera l'instrument de son exaltation, il réduira à la nullité l'île conquérante qui lui aura servi de marchepied ; il usera de sa marine pour détruire l'influence de la marine des insulaires et consolider à leurs dépens l'Unité suzeraine qu'il établira, et qui est Gouvernement de 6e Période. Ainsi le Globe trouverait un moyen de salut direct et prompt dans un Monopole qui adopterait le système d'assoupissement.

Si les insulaires suivent le plan de déchirement qu'a adopté l'Angleterre, système aussi odieux, aussi lent que l'autre est noble et rapide dans sa marche, le genre humain peut trouver encore

dans ce plan trois différentes voies de salut et d'acheminement à l'Unité; ce sont :

Le Succès du Monopole;
L'Impatience des Souverains;
La Fédération continentale.

1° *Le Succès complet du Monopole*, qui, devenu maître absolu par la voie des déchirements ou des assoupissements, aboutit dans l'un ou l'autre cas à *continentaliser le vainqueur insulaire*, former le globe en petits royaumes fédérés sous un Empire Central, et soumettre ainsi le vainqueur au vaincu, comme on a vu la Chine absorber et soumettre plus d'une fois les Tartares qui l'envahissaient.

Cet asservissement de l'île victorieuse au continent vaincu ne serait qu'une répétition des intrigues démagogiques où l'on voit un factieux cajoler la populace pour écraser les riches; puis, lorsqu'il est devenu maître, se rallier aux propriétaires pour museler la populace. Or, dans cette lutte d'un archipel contre le Continent, n'est-il pas évident que l'archipel joue le rôle de la populace soulevée contre les grands, et qu'il serait l'instrument brisé comme elle, par tout agitateur, dès le lendemain de sa victoire?

2° *L'Impatience des Souverains;* elle pourrait avoir lieu si quelques brigandages, comme l'expédition de Copenhague (1), éclairaient enfin les Rois sur l'imbécillité des sciences politiques et sur l'excès d'avilissement où elles ont conduit la Civilisation. Alors un

(1) L'Angleterre s'y prend un peu tard pour de pareils coups de main; cela eût été bon à l'époque où la France était plongée dans l'anarchie, où le Continent n'avait aucun point de ralliement et de résistance. Alors, les Anglais, au moyen de quelques violences, auraient terrifié et battu en détail le Continent; mais aujourd'hui des gredineries comme l'affaire de Copenhague, ne servent qu'à serrer plus fortement les continentaux autour du héros qui peut les tirer de la servitude mercantile, et, sous ce rapport, l'invasion de la Séélande et les atrocités inutiles qui l'ont signalée (comme de charger les bombes en verre pilé), sont un évènement très heureux; il doit éclairer enfin sur la nécessité d'une ligue continentale, et, à part la malheureuse ville de Copenhague, j'estime que tout le Continent doit des remerciements à ceux des ministres anglais qui ont eu la maladresse de lever le masque par cette dégoûtante perfidie. Tout cela au surplus devient fort indifférent, puisque nous allons sortir de la Civilisation.

Souverain, dans un instant de colère, pourrait menacer les philosophes incertains de les tous bannir, à moins qu'ils ne découvrissent dans l'année un moyen d'agression indirecte contre le Monopole, dont leurs systèmes mercantiles ont favorisé les progrès. A cette menace les philosophes effrayés feraient de nécessité vertu ; ils suspendraient leurs ergoteries pour s'exercer aux inventions utiles, et ils découvriraient, tôt ou tard, l'un des moyens (je dis l'un, car il en est plusieurs) d'abattre le Monopole insulaire sans coup férir, et par des opérations purement politiques, qui conduisent aux 6e et 7e Périodes, et à l'Unité administrative.

3° *La Fédération continentale;* ce troisième résultat est celui qui a prévalu, et il pouvait amener la soumission de l'Angleterre et l'Unité du Globe.

Si la Fédération Française embrassait l'Europe entière dont elle unit déjà plus de moitié; si l'on pouvait coordonner seulement l'Europe à un Centre d'action, à un plan de résistance combinée, il arriverait dès l'année suivante que tous les ports du Globe seraient fermés aux Anglais; car les Puissances d'Asie, d'Afrique et d'Amérique n'auraient aucune résistance à opposer aux volontés de l'Europe liguée, et appuyant ses ordres d'un million de combattants. Il suffirait donc, pour abattre le Monopole insulaire, d'arriver à une ligue fédérale de l'Europe. Et l'importance de cette ligue ne serait pas dans l'anéantissement du Monopole qui peut renaître de ses cendres tant que dure la Civilisation, mais dans l'établissement de l'unité administrative du Globe, qui constitue l'entrée en 6e Période et prévient à jamais toute renaissance du Monopole. Il reste à indiquer comment cette ligue fédérale du Globe devrait être ordonnée pour atteindre à un but si désirable.

En résumé voilà trois moyens de salut et d'Unité que le Monopole présente au Globe, même en suivant le désastreux système du déchirement continental qu'a fait prévaloir l'ignorance politique des Anglais. J'ai donc eu raison de définir le Monopole insulaire *un remède fatigant, mais salutaire, que Dieu administre au Globe*, et qui, au risque de nous causer quelques tourmentes, doit conduire tôt ou tard à des résultats très heureux. En effet :

L'abus du remède ou le déchirement continental provoque à la longue l'un des trois évènements salutaires que je viens d'indiquer.

L'emploi judicieux du remède ou l'assoupissement continental conduit rapidement et sans orages à l'Unité universelle.

Enfin, dans l'une ou l'autre marche, le Monopole tourne à l'entière confusion de la Philosophie; car il ne peut être combattu que par des procédés contraires aux systèmes des politiques et moralistes; il couvre de ridicule toutes leurs maximes pendant son règne qui vénalise tous les esprits, et il conduit par l'avilissement de ces deux sciences au bienfait de l'Unité, dont elles n'ont jamais découvert aucune voie.

De là on peut conclure que ce Monopole insulaire, contre lequel déclame l'ignorance, est une savante disposition de Dieu pour confondre nos lumières et nous procurer un bien que nous n'osons pas même désirer, le bienfait de l'Unité sociale, à laquelle le Monopole nous conduit en tous sens, et où nous serions déjà parvenus si nos petitesses philosophiques n'en avaient étouffé l'idée et fait manquer les plus belles occasions.

Je n'en veux citer qu'une seule; je choisirai la dernière qui s'est présentée, et dont on aurait dû profiter pour forcer l'Angleterre à livrer, sans coup férir, ses escadres aux confédérés du Continent.

Après la bataille d'Iéna et les journées suivantes, qui consommèrent la ruine des Prussiens, il ne restait en Europe que trois grandes Puissances, la France, la Russie et l'Autriche. L'Autriche pouvait proposer à la France une ligue pour l'entreprise de l'Unité, et stipuler pour les princes et amis de sa maison un lot de cent millions de sujets; ces deux Puissances réunies auraient déterminé facilement la Russie à coopérer avec elles (1).

Jamais instant n'avait été plus favorable pour cette opération; il est probable que l'Autriche, tout engouée des vieilles idées de balance et d'équilibre, n'a pas même entrevu la carrière magnifique qui s'ouvrait devant elle.

Comme l'accord de ces deux Puissances eût entraîné l'adhésion du Continent entier, l'on aurait procédé sous la direction du Monarque français à l'exécution du plan. En conséquence on aurait fait marcher des forces suffisantes pour occuper les régions du Caucase et de l'Imaüs, et faire assembler sur l'Oxus toutes les hordes d'Asie; puis on aurait intimé aux souverains d'Asie les volontés de la Civilisation confédérée, avec menace de changer la dynastie et déposer les fonctionnaires de tout empire qui eût fait

(1) Voyez à la fin du volume l'article intitulé: *Triumvirat continental, ou Paix perpétuelle sous trente ans.* (*Note des Éditeurs.*)

mine de résistance. Après quoi l'on aurait organisé pour les divers princes d'Europe une centaine de royaumes fédéraux, et l'on aurait assigné un rang et un sort convenables aux grands de ces régions qui n'ont besoin que de leur sérail et leurs pipes, et qui, toujours placés sous le couteau, seraient fort heureux d'avoir une existence fixe dans un Ordre plus stable que la Barbarie.

Au lieu de spéculer sur cette bienfaisante opération de l'Unité, les Souverains s'acharnent à se disputer quelques coins de terre, quand le Globe leur offre de vastes Empires à partager, pour le bien même des peuples qui les habitent. Ce rétrécissement de vues dans les politiques européens est dû à l'influence de la Philosophie ; en déclamant contre l'esprit de conquête, elle détourne le Genre Humain de la seule voie de bien-être qui soit compatible avec l'Ordre civilisé. Peut-il exister, pendant la durée de la Civilisation, de repos sur le Globe avant qu'une *conquête générale* ait rallié tous les peuples à un Gouvernement central?

Mais quoi de plus homicide que cette modération que l'on conseille aux Souverains, et qui ne tend qu'à éterniser les guerres, puisqu'il survient périodiquement des Princes ambitieux qui chercheraient à envahir, tant qu'il n'existerait pas sur la terre une Puissance supérieure et garante du repos général?

En résumé : depuis que l'Art nautique nous fournit les moyens de parcourir le Globe, il n'est pas de passion plus salutaire qu'une ambition démesurée de conquête; car si l'un des Monarques arrive seulement à la conquête des deux tiers de l'Europe, il peut forcer l'autre tiers à se ranger sous sa bannière, et effectuer à l'instant la Ligue fédérale du Globe et la pacification universelle.

Dans le même sens on conçoit que nos théories de modération, qui conseillent à chaque prince de se contenter du lot que le hasard lui a fait, sont des théories de *carnage perpétuel*, ne tendent qu'à éterniser les guerres, puisqu'elles ne donnent aux Empires aucune garantie contre les irruptions des voisins, qui peuvent impunément se jouer des traités.

L'entreprise de l'Unité fédérale fut manquée en 1806 par l'apathie de l'Autriche; elle s'offre plus brillante aujourd'hui aux Empereurs unis de France et de Russie. Je ne sais à présent lequel des deux Monarques doit se flatter d'avoir maîtrisé la fortune; fit-elle jamais pour un mortel plus qu'elle fait aujourd'hui pour Alexandre, à qui elle offre les moyens de s'approprier et partager

le fruit des travaux de Napoléon, en s'associant à lui dans la magnifique entreprise de l'Unité fédérale du Globe?

Et comme le Monopole insulaire tend par diverses voies à l'établissement de cette Unité, de cette Autorité supérieure, qui serait le garant de la Paix universelle, j'ai été fondé à dire que, malgré l'infamie des ressorts " qu'il met " en usage, c'est un système encore plus sensé que nos théories philosophiques, toutes favorables à la permanence des guerres; théories qui tendaient, par double voie, à prolonger les malheurs du genre humain; car elles ont conduit les monopoleurs au plus désastreux système d'agression, celui du *déchirement continental*, et les continentaux au plus vicieux système de résistance, celui de la *lutte active* ou *lutte maritime*, dont on apercevra le ridicule quand j'aurai fait connaître les moyens qu'avait la Civilisation d'anéantir promptement tout Monopole en établissant l'Ordre commercial de 6e Période (1).

(1) Malgré le sentiment de respect et de vénération qui nous fait regarder le texte de notre Maître comme une arche sainte que nous craignons de profaner en y ajoutant nos réflexions, nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer ici l'incroyable portée des jugements et des prévisions de Fourier sur la haute politique contemporaine. Quand on lit avec attention les dernières pages de ce chapitre, où Fourier, d'un point de vue si élevé, admonestait l'Empereur, on est saisi d'une admiration profonde. Mais jusqu'où n'ira pas cette admiration quand on verra dans l'*Intermède* et les chapitres qui vont suivre, prévus, annoncés, décrits, tous les phénomènes de l'ordre industriel et social qui ont successivement apparu depuis 1807, et dont la manifestation s'est si rigoureusement conformée à la prophétie, qu'ils sembleraient avoir obéi à la voix du Prophète! La *Féodalité industrielle*, les désordres de la *libre Concurrence*, la détérioration de l'esprit social par les *fausses Associations* et l'*Agiotage*, les déceptions sans nombre de l'Économie politique, tout ce qui s'est révélé ou se révèle aujourd'hui est établi dans ce livre dont les formules se transforment chaque jour en faits historiques.

INTERMÈDE.

SYSTÈME DES DÉVELOPPEMENTS DE LA CIVILISATION.

J'ai prévenu que je disséminerais dans cet écrit quelques chapitres de Théorie sur le Mouvement social ; en voici un qui n'est rien moins qu'amusant et qu'il conviendra pourtant de lire à deux fois, afin de bien entrevoir la marche de la Civilisation, dont je représente les progrès et décadences dans le tableau placé à la page suivante.

En indiquant les progrès sociaux dont le Monopole insulaire et la Franc-Maçonnerie nous ouvraîent la voie, j'ai démontré l'impéritie de la Politique moderne, qui n'a pas su mettre à profit ces moyens d'amélioration, ces issues de l'Ordre civilisé.

Les modernes sont plus aveugles encore au sujet du Mécanisme commercial ; son examen signalera l'obstination des philosophes à étouffer toute vérité, à dédaigner les symptômes les plus évidents de notre ignorance dans l'Art social.

Le règne de l'Esprit commercial sera envisagé ici comme dégénération ou décadence de l'Ordre civilisé ; à cet effet, je vais indiquer, par un tableau du Mécanisme civilisé, quel rang y tiennent le Commerce et le Monopole ; je vais expliquer comment les progrès ou décadences se sont opérés par la seule impulsion de la nature, sans que les sciences incertaines nous aient jamais prêté aucun secours.

TABLEAU PROGRESSIF
DU MOUVEMENT CIVILISÉ (¹).

		ENFANCE.
1re PHASE.	Vibration ascendante.	*Germe.* La Monogamie ou mariage exclusif. *Pivot.* Les Droits civils de l'épouse.
		ACCROISSEMENT.
2e PHASE.		*Germe.* La Féodalité nobiliaire. *Pivot.* L'Affranchissement des industrieux.
APOGÉE OU *PLÉNITUDE.*		L'Art nautique.
		DÉCLIN.
3e PHASE.	Vibration descendante.	*Germe.* L'[Esprit Mercantile.] *Pivot.* Le Monopole insulaire.
		CADUCITÉ.
4e PHASE.		*Germe.* Les Maîtrises en nombre fixe. *Pivot.* La Féodalité commerciale.

Chaque phase a des attributs spéciaux que je ne m'arrête pas à indiquer.

(1) En marge de ce tableau l'Exemplaire annoté porte : [Ici les pivots sont omis, manqués comme dans tout le Prospectus.] L'*Art nautique,* au lieu d'être indiqué comme caractère d'*Apogée,* figurait, avant les corrections, comme *germe de* 3e *Phase* à la place de [*Esprit mercantile*]. Observons que la correction a été faite seulement dans le tableau ci-dessus, et non dans l'explication qui suit. — Le lecteur peut, au sujet de ce Tableau du Mouvement Civilisé, consulter le *Nouveau Monde industriel,* page 848. (*Note des Éditeurs.*)

GRADATION ET DÉGRADATION.

Les deux phases de *Vibration ascendante* opèrent la diminution des Servitudes personnelles ou directes.

Les deux phases de *Vibration descendante* opèrent l'accroissement des Servitudes collectives ou indirectes.

L'Apogée est l'époque où la Civilisation donnerait un développement complet à ses seize caractères et prendrait les formes *les moins viles;* je ne dirai pas *les plus nobles,* puisque cette Société est toujours odieuse et ne varie dans ses quatre phases que par les nuances de la perfidie et de l'iniquité, toujours dominantes.

On voit dans ce tableau une contradiction apparente : c'est que la Civilisation *tombe en déclin* par la naissance de l'Art nautique, qui est pourtant l'âme des progrès sociaux. Voyez le sens du mot *déclin*, page 133, où j'explique comment la Période sociale peut décliner par les progrès des facultés sociales.

Sous le nom d'*Art nautique* j'entends la grande navigation qui peut s'étendre à parcourir et régir le globe. Cet art, qui est le plus beau trophée de l'esprit humain, n'est pas convenable à la Civilisation, mais seulement à la 6e Période et aux suivantes. Si la société civilisée s'élève à un tel degré de science, c'est pour son malheur ; elle embrasse plus qu'elle ne peut porter. En effet, l'Art nautique produit parmi nous le Monopole insulaire et autres calamités qui ne pourraient pas avoir lieu en 6e Période ; dès lors cet excès de connaissances nous devient funeste, comme la nourriture la plus saine peut nuire à la santé de celui qui en prend outre mesure. Or, le terme assigné aux facultés civilisées, c'est la petite Navigation; il eût fallu passer en 6e Période avant d'organiser la grande Navigation, car elle engendre parmi nous une multitude d'orages sociaux d'où naissent les 3e et 4e phases, le déclin et la caducité de la Période.

Chacune des quatre phases de Civilisation a son terme de plénitude ou apogée, comme la Période entière a le sien. Il est évident que la 3e phase est *au* [*delà du*] *plein,* puisque nous voyons régner exclusivement le Monopole insulaire et toutes les calamités comme banqueroute, agiotage, accaparement, etc., qu'engendre la Politique mercantile.

Nota. Ce tableau abrégé de Mouvement progressif n'a aucun rapport

avec le Mouvement mécanique, qui représenterait le système de la contremarche passionnée en ordre composé, les seize manœuvres de caractères ou développements de passions en ordre inverse. Il indiquerait leurs points de rencontre et de déchirement méthodique, par collision, conflit et divergence; puis la diffraction des sept primitives et leur formation en Séries récurrentes; enfin la grande bataille rangée des Passions. Je dis *grande bataille;* car, quoique les Passions se déchirent constamment dans les cinq Sociétés à ménages isolés, cependant leur choc présente en Civilisation des manœuvres plus compliquées et plus curieuses que dans aucune autre Période. Aussi le Mécanisme civilisé est-il la plus belle horreur politique qu'il y ait dans l'univers, car c'est un renversement complet de l'Ordre combiné, qui est la plus savante combinaison de Dieu.

Remarquons que, dans les trois phases de Civilisation déjà parcourues, la Philosophie ne coopéra jamais aux progrès sociaux dont elle s'arroge le médiocre honneur; elle fut toujours PASSIVE à l'égard du Mouvement social; j'en ai déjà donné quelques indices que je rassemble.

1re *Phase.* Elle est engendrée par les concessions des Droits civils à l'épouse. C'est de quoi les anciens philosophes, tels que Confucius, et ceux de l'Egypte ou de l'Inde, ne s'inquiétèrent jamais; ils ne manifestèrent pas même l'intention d'améliorer le sort des femmes. Les dames anciennes avaient encore moins de liberté que les nôtres; elles ne partageaient point les divers droits amoureux, comme celui de répudiation, et les moralistes étaient indifférents, comme aujourd'hui, à leur bien-être.

2e *Phase.* La Civilisation y entra par l'adoucissement de l'Esclavage. On a vu que cette amélioration fut l'effet de la Féodalité nobiliaire, qui fournit aux cultivateurs des moyens d'affranchissement *collectif et progressif.* En attachant les serfs à la glèbe et non à l'individu, elle fait tourner à leur avantage les faiblesses de chaque seigneur; et la communauté pouvant obtenir telle concession de l'avarice du père, telle autre de la bienfaisance du fils, s'élève pas à pas à la liberté. C'est un procédé dont les anciens philosophes n'avaient encore aucune idée.

3e *Phase.* Elle s'est développée par l'influence de la Politique commerciale, née des monopoles coloniaux. Cette influence n'avait point été prévue par les philosophes, et ils n'ont inventé aucun moyen de la balancer, ni même de l'attaquer dans sa branche la plus vexatoire, qui est le Monopole insulaire. Ils ne se sont entre-

mis dans la Politique commerciale que pour en prôner les vices au lieu de les combattre, ainsi que je le démontrerai plus loin.

4e *Phase.* La Civilisation y tendait par l'influence des *Maîtrises en nombre fixe*, qui, à l'abri d'un privilège, excluent les prétendants les mieux fondés et ferment l'accès conditionnel au travail. De telles compagnies recèlent le germe d'une vaste Coalition féodale, qui envahirait bientôt tout le système industriel et financier, et donnerait naissance à la *Féodalité commerciale*. C'est ce que les philosophes étaient loin de prévoir; et tandis qu'ils sont tout infatués de l'Esprit mercantile, dont ils ont si peu prévu l'influence, déjà se préparent des évènements qui changeraient cette Politique et nous feraient dégrader en 4e phase de Civilisation.

Mais ces sophistes ne s'attachent pas à prévoir les orages futurs; ils ne voient le Mouvement social qu'en sens rétrograde et ne s'occupent que du passé et du présent. Aujourd'hui que l'Esprit mercantile est dominant, ils décideront, selon leur usage, que l'état actuel des choses est le perfectionnement de la raison. Ils se borneront à pérorer sur ce qu'ils voient, sans présumer que l'Ordre civilisé puisse prendre de nouvelles formes.

Et lorsque la Civilisation arriverait dans la suite à sa 4e phase, lorsque la *Féodalité commerciale* serait pleinement établie, on verrait les philosophes intervenir après coup pour former à ce sujet une nouvelle coterie de controverse; on les verrait prôner les vices de 4e phase et vendre des torrents de volumes sur ce nouvel Ordre, dans lequel ils placeraient encore le *perfectionnement de la perfectibilité*, comme ils le placent aujourd'hui dans l'Esprit mercantile.

TROISIÈME DÉMONSTRATION.

DE LA LICENCE COMMERCIALE,

DE SES VICES CONNUS ET DE SES DANGERS INCONNUS.

INTRODUCTION.

Nous touchons à l'endroit sensible de la Civilisation; c'est une pénible tâche que d'élever la voix contre la folie du jour, contre des chimères qui sont en pleine vogue.

Parler aujourd'hui contre les ridicules commerciaux, c'est s'exposer à l'anathême, comme si l'on eût parlé au XIIe siècle contre la tyrannie des Papes et des Barons. S'il fallait opter entre deux rôles dangereux, j'estime qu'il y aurait moins de risque à offenser un Souverain par de fâcheuses vérités qu'à offenser le Génie mercantile qui règne en despote sur la Civilisation et sur les Souverains mêmes.

Ce n'est jamais au plus fort de l'engouement qu'on porte des jugements sains en affaires sociales, témoin les systèmes commerciaux; une légère analyse va prouver qu'ils dépravent et désorganisent en tous sens la Civilisation, et qu'en matière de commerce, comme en toute autre, on s'égare de plus en plus sous les auspices des Sciences incertaines.

La controverse commerciale ne date guère que d'un demi-siècle, et ses auteurs ont déjà fourni des milliers de volumes sans s'apercevoir que le Mécanisme du commerce est organisé à rebours du sens commun. Il subordonne le Corps social à une classe d'agents parasites et improductifs, qui sont les Négociants. Toutes les classes essentielles, le propriétaire, le cultivateur, le manufacturier, et même le Gouvernement, se trouvent maîtrisées par une classe accessoire, par le Négociant, qui devrait être leur inférieur, leur agent commissionné, amovible et responsable, et qui pourtant dirige et entrave à son gré tous les ressorts de la circulation.

Telle est la thèse sur laquelle je disserterai; j'établirai qu'en bonne Politique le Corps commercial doit être *solidaire et assu-*

reur de lui-même, et que le Corps social doit être *assuré* contre les Banqueroutes, l'Agiotage, l'Accaparement, l'Usure, les Déperditions et autres désordres qui naissent du système actuel, système qui aurait dû exciter depuis longtemps l'indignation de tous les écrivains politiques, s'ils avaient pour les bonnes mœurs l'ombre du respect dont ils font parade.

Je ne veux dans ce premier Mémoire que préluder à la question, signaler les scandales qui attestaient notre égarement et qui excitaient à la recherche d'un Mode d'Échange moins vicieux que le Mode actuel, qu'on appelle *la Libre Concurrence.*

Il est pour l'Échange comme pour toute autre relation un procédé affecté spécialement à chaque Période; par exemple :

En 4e Période (ou Barbarie), *la Vente forcée*, les maximations, tarifs, etc.;

En 5e Période (ou Civilisation), *la libre Concurrence*, l'indépendance du marchand;

En 6e Période (ou Garanties), *la Concurrence sociétaire*, la solidarité et subordination du corps commercial aux intérêts des producteurs, des manufacturiers, cultivateurs et propriétaires.

Il est pour les diverses Périodes d'autres procédés dont je ne donne pas le tableau, ne voulant parler que du 6e procédé, de la *Concurrence sociétaire*, qui est compatible avec nos usages, et qui est déjà aussi préférable au commerce libre que celui-ci est préférable aux maximations, tarifs et autres usages de 4e Période ou Barbarie.

C'est ici un débat que je traiterai en Civilisé, comme si les lois du Mouvement n'étaient pas inventées; oublions pour un moment leur découverte, et raisonnons comme s'il ne s'agissait que de chercher un remède aux désordres commerciaux de la Civilisation. Voyons quelle marche auraient dû suivre, dans cette circonstance, les économistes, qui s'attribuent la compétence en affaires mercantiles.

Dans le cours de la discussion qui va suivre, j'aurai lieu d'exprimer des opinions peu flatteuses pour le Commerce en général; mais j'ai observé déjà qu'en critiquant une profession je ne critique pas les individus qui l'exercent. Quiconque déclame contre les manœuvres des agioteurs, des procureurs ou autres, les surpasserait peut-être en avidité s'il était à leur place; on ne doit jamais blâmer les passions des individus, mais blâmer seulement la Civilisation qui, n'ouvrant aux passions que les routes du vice

pour se satisfaire, force l'homme à pratiquer le vice pour arriver à la fortune, sans laquelle il n'est point de bonheur.

La digression sera divisée comme il suit :

1° Origine de l'Économie politique et de la controverse mercantile;
2° Spoliation du corps social par la Banqueroute;
3° . . . . par l'Accaparement;
4° . . . . par l'Agiotage;
5° . . . . par la Déperdition;
6° Décadence de la Civilisation par l'esprit commercial qui la conduisait en 4e phase [1].

I.

ORIGINE DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE ET DE LA CONTROVERSE MERCANTILE.

C'est ici un sujet vraiment digne de l'Épopée. Muse, redis-nous les exploits de ces Novateurs audacieux qui ont terrassé l'antique Philosophie; une Secte sortie tout à coup du néant, *les Économistes* ont osé attaquer les dogmes révérés de la Grèce et de Rome. Les vrais modèles de la vertu, les Cyniques, les " Stoïciens ", tous les illustres amants de la Pauvreté et de la Médiocrité, sont en déconfiture et plient devant les Économistes, qui combattent pour la cause du Luxe. Le divin Platon, le divin Sénèque sont chassés de leurs trônes; le brouet noir des Spartiates, les raves de Cincinnatus, la souquenille de Diogène, tout l'arsenal des Moralistes est frappé d'impuissance, tout fuit devant des Novateurs impies qui permettent l'amour du faste, de la bonne chère et des plus vils métaux, tels que l'or et l'argent.

C'est en vain que les Jean-Jacques et les Mably ont défendu courageusement l'honneur de la Grèce et de Rome. Vainement ont-ils représenté aux Nations les vérités éternelles de la Morale : « que la pauvreté est un bien, qu'il faut renoncer aux richesses « et embrasser sans délai la Philosophie (2). » Inutiles remon-

(1) [Le Traité des crimes du Commerce en définira 32; je n'en décrirai que 4, ayant voulu sur ce sujet comme sur tout autre me borner à des aperçus, conformément à mon titre de *Prospectus*.]

(2) Ce sont les propres paroles de Sénèque, de l'homme aux 80 millions. Il veut qu'on se défasse des richesses à l'instant; il ne donne point

trances! rien n'a pu résister au choc des nouveaux dogmes : le siècle corrompu ne respire que traités de commerce et balances de commerce par sous et deniers; les drapeaux du Portique et du Lycée sont désertés pour les Académies de Commerce et les Sociétés d'amis du Commerce ; enfin, l'irruption des Économistes a été pour les Sciences incertaines une autre journée de Pharsale, où la sagesse d'Athènes et de Rome, et toute la belle Antiquité ont essuyé une irréparable défaite.

Humainement parlant, la Civilisation a changé de phase : elle a passé de la 2e à la 3e où l'esprit commercial domine et régit exclusivement la Politique (p. 218). Ce changement est né des progrès de l'Art nautique et des Monopoles coloniaux. Les philosophes qui interviennent toujours après coup dans le Mouvement social se sont rangés à l'opinion du siècle et ont commencé à prôner l'esprit commercial quand ils l'ont vu dominant; de là est née la secte des Économistes et avec eux la controverse mercantile :

A quel propos les philosophes se ravisent-ils après tant de siècles, et viennent-ils s'immiscer dans les affaires commerciales, objet de leur antique dédain? ils n'avaient cessé dans la belle Antiquité de persiffler le Commerce. Alors tous les écrivains tournaient en dérision les marchands et répétaient avec Horace que la Science du Commerce se réduit à savoir :

« Cent francs au denier vingt, combien font-ils? cinq livres! »

Cependant on avait vu par l'influence de Tyr et de Carthage que la puissance commerciale pourrait maîtriser un jour la puissance agricole et influencer tout le système administratif. *Mais la chose n'était pas encore arrivée, donc elle ne devait jamais arriver.* Telle est la règle des jugements de la Philosophie, elle ne voit le

de délai. « Qu'attendez-vous? dit-il, ne remettez point à demain ; abandonnez vos richesses aujourd'hui même, pour vous livrer à la Philosophie. »

Voilà les jongleries qui ont occupé la Civilisation pendant 2,000 ans ; ces sornettes ont passé pour de la sagesse. Aujourd'hui l'on sent le ridicule de ces savantas qui nous conseillent « de jeter les richesses perfides « dans le sein des mers avides. » (J.-B Rousseau.) Eh bien! ces faiseurs de phrases ne sont pas encore les plus ridicules; il est des histrions plus ineptes et plus coupables; c'est la coterie des Économistes, d'autant plus dangereuse qu'elle s'affuble d'un masque de raison.

Mouvement social qu'en sens rétrograde; aussi les générations futures représenteront-elles la Politique civilisée avec une tête placée à rebours et ne voyant qu'en arrière.

"Jusqu'au milieu" du XVIII[e] siècle, les Sciences incertaines ont entretenu fort tard l'antique prévention qui dévouait le Commerce au mépris; témoin l'esprit qui règnait en France en 1788. Alors les écoliers dans leurs disputes disaient quelquefois à un adversaire : *fils de marchand!* et c'était une cruelle injure. Telle était l'opinion dans les provinces; l'esprit mercantile était relégué dans les ports et les capitales où résident les hauts banquiers et les hauts tripotiers. Ce ne fut [guère] qu'en 1789 que les marchands furent tout à coup transformés en demi-dieux, et que la cabale scientifique se rangea hautement de leur parti et les exalta comme des instruments utiles à ses desseins (1).

Le Commerce dans son origine fut donc méprisé et méconnu des philosophes, [qui aujourd'hui même le connaissent si peu qu'ils le confondent avec la classe utile des manufacturiers. Le Commerce] n'a conquis les hommages de ces savants que lorsqu'il a été en plein triomphe, comme les traitants qui ne commencent à être prônés que lorsqu'ils paraissent en voiture à six chevaux; alors les orateurs célèbrent leurs vertus et grugent leurs bons repas. C'est ainsi que la philosophie s'est comportée à l'égard de l'esprit commercial; elle ne l'a cajolé que lorsqu'il a été sur le pinacle; auparavant elle ne le jugeait pas même digne d'attention. L'Espagne, le Portugal, la Hollande et l'Angleterre exercèrent longtemps le monopole commercial, sans que la philosophie songeât ni à les louer ni à les blâmer. La Hollande avait su faire son immense fortune sans demander aucune lumière aux Économistes; leur secte n'était pas encore née, quand les Hollandais amoncelaient déjà des tonnes d'or. Les philosophes à cette époque étaient encore tout occupés à fouiller dans la belle Antiquité, ou à "s'immiscer" dans les querelles religieuses.

Enfin ils s'aperçurent que cette nouvelle politique de Commerce et de Monopole pouvait donner matière à remplir de gros livres et mettre en crédit une nouvelle coterie; ce fut alors qu'on vit la philosophie accoucher des sectes d'Économistes, qui malgré leur

(1) [Zaïre dédiée à marchand.] — Cette pièce a effectivement été dédiée par Voltaire à M. Falkener, négociant anglais, depuis ambassadeur à Constantinople. La dédicace est de 1732. (*Note des Éditeurs.*)

récente origine ont déjà entassé honnêtement de volumes et promettent d'égaler en nombre les tomes de leurs devanciers.

Selon l'usage de tous les sophistes, ces nouveau-venus ont embrouillé la matière autant que possible, afin d'alimenter la controverse et de vivre aux dépens de ceux qui les lisent. On peut dire que les Economistes, loin d'avoir rien découvert, ne savent pas encore de quoi ils traitent ; car, sur les questions les plus importantes, comme sur *les limites à assigner à la population*, ils avouent *que leur science n'a pas de principes fixes*. Elle ne donne donc pas de résultats fixes, et dès lors on ne voit guère à quoi elle peut servir ; mais cela n'importe aux auteurs : les presses gémissent, les livres se vendent, et le but philosophique est rempli.

On pourrait demander aux Économistes si leur intention est de diminuer ou d'augmenter les fléaux politiques, tels que l'accroissement des impôts, l'empiétement des gens de chicane, l'augmentation des armées, les progrès de la banqueroute et de la "fiscalité", etc. Il est hors de doute que tous ces fléaux n'ont jamais augmenté si rapidement que depuis la naissance des théories économiques ; n'aurait-il pas mieux valu que la science eût fait moins de progrès, et le mal aussi ?

Quels intérêts ont pu décider les philosophes, ces fougueux apôtres de la vérité, à se ranger, au XVIIIe siècle, sous les drapeaux du mensonge, c'est-à-dire du Commerce? Car qu'est-ce que le Commerce ? c'est le mensonge avec tout son attirail, banqueroute, agiotage, usure et fourberies de toute espèce. La philosophie moderne passe l'éponge sur tous ces scandales ; indiquons les causes d'une telle impudeur, appliquons à la conduite de ces savants les méthodes analytiques qu'ils veulent appliquer partout.

En se décidant à prôner le Commerce, ils n'ont considéré que le poids de l'or, l'énormité et la rapidité des fortunes mercantiles, l'indépendance attachée à cet état qui est le plus libre et le plus favorable aux développements de l'ambition, l'air de haute spéculation répandu sur de viles manœuvres que le dernier lourdaud peut concevoir et diriger au bout d'un mois (si on les lui enseigne, car on n'enseigne rien dans le Commerce) ; enfin, le faste des agioteurs et accapareurs qui rivalisent avec les grands de l'État. Tout cet éclat a ébloui les savants, réduits à tant de veilles et d'intrigues avant de gagner quelques écus, avant d'obtenir quelque avilissante protection. Ils ont été étourdis, désorientés à l'aspect des Plutus commerciaux ; ils ont hésité entre la flagornerie et la criti-

que. Enfin le poids de l'or a emporté la balance ; ils sont devenus définitivement les très humbles valets des marchands et les admirateurs de la science mercantile qu'ils avaient tant persifflée.

Eh ! comment ne pas admirer ces agioteurs, ces hommes qui,

« . . . . Sachant pour tout secret,
« Cinq et quatre font neuf, ôtez deux, reste sept. »

BOILEAU.

parviennent, avec une telle science, à acquérir un palais dans la ville où ils étaient arrivés en sabots ? On les voit dans les capitales mener un train de vie splendide à côté des savants que dévore la misère ; un philosophe admis dans le salon d'un agioteur s'y trouve à table entre le courtisan et l'ambassadeur. Quel parti prendre en pareil cas, sinon de vanter les Saints du jour ?

Car, en Civilisation, l'on ne fait pas son chemin avec des vérités, et voilà comment les philosophes, tout en nourrissant une haine secrète contre le Commerce, ont pourtant fléchi devant le veau d'or, et n'osent écrire une page sans faire retentir les louanges du Commerce immense et de l'immense Commerce.

Ils avaient tout à gagner en l'attaquant ; ils pouvaient recouvrer la considération et réparer leurs échecs en dénonçant les brigandages du Commerce qu'ils méprisent en secret, autant que le Commerce les méprise.

L'analyse de ces brigandages démontrera que le corps des négociants (il faut se garder de les confondre avec les manufacturiers) n'est dans l'Ordre social qu'une troupe de pirates coalisés, qu'une nuée de vautours qui dévorent l'industrie agricole et manufacturière, et asservissent en tous sens le corps social.

Soit dit sans les critiquer individuellement : ils ignorent eux-mêmes la malfaisance de leur profession ; et quand ils la connaîtraient, peut-on blâmer aucun spoliateur en Civilisation, puisque cette Société est le jeu des dupes et des fripons ; vérité déjà trop connue et dont on va acquérir une nouvelle preuve dans les chapitres suivants.

II.

SPOLIATION DU CORPS SOCIAL PAR LA BANQUEROUTE.

Quand un crime devient très fréquent, on s'habitue à le voir sans aucune émotion. Dans l'Italie ou l'Espagne on voit très froi-

dement un sicaire poignarder la victime désignée et jouir de l'impunité en se retirant dans une église. En Allemagne et en France, où le caractère national est ennemi de la trahison, un tel assassin exciterait tant d'horreur, qu'il serait peut-être mis en pièces par le peuple avant que la justice se fût saisie de lui.

Combien voit-on d'autres crimes dominants chez une nation, et abhorrés chez la nation voisine! En Italie, on voit les pères mutiler et assassiner leurs enfants pour leur perfectionner la voix; les ministres d'un Dieu de paix encouragent ces cruautés en affectant au service des autels ces malheureuses victimes de l'avidité paternelle. Voilà encore des abominations qui excitent l'horreur de toute autre nation civilisée.

Vous trouverez de même chez les Français, Allemands, Russes et Anglais, d'autres coutumes révoltantes qui soulèveront l'esprit des Italiens ou des Espagnols; témoin la coutume des Anglais qui mènent leur femme au marché, la corde au cou, pour la mettre en vente, et tant d'autres usages grossiers de cette nation [dont la populace est] plus sauvage que civilisée, ne fût-ce que leur habitude d'insulter et molester les étrangers, qui sont souvent plus respectés par les sauvages que par la populace de Londres et les habitants des provinces d'Angleterre.

Si les coutumes et les opinions dans l'Ordre civilisé sont si différentes de nation à nation, combien doivent-elles différer de Société à Société, et combien les vices tolérés en Civilisation sembleraient-ils odieux dans des Sociétés moins imparfaites! Dans la 6e (*Garantisme*), qui est encore loin de la perfection, l'on aurait déjà peine à croire que des Empires qui se disent policés, et qui ont des théories sur la propriété et la justice, aient pu tolérer un instant des abominations comme la Banqueroute.

La Banqueroute est la friponnerie la plus ingénieuse et la plus impudente qui ait jamais existé; elle assure à tout négociant la faculté de voler au public une somme proportionnée à sa fortune ou à son crédit, de sorte qu'un homme riche peut se dire : Je m'établis commerçant en 1808; je veux, à pareil jour en 1810, voler tant de millions à qui il appartiendra.

Laissons à part un incident actuel, le nouveau Code français, d'après lequel on se promet de réprimer la Banqueroute. Comme les opinions ne s'accordent point sur cette espérance et qu'on indique déjà les moyens d'éluder les nouvelles lois, attendons que l'expérience en ait décidé (si toutefois la Civilisation se prolonge

assez longtemps pour une pareille épreuve), et provisoirement raisonnons sur ce qui nous est connu, sur les désordres causés par le système philosophique, par le principe : « Laissez aux com- « merçants une entière liberté, sans exiger aucune garantie sur « la prudence, la probité et la solvabilité de chacun d'entre eux. »

De là est née, entre autres abus, la Banqueroute, vol bien plus odieux que le vol de grand chemin; on s'est pourtant habitué à la tolérer, à tel point qu'on reconnaît des *Banqueroutes honnêtes*, celles où le spéculateur n'enlève que moitié ; en voici un exemple :

Le banquier Dorante, possesseur de 2 millions, veut arriver promptement à 4 ou 5 millions par des voies quelconques. Il obtient sur sa fortune connue des crédits montant à 8 millions en lettres de change, denrées, etc.; il peut alors jouer sur un fonds de 10 millions. Il entreprend la haute spéculation, le tripotage des denrées et effets publics. Peut-être qu'au bout de l'année, au lieu d'avoir doublé les 2 millions qu'il possède, il les aura perdus ; vous le croiriez ruiné ; point du tout : il va posséder 4 millions, comme s'il avait réussi ; car il lui reste en main les 8 millions obtenus à crédit, et, au moyen d'une *honnête faillite*, il accommode pour en payer la moitié dans quelques années. C'est ainsi qu'après avoir perdu les 2 millions de son patrimoine il se retrouve possesseur de 4 millions enlevés au public. La belle chose que cette liberté commerciale ! et concevez-vous à présent pourquoi l'on entend dire chaque jour d'un négociant : *Il est bien à son aise depuis sa faillite ?*

Autre chance pour le banqueroutier : Dorante, après son larcin de 4 millions, conserve pleinement l'honneur et l'estime publique, non pas à titre d'heureux larron, mais à titre de négociant malheureux. Expliquons ceci.

Dorante, en préméditant sa Banqueroute, s'est emparé de l'opinion ; ses fêtes à la ville et à la campagne lui ont formé de chauds partisans ; la brillante jeunesse est pour lui ; les belles s'apitoient sur son MALHEUR (malheur est aujourd'hui le mot synonyme de Banqueroute) ; on vante son noble caractère si digne d'un meilleur sort. Il semble, à entendre les apologistes d'un banqueroutier, qu'il est plus malheureux que ceux mêmes dont il emporte la fortune. Toute la faute est rejetée sur les évènements politiques, les circonstances désastreuses, et autres verbiages familiers aux notaires, qui excellent à soutenir une charge de créanciers irrités.

Après le premier choc, Dorante fait intervenir quelques entremetteurs, quelques rouleaux distribués à propos, et bientôt l'opinion est circonvenue à tel point qu'on accuserait de cannibale celui qui parlerait contre Dorante. Au surplus, ceux à qui il enlève les plus fortes sommes sont à 100 ou 200 lieues de là, dans Hambourg ou Amsterdam; ils se calmeront avec le temps; peu importe : leurs clabauderies lointaines n'influent en rien sur l'opinion de Paris. D'ailleurs Dorante ne fait perdre que moitié, et l'usage a décidé que celui qui ne fait perdre que moitié est plus malheureux que coupable; ainsi Dorante est lavé dans l'esprit public dès le premier moment. Au bout d'un mois l'opinion est distraite par d'autres banqueroutes qui font plus de sensation, et qui offrent deux tiers ou trois quarts de perte. Nouveau lustre pour Dorante, qui n'a enlevé que moitié; au surplus, c'est une affaire ancienne, oubliée. Déjà la maison de Dorante se rouvre petit à petit au public, son cuisinier règne de nouveau sur les esprits et confond les cris de certains créanciers atrabilaires, qui n'ont aucun égard pour le MALHEUR, aucun usage des ménagements dus à la bonne compagnie.

C'est ainsi que se termine en moins de six mois l'opération par laquelle Dorante et ses semblables volent des millions au public, ruinent des familles dont ils ont les dépôts, et entraînent les négociants probes à une banqueroute qui les assimile aux fripons. La Banqueroute est le seul crime social qui se propage épidémiquement, et qui précipite l'honnête homme dans le même opprobre que le fripon. L'honnête négociant, qui essuie des Banqueroutes de la part de vingt fripons, est à la fin forcé de faire faillite comme eux.

De là vient que les banqueroutiers fripons, qui composent les neuf dixièmes de la clique, se donnent tous pour d'honnêtes gens qui ont eu des *malheurs* et s'écrient en chorus : *Je suis plus à plaindre qu'à blâmer*. A les entendre, ils sont tous de petits saints, comme les galériens, qui tous prétendent n'avoir fait aucun mal.

Sur ce, les partisans de la licence commerciale parleront de lois répressives, de tribunaux; vraiment oui! des tribunaux contre des gens qui enlèvent plusieurs millions d'un seul coup!

Le dictum qui prétend que la justice n'atteint que les petits voleurs se trouve faux en affaires de commerce; la Banqueroute, même la plus petite, échappe aux poursuites de l'autorité sous l'égide des commerçants mêmes. Voici le fait :

Scapin, petit boutiquier, fait une petite banqueroute de 40,000 livres seulement; il détourne 30,000 livres, qui feront le bénéfice de l'opération; puis il présente aux créanciers un restant de 10,000 livres. Si on lui demande le compte des 30,000 livres de déficit, il répond qu'il ne sait pas tenir des livres comme les gros marchands, et qu'il a eu DES MALHEURS. Vous croiriez qu'on va punir Scapin parce que c'est un petit voleur qui n'emporte que 30,000 livres; mais les créanciers ignorent-ils que, si la justice intervient, elle mangera les 10,000 livres restantes? elle n'en fera qu'un déjeuner. Après les 10,000 livres consommées, il n'y aura rien de décidé, et si l'on veut faire pendre Scapin, il faudra peut-être débourser autres 10,000 livres, sans être sûr de réussir. Il vaux donc mieux prendre la modique somme de 10,000 livres que d'en débourser encore autant. Scapin fait valoir cet argument par l'entremise du notaire, de sorte que c'est le banqueroutier même qui menace de la justice ses créanciers. Eh! pourquoi les créanciers de Scapin séviraient-ils contre lui? les uns songent à imiter son noble exemple, les autres l'ont précédé dans la carrière. Or, comme les loups ne se mangent pas entre eux, Scapin trouve bientôt un certain nombre de signataires qui adhèrent à ses propositions; d'autres signent par la peur de voir intervenir la Justice qui ne laisserait rien; d'autres sont plus récalcitrants et parlent de sacrifier le tout, pour envoyer un coquin aux galères. Alors Scapin leur députe sa femme et ses enfants, qui demandent grâce avec des hurlements étudiés; c'est ainsi que Scapin et son notaire obtiennent en peu de jours la majorité des signatures; après quoi l'on se moque des refusants, dont on n'a plus besoin. On rit de leur colère, Scapin y répond par de douces paroles et de profonds saluts, et déjà il médite une seconde banqueroute, vu l'heureux succès de la première.

En vain citerait-on quelques banqueroutiers frauduleux qui ont été punis; sur 100, il en est 99 qui réussissent, et si le 100e échoue, c'est sans doute un oison qui n'a pas su conduire l'intrigue, car l'opération est tellement sûre aujourd'hui qu'on a renoncé tout à fait aux anciennes précautions. Autrefois le banqueroutier s'enfuyait à Trente, Liège ou Carouge; cet usage est tombé depuis la régénération de 1789; chacun est revenu aux *banqueroutes en famille;* on prépare tranquillement l'affaire, et lorsqu'elle éclate, on s'en va passer un mois à la campagne, dans le sein de ses proches et amis; le notaire accommode tout dans l'intervalle. On reparaît

après quelques semaines, et le public est tellement habitué à cette équipée qu'elle est traitée de gentillesse ; cela s'appelle *faire ses couches*, et l'on dit très froidement : *Voilà un tel qui relève de couches.*

J'ai observé que la Banqueroute est le seul crime social qui soit épidémique et qui entraîne forcément l'homme probe à imiter le fripon. Je citerai pour exemple une banqueroute *en feu de file.* Il y a des banqueroutes de plus de cent espèces, tant la raison est perfectionnée par la philosophie moderne.

Banqueroute en feu de file. Le juif Iscariote arrive en France avec 100,000 livres de capitaux, qu'il a gagnées dans sa première banqueroute ; il s'établit marchand dans une ville où il a pour rivales six maisons accréditées et considérées. Pour leur enlever la vogue, Iscariote débute par donner toutes ses denrées au prix coûtant : c'est un moyen sûr d'attirer la foule. Bientôt les rivaux d'Iscariote jettent les hauts cris ; celui-ci sourit de leurs plaintes et continue de plus belle à donner les denrées au prix coûtant.

Alors le peuple chante merveille : Vive la Concurrence ! vivent les Juifs, la philosophie et la fraternité ! Toutes les denrées ont baissé de prix depuis l'arrivée d'Iscariote, et le public dit aux maisons rivales : « C'est vous, messieurs, qui êtes les véritables « juifs et qui voulez trop gagner ; Iscariote seul est un honnête « homme ; il se contente d'un bénéfice modique, parce qu'il n'a « pas un ménage aussi splendide que les vôtres. » Vainement les anciens commerçants représentent-ils qu'Iscariote est un fripon déguisé, qui fera tôt ou tard banqueroute ; le public les accuse de jalousie et de calomnie, et court de plus en plus chez l'Israélite.

Voici le calcul de ce larron : En vendant au prix coûtant, il ne fait d'autre perte que celle de l'intérêt de ses fonds, soit 10,000 livres par an ; mais il se forme un débouché considérable, il se fait dans les ports une renommée de gros consommateur, et il obtient un grand crédit pour peu qu'il soit exact dans ses paiements. Ce manège continue pendant deux ans, au bout desquels Iscariote n'a rien gagné, tout en vendant énormément. Sa manœuvre n'est point divulguée, parce que les Juifs n'ont chez eux que des employés juifs, gens qui sont ennemis secrets de toutes [les] nations et ne décèlent jamais une friponnerie préméditée par quelqu'un d'entre eux.

Quand tout est prêt pour le dénouement, Iscariote use de tout son crédit, donne d'amples commissions dans tous les ports, pour

la somme de 500 à 600,000 livres, achetées à terme. Il dirige ses denrées sur le pays étranger et vend à vil prix ce qui se trouve dans ses magasins. Enfin, quand il a fait argent de tout, l'honnête Iscariote disparaît avec son portefeuille, et retourne en Allemagne où il a acheminé ses denrées achetées à crédit. Il les réalise promptement, et se trouve au sortir de France quatre fois plus riche qu'il n'était en y entrant; il est possesseur de 400,000 livres, et s'en va à Livourne, à Londres, préparer une troisième banqueroute.

C'est alors que le voile tombe et qu'on revient au bon sens dans la ville où il a fait le coup. On reconnaît le danger d'admettre au commerce les Juifs, les vagabonds qui ne tiennent à rien. Mais cette banqueroute d'Iscariote n'est que le premier acte de la farce; suivons les résultats, voyons le feu de file.

Il y avait six maisons rivales de l'Israélite; nommons-les A, B, C, D, E, F.

A. était depuis longtemps gêné; il se soutenait sans fortune et sur sa bonne renommée; mais l'arrivée d'Iscariote lui ayant enlevé toute sa consommation, il n'a pu fournir qu'un an de lutte, après quoi il a perdu courage, et, ne concevant rien à ces nouveaux systèmes philosophiques qui protègent les vagabonds, A. se voit forcé à plier devant la tactique d'Iscariote et à faire *Banqueroute*.

B. a soutenu plus longtemps le choc; il prévoyait de loin la friponnerie d'Iscariote, et il attendait que cet orage fût passé pour rétablir sa consommation enlevée par le fourbe Israélite. Mais, dans l'intervalle, B. éprouve une forte banqueroute au dehors; c'en est assez pour accélérer sa chute; il croyait pouvoir tenir deux ans, et au bout de quinze mois il est forcé à faire *Banqueroute*.

C. était en société avec une maison du dehors qui se trouve ruinée par un autre Iscariote (car il s'en établit dans toutes les villes); C. est entraîné par la chute de son associé, et, après avoir fait pendant dix-huit mois des sacrifices pour soutenir la concurrence du voleur hébraïque, C. se voit forcé à faire *Banqueroute*.

D. avait une probité plus apparente que réelle. Il lui reste des moyens de se soutenir, malgré qu'il souffre depuis vingt mois de la concurrence du Juif; mais, irrité par les pertes qu'il éprouve, il se laisse aller au vice dont tout lui donne l'exemple. Il observe que trois de ses confrères ont ouvert la marche, et que lui qua-

trième passera dans le nombre, en prétextant des malheurs fictifs ou réels. D'après cela, D., ennuyé d'une lutte de vingt mois contre Iscariote, ne voit rien de plus prudent que de faire *Banqueroute.*

E. avait prêté de fortes sommes à ses quatre confrères qui viennent de faillir. Il les croyait très solvables, et véritablement ils l'étaient avant que la manœuvre d'Iscariote leur eût enlevé leur industrie. E. se trouve au dépourvu par la faillite de ces quatre maisons; en outre, il n'a plus de consommation : tout le public court chez Iscariote qui vend à prix coûtant. E. voit ses moyens anéantis, son crédit altéré; on le presse, et, ne pouvant plus satisfaire à ses engagements, il finit par faire *Banqueroute.*

F., sans manquer de moyens, se trouve décrédité dans tous les ports de mer par la faillite des cinq précédents ; leur exemple fait soupçonner que F. ne tardera pas à imiter ses confrères. D'ailleurs quelques-uns d'entre eux qui ont terminé l'accommodement, vendent à très vil prix pour faire face aux premières échéances de leur contrat. Voulant accélérer leur vente, ils perdent un *dixième* et gagnent pourtant quatre dixièmes, puisqu'ils ont accommodé à moitié de perte. F. se trouve écrasé par cette circonstance et réduit à faire, comme tous ses confrères, *Banqueroute.*

C'est ainsi que l'établissement d'un vagabond ou d'un Juif suffit pour désorganiser en entier le corps de marchands d'une grande ville et entraîner les plus honnêtes gens dans le crime; car toute banqueroute est plus ou moins criminelle, quoique fardée de prétextes spécieux comme ceux dont j'ai coloré ces six banqueroutes, et dans tous ces prétextes il n'y a presque rien de vrai. Le fin mot est que chacun saisit habilement les occasions d'exercer un larcin qui demeure impuni. Si à la Banqueroute on ajoute l'Agiotage et tant d'autres infamies qui sont le fruit des théories philosophiques, on se rangera facilement à l'opinion que j'ai précédemment émise : c'est que les Civilisés n'ont jamais commis tant d'inepties politiques que depuis qu'ils ont donné dans l'esprit mercantile, dans ces systèmes qui prétendent que toute entreprise des marchands ne peut que tourner au bien général, et qu'il faut laisser aux marchands une pleine liberté, sans exiger aucune garantie sur le résultat de leurs opérations.

Eh! comment les philosophes, qui ne rêvent que contre-poids et garanties, n'ont-ils pas songé à procurer au Corps social cette garantie que les gouvernements ont le bon esprit d'exiger de leurs

agents fiscaux? Un prince s'assure de la fidélité de ses receveurs par un cautionnement pécuniaire et par la perspective d'un châtiment inévitable, s'ils osent aventurer et dissiper les deniers publics dont ils sont dépositaires.

Pourquoi ne voit-on pas la moitié des receveurs publics s'approprier le produit des contributions et dire au gouvernement dans une lamentable épître : « Les malheurs du temps, les cir-« constances critiques, les revers déplorables, etc. Bref, je fais « banqueroute, faillite ou autre mot. Votre caisse doit contenir « dix millions ; j'offre de vous en rendre la moitié, cinq millions, « payables dans cinq ans. Soyez touché des disgrâces d'un infortuné « receveur ; conservez-moi votre confiance et la gestion de votre « caisse, sans quoi je ne pourrais pas même vous payer la moitié « que je vous offre ; mais si vous me continuez dans ma place et « mes recettes, je m'efforcerai de faire honneur à mes engage-« ments, c'est-à-dire que je vous régalerai d'une seconde ban-« queroute quand la caisse sera de nouveau remplie. »

Voilà en abrégé le contenu de toutes les lettres des faillis. Si les receveurs ne suivent pas leur exemple, c'est qu'ils sont assurés qu'aucune théorie philosophique ne pourrait les sauver du châtiment auquel échappent les banqueroutiers, à l'abri du principe : *Laissez aux commerçants une entière liberté, sans exiger de garantie sur leurs malversations.*

En résumé, le Corps des négociants étant dépositaire d'une portion de la fortune publique, et chaque négociant, usant de ses dépôts pour hasarder des spéculations aventureuses qui n'ont de règle que son caprice individuel, il doit en résulter de nombreuses bévues et des Banqueroutes, par suite desquelles les producteurs et dépositeurs de capitaux supportent la perte des folles entreprises qu'ils n'ont pas consenties. Pour parer à cette injustice, il faudrait soumettre le corps commercial à une *garantie* telle, que tout négociant et toute société d'entrepreneurs ne pussent hasarder et perdre que ce qu'ils possèdent.

Il est une opération qui atteint ce but, qui rend le Corps commercial *assureur* de lui-même et le Corps social *assuré* contre le Commerce. Cette opération une fois exécutée, la Banqueroute, l'Agiotage et le Discrédit ne peuvent plus exister. Les relations commerciales n'emploient tout au plus que le quart des agents et des capitaux qu'elles détournent aujourd'hui du travail productif. Il n'est pas pressant de faire connaître cette opération, qui est un

procédé de 6e Période, et qui est entièrement opposée à cette ridicule méthode qu'on nomme *la Libre Concurrence.*

Continuons sur les scandales mercantiles, sur les rapines qui induisaient à suspecter en masse tout le système commercial actuel, et à rechercher une méthode d'échange moins vicieuse que la Libre Concurrence, qui serait mieux nommée *Concurrence anarchique.*

[Je n'ai décrit que trois espèces de banqueroutes; j'en donnerai dans le Traité une série de quarante-deux espèces, mais il suffisait de trois dans un *Prospectus*.]

III.

SPOLIATION DU CORPS SOCIAL PAR L'ACCAPAREMENT.

« L'or même à la laideur donne un teint de beauté. »

Jamais cette maxime ne s'est mieux vérifiée que par la protection et considération qu'ont obtenues les Accapareurs sous l'égide de la philosophie moderne, qui n'admet que le poids de l'or pour règle de ses jugements, et qui flatte tous les vices dominants pour cacher son ignorance à y remédier.

L'Accaparement est le plus odieux des crimes commerciaux, en ce qu'il attaque toujours la partie souffrante de l'industrie. S'il survient une pénurie de subsistances ou denrées quelconques, les accapareurs sont aux aguets pour aggraver le mal, s'emparer des approvisionnements existants, arrher ceux qui sont attendus, les distraire de la circulation, en doubler, tripler le prix par des menées qui exagèrent la rareté et répandent des craintes qu'on reconnaît trop tard pour illusoires. Ils font dans le corps industriel l'effet d'une bande de bourreaux qui irait sur le champ de bataille déchirer et agrandir les plaies des blessés.

Une circonstance qui a contribué à la faveur dont jouissent aujourd'hui les accapareurs, c'est qu'ils ont été persécutés par les Jacobins; ils sont sortis de cette lutte plus triomphants que jamais, et celui qui élèverait la voix contre eux semblerait au premier abord un écho de la Jacobinière. Mais ne sait-on pas que les Jacobins ont massacré indistinctement toutes sortes de classes, soit d'honnêtes gens, soit de brigands? n'ont-ils pas envoyé au même échafaud Hébert et Malesherbes, Chaumette et Lavoisier?

Et parce que ces quatre hommes ont été sacrifiés à la même faction, s'ensuit-il qu'on doive les assimiler, et dira-t-on qu'Hébert et Chaumette soient des gens de bien parce qu'ils ont été, comme Malesherbes et Lavoisier, immolés par les Jacobins? Même raisonnement s'applique aux accapareurs et agioteurs, qui, pour avoir été persécutés par les ennemis de l'ordre, n'en sont pas moins des désorganisateurs, des vautours déchaînés contre l'honnête industrie.

Ils ont pourtant trouvé des prôneurs parmi cette classe de savants qu'on appelle *économistes*, et rien n'est plus respecté aujourd'hui que l'accaparement et l'agiotage qu'on appelle en style du jour la *spéculation et la banque*, parce qu'il est indécent de nommer les choses par leur nom.

Un résultat fort bizarre de l'Ordre civilisé, c'est que si l'on réprime directement des classes évidemment malfaisantes, comme celle des accapareurs, le mal devient plus grand, les denrées deviennent plus rares, et l'on s'en est assez convaincu sous le règne de la Terreur. C'est ce qui a fait conclure aux philosophes qu'il faut *laisser faire les marchands*. Plaisant remède contre un mal, que de l'entretenir parce qu'on ne connaît aucun antidote! Il fallait en chercher, et jusqu'à ce qu'on en eût découvert, on devait condamner leurs tripotages au lieu de les vanter; on devait provoquer la recherche d'un procédé capable de les réprimer (la Concurrence sociétaire).

Eh! pourquoi les philosophes pallient-ils des calamités, comme la Banqueroute, l'Agiotage, l'Accaparement, l'Usure, etc.? C'est que l'opinion leur répondrait : « Nous connaissons tous ces maux « sur lesquels vous vous apitoyez, mais puisque vous êtes des sa- « vants plus éclairés que nous, évertuez-vous à chercher des re- « mèdes; jusque-là votre science, votre rhétorique nous sont « inutiles, comme les verbiages d'un médecin qui vient débiter « au malade du grec et du latin, sans lui procurer aucun soula- « gement. » Les philosophes, prévoyant ce fâcheux compliment, jugent convenable de nous étourdir sur le mal au lieu de l'avouer; aussi nous prouvent-ils que l'Accaparement et l'Agiotage sont la perfection du perfectionnement de la perfectibilité. Avec leurs verbiages sur les méthodes analytiques, les abstractions métaphysiques et les perceptions des sensations qui naissent des idées, ils vous plongent dans une léthargie scientifique, ils vous persuadent que tout va au mieux dans l'Ordre social; obligés pour sub-

sister de vendre des livres, d'en fabriquer sur un sujet quelconque ; habitués, comme les avocats, à plaider la mauvaise cause aussi bien que la bonne, ils trouvent bien plus commode de vanter et farder les vices dominants, que de s'occuper des correctifs à la recherche desquels ils risqueraient de consumer inutilement leurs veilles, sans remplir aucun volume.

De là vient que les Économistes, entre autres Smith, ont loué l'accaparement comme une opération utile au bien général. Analysons les prouesses de ces accapareurs ou spéculateurs. J'en vais citer deux, l'une sur l'accaparement de grains qui est le plus dangereux, et l'autre sur l'accaparement de matières qui paraît excusable, parce qu'il n'assassine que l'industrie, au lieu d'assassiner directement le peuple.

1° *Accaparement de grains.* Le principe fondamental des systèmes commerciaux, le principe : *Laissez une entière liberté aux marchands*, leur accorde la propriété absolue des denrées sur lesquelles ils trafiquent ; ils ont le droit de les enlever à la circulation, les cacher et même les brûler, comme a fait plus d'une fois la compagnie orientale d'Amsterdam, qui brûlait publiquement des magasins de cannelle pour faire enchérir cette denrée : ce qu'elle faisait sur la cannelle, elle l'aurait fait sur le blé, si elle n'eût craint d'être lapidée par le peuple ; elle aurait brûlé ou laissé pourrir une partie des blés, pour vendre l'autre au quadruple de sa valeur. Eh ! ne voit-on pas tous les jours, dans les ports, jeter à la mer des provisions de grains que le négociant a laissés pourrir pour avoir attendu trop longtemps une hausse ; moi-même j'ai présidé, en qualité de commis, à ces infâmes opérations, et j'ai fait, un jour, jeter à la mer vingt mille quintaux de riz, qu'on aurait pu vendre avant leur corruption avec un honnête bénéfice, si le détenteur eût été moins avide de gain. C'est le corps social qui supporte la perte de ces déperditions, qu'on voit se renouveler chaque jour à l'abri du principe philosophique : *Laissez faire les marchands.*

Supposons que, d'après ce principe, une riche compagnie de marchands accapare dans une année de famine, comme 1709, les grains d'un petit État, tel que l'Irlande, lorsque la disette générale et les prohibitions de sortie dans les États voisins rendront presque impossibles les approvisionnements extérieurs. Supposons que la compagnie, après avoir rassemblé tous les grains qui étaient en vente, refuse de les céder, à moins d'une augmentation triple

et quadruple, en disant : « Ce grain est notre propriété ; il nous « plaît d'y gagner quatre fois plus qu'il ne nous a coûté ; si vous « refusez de le payer sur ce pied, procurez-vous d'autres grains « par le commerce. En attendant, il se peut que le quart du peuple « meure de faim, mais peu nous importe ; nous persistons dans « notre spéculation, selon les principes de la Liberté commer- « ciale, consacrée par la philosophie moderne. »

Je demande en quoi les procédés de cette compagnie différeraient de ceux d'une bande de voleurs ; car son monopole forcerait la nation entière, sous peine de mourir de faim, à payer à la compagnie une rançon égale à la triple valeur du blé qu'elle livrerait.

Et si l'on considère que la compagnie, selon les règles de la Liberté commerciale, a le droit de ne vendre à aucun prix, de laisser pourrir le blé dans ses greniers, tandis que le peuple périrait, croyez-vous que la nation affamée serait obligée, en conscience, de mourir de faim pour l'honneur du beau principe philosophique : *Laissez faire les marchands ?* Non, certes ; reconnaissez donc que le droit de Liberté commerciale doit subir des restrictions selon les besoins du Corps social ; que l'homme, pourvu en surabondance d'une denrée dont il n'est ni producteur, ni consommateur, doit être considéré comme DÉPOSITAIRE CONDITIONNEL, et non pas comme propriétaire absolu. Reconnaissez que les commerçants ou entremetteurs des échanges doivent être, dans leurs opérations, subordonnés au bien de la masse, et non pas libres d'entraver les relations générales par toutes les manœuvres les plus désastreuses, qui sont admirées de vos Économistes.

Les marchands seraient-ils donc seuls dispensés envers le Corps social des devoirs qu'on impose à tant d'autres classes plus recommandables ? Quand on laisse carte blanche à un général, à un juge, à un médecin, on ne les autorise pas pour cela à trahir l'armée, assassiner le malade et dépouiller l'innocent ; nous voyons punir ces divers individus quand ils prévariquent ; on décapite un général perfide, on mande un tribunal entier devant le ministre, et les marchands seuls sont inviolables et sûrs de l'impunité ! L'Économie politique veut qu'on s'interdise toute surveillance sur leurs machinations ; s'ils affament une contrée, s'ils troublent son industrie par des accaparements et des banqueroutes, tout est justifié par le seul titre de *marchand !* Ainsi le charlatan de comédie, assassinant tout le monde avec ses pilules, se trouve justifié par

le seul mot : *medicus sum;* et de même dans notre siècle de régénération, l'on veut nous persuader qu'une classe des moins éclairées du Corps social ne peut jamais dans ses trames opérer contradictoirement au bien de l'État. Autrefois c'était l'infaillibilité du Pape, aujourd'hui c'est celle des marchands qu'on veut établir.

2° *Accaparement de matières ou denrées*. J'en vais démontrer la malfaisance par un évènement qui se passe sous nos yeux à l'heure où j'écris. C'est la hausse énorme du prix des denrées coloniales, sucre, café, coton, etc.; je parlerai spécialement du coton, parce que c'est l'objet qui a subi la plus forte hausse et qui était d'une nécessité plus urgente pour nos manufactures naissantes et élevées depuis peu d'années par les soins et les encouragements de l'Empereur. Ce que je dirai sur les affaires présentes s'applique aux accaparements de toute espèce.

Dans le cours de l'automne dernier (1), on a pressenti que l'arrivage des denrées coloniales, et surtout des cotons, éprouverait quelques entraves, et que les approvisionnements seraient retardés; pourtant, on n'avait pas lieu de craindre que les fabriques de France fussent au dépourvu, car il existait à cette époque des magasins de coton qui pouvaient suffire à la consommation d'une année (y compris les achats faits dans l'étranger et acheminés sur la France). Le Gouvernement, par un inventaire, aurait pu faire constater que les fabriques étaient approvisionnées pour un an, pendant le cours duquel on avait le temps de se précautionner. Mais les accapareurs sont intervenus, ont envahi et resserré les provisions existantes, et ont persuadé que les manufactures seraient dépourvues en moins de trois mois; il s'en est suivi une hausse qui a élevé le coton au double du prix habituel, et cette hausse " menaçait " (2) d'anéantissement la plupart des fabriques françaises, qui ne " pouvaient " pas élever le prix des tissus en proportion du prix des matières brutes ou filées; en conséquence, un grand nombre de manufacturiers " renoncèrent, " et " congédièrent " leurs ouvriers.

Cependant les matières ne " manquaient " pas; au contraire,

(1) Dans l'un des Exemplaires annotés, le mot — dernier — est remplacé par — 1806 —.

(2) Ce changement et ceux qui viennent après, jusqu'à la fin de l'alinéa suivant, consistent dans une simple substitution de temps : *menaçait* pour *menace*, *pouvaient* pour *peuvent*, etc.

les riches filateurs " étaient " eux-mêmes devenus accapareurs, et on les " voyait " brocanter leur superflu, leurs cotons de spéculation, sur lesquels ils " agiotaient, " après s'être réservé des provisions suffisantes pour alimenter leur filature. Bref, on " trouvait " chez les tripotiers ce superflu qui " manquait " aux consommateurs habituels; et en résultat, la France " n'était ni dépouvue " de matières, " ni " menacée d'en manquer. C'est une vérité de fait.

Dans cette conjoncture, quel fruit a-t-on retiré de la *Licence commerciale,* de la *Libre Concurrence?* Elle a abouti :

1° A doubler le prix d'une matière première dont il n'y avait pas pénurie réelle, et dont le prix ne devait hausser que peu ou point;

2° A désorganiser les manufactures lentement et péniblement élevées;

3° A enrichir une coalition de tripotiers, au détriment de l'industrie productive, et à la honte du Souverain qu'ils offensent en détruisant son ouvrage.

Voilà des vérités péremptoires. A cela on répliquera que si l'Autorité entravait la *Libre Concurrence,* la *Licence d'Accaparements,* le mal serait peut-être pire encore. J'en conviens, mais vous prouvez par là que vos économistes ne connaissent aucun remède contre l'Accaparement. Est-ce une raison de n'en pas chercher, et s'ensuit-il que l'Accaparement soit un bien? Quand vous ne connaissez pas d'antidote à un vice social, osez du moins avouer que ce vice est une calamité; n'écoutez pas vos philosophes qui vous vantent ce vice pour se disculper de ne savoir pas le corriger. Quand ils vous conseillent de tolérer l'Agiotage et l'Accaparement, de peur d'un plus grand mal, ils ressemblent à un ignorant qui vous conseillerait d'entretenir la fièvre parce qu'il ne saurait quel remède y appliquer.

Et parce qu'on ignore les moyens de prévenir l'Accaparement, était-il prudent de le tolérer sans mesure? Non, et je vais prouver qu'un coup d'Autorité aurait souvent prévenu de grands malheurs, sans commettre de violation ni tomber dans l'arbitraire. Donnons-en un exemple appliqué aux circonstances présentes [1807].

Je suppose que le Gouvernement, pour sauver ses manufactures de coton qui ont porté un coup si funeste à l'Angleterre, eût voulu réprimer les accapareurs, et que la police se fût transportée chez

tel banquier de Paris qui avait, en janvier [1807], un magasin de coton de 5 millions, prix d'achat, et dont il refusait 8 millions comptant, parce qu'il voulait très modérément doubler son capital en trois mois. L'Autorité aurait pu lui dire : « Les amas de ma-« tières premières faits par toi et tes complices menacent de ruine « nos manufactures, à qui tu refuses de vendre à un honnête bé-« néfice ; en conséquence, tu es sommé de livrer ton magasin à « un quart ou un cinquième de bénéfice, au lieu du double que tu « en prétends. Tes cotons seront distribués *aux petits manufac-« turiers* (et non pas aux grands, qui sont eux-mêmes des accapa-« reurs ligués pour rançonner les petits). »

Que serait-il résulté d'une telle mesure ?

Observons d'abord qu'elle n'aurait [eu] rien de vexatoire ; car l'accapareur obtenant, au bout de 3 mois, 6 millions d'un magasin qui lui en " coûte " 5, gagnerait en 3 mois 20 pour cent ; c'est quatre fois plus que ne gagne au bout de l'année un propriétaire exploitant péniblement son domaine.

Et par suite de cette sommation, tous les autres accapareurs, qui voulaient doubler leur capital et qui y ont réussi, se seraient décidés à livrer leurs cotons au bénéfice de 20 pour cent, les fabriques n'auraient que peu ou point souffert et n'auraient pas été réduites à fermer les ateliers et renvoyer les ouvriers. Ce coup d'Autorité aurait sauvé l'industrie et fait bénir le Gouvernement ; il n'aurait aucunement ralenti les expéditions faites par nos alliés, car si des Américains nous envoyaient en " 1806 " des cotons dans l'espoir de les vendre cent écus le quintal, ils les " auraient envoyés " encore mieux pour vendre à cent vingt écus ; d'où l'on voit que l'Autorité doit intervenir contre l'Accaparement, non pas à la manière des jacobins qui spoliaient le possesseur en le payant avec des papillotes, mais intervenir pour limiter le bénéfice quand il dégénère en extorsion.

Lors donc qu'on prévoit la pénurie d'une denrée quelconque et que sa rareté peut exciter les spéculateurs à un Accaparement, il convient [en politique civilisée] de la déclarer HORS DE COMMERCE et d'en maximer le bénéfice, en le fixant à un taux suffisant pour encourager l'arrivage, comme à un quart ou un cinquième en sus du cours habituel ; en interdire l'acquisition et le trafic, même indirect, à tous ces tripotiers qui n'en ont pas une consommation ou un débouché reconnu ; limiter les approvisionnements de chaque négociant en proportion du débouché habituel

dont il pourra justifier par le terme moyen de ses ventes de plusieurs années.

Je ne m'arrête pas à indiquer " d'autres " mesures provisoires contre l'Accaparement, mesures qu'il est bien superflu de faire connaître, puisque la Concurrence Sociétaire ou procédé commercial de 6e Période *prévient*, au lieu de *réprimer*, l'Accaparement et autres désordres. Dans l'ignorance des moyens préservatifs, on est mpardonnable de n'avoir pas essayé du moins des palliatifs, comme la mise *hors de commerce* que la France aurait dû " adopter " pendant le cours de cet hiver [1807], nommément à l'égard des cotons; car la prospérité de nos fabriques d'étoffes en coton allait porter un coup funeste à la Compagnie anglaise de l'Inde et aux fabriques intérieures de l'Angleterre.

Et pour avoir laissé élever le prix des matières au double du cours habituel, a-t-on augmenté les approvisionnements? Non; la matière quadruplerait de valeur sans que cette hausse levât les obstacles [de guerre] qui s'opposent à l'arrivage; la hausse des matières n'aboutit donc qu'à dépouiller les fabriques et les consommateurs, au bénéfice des accapareurs. Or, dans un moment de crise où il est permis de s'écarter des règles et coutumes, qui fallait-il protéger, ou de la masse des consommateurs et fabricants, ou de quelques oiseaux de proie ligués pour désorganiser l'industrie par des terreurs factices et par un envahissement de denrées dont ils n'avaient la veille ni débouché, ni consommation, ni connaissance?

Qu'il serait facile de confondre ces spéculateurs en rétorquant leurs propres arguments! A les en croire, on va manquer de tout; bientôt on n'obtiendra pas les denrées, même au poids de l'or. A quoi l'Autorité pourrait leur répondre : « Vous croyez ou vous ne « croyez pas qu'on puisse alimenter les fabriques et la consomma- « tion. Dans l'un ou l'autre cas vous devez être contraints à livrer « vos magasins; car si les arrivages doivent cesser dorénavant, « si la pénurie doit être complète, il devient inutile de protéger « vos machinations, qui accélèrent la chute de l'industrie en la « rançonnant et entravant dans un moment de crise; mais s'il reste « des moyens d'arrivage et d'approvisionnement, vous êtes des « perturbateurs, des alarmistes qui aggravez un mal-être momen- « tané. Ainsi, quelle que soit votre opinion sur la continuation ou « la cessation des arrivages, vous êtes des hommes punissables, « et vous devez vous estimer heureux qu'on se borne à vous mettre

« hors de commerce et faire vendre vos magasins, en vous laissant « l'énorme bénéfice d'un quart en sus du prix habituel. »

En prolongeant cette discussion, il me serait aisé de prouver qu'on pouvait, sans gêner les relations commerciales [et sans sortir du cercle de la politique civilisée], mettre un frein à la licence des accapareurs; on en a senti la nécessité relativement au pain et au commerce des blés dans lequel le Gouvernement intervient en tous pays. On sait que, si les accapareurs de blé jouissaient d'une pleine liberté, s'ils pouvaient former des compagnies pour arrher sur champ les récoltes et emmagasiner les grains sans les mettre en circulation, on aurait des famines régulières et graduées, même dans l'année la plus abondante. Eh ! combien de fois les spéculateurs n'ont-ils pas réussi à affamer une contrée, malgré le danger d'être lapidés par le peuple et entravés par le Gouvernement, qui en un moment de détresse ferait ouvrir et vendre les magasins plutôt que de réduire le peuple au désespoir? Si l'on voit déjà les spéculateurs braver parfois tous les dangers, que feraient-ils dans le cas où ils jouiraient d'une absolue liberté et d'une protection assurée dans l'accaparement des grains?

Auteurs politiques qui composez des théories sur les devoirs de l'Homme, n'admettrez-vous pas aussi des devoirs du Corps Social; et le premier de ces devoirs n'est-il pas de réprimer des parasites qui désolent l'industrie et ne fondent leur fortune que sur les plaies dont leur patrie est affligée? Si vous eussiez eu le courage de dénoncer de pareils vices, vous n'auriez pas tardé jusqu'à ce jour à en découvrir le correctif (la Concurrence Sociétaire). Oh! combien l'Antiquité, si souvent ridicule, a été plus sage que nous en politique commerciale! elle a franchement conspué les vices mercantiles; elle a voué à l'exécration ces vautours industriels, ces accapareurs dignes d'être encensés par la Philosophie moderne, apologiste déhontée de toutes les infamies qui conduisent à amasser de l'or.

IV.

SPOLIATION DU CORPS SOCIAL PAR L'AGIOTAGE.

L'Agiotage est frère de l'Accaparement; l'un et l'autre ont asservi l'opinion au point de faire fléchir jusqu'aux Souverains et

de heurter de front toutes les opérations des princes qui, abusés par quelques sophismes, n'osent pas même concevoir l'idée de résistance, ni proposer la recherche d'un autre système commercial.

Voici un exemple de cette tyrannie que l'Agiotage exerce sur les Souverains. Je choisis un fait récent, la dernière fredaine des agioteurs français.

Pendant la dernière guerre contre l'Autriche, un obscur complot mercantile balança les trophées d'Ulm et d'Austerlitz. A l'instant où la France manifestait la confiance la plus aveugle aux opérations du Chef de l'Empire, les agioteurs surent faire éclater les symptômes d'une défiance universelle. On aurait dit que c'était Varron qui commandait nos armées. En deux mois les tripotiers de Paris commirent des ravages inouïs dans l'industrie française; il fallut ce torrent de victoires subites et miraculeuses pour museler enfin l'Agiotage, qui menaçait d'anéantir tout crédit public, et l'on frémit de penser dans quelle détresse financière serait tombée la France si elle eût fait seulement une campagne neutre, sans succès ni revers.

Les prétextes des alarmistes roulaient sur une avance qu'ils disaient avoir été faite par la Banque de France pour l'ouverture de la campagne; on estimait cette avance à 50 millions, qui ne sont que la 100e partie du revenu territorial de la France. Et quand ladite avance n'aurait pas eu pour garant les capitaux de la Banque et les délégations sur l'impôt, n'était-elle pas pleinement garantie, aux yeux des Français, par la confiance portée au Souverain? Eux qui se riraient des enfers et des cieux coalisés quand ils voient Napoléon à la tête de leurs armées, comment pouvaient-ils s'alarmer d'une avance qui ne s'élevait qu'au 100e du revenu territorial? Loin de concevoir des craintes à l'ouverture d'une campagne, les Français engageraient volontiers une portion de leur capital en gageure que leur Empereur aura la victoire; ils ne concevaient donc pas le moindre doute sur la rentrée du faible emprunt dont il s'agit. Cependant l'Agiotage sut faire éclater les signes d'une défiance universelle et décréditer la Banque, parce qu'elle remplissait le vœu de tous les Français en secondant les efforts de leur digne Chef.

Il est donc une Puissance qui se joue de l'ascendant des héros comme de l'opinion des peuples : c'est l'AGIOTAGE, qui dirige à son gré tout le mécanisme industriel; il livre les Empires à la

merci d'une classe parasite, qui n'étant ni propriétaire, ni manufacturière, ne tenant qu'à son portefeuille, et pouvant d'un jour à l'autre changer de patrie, est intéressée à désorganiser chaque contrée et bouleverser alternativement chaque branche d'industrie. Et lorsqu'on voit nos théories économiques entretenir ces fléaux, l'Agiotage, l'Accaparement, la Banqueroute, etc., qui déchirent sans relâche tout le Corps Industriel, qui se jouent des Souverains même et de la confiance qu'ils inspirent aux Peuples; lorsqu'on voit, dis-je, ces infamies, et tant d'autres qu'engendre le système de licence commerciale, aucun écrivain n'a le courage de dénoncer cette ridicule science économique, de condamner en masse tout le mécanisme commercial, et de proposer la recherche d'un nouveau procédé pour les relations industrielles! Chacun fléchit bassement devant les vices commerciaux dont il s'indigne en secret, et chacun entonne les louanges du Commerce, sans aviser aux moyens d'en secouer le joug, tant les Civilisés sont effrayés quand il s'agit de Réformes qui exigeraient une invention politique dont ils se croient incapables.

Sans doute les philosophes modernes ont une secrète honte des résultats de leur système mercantile, mais par amour-propre ils laissent empirer le mal; ils cajolent ces pygmées politiques, ces agioteurs et accapareurs qu'on n'a pas l'art de contenir; ils habituent l'esprit public à trembler et fléchir au seul nom du Commerce. Quel démenti de tels scandales donnent à cette raison qui se vante de perfectionnement! Dans quel bourbier l'Économie politique a-t-elle plongé les empires modernes! N'étions-nous pas moins avilis et la Civilisation n'était-elle pas moins méprisable quand la philosophie mercantile et les sciences économiques étaient encore dans le néant?

Veut-on se convaincre par quelques détails que ces tripotiers, tant révérés sous le nom de spéculateurs, ne sont autre chose que des clubistes mitigés, qu'une jacobinière industrielle? Ils ont, comme les clubistes, la propriété d'affiliation, et un accord parfait pour envenimer toute plaie qui survient à l'industrie. De même que les clubistes savaient s'interposer entre le Gouvernement et le Peuple pour maîtriser l'un et l'autre, ainsi les tripotiers mercantiles savent se rendre médiateurs entre le Gouvernement et l'Industrie, subordonner l'un et l'autre à leurs intrigues, circonvenir et abuser tout le monde par une feinte sollicitude pour les besoins de l'agriculture. Sans autorité légale, comme les clubs,

ils parviennent à tout diriger selon leurs intérêts. Les placets des autorités en faveur des cultures ou des fabriques ne sont d'ordinaire que l'expression des volontés secrètes de l'Agiotage ; c'est lui qui le plus souvent recueille le fruit des faveurs que le Gouvernement croit accorder à l'honnête industrie. Les tripotiers commerciaux possèdent éminemment, comme les clubs, l'art de diviser et de battre leurs rivaux en détail ; les procédés d'attaque sont les mêmes de part et d'autre ; tous deux ont leur comité d'inquisition secrète pour préparer les grands coups de désorganisation politique ; tous deux s'affublent d'intentions tutélaires ; d'une part c'est le prétexte d'accélérer la propagation des lumières, d'autre part le prétexte d'accélérer la circulation des denrées ou capitaux ; et en réalité leurs motifs sont tout l'opposé de ces apparences. Dans leurs coups d'éclat, on retrouve encore la même tactique ; chez les clubistes, c'est une grande conspiration dont on organise le simulacre, et à la suite de laquelle on arrête mille victimes pour les dépouiller et mettre à mort, en attendant la conspiration suivante qui servira à sacrifier d'autres victimes. Même procédé chez les tripotiers commerciaux : ils supposent une grande détresse, une grande disette, dont ils ont ménagé les apparences par un accaparement de la denrée sur laquelle ils opèrent ; ils l'élèvent tout à coup à une cherté démesurée et rançonnent ainsi mille ateliers qui en font l'emploi ; après quoi ils accaparent une autre denrée pour spolier d'autres fabriques et ateliers.

Ainsi les clubistes et les tripotiers commerciaux n'ont qu'une même tactique, celle de désorganiser et spolier à l'appui de calamités simulées ; enfin, les clubs ou ligues d'agitateurs pauvres qui tendent à spolier le riche, et les accapareurs ou ligues d'agitateurs opulents qui tendent à spolier le pauvre, offrent dans tous leurs procédés la similitude la plus complète ; ce sont deux jacobinières, l'une aux formes acerbes, l'autre aux formes suaves ; et l'on en sera mieux convaincu lorsque j'aurai fait connaître l'extension et la marche régulière qu'allaient prendre ces désordres dans la 4e phase de Civilisation, à laquelle nous tendions. Les propriétaires y seraient devenus tout à fait esclaves du Commerce, que je distingue peu de l'Agiotage, car tous les négociants riches sont plus ou moins impliqués dans les trames d'Agiotage et d'Accaparement, malgré leurs doléances affectées sur ces fléaux, dont ils sont secrètement fauteurs et copartageants.

Du reste, j'ai observé que les vices politiques d'une profession

ne sont pas vices individuels; qu'un procureur en grugeant ses clients, un agioteur en spoliant le Corps Social, n'encourent aucun blâme; que la faute retombe uniquement sur la Civilisation, qui engendre tant de branches d'industrie malfaisante, et sur la Philosophie, qui nous persuade que cette infâme Civilisation est la Destinée sociale de l'homme et que Dieu n'a rien inventé de mieux pour organiser les relations humaines.

V.

SPOLIATION DU CORPS SOCIAL PAR "LE PARASITISME" COMMERCIAL.

Le vice dont je vais parler n'est pas scandaleux comme les précédents, mais il n'est pas moins préjudiciable.

Dans un siècle où l'on a poussé l'économie jusqu'aux détails les plus minutieux, comme de remplacer le café par du jus de chicorée, le sucre par du jus de rave, et autres épargnes qui ne servent qu'à favoriser la supercherie des marchands, qu'à impatienter les voyageurs qui ne peuvent se procurer de bonnes choses à aucun prix; dans un siècle si lésineux, dis-je, comment ne s'est-on pas aperçu que la principale économie doit être l'*économie des bras,* des agents superflus qu'on pourrait épargner, et que nous prodiguons à des fonctions improductives comme celles du Commerce?

J'ai observé (page 7) que nos usages emploient fréquemment cent personnes à un travail qui en exigerait à peine deux ou trois si l'Association existait, et que, dès la 7e Période, il suffirait de vingt hommes pour approvisionner *le marché* d'une ville où se rendent aujourd'hui mille paysans. Nous sommes, en fait de mécanisme industriel, aussi neufs que des peuples qui ignoreraient l'usage des moulins, et qui emploieraient cinquante ouvriers à triturer le grain que broie aujourd'hui une seule meule. La superfluité d'agents est partout effrayante et s'élève communément au quadruple du nécessaire dans tous les emplois commerciaux.

Depuis que la Philosophie prêche l'amour du trafic, on voit pulluler les marchands jusque dans les villages. Les chefs de famille renoncent à la culture pour s'adonner au brocantage ambulant; n'eussent-ils à vendre qu'un veau, ils iront perdre des journées à muser dans les marchés, halles et cabarets. C'est surtout dans les

pays vignobles qu'on voit régner cet abus; partout la *Libre Concurrence* élève à l'infini le nombre des marchands et agents commerciaux. Dans les grandes cités, comme Paris, on compte jusqu'à trois mille épiciers, quand il en faudrait à peine trois cents pour suffire au service habituel. La profusion d'agents est la même dans les bourgades; telle petite ville, qui reçoit aujourd'hui dans le cours d'une année cent voyageurs de commerce et cent colporteurs, n'en voyait peut-être pas dix en 1788, où l'on ne manquait pourtant ni de subsistances, ni de vêtements, à des prix très modérés, quoique les marchands ne s'élevassent pas au tiers du nombre actuel.

Cette multiplicité des rivaux les jette à l'envi dans les mesures les plus folles et les plus ruineuses pour le Corps Social; car tout agent superflu, comme étaient les moines, est un spoliateur de la Société, dans laquelle il consomme sans rien produire. N'est-il pas reconnu que les moines d'Espagne, dont on élève le nombre à 500 mille, produiraient la subsistance de 2 millions de personnes s'ils retournaient à la culture? Il en est de même des commerçants superflus, dont le nombre est incalculable; et quand vous connaîtrez la méthode commerciale de 6e Période, la *Concurrence Sociétaire,* vous serez convaincus que le commerce pourrait s'exercer avec le quart des agents qu'il emploie aujourd'hui, et qu'il y a dans la seule France un million d'habitants enlevés à la culture et aux fabriques par l'affluence d'agents que crée la Libre Concurrence. C'est donc pour la seule France une perte annuelle de la subsistance de 4 millions d'habitants, par suite d'une erreur des Économistes.

Outre la Déperdition de bras, l'Ordre actuel cause encore Déperdition de capitaux et denrées; je cite pour exemple un des abus les plus communs aujourd'hui, celui de l'*Écrasement.*

Depuis "la Révolution" il n'est bruit que d'*Écrasement* parmi les marchands. Devenus trop nombreux, ils se disputent avec acharnement des ventes qui deviennent chaque jour plus difficiles par l'affluence de concurrents. Une ville qui consommait mille tonneaux de sucre lorsqu'elle avait dix marchands n'en consommera toujours que mille tonneaux lorsque le nombre des marchands se sera élevé à quarante au lieu de dix; c'est ce qui est arrivé dans toutes les villes de France. Maintenant l'on entend ces fourmilières de marchands se plaindre de la langueur du commerce quand ils devraient se plaindre de la surabondance des

commerçants ; ils se consument en frais de séduction et de rivalité ; ils s'aventurent dans les plus folles dépenses pour le plaisir d'*écraser* leurs rivaux. C'est à tort qu'on croit le marchand asservi à son seul intérêt : il est fortement esclave de sa jalousie et de son orgueil ; les uns se ruinent pour le stérile honneur de *brasser d'immenses affaires*, les autres par la manie d'*écraser* un voisin dont le succès les désespère. L'ambition mercantile pour être obscure n'en est pas moins violente, et si les trophées de Miltiade troublaient le sommeil de Thémistocle, on peut dire aussi que les ventes d'un boutiquier troublent le sommeil du boutiquier voisin. De là vient cette frénésie de concurrence par laquelle tant de marchands se poussent à leur ruine et se consument en frais qui retombent ultérieurement sur le consommateur ; car toute déperdition est supportée en dernière analyse par le Corps Social ; et si un nouvel Ordre commercial (*la Concurrence Sociétaire*) peut réduire au quart le nombre d'agents mercantiles et les dépenses commerciales, vous verrez diminuer d'autant chaque denrée ; puis vous verrez augmenter la production en rapport des nouvelles demandes qu'occasionnera cette baisse, et en rapport de la masse de bras et de capitaux rendus à la culture par cette diminution d'agents commerciaux.

Les abus naissent l'un de l'autre ; cela est vrai en Commerce comme en Administration. Par exemple, la prodigalité d'agents cause l'Agiotage et la Banqueroute ; on en a vu une preuve frappante dans les luttes des messageries qui, pour se nuire l'une à l'autre, auraient volontiers transporté gratis les voyageurs. En les voyant baisser leurs prix pour s'écraser mutuellement, on se disait : *Bientôt ils nous paieront une prime pour nous voiturer en poste*. Il importe de s'appesantir sur ces détails pour prouver que les Économistes se sont lourdement trompés en croyant que l'intérêt était le seul mobile du négociant. Quel homme sensé aurait pu, de sang-froid, concevoir l'idée de conduire en poste, de Paris à Rennes, pour 18 livres tournois ? Voilà les folies qu'a produites la manie d'*écraser*. Le résultat de ces assauts divertissants pour les voyageurs, c'était la banqueroute des divers champions, qui étaient à quelques mois de distance *écrasés* l'un par l'autre ; leurs banqueroutes étaient supportées par le public, qui s'intéresse toujours dans les plus folles entreprises, et, malgré leur insuccès, elles donnent du profit au banqueroutier par la spoliation des coassociés qu'il ne rembourse pas de leur mise de fonds. De là vient que

les négociants, assurés de se sauver en cas de revers par une banqueroute, hasardent tout pour perdre un rival et jouir du malheur d'un voisin; semblables à ces Japonais qui se crèvent un œil à la porte de leur ennemi pour lui en faire crever deux par la justice.

Les anciennes maisons de commerce, déconcertées par ces guerres d'extermination, renoncent de toutes parts à une profession devenue dangereuse, et avilie par les intrigues des nouveaux-venus, qui souvent vendent à perte[1] pour avoir la vogue. Les anciens, qui n'ont pas voulu perdre, se trouvent abandonnés, dépourvus de consommation et hors d'état de satisfaire à leurs engagements. Bientôt les deux partis tombent dans l'épuisement et sont obligés de recourir à l'agioteur, dont les secours usuraires augmentent leur embarras, leur insolvabilité, et précipitent la chute des uns et des autres.

C'est ainsi que la *Libre Concurrence*, en provoquant les banqueroutes, fournit un aliment habituel à l'Agiotage et lui donne l'accroissement colossal auquel on le voit parvenu. Il s'établit des agioteurs jusque dans les bourgades; partout on rencontre des hommes qui, sous le nom de banquiers, n'ont d'autre métier que de prêter à usure[2] et d'attiser les guerres de concurrence. Ils

(1) Je m'explique sur les mots *vendre à perte*. Souvent un négociant est en perte lorsqu'il gagne 10 et 15 pour cent; car il peut arriver que la masse de ses frais, mise en balance avec la masse de ses ventes, l'oblige à gagner 25 pour cent, afin d'avoir un bénéfice net de 10 pour cent sur son capital. Or, s'il se borne à gagner 15 pour cent par l'effet de la Concurrence, il n'aura, au bout de l'année, pas une obole de bénéfice, et il aura perdu l'intérêt de son capital et le fruit de ses peines et risques. Voilà ce qui arrive dans les commerces honnêtes comme celui de consommation, qui ne donne pas de grands profits ainsi que l'Accaparement; et voilà pourquoi l'on voit beaucoup de négociants probes végéter, chanceler au bout de quelques années, par l'effet de cette concurrence immodérée qui ne laisse pas à chacun des bénéfices et débouchés proportionnels aux frais.

(2) On ne saurait croire quelle quantité d'usuriers contient aujourd'hui la France. On a commencé à s'en apercevoir sur les bords du Rhin, où les Juifs ont envahi par l'usure une grande partie des propriétés; le scandale est moins sensible dans l'intérieur, parce que l'usure est exercée par les naturels du pays. Aujourd'hui le seul état lucratif après l'Accaparement et l'Agiotage, c'est de prêter sur gage, sur hypothèque, et de bro-

soutiennnent par des avances une foule de brocanteurs superflus qui se jettent à l'envi dans les spéculations les plus ridicules, et qui viennent après leurs échecs demander du secours et se faire rançonner chez les banquiers. Ceux-ci, placés dans l'arène mercantile pour attiser le choc, ressemblent à ces hordes arabes qui voltigent autour des armées et jubilent, en attendant la dépouille des vaincus, amis ou ennemis.

A l'aspect de tant de brigandages et absurdités qu'engendre le Commerce, peut-on douter que les Anciens n'aient été plus sages que nous en le vouant au mépris ? Quant aux modernes qui composent des théories à sa louange, ne sont-ce pas des charlatans sans pudeur, et peut-on espérer de voir règner quelque vérité, quelque bon ordre, dans le mécanisme industriel, tant qu'on n'aura pas condamné le Système commercial et inventé un Mode d'Échanges moins vexatoire, moins dégradant pour le Corps Social?

VI.

CONCLUSIONS SUR LE COMMERCE [1].

J'ai établi dans les quatre chapitres précédents que le Commerce, tout en paraissant servir l'Industrie, ne tend qu'à la spo-

canter les contrats et obligations des emprunteurs. Les gens habiles se retirent du commerce pour exercer ce joli métier que la Révolution a favorisé par le bouleversement des propriétés.

Je ne prétends pas blâmer les usuriers ; tout vice politique n'est imputable qu'aux circonstances et nullement aux citoyens qui en profitent. Il est heureux, dans une telle conjoncture, que les Juifs ne soient pas encore bien répandus en France, car cette nation, spécialement adonnée à l'usure, aurait déjà envahi la plupart des propriétés et l'influence qui leur est attachée ; la France ne serait plus qu'une vaste synagogue, car si les Juifs tenaient seulement le quart des propriétés, ils auraient la plus grande influence, à cause de leur ligue secrète et indissoluble. Ce danger est un des mille symptômes qui attestent la dégradation sociale, la défectuosité du système industriel et la nécessité de le recomposer en entier sur un nouveau plan, dans le cas où la Civilisation se prolongerait encore, ce qu'à Dieu ne plaise.

(1) [Sur 4 de ses 32 crimes.]

lier en tout sens ; j'en ai cité quatre exemples tirés de la Banqueroute, l'Accaparement, l'Agiotage et la Déperdition.

1° La Banqueroute spolie le Corps Social au bénéfice des marchands qui n'en supportent jamais le dommage ; car, si le négociant est prudent, il a calculé ses risques de banqueroute et établi ses bénéfices à un taux qui le met à couvert de ce risque présumé ; s'il est imprudent ou fripon (qualités très voisines en affaires commerciales), il ne tardera pas lui-même à faire banqueroute, et à s'indemniser dans sa faillite de ce que vingt faillites lui auront enlevé. D'où il suit que le dommage de la Banqueroute pèse sur le Corps Social et non pas sur les négociants.

2° L'Accaparement spolie le Corps Social ; car l'enchérissement d'une matière accaparée est supporté ultérieurement par les consommateurs, et auparavant par les manufacturiers, qui, obligés de soutenir un atelier, font des sacrifices pécuniaires, fabriquent à petit bénéfice, soutiennent, dans l'espoir d'un meilleur avenir, l'établissement sur lequel se fonde leur existence habituelle, et ne réussissent que bien tard à établir cette hausse que l'accapareur leur a fait si promptement supporter.

3° L'Agiotage spolie le Corps Social en détournant les capitaux pour les faire s'entrechoquer dans les tripotages de hausse et de baisse, qui fournissent d'énormes bénéfices aux joueurs les plus habiles. Dès lors les cultures et fabriques n'obtiennent qu'à un prix exorbitant les capitaux nécessaires à leur exploitation, et les entreprises utiles, qui ne donnent qu'un bénéfice lent et pénible, sont dédaignées pour les jeux d'Agiotage, qui absorbent la majeure partie du numéraire.

4° " Le Parasitisme " ou Superfluité d'agents spolie le Corps Social de deux manières, soit en lui enlevant une infinité de bras qu'il emploie au travail improductif, soit par l'immoralité et les désordres qu'engendre la lutte acharnée de ces innombrables marchands dont la perfidie cause parfois des entraves équivalentes à une prohibition (1).

(1) Je n'en citerai qu'une preuve entre mille ; on a vu la fourberie des marchands russes et chinois s'élever au point d'arrêter momentanément les relations aux entrepôts de Kiatka et Zuruchaïtu. « Les Russes, dit « Raynal, ont donné aux Chinois de fausses pelleteries ; les Chinois ont « donné aux Russes de faux lingots. (Voilà bien les marchands et les Ci- « vilisés.) La méfiance s'est accrue à tel point que les relations sont tom-

Il suffit, je pense, de cette digression pour démontrer que la *Libre Concurrence* n'a produit que l'empirisme dans les relations industrielles, non-seulement dans le commerce, mais dans toutes les professions mécaniques et libérales auxquelles elle s'est étendue. Par exemple :

En moins de dix ans, cette *Concurrence anarchique* a presque anéanti les grands théâtres de France ; la seconde ville de l'Empire ne peut pas même soutenir le sien, et ne conservera " bientôt " que des tréteaux à mélodrames ou des comédiens ambulants. Bientôt l'étranger, arrivant dans nos grandes cités et n'y voyant que des arènes de vandalisme littéraire, demandera quelle révolution a banni la scène française du sein de la France. On lui répondra qu'elle a été sacrifiée à un dogme des Economistes, émules de Robespierre, qui disait : « Périssent les colonies pour sauver « un principe ! » Ils ont dit après lui : « Périsse l'art dramatique et « lyrique pour sauver le principe de la *Concurrence anarchique !* »

Sans doute ils n'ont pas eu cette intention, mais ils ont agi comme s'ils eussent pensé de la sorte, et n'ont prévu aucune des mesures nécessaires pour parer le coup que la *Libre Concurrence* devait porter aux grands théâtres (1).

« bées, et ont été réduites pendant quelque temps à très peu de chose, » quoique les demandes n'eussent point cessé, et que les Souverains n'eussent point entravé, mais plutôt facilité les caravanes.

L'entrave dont je parle n'a été aperçue que parce qu'elle portait sur une grande masse d'affaires ; on a vu une branche de commerce décliner dans sa pleine liberté, par le seul effet de la fourberie. Eh ! combien cette fourberie générale cause-t-elle d'autres entraves dans toutes les relations ! Combien de frais, démarches, inquiétudes et temps perdu, pour celui qui achète une chose dont il ne connaît pas la valeur ! Et si après des précautions dispendieuses, des voyages, etc., on est encore trompé à chaque instant dans les achats, calculez quelle serait l'économie de temps et de frais, dans le cas où les échanges s'opéreraient par toute la terre sans aucune fourberie. Cet effet peut avoir lieu dès la 7e Période, et déjà dans la 6e il serait rare d'éprouver aucune tromperie en affaires commerciales.

(1) Les théâtres, dans leur détresse actuelle, sont encore un des côtés plaisants de la Civilisation. Chacun s'évertue en plans de restauration, plans dans lesquels on retrouve la petitesse habituelle des Civilisés, qui ne savent imaginer contre tous les maux que des demi-mesures pires que le mal.

Il est assez indifférent de connaître le moyen de restauration des théâ-

Toutes les professions ont été plus ou moins désorganisées par le système de Licence qu'on admet pour le Commerce; témoin la médecine et le barreau. Dans les années de liberté absolue, on

tres, puisque la Civilisation touche à sa fin, et que l'Ordre Combiné produira dans tous les cantons de la terre des acteurs aussi parfaits que les plus célèbres de nos capitales.

Mais, à ne parler que de la Civilisation, voyons combien il lui était facile de se procurer dans chaque ville son divertissement favori, je veux dire une bonne troupe dans tous les genres; d'avoir par milliers des Lekain et des Molé, de manière à pouvoir fournir des troupes aussi bonnes que celles de Paris à toutes les villes de 12 à 15,000 habitants; le moyen serait facile, il consisterait à former des acteurs dans les écoles spéciales, et ne pas attendre que le hasard en produise ni que la manne tombe du ciel, et se rallier au principe : « *Aide-toi, le Ciel t'aidera.* »

L'instruction publique, dans un système bien ordonné, doit s'étendre à toutes les professions d'une utilité reconnue. Or, dans l'état actuel du luxe, la comédie étant la récréation la moins dangereuse, étant même un préservatif contre divers excès où peut tomber la classe opulente, les bons comédiens deviennent éminemment utiles; et la fondation des Universités dramatiques et lyriques était d'autant plus urgente, que les mauvais comédiens sont un germe de dépravation sociale. Ils n'attirent au spectacle que par des motifs étrangers à l'amour de l'art; leur auditoire se compose d'habitués uniquement occupés de coquetterie et indifférents aux progrès du mauvais goût; ils dégradent les chefs-d'œuvre et leurs auteurs, en défigurant et ridiculisant chaque pièce qu'ils représentent; enfin, ils sont le fléau des mœurs, du goût et de la gloire littéraire d'une nation. De là on jugera qu'il convient ou de n'avoir point de théâtres, et donner au public d'autres habitudes (ce qui est devenu impossible), ou de prendre des mesures pour élever les théâtres à la perfection, en formant des pépinières de comédiens comme de tous les autres fonctionnaires. Il faudrait, en conséquence, établir dans toutes les grandes villes un Conservatoire des trois facultés théâtrales, déclamation, chant et danse. Ces établissements recueilleraient et développeraient les talents épars qu'on trouve dans une foule d'enfants et jeunes gens pauvres. Ce n'est pas l'école de Paris qui formera les enfants de Marseille ou Bruxelles; il faut donc placer les écoles sur tous les points convenables, pour cultiver les germes de talent que la nature a disséminés dans les villes et les campagnes, et former aux emplois dramatiques et lyriques ceux qu'elle y destine évidemment. Il faut les exercer sur le théâtre principal de leur ville, qui en acquerra beaucoup de lustre sans aucuns frais, les encourager par des prix pécuniaires, qui exciteront un père pauvre à cultiver, au lieu d'étouffer des

voyait des charlatans parcourir les campagnes et assassiner par centaines les crédules paysans, *à l'abri du principe : Laissez faire la concurrence.* D'autre part, les avocats, imitant les nobles usages

le bas âge les dispositions que son enfant peut annoncer pour les arts.

Les villes fourmillent de ces enfants pourvus d'heureuses dispositions, et que les parents enverraient aux leçons du Conservatoire, dans l'espoir de les voir bientôt appointés à mille écus dans une salle de spectacle. Cette institution, si elle était convenablement organisée, fournirait sous peu une foule d'acteurs distingués ; ils deviendraient aussi abondants que le sont aujourd'hui les bateleurs sans instruction, enrôlés par l'effet du hasard, et qui forcent les amateurs éclairés à déserter la scène ainsi dégradée. Elle n'atteindra au lustre dont elle est susceptible que lorsqu'on pourra la composer en entier de sujets régulièrement instruits, et dont la manière sera motivée sur les principes de l'école qui les aura formés.

Alors la tyrannie de la mode cessera de bouleverser l'art ; on ne verra plus un comédien, chanteur ou danseur, abuser de la faveur pour ériger ses caprices en règle. Les traditions d'écoles opposées seront un moyen d'utiliser chaque nuance de talent, et de mettre un frein aux innovations déréglées que l'artiste prend pour des traits de génie. Alors les spectacles seront au degré de perfection où ils doivent opérer un changement avantageux dans les mœurs et une tendance générale à l'étude des arts. L'abondance des bons acteurs, le taux modéré de leurs services, assureront la prospérité des bons théâtres, exciteront les auteurs à s'adonner à la composition de bonnes pièces, qui deviendront aussi lucratives qu'elles sont ingrates aujourd'hui.

Alors l'état de comédien acquerra le lustre qui s'attache aux vrais talents et aux réunions qui les étalent. Quant à présent, faut-il s'étonner si cette profession est dégradée par les sifflets ? Une scène meublée de chétifs acteurs rebute la classe polie et éclairée ; elle attire en majorité le vulgaire ignorant : un tel auditoire, loin d'exercer une critique judicieuse, n'exerce qu'un despotisme avilissant, et donne ses leçons avec une rudesse assortie à la valeur de ceux à qui on les adresse. Eh ! quels sont aujourd'hui les titres du grand nombre des comédiens à l'indulgence ? Si quelques-uns ont des droits aux applaudissements, la majeure partie entre dans la carrière sans autres moyens que de l'audace ; ils s'aguerrissent aux dépens de quelque malheureuse ville, contre qui ils font leurs premières armes, et ils n'apportent, dans une seconde ville, d'autre acquis que l'art de savoir soutenir le choc dans les trois débuts, et réduire, au bout d'une quinzaine, le parterre au silence, à force de lassitude ; faut-il s'étonner, après cela, si la profession est avilie, si elle est dédaignée par tant de familles, qui pourraient en faire l'objet d'une spéculation avantageuse ! car

du Commerce, s'habituaient à *raccoler les pratiques*, arrêter et solliciter les paysans sur les places publiques et aux portes du palais pour obtenir leur clientelle. Cette prostitution d'un ministère

il est peu d'états plus lucratifs que celui d'un bon acteur; on en voit de très médiocres dont le traitement s'élève au double de celui des premiers fonctionnaires civils et militaires d'une province. Et de là vient qu'il est impossible de soutenir les grands théâtres en province; car les acteurs, même ceux d'un mérite ordinaire, deviennent si rares et si exigeants, qu'une ville de cent mille habitants ne peut entretenir qu'un petit théâtre de farces populaires et de monstruosités dramatiques.

La désorganisation frappe sur la France plus sensiblement que sur tout autre empire. La France ne possède point, comme l'Italie et l'Allemagne, diverses cours qui, jalouses d'embellir leur résidence, attirent et encouragent les artistes, en leur assurant la considération réunie à la fortune. Ces moyens de splendeur sont refusés à nos grandes cités; leur population toute commerçante, leurs habitudes bourgeoises, ne prêtent aucun soutien, n'offrent aucun attrait à l'artiste. Hors de Paris, toute la France n'est qu'un séjour d'exil, d'obscurité pour les arts et le génie; et sous ce rapport nos cités de cent mille âmes sont ravalées au-dessous des bourgades d'Allemagne, telles que Weimar et Gotha. Dans ces petites capitales on voit fleurir les sciences et les arts, sous la protection des Mécènes qui y gouvernent. Quelle affligeante comparaison pour les villes de France! on les croirait plutôt barbares que civilisées, lorsqu'on les met en parallèle avec celles d'Allemagne et d'Italie: là on voit les muses habiter des palais, en France elles ont à peine des chaumières. Tout est village hors de Paris, sous le rapport des sciences et des arts. Entrez dans le musée de Lyon, vous le trouverez inférieur à une collection de brocanteur ambulant. Entrez dans la bibliothèque de Lyon, vous y trouverez force bouquins, et presque aucun des bons ouvrages modernes. Voyez le jardin de botanique de Lyon, privé de tout ornement et desservi par trois cabanes, vous le prendriez pour un jardin de pauvres Capucins. Sont-ce là des monuments pour la seconde ville du plus grand Empire, pour la ville qui alimente le luxe des quatre parties du monde? Je le répète, la France est toute concentrée dans Paris; un esprit jaloux anime les savants qui y sont tous réunis; ils se complaisent dans l'avilissement des grandes villes, pour lesquelles ils ne proposèrent jamais aucune mesure bienfaisante.

En voulant tout avilir pour faire briller Paris dans l'obscurité générale, en voulant tarir les petites sources qui doivent alimenter le grand fleuve, ils ont appauvri la capitale même; et pour ne parler que des spectacles, cette ville si bien pourvue de tout ce qui peut créer les talents, cette ville qui devrait en répandre dans les provinces, est elle-même aux abois; elle

jusque-là honorable souleva les esprits et obligea d'aviser à des moyens de répression, comme de réformer les matricules, contradictoirement aux principes de *Libre Concurrence.*

ne se soutient que par la faculté de désorganiser les théâtres de province, en requérant tout acteur qui excite son attention; et si elle eût avisé à pourvoir les provinces des établissements dont elle est décorée, elle jouirait de son ouvrage, en voyant de nombreux artistes refluer sur la Capitale, y déployer à l'envi leurs talents, et varier chaque jour les plaisirs de ses habitants. Paris doit aux provinces éloignées ses plus précieux acteurs; qu'il juge de la quantité qu'on y en recueillerait, si des écoles vivifiantes pouvaient développer les germes de talents que la nature répand en tous lieux, et qu'on doit chercher non-seulement dans les petites villes, mais dans les moindres villages.

La France, pour se maintenir en balance quant aux arts et à la littérature, et soutenir la concurrence des villes d'Allemagne et d'Italie qui sont favorisées de résidences souveraines; la France, dis-je, devrait (à supposer que la Civilisation pût se prolonger) traiter ses grandes villes sur le pied de villes de cour, et leur assurer autant que possible les avantages d'un siège royal dont elles sont privées par l'heureuse unité de l'Empire.

Pour les assimiler aux villes de cour, il faudrait, aux frais de l'État, leur donner des simulacres de grandeur; tel serait un musée formé de copies des plus précieux tableaux que rassemble celui de Paris, une bibliothèque fournie de tous les bons ouvrages de celle de Paris, ouvrages qu'on réimprimerait en tant que besoin serait : il faudrait enfin doter ces grandes villes avec munificence des diverses fondations relatives aux sciences et aux arts, telles que jardin botanique, cabinet de physique et d'histoire naturelle, théâtre national et autres établissements tels que les formerait une cour si elle y fixait sa résidence.

Qu'on suppose en France vingt Rois sous un Empereur; ils donneront à leurs vingt capitales le lustre dont j'ai fait le tableau; et puisque l'unité épargne les dépenses d'appareil qu'entraînerait cette organisation fédérale, ce n'est pas trop indemniser ces villes que de leur assurer au moins les fondations utiles qu'elles obtiendraient de la présence des cours, et les mettre de niveau avec les cités des régions qui sont nos rivales dans les sciences, les arts et la littérature.

Ces dispositions, conseillées par la justice et la gloire nationale, ne pouvaient être accueillies des savants de la France; un esprit de corps les passionne exclusivement pour la ville où ils sont rassemblés; Paris est l'unique objet de leur sollicitude : cette bonne ville compte parmi ses plaisirs celui de ricaner les provinces qu'elle a méthodiquement avilies. Paris est comparable à ces fleuristes haineux qui, voyant une tulipe, une hya-

Sur cette liberté, comme sur les libertés politiques, on a agi étourdiment et sans prévoir où pouvaient conduire les belles théories philosophiques. Aujourd'hui on commence à entrevoir l'erreur, et pour y remédier on commet des erreurs plus grossières encore,

cinthe égale aux leurs, achètent la plante pour l'arracher et l'écraser. Paris est pour la France ce que les Hollandais sont pour les Moluques où ils vont chaque année couper et détruire les girofliers et muscadiers, afin qu'il n'en reste qu'à Amboine et Banda. Et l'on doit s'étonner que Paris ait laissé subsister la fameuse école de Montpellier, qui jouit en Europe d'une renommée si éloignée du ridicule dont Paris veut couvrir les provinces françaises. Pour juger de quoi elles seraient capables si les sciences et les arts y étaient encouragés, il suffit de se rappeler ce qu'était la ville de Genève à l'époque de sa souveraineté ; elle tenait dans les sciences le premier rang après Paris. (Je ne parle que des villes où domine la langue française.) Elle eût peut-être tenu le même rang dans les arts, si ses mœurs cagottes en eussent permis la culture. A cette époque, nos grandes villes de Lyon, Bordeaux, Marseille, Nantes étaient à peu près nulles dans les sciences et les arts, qui ne fleurissent que sous les regards de l'autorité souveraine, ou dans les villes qui leur offrent des moyens de développement.

Mais pourquoi plaindrait-on les provinces de France? Elles ont un caractère si servile qu'elles se croient honorées quand on leur enlève quelque artiste ou monument pour orner la capitale qui les persiffle. Semblables à ces anciens Musulmans qui se croyaient illustrés de mourir par ordre de Sa Hautesse, les grandes villes de France disent en chorus aux Parisiens :

« Vous nous faites, Seigneurs,
« En nous croquant, beaucoup d'honneur. »

Jamais dans Lyon, Bordeaux, Marseille, Nantes, on n'exprima un regret sur ce dénuement, cette infériorité des sciences, des arts et des théâtres. Jamais on n'y conçut aucun plan pour faire participer ces villes au lustre dont jouit la capitale.

Il est consolant de remarquer qu'elle est punie elle-même de l'avilissement où elle a laissé les provinces : et pour ne parler que des affaires dramatiques et lyriques, combien les auteurs ne souffrent-ils pas du despotisme de Paris? Ils y voient leurs compositions soumises à un tribunal de coulisse qui les juge sans appel, ou bien bafouées par un parterre vendu à leurs antagonistes; ils éprouvent la disgrâce de ne pas trouver dans le vaste empire de France une seule ville de révision, une ville où les arts soient en force et soutenus d'un bon théâtre, une ville dont les

telle est celle de confondre les intérêts du commerce avec ceux des manufactures, dont il est l'ennemi naturel.

" Établissons dans un parallèle cette " nullité des marchands et l'importance des manufacturiers, dont on veut confondre les intérêts. Les chefs des fabriques peuvent facilement suppléer aux opérations des marchands; ils peuvent acheter directement les matières premières, expédier en droiture les produits fabriqués, ou envoyer leurs commis pour en faire la vente et distribution; le

opinions puissent entrer en concurrence avec celles de Paris et infirmer ses arrêts si souvent éloignés de la justice.

Voilà une des mille disgrâces qui pèsent sur les savants et artistes en punition d'avoir provoqué le dénuement des provinces. Bien leur en prend d'être molestés pour avoir voulu molester autrui, et n'avoir pas observé à l'égard de Paris ces principes de concurrence dont ils font tant de fracas.

Combien de talents naissants sont étouffés par le despotisme d'opinion qu'exerce la capitale, par les dégoûts sans nombre qu'ils ont à surmonter dans cette ville, seul champ où ils puissent se former et se produire! On dit que Sacchini mourut de chagrin d'avoir vu siffler son *Œdipe,* qui est le premier des opéras français; qu'on juge par là du nombre des bons auteurs qui ont été rebutés par les cabales tyranniques des parterres de Paris! Et peut-on douter que cette capitale n'étouffe l'émulation et ne prive la France d'une foule d'hommes excellents qui s'élèveraient, si la rivalité de quelques villes les mettait à l'abri de la tyrannie parisienne, et les assurait d'un jugement équitable sur leurs ouvrages?

Après avoir commis la faute de ne pas créer des universités dramatiques et lyriques, qu'on s'épuise en jérémiades sur la décadence de la littérature, des théâtres, etc.; tout s'explique par l'absence des établissements qui mettraient les grandes villes en rivalité avec la capitale, et développeraient les talents dont on est dépourvu. Si des motifs de jalousie ou de sordide économie se sont opposés à ces fondations, cessez de vous plaindre de la décadence littéraire et théâtrale; on vous répliquera: n'est-il pas juste qu'un empire soit privé des talents qu'il n'a pas voulu cultiver? n'est-il pas juste que l'avare qui se refuse à faire l'avance des semailles ne recueille rien dans le champ où il n'a déposé aucun germe? Vous imitez cet avare, en négligeant de fonder les Conservatoires qui entreprendraient l'exploitation générale des talents répandus parmi l'enfance; faute de cette mesure, vous êtes pauvres au milieu des richesses que la nature sème sous vos pas; vous êtes bornés, comme les sauvages qui possèdent une mine d'or, à vous contenter des paillettes qu'une source a détachées.

marchand ne peut en aucun cas remplacer les manufacturiers ni fabriquer en leur absence.

Si une ville perd ses marchands, comme il arriva dans Marseille au temps de la Peste, elle se repeuple aussitôt de nouveaux marchands, pour peu que sa situation invite au commerce. Si une ville perd ses manufacturiers, comme il est arrivé à Louvain, on ne voit pas de nouveaux fabricants y transporter leurs ateliers. Les marchands s'établissent toujours en affluence partout où il y a des moyens de trafiquer librement et avantageusement; les fabriques ne s'établissent pas de même dans les lieux où tout les favoriserait et leur promettrait des succès. Le départ des fabricants d'une contrée réduirait à l'inaction tous les marchands de matières et les commissionnaires qui font le service de ces fabriques, tandis que le départ de tous les marchands ne causerait aucune stagnation dans les fabriques, dont les chefs et commis peuvent, ainsi que je l'ai dit, suppléer au besoin les marchands.

Aussi les Protestants français qui émigrèrent en Allemagne ne furent-ils point remplacés par des fabricants Catholiques; l'industrie fut expatriée avec eux; et si Louis XIV n'eût proscrit que les marchands et banquiers, en faisant exception des fabricants, il se serait établi l'année suivante autant de nouveaux marchands Catholiques à la place des marchands Protestants. La France n'aurait essuyé qu'une perte d'hommes et d'argent qui se répare, au lieu d'une perte d'industrie qui fut irréparable. Nous voyons toutes les Puissances empressées d'établir leurs marchands chez les Orientaux, et aucune Puissance ne voudrait établir en Orient les fabricants d'Europe; on souhaiterait, au contraire, d'attirer les fabricants de la Chine et de l'Inde, et l'on se soucie fort peu d'attirer en Europe les marchands et navigateurs des mêmes pays. Plus on prolongera ce parallèle, plus on se convaincra que les marchands et banquiers doivent être surveillés rigoureusement et restreints aux fonctions utiles dont j'ai parlé. Si on leur accorde toute licence, selon l'avis des économistes, ils tournent leurs capitaux contre l'industrie; ils imitent le soldat indiscipliné qui, délivré de la crainte des châtiments, pillera aussitôt la patrie où il devait maintenir l'ordre (1).

(1) Le morceau compris depuis le premier alinéa de la page 261 jusqu'ici formait, dans la première édition, une note que l'auteur a reportée dans le texte. (*Note des Éditeurs.*)

Il fallait bien du temps avant que les Modernes en vinssent à suspecter leur idole et reconnaître qu'il faut changer en entier le Système Commercial, qui est un amas de tous les vices.

On pourra m'observer qu'il serait mieux d'énoncer le remède à ces vices que de pérorer sur le mal, et que je devrais me hâter de produire cette théorie de *Concurrence Sociétaire* qui peut extirper tous les désordres mercantiles.

A cela je réplique que mon but n'est pas d'*améliorer la Civilisation*, mais de la confondre et de faire désirer l'invention d'un meilleur Mécanisme Social, en démontrant que l'Ordre civilisé est absurde dans les parties comme dans le tout, et que, loin d'avoir perfectionné la raison, les Modernes tombent de plus en plus dans la démence politique; témoin leurs dernières visions, comme la fraternité et l'esprit commercial, contre lequel s'élèvent à la fois la raison et la nature.

La nature n'est jamais trompeuse dans les impulsions générales qu'elle donne au genre humain. Quand la grande majorité des peuples méprise une profession telle que le Commerce, quand ce mépris leur est dicté par un instinct naturel, croyez que l'objet de leur dédain recèle quelque propriété odieuse et cachée.

Qui des deux est le plus sensé, ou des Modernes qui honorent le Commerce, ou des Anciens qui vouaient les marchands au mépris? *Vendentes et latrones*, dit l'Évangile, qui confond ces deux classes. Ainsi pensait Jésus-Christ, qui s'arma de verges pour chasser les marchands, et leur dit avec toute la franchise évangélique : *Vous avez fait de ma maison une caverne de voleurs.*

« Fecistis eam speluncam latronum. »

D'accord avec Jésus-Christ, la belle Antiquité confondait les marchands et les voleurs, qu'elle plaçait pêle-mêle sous le patronage du dieu Mercure. Il paraît qu'à cette époque l'état mercantile était voisin de l'infamie, car saint Chrysostôme assure qu'*un marchand ne saurait être agréable à Dieu ;* aussi a-t-on exclu les marchands du royaume des Cieux, quoiqu'on y ait admis des élus de toutes professions, même un procureur, qui est saint Yves.

Je rapporte ces particularités pour constater l'opinion des Anciens que je veux mettre en parallèle avec celle des Modernes. Je suis loin d'approuver cette exagération des Anciens; il était aussi ridicule de proscrire et bafouer les marchands qu'il est ridicule

aujourd'hui de les exalter aux nues. Mais lequel des deux excès est le moins absurde? J'opine en faveur des Anciens.

S'il est vrai que la Philosophie moderne soit amie de la Vérité, comment a-t-elle pu accorder sa faveur à la classe des commerçants, qui est la plus mensongère de tout le Corps Social? Jugeons-en par le portrait qu'on en fait aujourd'hui même, où ils jouissent de la plus haute faveur.

« Les Arméniens (dit Peuchet dans son *Dictionnaire de la géographie commerçante*) ont une dissimulation active et profonde, « une bassesse industrieuse, des manières aussi fausses que persuasives, tous les petits moyens que la fraude et l'artifice peuvent « suggérer. Façonnés au despotisme, humiliations, parjures, rien « ne leur coûte pour parvenir à leur but; la religion même n'est « qu'un instrument de plus entre leurs mains pour cimenter leurs « intérêts et leurs tromperies. En Russie, ils suivent le rit grec; « en Perse, le mahométisme, etc., etc. »

Ce peu de lignes suffit pour donner une idée des mœurs commerciales et de l'influence salutaire qu'elles peuvent avoir sur l'Ordre social, quand elles y dominent. Les marchands de nos jours peuvent revendiquer les plus beaux traits du caractère arménien. A la vérité, les riches négociants sont assez éloignés de cet odieux caractère, parce qu'il est aisé d'être honorable quand on a cent mille écus, mais il n'est pas moins vrai que l'esprit commercial corrompt la politique et les mœurs des peuples. Carthage et l'Angleterre en fournissent la preuve; leur politique trompeuse, *Punica fides*, a passé en proverbe, et quant au caractère mercantile, qu'on ne peut voir au naturel que chez les classes inférieures, je citerai celui des Juifs, de ces hommes que le *Tableau de Londres* définit ainsi : « Deux mille cinq cents Juifs qui parcourent « les rues et les lieux publics en excitant les fils de famille à voler « leurs pères et les domestiques à voler leurs maîtres, et qui paient « les objets volés avec de l'argent de mauvais aloi. »

Malgré tant de turpitudes commerciales qui devaient indigner toutes les âmes honnêtes, malgré le témoignage de la raison qui nous montre dans l'analyse des fonctions commerciales une entremise parasite, subalterne et désorganisatrice, on a vu pourtant le Commerce s'élever au trône de l'opinion chez les Modernes. Cela devait être, puisque la Civilisation est essentiellement favorable à la Perfidie; elle tend par l'influence du Commerce à un Système

Industriel plus odieux, plus perfide encore, et dont je vais signaler le germe.

Du reste, je conçois que mes critiques doivent sembler déplacées et même révoltantes, jusqu'à ce que j'aie fait connaître le Mécanisme qui peut remplacer le Commerce, et faire succéder le règne de la vérité et du bon ordre aux perfidies et aux ridicules commerciaux. Provisoirement, je dénonce la couardise de ces savants qui n'ont pas osé s'occuper d'une telle recherche, et qui osent se dire amis de la Vérité en faisant l'apologie du Commerce.

A défaut des savants, quelques administrateurs ont déjà tenté des remèdes à l'anarchie commerciale, mais on est tombé de Carybde en Scylla ; les maîtrises en nombre fixe, qu'on substitue à l'anarchie, sont un remède pire que le mal ; elles sont, après les clubs, le plus dangereux levain de révolution qu'on puisse introduire dans l'ordre civilisé.

VII.

DÉCADENCE DE L'ORDRE CIVILISÉ PAR LES MAITRISES FIXES QUI CONDUISENT EN 4e PHASE.

Je me bornerai à indiquer le sujet dont il faudrait traiter, *le Droit au travail*. Je n'ai garde d'entamer aucun débat sur ces rêveries renouvelées des Grecs, ces Droits de l'homme devenus si ridicules. Après les révolutions que nous a causées leur règne, croira-t-on que nous marchions à de nouveaux troubles pour avoir oublié le premier et le seul utile de ces Droits, le Droit au travail dont nos politiques n'ont jamais fait mention, selon leur habitude d'omettre dans chaque branche d'études les questions primordiales (page 192).

Entre autres infractions au Droit dont il s'agit, je citerai les compagnies privilégiées qui, exploitant une branche de travail, ferment le concours aux prétendants et refusent l'admission conditionnelle.

L'influence de ces compagnies ne peut devenir dangereuse et causer révolution qu'autant que leurs règlements s'étendraient au Corps Commercial entier. Nous touchions à cette innovation qui se serait opérée d'autant plus facilement, qu'on n'en prévoyait pas les conséquences.

Les plus grands maux ont souvent des germes imperceptibles, témoin le jacobinisme. Il existait des clubs avant la révolution française ; on y voyait figurer les hommes les plus intègres, et l'on n'aurait jamais soupçonné que de tels rassemblements recélassent le germe d'une tyrannie plus affreuse que celles des Néron et des Tibère ; car celle-ci ne frappa que sur les grands, les capitales et les gens à parti ; tandis que les clubs étendirent leur persécution jusque sur les citoyens les plus obscurs et les hameaux les plus ignorés.

Et si la Civilisation a tardé vingt-cinq siècles à engendrer cette calamité, ne pouvait-elle pas en produire beaucoup d'autres qu'on ne sait pas prévoir ? La plus imminente était la *Féodalité commerciale*, ou affermage du commerce à des compagnies liguées et privilégiées exclusivement.

Les extrêmes se touchent ; et plus l'anarchie commerciale a pris d'accroissement, plus nous tendons au privilège universel, qui est l'excès opposé. C'est le sort de la Civilisation d'être toujours ballottée entre les partis extrêmes, sans se fixer au sage milieu.

Plusieurs circonstances tendaient à faire corporer les négociants, à les organiser en compagnies fédérales, en monopoleurs affiliés qui, d'accord avec les grands propriétaires, auraient réduit tous les petits en vassalité commerciale, et seraient devenus, par des intrigues combinées, maîtres de toute production. Le petit propriétaire aurait été forcé *indirectement* à disposer de ses récoltes selon la convenance des monopoleurs ; il serait devenu commis exploitant pour la coalition mercantile ; enfin l'on aurait vu renaître la Féodalité en ordre inverse et fondée sur des ligues mercantiles, au lieu de ligues nobiliaires.

Tout conspirait à préparer ce dénouement : l'esprit d'Agiotage s'est emparé des grands ; l'ancienne Noblesse, ruinée et dépossédée, cherche des distractions dans les intrigues du négoce ; les descendants des anciens chevaliers excellent à la connaissance du Barême et aux tripotages de la Bourse, comme leurs aïeux excellaient dans les tournois. L'opinion est prosternée devant ces hommes qu'on appelle *gens d'affaires*, qui dans les capitales partagent l'autorité avec les Ministres, et inventent chaque jour des moyens de s'approprier en fermage quelque branche d'industrie. Sous leur influence, le Gouvernement, sans le vouloir, tend à s'emparer du commerce qu'on envahit pièce à pièce, et qu'on

brûle d'envahir en entier par un fermage universel; car toutes les belles promesses de garantir la liberté du commerce ressemblent assez aux serments de nos fameux républicains qui, en jurant haine mortelle à la Royauté, n'aspiraient à autre chose qu'à monter sur le trône.

Nous marchions donc à grands pas vers la *Féodalité commerciale* et *la 4e phase de Civilisation*. Les savants, habitués à révérer tout ce qui vient au nom du commerce et pour le bien du commerce, auraient vu sans inquiétude naître ce nouvel ordre, et auraient consacré leur plume banale à en faire l'apologie. Le début aurait été tout de roses, comme fut celui des clubs, et le résultat aurait été l'*inquisition industrielle,* l'asservissement de tous les citoyens aux intrigues du monopole affilié.

(Si l'on veut connaître quel était le moyen d'échapper à ce fléau, on peut consulter la Note (1), qui n'intéresse guère que les commerçants. Elle leur indique le seul moyen de conserver leur liberté qui est à deux doigts de sa perte. L'administration s'indigne, en secret, de les voir échapper à l'impôt qu'ils évitent en tout sens, et dont ils supporteraient leur quote-part dans le système de maîtrise proportionnelle, qui les sauverait du fermage. *Voyez* ici-bas.)

(1) *Maîtrise proportionnelle,* ou *Procédé mitoyen entre la libre concurrence et le fermage commercial.*

Ce serait ici un débat de la plus haute importance, si la Civilisation devait se prolonger seulement dix ans; mais comme ce malheur n'est pas probable, il suffira d'effleurer la question et de prouver que le commerce est menacé d'être mis en ferme par la nécessité de remédier à son anarchie croissante.

Autant il est nécessaire de réduire en tout genre le nombre des agents superflus, autant il est cruel de les exclure tout à coup par une maîtrise en nombre fixe. Quoi de plus injuste que de livrer une branche d'industrie à des accapareurs ligués, qui obtiennent pour un chétif tribut le droit d'exclure, incarcérer et spolier leurs concurrents? Admettre un tel ordre, c'est reproduire en détail le système du monopole qu'on reproche si amèrement à l'Angleterre.

Les ligues exclusives n'ont envahi jusqu'à présent que des fonctions d'ordre inférieur; elles n'existent que parmi les artisans et les agents subalternes du commerce, qu'on nomme courtiers, agents de change. C'est pourquoi elles n'ont pas fixé l'attention des observateurs, et l'on n'attache aucune importance à l'équité ou l'iniquité de leurs statuts.

Ces ligues ont tiré parti de leur obscurité pour brusquer l'envahisse-

Ainsi dans une même génération les philosophes auront commis deux fois l'absurdité de faire rétrograder le Mouvement social : la première fois, par un excès de Liberté politique qui, en 1793,

ment du privilège et l'obtenir au plus vil prix, au tiers et au quart de sa valeur; aussi ont-elles soigneusement empêché que la concession ne fût mise à une enchère qui aurait confondu leurs offres dérisoires.

Elles colorent leur usurpation de quelques motifs plausibles, de certains désordres qu'entraîne l'admission illimitée des prétendants au travail; ces désordres, que j'ai signalés sous le nom de *concurrence anarchique*, ne sont pas un motif pour se jeter d'un mal dans un pire, de la licence dans la persécution. Il fallait trouver un procédé moyen entre l'admission désordonnée et la ligue exclusive; je vais l'indiquer, et c'est encore un calcul d'enfant qui n'exigeait aucunes lumières, mais seulement des vues équitables qui ne sont guère l'attribut des économistes.

Ce procédé, que je nommerai *finance progressive*, doit marcher la sonde à la main; il consiste à exiger des industrieux, et surtout des improductifs comme les commerçants, un cautionnement sans intérêt et une patente; l'un et l'autre doivent augmenter d'année en année; par exemple :

1807.	*Cautionnement,*	3,000 livr.	C'est par chaque année un versement de 1,000 livres en sus du dépôt primitif, et indépendamment de la patente croissante.
	Patente,	300	
1808.	*C.*	4,000	
	P.	400	
1809.	*C.*	5,000	
	P.	500	

Et successivement jusqu'à ce que l'affluence des agents diminue et que le nombre de ceux qui entrent dans la corporation soit égal au nombre de ceux qui en sortent par décès ou retraite. Alors le cautionnement et la patente ont atteint le point de balance où ils doivent se fixer jusqu'à nouvelles chances, comme celles de paix ou de guerre, qui resserrent ou agrandissent le domaine de l'industrie. En ce cas la finance progressive doit suivre l'impulsion, être modifiée en hausse ou en baisse, suivant l'affluence subite ou la rareté subite des prétendants, qu'on ne doit jamais exclure s'ils remplissent les conditions exigées.

Cette mesure, appliquée au commerce, doit élever en très peu de temps l'association au plus haut degré; car la hausse annuelle du cautionnement et de la patente, et la seule perspective de cette hausse, amènent les commerçants à oublier leurs jalousies et former des réunions économiques de 10, 12, 15 maisons, pour ne supporter qu'une seule finance.

Aussitôt qu'une de ces grandes associations est formée, l'immensité de

conduisait rapidement l'Europe à la Barbarie; la seconde fois, par un excès de Liberté commerciale qui, aujourd'hui, nous fait décliner rapidement vers l'Ordre féodal : tristes résultats de notre con-

ses épargnes et de ses ressources entraîne tous les incohérents à se réunir comme elle, pour alléger le poids du cautionnement et éviter de soutenir contre elle une lutte individuelle dont l'issue serait si évidemment ruineuse, qu'on refuserait tout crédit à quiconque s'obstinerait à la tenter isolément.

C'est sur ces grandes réunions que le Gouvernement peut commencer les opérations (*les solidarités, les annexes, etc.*) d'où résulte la *Concurrence Sociétaire*, qui extirpe la Banqueroute, l'Agiotage, l'Accaparement, les Déperditions, etc. Je ne traiterai pas ici de ces mesures; je me borne à observer que la finance progressive, qui n'est qu'un prélude à l'établissement du bon ordre commercial, atteint déjà 3 buts des plus importants :

1° Réduire le nombre des agents, sans mesure violente, sans exclusion personnelle, sans privilège vexatoire;

2° Former l'association, qui est la base de toute économie et de tout bien désirable dans le système commercial;

3° Assurer au fisc une imposition proportionnelle sur les diverses branches d'industrie difficiles à atteindre, telles que le commerce, le barreau, la médecine, qui ont dans l'ordre actuel des moyens de se soustraire aux charges publiques et de mettre en défaut les systèmes financiers.

Toute autre mesure que la finance progressive tombe dans l'arbitraire et la confusion, préjudicie au Gouvernement comme à l'industrie, consacre les conflits entre les privilégiés et les persécutés. Ceux-ci, réduits au désespoir par une exclusion qui les condamne à l'indigence, s'épuisent en ruses pour éluder la défense de travail et résister à l'oppression d'une compagnie qui veut les accabler, sans leur laisser aucun espoir d'admission au travail.

Toute ligue en nombre fixe anéantit les deux concurrences de salaire et d'émulation. L'on a pu s'en convaincre par l'exemple récent des procureurs, qui étaient en nombre suffisant pour que l'émulation fît tomber leurs services à un prix modéré; le contraire a eu lieu : ils se sont accordés pour élever leurs bénéfices à un taux si vexatoire, que le Gouvernement a cru devoir les réprimer par un tarif. Et lors même que ce tarif pourrait être suivi, ce qui n'aura pas lieu, cette fixation de salaire n'opèrerait pas la concurrence d'émulation, car toute ligue en nombre fixe, voyant le public réduit à passer par ses mains, trouve son bénéfice à le molester et n'exercer qu'à son aise un travail où elle n'a pas de rivaux à craindre. Essayez d'établir sur un port un nombre fixe de porte-faix; vous les

fiance à ces charlatans scientifiques qui n'ont d'autre but que d'élever des controverses pour subsister par la vente de leurs livres! La philosophie avait besoin d'accréditer quelque chimère

verrez bientôt se coaliser pour maîtriser et rançonner le commerce; aussi les commerçants ne redoutent-ils rien tant que ces ligues exclusives de serviteurs, et voilà pourquoi tout négociant protège les non-titulaires en fait de courtiers et agents de change; il sait que sans leur concurrence on verrait bientôt les privilégiés exclusifs tomber dans la nonchalance, faire les précieux au point de négliger la partie ingrate du travail, ne se charger que des négociations lucratives et faciles; enfin, réduire le commerçant à faire par lui-même tout ce qui leur déplairait. Au reste, il est bien maladroit aux négociants, qui sont le corps le plus libre de la société, de s'être donné volontairement des maîtres dans la personne de leurs courtiers, qui peuvent dénoncer et faire punir le négociant s'il fait usage du ministère d'autrui. Voilà une plaisante disposition qui soumet les maîtres aux valets : si les négociants avaient un peu d'amour-propre, ils s'accorderaient à exclure de chez eux cette agence vexatoire jusqu'à ce qu'elle eût elle-même sollicité la modification de ses privilèges, contraires en tout point au bon sens et à l'équité.

Parmi les nombreux abus qui naissent des ligues exclusives, je n'en veux citer qu'un : c'est de faire à la longue peser l'exclusion sur tous les candidats les plus dignes de l'admission. En effet :

Je suppose qu'un privilège limite à 30 le nombre des médecins de telle ville, et que Boerhaave, jeune encore, se présente lorsque la ligue corporative est déjà complète. Boerhaave se trouvera à jamais exclu d'exercer la médecine. En voici les raisons :

D'abord il patientera en attendant qu'une des 30 places vienne à vaquer; l'époque arrivera, mais ne croyez pas qu'alors son talent le fasse admettre : la place vacante sera donnée à quelque parent ou compère des privilégiés, ou bien à quelque habile coureur qui sera arrivé un jour plus tôt que Boerhaave au bureau du ministère; car on sait que les hommes studieux et honorables sont toujours maladroits en intrigue. En outre, les corporations de nombre fixe veulent jouir sans fatigue de leur privilège; elles craignent d'introduire dans leur sein un collègue trop intelligent et trop actif, dont la concurrence leur deviendrait gênante et préjudiciable. Ces considérations seront pour Boerhaave autant de motifs d'élimination; il aura l'imprudence de s'en plaindre, car les hommes à talent ont rarement la souplesse nécessaire dans les intrigues civilisées; ses plaintes lui aliéneront de plus en plus la corporation et finiront par le rebuter tout à fait.

C'est ainsi que le système des maîtrises en nombre fixe tend à exclure

pour remplacer les discussions théologiques qu'elle a dissipées, et c'est sur le veau d'or, sur le Commerce, qu'elle a jeté les yeux pour en faire l'objet du culte social et des débats scolastiques. Ce

à la longue les gens les plus aptes; après quelques passe-droits ils n'osent pas attendre la chance d'un nouveau défunt, et risquer d'être écartés encore par de nouvelles intrigues; ils se livrent à d'autres fonctions où ils végètent toute leur vie et sont comme perdus pour la société, car l'homme devient nul dès qu'il n'est pas au poste où la nature le destinait.

Ces divers inconvénients sont prévenus par la finance progressive; elle réunit deux avantages assez inconnus en Civilisation : c'est de rebuter le talent médiocre, et de protéger l'homme pauvre et laborieux par l'effet d'un cautionnement qui semble devoir l'exclure.

Plus le cautionnement sera élevé, plus il élaguera cette foule de sujets parasites que les pères aventurent dans une profession sans consulter leur aptitude, et qui viennent encombrer le barreau, la médecine, le commerce, parce qu'il n'en coûte aucun déboursé notable pour obtenir l'exercice desdites fonctions.

Mais le cautionnement n'écartera point un homme pauvre et habile; en effet, si Boerhaave est sans fortune et qu'il développe dans les écoles un talent transcendant, il sera assuré de l'appui des capitalistes qui cherchent à s'intéresser en commandite sur le talent d'autrui, qui confient spéculativement des fonds à celui dont la capacité promet un ample bénéfice, et préférablement aux jeunes gens qui n'ont pas été élevés dans le bien-être, mais stimulés par la nécessité. En conséquence, Boerhaave, réunissant aux talents le besoin de les faire valoir, trouvera d'autant mieux l'avance du cautionnement, et les prêteurs croiront faire un marché avantageux en lui procurant l'exercice d'un art dont ils vont partager les bénéfices.

J'ai fait entrevoir que la finance progressive et la maîtrise proportionnelle qui en résulte concilient les intérêts du prince et des sujets, et qu'on arrive à un résultat opposé si la maîtrise est établie en nombre fixe et privilégiée, comme on la voit aujourd'hui.

Concluons qu'à défaut de cette mesure le commerce entier est sur le point de tomber en maîtrise privilégiée, puisque l'opération est déjà exécutée sur les deux classes extrêmes, par les compagnies coloniales des Indes, etc., et par les compagnies de courtage, qui toutes deux exercent à privilège exclusif les principales et les moindres fonctions du commerce. Il est donc attaqué aux deux extrémités par le privilège; il se trouve dans la position d'une place cernée et approchée. Dans cette conjoncture, à quoi tient-il que le privilège n'envahisse tout? à un besoin d'argent qu'éprouverait quelque prince. Des novateurs lui proposeront le fermage

n'est plus aux Muses ni à leurs nourrissons, c'est au "Trafic" et à ses héros que la Renommée consacre ses cent voix. Il n'est plus question de Sagesse, de Vertu, de Morale; tout cela est tombé en

commercial, et ce plan, dans un moment de pénurie, sera d'autant mieux accueilli qu'il présentera, outre la perspective d'amélioration, l'avantage d'opérer un versement subit et considérable dans les caisses des établissements publics. Or, le privilège commercial une fois admis dans un royaume quelconque, s'introduira forcément dans les autres États, parce que leurs marchands incohérents seraient joués en tout sens par les compagnies de l'empire voisin, qui auraient, dans cette lutte, l'avantage d'une armée régulière contre des bandes indisciplinées.

Il n'importe de faire connaître quels seraient les résultats de ce nouvel ordre industriel, qui constituerait la 4e phase de Civilisation ou Féodalité commerciale, dont le Souverain serait le chef. Bornons-nous à remarquer que la Civilisation courait à cette révolution industrielle et politique par deux bévues successives des économistes.

La première est d'avoir adopté la concurrence anarchique, le principe : laissez faire les marchands, principe dont les fâcheux résultats obligent à aviser aux moyens de répression.

La seconde est d'avoir adopté ou toléré, comme moyen de répression, la maîtrise privilégiée en nombre fixe, au lieu de la maîtrise libre en nombre indéterminé et proportionnel aux circonstances.

Il n'est pas besoin d'ajouter que cette 2e maîtrise est une mesure de 6e période; il suffit qu'elle favorise l'équité et la liberté pour qu'elle sorte des caractères de Civilisation, et qu'elle ait échappé aux vues des philosophes, toujours ennemis de la liberté, de la justice et de la vérité.

Ces savants n'ayant sur le commerce que de la théorie sans pratique, et, d'autre part, les négociants n'ayant que de la pratique sans théorie, les uns et les autres sont également dangereux à consulter sur cette matière, et l'administration a bien raison de se plaindre que personne n'entend rien en politique commerciale, sur laquelle tout le monde rivalise d'impéritie ; et pour preuve, citons les fautes des trois parties respectives.

J'ai fait connaître plus haut celles des économistes.

Les fautes de l'administration en matière commerciale sont l'ouvrage de l'Assemblée Constituante, qui, habile à détruire sans savoir édifier, augmenta l'anarchie dans le commerce comme partout.

En supprimant la noblesse pour élever les hommes à portefeuilles, elle devait pressentir que l'influence de ces êtres obscurs forcerait à la fin le Gouvernement à faire des pas rétrogrades, comme de rétablir une noblesse dont le contre-poids (à ne parler que dans le sens commercial) tend à contenir les négociants dans les bornes convenables à leur pro-

désuétude, et l'encens ne brûle que pour le Commerce. La vraie grandeur pour une Nation, la vraie gloire selon les économistes, c'est de vendre aux Empires voisins plus de culottes qu'on n'en achète d'eux.

La France, toujours ardente à s'engouer, a dû donner tête bais-

fession. Quant à présent, enorgueillis par l'absence de distinctions et par l'encens des économistes, ils se jettent dans un luxe effréné, germe de leur immoralité, de leurs spéculations hasardeuses, de leurs banqueroutes et autres désordres, dont l'accroissement forçait le retour au système vexatoire des maîtrises fixes, faute de connaître celui des maîtrises proportionnelles.

Les fautes des négociants sont:

De s'être laissés prendre aux théories des philosophes, dont ils ressentent la malfaisance; car il n'est aucun d'eux qui ne se plaigne chaque jour des désordres qu'entraîne la pullulation sans borne des marchands;

D'avoir inconsidérément laissé entamer leur liberté, leurs privilèges, par la maîtrise fixe, qui achemine au privilège commercial. Dès ce moment, l'administration peut les prendre à leurs propres arguments et leur dire : « Vos chambres de commerce ont opiné à ce qu'on corporât en « maîtrise fixe, qu'on soumît à une garantie, à un cautionnement, les « courtiers ou agents de change qui ne sont que vos commis banals (car « un courtier est un saute-ruisseau qui colporte les mensonges d'autrui, « auxquels il ajoute les siens). Or, il est bien plus urgent d'exiger une ga- « rantie des négociants, qui sont dépositaires de la fortune publique, « tandis que le courtier n'est dépositaire que de paroles; en conséquence, « trouvez bon, messieurs les négociants, qu'on vous soumette à un cau- « tionnement. » A cela les Chambres de commerce ne pourront que répondre AMEN, et se dire à elles-mêmes: *Vous l'avez voulu, Georges Dandin.*

Les fautes des trois parties que je viens de citer, et la tendance en 4e phase qui en résulte, forment une complication d'ineptie qui donne la mesure de notre perfectionnement économique. Eh! que dirais-je si je touchais à d'autres matières que le commerce! Voilà donc les lumières de ce siècle qui entasse des volumes sur la politique sociale! Pauvres savants et pauvres peuples, quel chaos que votre Civilisation! et combien vous serez ébahis quand la théorie de *contremarche passionnée* vous fera voir clair dans cet immense dédale civilisé où les philosophes, les peuples et les rois ne sont que des troupes d'aveugles, s'entre-choquant dans l'obscurité, se perdant l'un par l'autre en croyant se servir, attestant par leurs erreurs la suprématie des passions dont ils sont tous les jouets, et la nécessité d'étudier les lois de ces maîtresses du monde au lieu de leur dicter les nôtres!

sée dans la folie du jour; aussi en France ne saurait-on penser, parler ni écrire, si ce n'est pour le bien du Commerce. Les grands même sont esclaves de cette manie; un Ministre qui veut se populariser doit promettre à chaque bourgade un Commerce immense et un immense Commerce; un grand seigneur qui parcourt les provinces doit s'annoncer dans chaque ville comme ami du Commerce, voyageant pour le bien du Commerce. Les beaux génies du dix-neuvième siècle sont ceux qui nous expliquent les mystères de la Bourse en livres, sous et deniers. [La Poésie et les Beaux-Arts sont dédaignés, et] le Temple de Mémoire ne s'ouvre plus qu'à ceux qui nous apprennent pourquoi les sucres ont *faibli*, pourquoi les savons ont *fléchi*. Depuis que la philosophie s'est prise de belle passion pour le Commerce, Polymnie sème de fleurs cette nouvelle science; les expressions les plus suaves ont remplacé l'ancien langage des marchands, et l'on dit, en termes élégants : les sucres ont *fléchi, faibli*, c'est-à dire diminué; les savons *jouent un beau rôle*, c'est-à-dire augmentent. Autrefois des complots pernicieux comme l'Accaparement excitaient l'indignation des écrivains; aujourd'hui ces menées sont des titres de gloire, et la Renommée les annonce d'un ton pindarique, en disant : « Un mou« vement rapide et inattendu s'est fait tout à coup sentir sur les « savons. » A ces mots, il semble voir les caisses de savon s'élancer au plus haut des nues, tandis que les accapareurs de savon remplissent l'univers de leur nom. Quelque objet qui tienne au Commerce, ne fût-ce qu'un coupon d'assignat ou un quarteron de fromage, les philosophes n'en parlent qu'en style sublime et avec l'accent du ravissement. Sous leur plume, un tonneau de rogomme devient un flacon d'essence; les fromages exhalent "un" parfum de rose, et les savons effacent la blancheur des lis. Toutes ces fleurs de rhétorique contribuent puissamment au succès de l'industrie; elle a trouvé dans l'appui des philosophes le même secours qu'y ont trouvé les peuples, *beaucoup de paroles et point d'effets*.

C'est à présent que J.-J. Rousseau pourrait bien dire : « Les « ridicules ont changé depuis Molière, mais il manque un Molière « pour peindre les nouveaux ridicules. » Eh! que peut-on voir dans ce fracas de théories mercantiles, sinon un verbiage inventé pour faire gémir les presses et disputer les oisifs, comme il est arrivé de "l'égalité" et de la "fraternité", auxquelles succède LA TRAFICOMANIE?

Vit-on jamais tant de désordres dans l'industrie que depuis que

cet esprit mercantile s'est emparé de l'opinion? Parce qu'une nation insulaire, favorisée par l'indolence de l'ancienne France, s'est enrichie dans le monopole et la piraterie, voilà toute l'ancienne philosophie en défaut! voilà le trafic devenu l'unique voie de la vérité, de la sagesse, du bonheur! voilà les marchands devenus les colonnes de l'état social, et tous les cabinets luttant d'avilissement devant une nation qui les achète avec la dîme du tribut industriel qu'elle perçoit sur eux!

On est tenté de croire à la magie en voyant les Rois et les Peuples circonvenus par quelques sophismes commerciaux, et élevant aux nues la classe malfaisante des agioteurs, accapareurs et autres corsaires industriels qui n'emploient leur influence qu'à former des masses de capitaux, pour exciter des fluctuations sur le prix de chaque denrée et bouleverser alternativement chaque branche d'industrie; qu'à appauvrir les classes laborieuses [agriculteurs, manufacturiers...] qui sont spoliées en masse par une spéculation d'accaparement, comme on voit les harengs s'engloutir par milliers dans la gueule d'une baleine qui les aspire.

Terminons au sujet du Commerce. J'ai déjà énoncé dans le cours de cette discussion quels seraient les effets de la *Concurrence Sociétaire,* qui est l'antidote de l'ordre actuel.

1° Elle opère, sans contrainte ni privilège exclusif, les grandes Associations, qui sont la base de toute économie.

2° Elle rend le Corps Commercial assureur de lui-même et propriétaire conditionnel des objets commerciables.

3° Elle rend aux cultures et fabriques tous les capitaux du Commerce; car le Corps Social étant pleinement assuré contre toute malversation des commerçants, on leur accorde partout une aveugle confiance; dès lors ils n'ont besoin pour leur gestion d'aucune somme notable, et tout le numéraire retourne aux travaux productifs.

4° Elle rend à ces mêmes travaux les trois quarts des bras qui sont employés aujourd'hui aux fonctions improductives du Commerce.

5° Elle subordonne, par le moyen de la finance progressive, le Corps Commercial aux charges publiques, dont il sait s'affranchir aujourd'hui.

6° Enfin elle établit dans les relations une bonne foi moins grande, à la vérité, que celle qui règnera dans l'Ordre Combiné,

mais déjà immense en comparaison de l'étendue des fourberies actuelles.

Cet aperçu pourra faire désirer un chapitre sur la Concurrence Sociétaire; mais j'ai observé que le plan de ce *Prospectus* se borne à signaler l'ignorance de nos philosophes, les buts qu'ils auraient dû se proposer. Du reste, que servirait de nous arrêter aux moyens de perfectionner la Civilisation par des mesures empruntées de la 6e Période, comme la Concurrence Sociétaire? Que nous importent les améliorations de la 6e et de la 7e Périodes, puisque nous pouvons les franchir toutes deux et passer immédiatement à la 8e, qui dès lors mérite seule de nous occuper?

Lorsque nous aurons atteint ce but, lorsque nous jouirons pleinement du bien-être de l'Ordre Combiné, nous pourrons à notre aise raisonner sur les vices et les correctifs de la Civilisation ; elle nous semblera, comme la guerre, *belle quand on en est revenu.* C'est alors qu'on pourra se complaire dans l'analyse du Mécanisme civilisé, qui est le plus curieux de tous ; car c'est celui où règne la plus grande complication de ressorts. Quant à présent, il s'agit d'en sortir avant de l'étudier ni le corriger ; c'est pourquoi je ne cesserai de fixer les esprits sur la nécessité de repousser toute demi-mesure, d'aller droit au but en fondant sans délai un Canton de Séries progressives qui, en donnant la démonstration de l'Harmonie passionnée, lèvera au genre humain la *cataracte philosophique,* et élèvera subitement toutes les nations civilisées, barbares et sauvages, à leur Destinée sociale, à l'Unité universelle.

ÉPILOGUE.

SUR LE CHAOS SOCIAL DU GLOBE.

Auteurs des sciences incertaines, qui prétendez travailler au bien du Genre Humain, croyez-vous que six cent millions de Barbares et Sauvages ne fassent pas partie du genre humain ? Cependant ils souffrent; eh ! qu'avez-vous fait pour eux ? Rien. Vos systèmes ne sont applicables qu'à la Civilisation où ils portent l'empirisme dès qu'on les met à l'épreuve. Mais quand vous posséderiez l'art de nous rendre heureux, pensez-vous remplir les vues de Dieu en voulant limiter le bonheur aux Civilisés, qui n'occupent que la plus faible portion du Globe? Dieu ne voit dans la Race humaine qu'une même famille, dont tous les membres ont droit à ses bienfaits ; il veut qu'elle soit heureuse tout entière, ou bien nul peuple ne jouira du bonheur.

Pour seconder les vues de Dieu vous deviez chercher un Ordre Social applicable à tout le Globe, et non pas à quelques nations. L'immense supériorité des Barbares et Sauvages vous avertissait qu'on ne pourrait les policer que par Attraction et non par Contrainte. Eh ! pouviez-vous espérer de les séduire en leur présentant vos coutumes qui ne se soutiennent qu'avec l'appui des gibets et des baïonnettes ? Coutumes odieuses à vos peuples mêmes, qui dans tous pays se soulèveraient à l'instant s'ils n'étaient contenus par la crainte du supplice !

Loin de parvenir à policer et réunir le Genre Humain, vos théories n'obtiennent des Barbares qu'un profond mépris, et vos coutumes n'excitent que l'ironie du Sauvage ; sa plus forte imprécation contre un ennemi, c'est de lui souhaiter notre sort et lui dire : « *Puisses-tu être réduit à labourer un champ !* » Paroles qu'on doit regarder comme une malédiction proférée par la Nature même. Oui, l'industrie civilisée est réprouvée par la Nature, puisqu'elle est abhorrée des peuples libres qui l'embrasseraient à l'instant si elle s'accordait avec les passions de l'Homme.

Aussi Dieu n'a-t-il point permis que cette industrie fît des progrès ni qu'on pût étendre au Globe entier cette culture si ingrate pour ceux qui en portent le faix. Il l'a resserrée sur quelques

points, dans la Chine, l'Inde et l'Europe, où s'amoncellent des fourmilières d'indigents, des corps de réserve pour servir à l'organisation de l'Ordre combiné, afin que dès son début cet Ordre soit pourvu d'une masse de cultivateurs disponibles; on fera dégorger ces misérables des lieux où ils sont encombrés, et l'Empereur d'Unité les répartira sur les points convenables pour procéder à une exploitation régulière du Globe.

Mais c'est en vain que vous vous efforceriez d'étendre l'Industrie civilisée et de répandre par toute la terre le travail incohérent; Dieu (pour diverses raisons que je ne puis exposer ici) n'aurait jamais souffert que cet Ordre contraire à ses vues pût s'étendre à toutes les terres cultivables, et il avait pris des précautions pour le resserrer dans tous les cas, soit par les guerres intestines, soit par l'irruption des Barbares.

Si l'Industrie a fait quelques progrès en Europe, n'a-t-elle pas perdu en Asie d'immenses régions? Si la Civilisation a fondé en Amérique de frêles colonies, déjà menacées de décadence par la révolte des Nègres, n'a-t-elle pas perdu aux portes de l'Europe les plus vastes empires? l'Egypte, la Grèce, l'Asie-Mineure, Carthage, la Chaldée et partie de l'Asie occidentale? L'Industrie a été étouffée dans de grandes et belles contrées, comme la Bactriane, où elle commençait à s'introduire; l'empire de Samarkand, jadis célèbre dans l'Orient, et toutes les régions qui s'étendent de l'Oxus aux bouches de l'Indus, ont rétrogradé politiquement et reformé la Horde. Le vaste empire de l'Indostan marche rapidement à sa ruine par la tyrannie des Anglais; elle provoque le dégoût des cultures et l'assimilation aux Mahrattes, dont les Hordes forment déjà un puissant noyau de Tartares au centre du Mogol. Ils peuvent, avec le temps, se cantonner dans la chaîne des Gates et s'agglomérer les peuples de Malabar et de Coromandel, en les dégoûtant de l'Industrie par leurs incursions.

Les Hordes empiètent journellement sur les cultures d'Asie, et débordent de plus en plus leur barrière naturelle, la chaîne de l'Imaüs, qui s'étend de Bukarie en Chine. A nos portes même la Horde surgit sur tous les points de la Turquie; encore 50 ans de persécution, d'anarchie ottomane, et l'on verrait tout ce bel Empire ramené à la vie nomade ou tartare, qui fait des progrès effrayants sur tous les points de la domination turque. D'autres Empires jadis florissants, comme Pégu et Siam, sont retombés au dernier dégré de faiblesse et d'abrutissement, et leurs cultures

semblaient n'avoir, comme celles de Turquie, guère plus d'un siècle à exister; si le désordre actuel du Globe se fût prolongé, l'Asie, l'immense Asie, tendait de toutes parts à abandonner l'Industrie. La Chine même, ce colosse de lésine et de ridicule, la Chine est dans un déclin sensible; les dernières relations de Van-Braam nous ont bien désabusés sur sa prétendue splendeur. L'esprit social s'y dégrade depuis le mélange des Tartares; les Hordes occupent en Chine d'immenses territoires, et, dans cet Empire si vanté pour son industrie, on trouve à quatre lieues de Pékin de belles terres presque inconnues et désertes, tandis que dans les provinces du Midi les prêtres appellent en vain le peuple à la culture; il laisse en friche de vastes contrées, et court de plus en plus à la Horde. La Horde est pour la Civilisation un volcan toujours prêt à l'engloutir; c'est une humeur invétérée, qui, à peine étouffée, fait une nouvelle éruption, qui reparaît dès qu'on cesse un instant de la traiter. Enfin cette tendance universelle des salariés à reformer la Horde ramène tous les calculs de la Politique à un seul problème : *Trouver un nouvel Ordre Social qui assure aux moindres des industrieux assez de bien-être pour qu'ils préfèrent constamment et passionnément leurs travaux à l'état d'inertie et de brigandage auquel ils aspirent aujourd'hui.*

Tant que vous n'auriez pas résolu ce problème, la Nature vous aurait livré des assauts perpétuels; vous n'élevez des Empires que pour servir de jouets à cette Nature qui se plaît à les abîmer dans les Révolutions; vous n'êtes qu'un fardeau pour elle, qu'une proie dévouée à ses vengeances; vos prodiges scientifiques n'aboutissent toujours qu'à l'indigence et aux bouleversements; vos héros, vos législateurs ne bâtissent que sur le sable; toute la prévoyance d'un Frédéric ne peut empêcher que de faibles successeurs ne laissent ravir son épée sur son tombeau. La Civilisation n'enfante les héros présents que pour humilier les héros passés; elle déprime l'un par l'autre ceux à qui elle dut tout son éclat; quel sujet d'inquiétude pour les Grands Hommes qui auront à leur tour de faibles successeurs? ne doivent-ils pas souffrir des Révolutions à venir plus qu'ils ne jouissent des triomphes présents? ne doivent-ils pas abhorrer cette perfide Civilisation qui n'attend que leur trépas pour ébranler et renverser leur ouvrage? Oui, l'Ordre civilisé est de plus en plus chancelant; le volcan ouvert en 1789 par la philosophie n'est qu'à sa première éruption; d'autres succéderont dès qu'un règne faible favorisera les agitateurs.

La guerre du Pauvre contre le Riche a si heureusement réussi que les intrigants de tous pays n'aspirent qu'à la renouveler. En vain cherche-t-on à la prévenir; la Nature se joue de nos lumières et de notre prévoyance; elle saura faire naître les Révolutions des mesures que nous prenons pour assurer le calme, et si la Civilisation se prolonge seulement d'un demi-siècle, combien d'enfants mendieront à la porte des hôtels habités par leurs pères! Je n'oserais présenter cette affreuse perspective si je n'apportais le calcul qui va guider la Politique dans le dédale des passions et délivrer le Monde de la Civilisation, plus révolutionnaire et plus odieuse que jamais.

Nations civilisées! tandis que les Barbares privés de vos lumières savent maintenir pendant plusieurs mille ans leurs Sociétés et leurs Institutions, pourquoi les vôtres sont-elles anéanties si promptement, et souvent dans le même siècle qui les a vues naître? Toujours on vous entendit déplorer la fragilité de vos œuvres et la cruauté de la Nature qui fait écrouler si rapidement vos merveilles. Cessez d'attribuer au temps et au hasard ces bouleversements; ils sont l'effet " de l'impéritie de vos systèmes sociaux, " qui n'assurent point à l'indigent des moyens de travail et de subsistance. C'est pour vous amener à l'aveu de votre ignorance que la Nature promène le glaive sur vos Empires et se plaît sur leurs décombres.

Je veux être un moment l'écho de vos élégies politiques. Que sont devenus les monuments de l'orgueil civilisé? Thèbes et Babylone, Athènes et Carthage sont transformées en monceaux de cendres. Quel pronostic pour Paris et Londres, et pour ces Empires modernes dont les fureurs mercantiles pèsent déjà à la raison comme à la nature? Fatiguée de nos sociétés, elle les renverse tour à tour, elle persiffle indistinctement nos vertus ou nos crimes; les lois réputées pour oracles de sagesse et les codes éphémères des agitateurs nous conduisent également aux naufrages politiques.

Pour comble d'affronts, nous avons vu la législation grossière de la Chine et de l'Inde braver pendant 4000 ans la faux du temps, lorsque les prodiges de la Philosophie civilisée ont passé comme l'ombre. Nos sciences, après tant d'efforts pour consolider les Empires, semblent n'avoir travaillé qu'à fournir des jouets au vandalisme, qui renaît périodiquement pour détruire en peu de temps les travaux de plusieurs siècles.

Quelques monuments ont survécu, mais pour la honte de la

Politique. Rome et Byzance, autrefois Capitales du plus grand Empire, sont devenues deux métropoles de ridicules; au Capitole, les temples des Césars sont envahis par les dieux de l'obscure Judée; au Bosphore, les basiliques de la chrétienté sont souillées par les dieux de l'ignorance. Ici Jésus s'élève sur le piédestal de Jupiter, là Mahomet se place à l'autel de Jésus. Rome et Byzance, la Nature vous conserva pour vous dévouer au mépris des Nations que vous aviez enchaînées; vous êtes devenues deux arènes de mascarades politiques, deux boîtes de Pandore qui ont répandu à l'Orient le vandalisme et la peste, à l'Occident la superstition et ses fureurs! La Nature insulte par votre avilissement au grand Empire qu'elle a détruit; vous êtes deux momies conservées pour orner son char de triomphe et pour donner aux capitales modernes un avant-goût du sort préparé aux monuments et aux travaux de la Civilisation!

Il semble que la Nature se plaise à élever cette odieuse Société pour le plaisir de l'abattre, pour lui prouver, par une chute cent fois réitérée, l'absurdité des sciences qui la dirigent. Image du criminel Sisyphe qui gravit vers un rocher et qui retombe au moment d'y atteindre, la Civilisation semble condamnée à gravir vers le bien-être idéal, et retomber dès qu'elle entrevoit le terme de ses maux. Les réformes les plus sagement méditées n'aboutissent qu'à verser des flots de sang. Cependant les siècles s'écoulent, et les Peuples gémissent dans les tourments, en attendant que de nouvelles Révolutions replongent dans le néant nos Empires chancelants, et destinés à s'entre-détruire tant qu'ils se confieront à la Philosophie, à une science ennemie de la Politique unitaire, à une science qui n'est qu'un masque d'intrigue, et ne sert qu'à attiser les ferments de révolution à mesure que le temps les fait éclore.

A la honte de nos lumières, on voit se multiplier chaque jour les germes de désorganisation qui menacent nos frêles Sociétés. Hier, des querelles scolastiques sur l'égalité renversaient les trônes, les autels et les lois de la propriété : l'Europe marchait à la Barbarie; demain la Nature inventera contre nous d'autres armes, et la Civilisation mise à de nouvelles épreuves succombera encore. On la voit friser la mort à chaque siècle : elle était à l'agonie quand les Turcs assiégeaient Vienne, elle eût été perdue si les Turcs eussent adopté la tactique européenne. De nos jours elle a été à deux doigts de sa ruine : la guerre de la Révolution pouvait

amener l'envahissement et le démembrement de la France; après quoi l'Autriche et la Russie se seraient partagé l'Europe; et dans leurs débats postérieurs, la Russie (qui a des moyens inconnus de tout le monde et d'elle-même) aurait pu écraser l'Autriche et la Civilisation. Le sort de cette criminelle Société est de briller pendant quelques siècles pour s'éclipser bientôt, de renaître pour tomber encore. Si l'Ordre civilisé pouvait faire le bonheur des humains, Dieu s'intéresserait à sa conservation, il aurait pris des mesures pour l'asseoir inébranlablement. Pourquoi donc permet-il que vos Sociétés, après avoir duré quelques instants, soient ensevelies dans les Révolutions? C'est pour confondre vos savants qui fondent les théories sociales sur leur caprice, tandis que Dieu, moins orgueilleux que les philosophes, ne règle point sur sa seule volonté les lois de l'univers, et se concilie dans toutes ses œuvres avec l'arbitre éternel de la justice, avec les Mathématiques dont la véracité est indépendante de lui, et dont pourtant il suit rigoureusement les lois.

Cessez donc de vous étonner si vos Sociétés se détruisent entre elles, et n'espérez rien de stable sous des lois qui viendront de l'homme seul, sous des sciences ennemies de l'esprit divin qui tend à établir l'Unité sur le Globe comme au Firmament. Un monde privé de Chef unitaire, de Gouvernement central, ne ressemble-t-il pas à un univers qui n'aurait point de Dieu pour le diriger, où les astres graviteraient sans ordre fixe, et s'entre-choqueraient à perpétuité, comme vos Nations diverses qui ne présentent aux yeux du Sage qu'une arène de bêtes féroces acharnées à se déchirer, à détruire mutuellement leur ouvrage?

Quand vous vous êtes apitoyés sur la chute successive de vos Sociétés, vous ignoriez qu'elles fussent opposées aux vues de Dieu; aujourd'hui que la découverte de ses Plans vous est annoncée, n'êtes-vous pas dès ce moment désabusés sur l'excellence de la Civilisation? ne reconnaissez-vous pas qu'elle a usé la patience humaine, qu'il faut un nouvel Ordre Social pour nous conduire au bonheur; qu'il faut, pour se rallier aux vues de Dieu, chercher un Ordre Social applicable à la Terre entière, et non pas à un coin de terre qu'occupent les Civilisés; qu'il faut enfin ÉTUDIER LES VICES SOCIAUX DU GENRE HUMAIN, ET NON PAS CEUX DE LA CIVILISATION, QUI N'EST QU'UNE PARCELLE DU GENRE HUMAIN?

Posons sur cette base la thèse de l'infirmité politique du globe.

Trois Sociétés se partagent la Terre : ce sont la Civilisation, la Barbarie et la Sauvagerie. L'une des trois est nécessairement meilleure que les deux autres. Or, les deux imparfaites, qui ne s'élèvent pas et ne s'identifient pas à la meilleure des trois, sont atteintes de cette maladie de langueur dont Montesquieu suppose avec raison que le Genre Humain est frappé.

Quant à la 3e Société qu'on suppose la meilleure et qui ne sait pas ou qui ne peut pas amener les deux autres à l'imiter, elle est évidemment insuffisante pour faire le bien du Genre Humain, puisqu'elle en laisse languir la majeure partie dans un état inférieur au sien.

En résultat, deux des trois Sociétés actuelles sont atteintes de paralysie, et la troisième d'impuissance politique. Décidez après cela auxquelles des trois Sociétés doivent se répartir ces caractères morbifiques dont le Globe entier est visiblement affecté dans son Mécanisme social.

En débattant cette thèse, vous reconnaîtrez que les deux Sociétés paralytiques sont la Sauvage et la Barbare, qui ne font aucun effort pour s'améliorer, et qui s'obstinent à croupir dans leurs coutumes bonnes ou mauvaises. Quant à la Civilisation, c'est elle qui est affligée d'impuissance politique, car on la voit s'agiter sans relâche, tenter chaque jour des innovations pour se délivrer de son mal-être.

Les Humains, en passant de l'Inertie sauvage à l'Industrie barbare et civilisée, ont donc passé de l'état d'apathie à la douleur active, car le Sauvage ne se plaint pas de son sort et ne cherche point à en changer, tandis que le Civilisé est sans cesse inquiet et rongé de désirs, même au sein de l'opulence :

« Il brûle d'un feu sans remède,
« Moins riche de ce qu'il possède
« Que pauvre de ce qu'il n'a pas. »
(J.-B. Rousseau.)

Apôtres de l'erreur, Moralistes et Politiques ! après tant d'indices de votre aveuglement, prétendrez-vous encore éclairer le Genre Humain ? Les Nations vous répondront : « Si vos Sciences « dictées par la Sagesse n'ont servi qu'à perpétuer l'Indigence et « les Déchirements, donnez-nous plutôt des Sciences dictées par « la Folie, pourvu qu'elles calment les Fureurs, qu'elles soulagent « les Misères des peuples. »

Ah ! loin de ce Bonheur que vous promettiez, vous n'avez su que ravaler l'Homme au-dessous de la condition des animaux. Si

l'animal est parfois privé du nécessaire, il n'a pas l'inquiétude de pourvoir à ses besoins avant de les ressentir. Le lion, bien vêtu, bien armé, prend sa subsistance où il la trouve, et sans se mettre en peine du soin d'une famille ni des risques du lendemain. Combien son sort est préférable à celui des pauvres honteux qui fourmillent dans vos cités, à celui des pauvres ouvriers qui, privés de travail, harcelés de créanciers et de garnisaires, parviennent après tant de dégoûts à la mendicité, et promènent leurs plaies, leurs nudités et leurs enfants affamés à travers vos villes qu'ils font retentir de lugubres complaintes! Voilà, philosophes, les fruits amers de vos Sciences : l'Indigence, et toujours l'Indigence! Cependant vous prétendez avoir perfectionné la Raison, quand vous n'avez su que nous conduire d'un abîme dans un autre. Hier vous reprochiez au Fanatisme la Saint-Barthélemy, aujourd'hui il vous reproche les prisons de Septembre; hier c'étaient les Croisades qui dépeuplaient l'Europe, aujourd'hui c'est l'Egalité qui moissonne trois millions de jeunes gens, et demain quelque autre vision baignera dans le sang les Empires civilisés. Perfides Savants, à quelle abjection avez-vous réduit l'Homme social, et combien les Gouvernements les plus vantés par vous se sont montrés prudents en suspectant vos secours! Vous fûtes toujours un objet d'effroi même pour les Souverains que vous avez comptés parmi vos disciples. Sparte vous rejetait de son sein, et Caton voulait qu'on vous chassât de Rome. De nos jours encore Frédéric disait que, s'il voulait punir une de ses provinces, il la donnerait à gouverner aux Philosophes, et Napoléon a éliminé les Classes politiques et morales du temple où siègent les Sciences utiles. Eh! n'êtes-vous pas encore plus suspects à vous-mêmes? Ne confessez-vous pas qu'en opérant sur les Passions vous ressemblez à des enfants qui se jouent avec des artifices au milieu des barils de poudre? La Révolution française est venue mettre le sceau à cette vérité et couvrir vos Sciences d'un opprobre ineffaçable.

Vous aviez pressenti que ces ridicules Sciences seraient anéanties dès l'instant où le doute pourrait les atteindre; aussi avez-vous de concert étouffé la voix de quelques hommes qui inclinaient à la sincérité, tels que Hobbes et J.-J. Rousseau, qui entrevoyaient dans la Civilisation un renversement des vues de la Nature, un développement méthodique de tous les vices. Vous avez repoussé ces traits de lumière pour faire entendre vos jactances de perfectionnement.

La scène change, et la Vérité, que vous feigniez de chercher, va paraître pour votre confusion. Il ne vous reste, comme au gladiateur mourant, qu'à tomber honorablement. Préparez-vous-mêmes l'hécatombe qui est due à la Vérité ; saisissez la torche, élevez des bûchers pour y précipiter le fatras de vos bibliothèques philosophiques.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRES OMIS.

SUR LE MOUVEMENT ORGANIQUE ET SUR LE CONTRE-MOUVEMENT COMPOSÉ (1).

Des motifs d'accélération m'obligent à supprimer entre autres chapitres les deux ci-dessus, quoique annoncés dans le cours de l'ouvrage. Je me borne à donner une idée du premier.

J'ai dit (page 39) que les substances des trois règnes représentent les effets des passions dans le mécanisme social ; donnons-en quelques exemples : je commence par l'Association, qui est l'objet spécial de cet ouvrage.

Dans le règne animal, l'Association a pour hiéroglyphe-pratique le castor, et pour hiéroglyphe-visuel le paon. Les yeux dont sa roue est parsemée sont l'emblème de l'Ordre Sociétaire, de sa magnificence et de ses *inégalités*. Cette Série d'yeux rangés en ordre progressif dénote que l'Association ne peut s'allier avec les rêves d'égalité et de nivellement de nos philosophes.

Mais pourquoi ce cri rebutant, ce contraste de la voix la plus déplaisante avec le plus superbe plumage ? C'est pour peindre l'action individuelle qui est mensongère et discordante. Le plumage attire et charme comme emblême de l'Ordre Sociétaire ; mais l'animal, n'ayant par lui-même aucune propriété sociale et ne s'unissant pas à nos travaux, Dieu nous peint dans son cri la fausseté de tout individu hors de l'Association progressive.

Autre énigme sur la laideur extrême de ses pattes ; pourquoi ne les avoir pas ornées comme celles du pigeon ou de l'aigle, et pourquoi deux supports hideux pour porter tant de luxe ? C'est que l'Ordre Sociétaire et l'opulence qui en résultera s'appuient sur deux âges de pauvreté. (Voyez au grand tableau les deux âges de subversion ou incohérence.)

Je passe brièvement sur ce qui concerne le paon, car cet hiéroglyphe est peu intelligible si l'on ne connaît pas les lois du Mou-

(1) [Annoncé ici pour le contenu d'un chapitre omis ; il doit remplir au Traité au moins une section de 100 pages. On peut juger par là combien j'étais loin, en 1807, de connaître les développements qu'exigeait chaque partie du sujet.]

vement social. Choisissons un tableau plus facile à comprendre ; ce sera celui de la Vérité et de ses effets en Civilisation. Examinons si Dieu a fidèlement dépeint le triste sort de cette Vérité dans notre état social.

L'hiéroglyphe de la Vérité dans le règne animal, c'est la girafe. Puisque le propre de la Vérité est de surmonter les erreurs, il faut que l'animal qui la représente élève son front au-dessus de tous les autres; telle est la girafe, qui broute les branchages à 18 pieds de hauteur. C'est, dit un vieil auteur, « *une bête moult belle, douce et agréable à voir.* » La Vérité aussi est *moult belle*, mais comme elle ne saurait s'accorder avec nos usages, il faut que la girafe, son hiéroglyphe, ne soit d'aucun emploi dans nos travaux. Dieu l'a donc réduite à la nullité par [coupe disproportionnée des deux trains, d'où naît] une démarche irrégulière qui agite et froisse le fardeau qu'on lui impose. Dès lors on préfère la laisser dans l'inaction, comme parmi nous on écarte des emplois l'homme véridique dont le caractère heurterait tous les usages reçus et toutes les " intrigues tolérées ". La Vérité chez nous n'est belle " qu'en perspective et non en pratique ", et la girafe, par analogie, n'est admirée que lorsqu'elle est en repos; mais dans sa démarche elle excite les huées comme la Vérité excite les huées quand elle est agissante. Qu'un homme aille, dans un cercle de belle compagnie, dire la bonne et franche vérité sur les fredaines des honnêtes femmes qui s'y trouvent, sur les grivelages des gens d'affaires ou autres personnes du salon ; vous verrez l'indignation éclater, et l'on s'accordera à faire taire et honnir l'orateur. C'est bien pis en affaires politiques, où la Vérité a encore moins d'essor ; et pour représenter cette compression de la Vérité, cet obstacle invincible à ses développements, Dieu a tranché les bois de la girafe à leur racine; ils ne font que poindre et ne peuvent étendre leurs rameaux ; le ciseau de Dieu les a coupés à leur base, comme parmi nous le ciseau de l'autorité et de l'opinion abat la Vérité à son apparition et lui interdit tout essor. Cependant le plus fourbe de nous veut encore paraître véridique, et, " tout ennemis que nous sommes " de la Vérité, nous aimons à nous affubler de son enveloppe ; et par analogie, nous ne voulons de la girafe que son enveloppe, que sa peau qui est extrêmement belle. Quand nous saisissons cet animal, nous le traitons " tout à point " comme nous traitons la Vérité ; nous lui disons : « Pauvre bête, tu n'es bonne qu'à rester dans tes déserts, loin de la société des hommes. On

peut t'admirer un moment, mais il faut finir par te tuer et ne garder que ton manteau, de même que nous étouffons la Vérité pour n'en garder que l'apparence. »

On voit par cette explication que Dieu n'a rien créé d'inutile, même dans la girafe, qui est l'inutilité parfaite; mais Dieu étant obligé de représenter tous les jeux de nos passions, il a fallu qu'il dépeignît dans cet animal l'inutilité complète de la Vérité en Civilisation. Et si vous voulez savoir à quoi pourrait servir la Vérité dans d'autres Sociétés que la Civilisation, étudiez ce problème dans la CONTREGIRAFE, que nous nommons le *Renne*, animal dont on tire tous les services imaginables; aussi Dieu l'a-t-il exclu des climats sociaux, d'où sera exclue la Vérité tant que durera la Civilisation.

Et lorsque nous serons devenus par l'Ordre Sociétaire aptes à la pratique de la Vérité et des vertus bannies d'entre nous, une nouvelle création nous donnera dans l'ANTIGIRAFE un grand et magnifique serviteur qui surpassera de beaucoup les belles propriétés du Renne, objet de notre convoitise et de nos déclamations contre la Nature qui nous en a privés.

Pour rendre intéressante l'explication des hiéroglyphes, il faut les expliquer *par contrastes*, comme la ruche et le guêpier, comme l'éléphant et le rhinocéros; *par alliance*, comme le chien et le mouton, comme le cochon et la truffe, comme l'âne, le chardon et le chardonneret; enfin *par progression*, en analysant des familles entières, comme celles des branchus, girafe, cerf, daim, chevreuil, renne, etc., qui sont tous hiéroglyphes des divers effets de la Vérité; ensuite on compare trois familles de trois règnes.

Les civilisés s'exerceraient vainement à expliquer des hiéroglyphes avant de connaître la théorie d'interprétation; car il en est qui représentent des effets de passions non existantes; par exemple, le diamant et le cochon sont hiéroglyphes de la 13e passion (Harmonisme) que les civilisés n'éprouvent pas et ne connaissent pas. D'autres hiéroglyphes peignent des effets sociaux étrangers à l'Ordre civilisé; par exemple, l'éléphant est hiéroglyphe de la Société primitive (Séries confuses). C'était un état d'*Association* où existait *l'unité d'action industrielle* figurée par la trompe. Cette unité avait pour unique appui la bonne chère ou luxe de la bouche; aussi l'éléphant n'a-t-il de luxe qu'à la bouche d'où sortent les défenses ou appuis en ivoire. Il est dans son vêtement le plus pauvre des animaux, parce que les Séries confuses n'avaient aucune industrie manufacturière, et presque aucune parure, quoi-

qu'elles aimassent éperduement la parure : c'est ce que Dieu a représenté en couvrant de boue l'animal hiéroglyphique, et lui donnant un amour démesuré pour les ornements.

L'éléphant vaut mieux que nous, s'écrient tous les Civilisés ; c'est comme s'ils disaient : La Société primitive valait mieux que la nôtre. En effet, elle avait cet honneur altier et ombrageux de l'éléphant, genre d'honneur qui ne pourrait pas sympathiser un instant avec la bassesse civilisée. La Société primitive brillait par l'amitié, la fidélité, la décence, la gratitude et toutes les vertus de l'éléphant, vertus qui ne peuvent pas germer dans nos Sociétés ; et, par analogie, l'éléphant doit cesser de se reproduire dès qu'il entre en Société avec nous.

Sur cette analogie des 3 règnes avec les passions, j'ajoute un exemple tiré de l'anatomie du corps humain, qui est un tableau général de l'Ordre Combiné. Parlons d'abord de la charpente osseuse.

Sa portion la plus saillante nous montre 12 paires de côtes qui tendent aux trois os du sternum ; c'est l'emblême des 12 passions qui, semblables chez les deux sexes, tendent aux trois foyers d'Attraction (page 76). Il y a 7 côtes combinées et 5 côtes incohérentes, de même qu'il y a sept passions spirituelles qui dominent dans l'Ordre Combiné, et cinq passions matérielles qui dominent dans les Sociétés d'ordre incohérent ; une 13e côte, la clavicule, surmonte les 7 combinées et figure la 13e passion, l'Harmonisme, formée des 7 spirituelles. Cette passion devant être le principal levier de l'industrie sociétaire, il faut que la clavicule s'unisse au bras, qui est levier de l'industrie corporelle.

Cette ordonnance est reproduite partiellement dans la boîte du cerveau : étant siège de l'âme et foyer du mouvement spirituel, il doit être logé dans une enveloppe analogue aux passions spirituelles ; aussi la boîte du crâne est-elle formée de 8 os, dont 7 recouverts ; le 8e ou frontal, qui est le seul apparent, figure la passion Harmonisme qui est d'un ordre supérieur aux 7 primitives.

D'autres pièces du squelette représentent les dispositions industrielles de la Phalange d'attraction ; par exemple, j'ai dit (Note A 296) qu'elle est formée en parade de 16 chœurs et 32 quadrilles ; cette ordonnance est représentée par les os de parade, les dents qui sont à nu, et rangées en 16 paires. Les 2 dernières paires sont tardives, faibles et peu utiles, par analogie aux 2

chœurs 1 et 16 (Bambins et Patriarches) qui sont les chœurs sujets à la faiblesse et à l'inutilité. Il reste donc 14 chœurs ou 28 quadrilles actifs et utiles; ils sont dépeints par les 14 paires d'os de la main, qui est l'agent du mouvement industriel.

Ces tableaux de l'Ordre combiné se répètent dans tous les solides et fluides du corps humain ; par exemple, dans les 800 muscles d'homme et femme, on trouve l'emblême des 800 caractères qui doivent composer une Phalange d'attraction; dans les 10 paires de nerfs on trouve l'emblême des 10 chœurs pubères, dont le 10e est *hors d'amour et d'équilibre passionné;* c'est pourquoi la 10e paire de nerfs s'égare dans sa marche et n'aboutit pas à un point fixe. Si les anatomistes avaient connu les lois du mouvement social, ils ne se seraient pas arrêtés à disserter sur l'égarement de cette 10e paire, qui est un effet d'analogie nécessaire (et de même les physiciens n'auraient pas mis en problème si la lumière est un corps composé).

D'autres tableaux plus intéressants sont représentés dans le cœur, le foie, les viscères, les fluides, etc. On a fort bien pressenti que le corps humain est un abrégé du Mouvement de l'univers; c'est de quoi l'on se convaincra lorsque ce système d'application sera étendu aux plus menus détails anatomiques; alors on oubliera l'horreur qu'inspire la dissection du cadavre pour admirer dans sa construction le tableau parfait du jeu des passions et du mécanisme social.

Déjà les Civilisés ont entrevu superficiellement quelques-uns de ces tableaux; par exemple, ils ont reconnu dans le serpent un emblême de la calomnie et des perfidies civilisées ; dans la rose et ses épines un emblême de la virginité. Ces peintures étaient trop frappantes pour qu'on pût s'y méprendre; elles devaient faire soupçonner que le tableau des passions s'étendait à toute la nature. La lecture de ce volume aidera à en deviner quelques autres, comme celui de la hideuse chenille changée en brillant papillon : c'est évidemment l'emblême de la dégoûtante Civilisation métamorphosée en Harmonie universelle. Du reste, on se perdrait dans l'étude des hiéroglyphes tant que je n'en aurai pas donné la théorie ; on porterait dans cette étude les préjugés philosophiques d'égalité et de modération, et ce serait le moyen de ne rien concevoir au système de la Nature. Par exemple, on s'imagine que la ruche représente l'égalité; tant s'en faut: la ruche et le guêpier, son contraire, peignent 2 ordres politiques d'Harmonie et de Ci-

vilisation. Les abeilles figurent toutes les Phalanges du globe réunies sous la protection du monarque fédéral, qui a pour emblême la reine-abeille, correspondant avec chaque alvéole. Les bourdons figurent l'action improductive, les congrès et agences intermédiaires, qui sont subordonnés à la hiérarchie fédérale et amovibles par les Phalanges. C'est par analogie que l'abeille tue le bourdon quand elle n'a plus besoin de lui. Tout ce mécanisme est peint en renversement dans le guêpier, qui est hiéroglyphe de l'Ordre politique de Civilisation.

Pour rendre le tableau fidèle, il faut que les 2 insectes nous présentent les résultats opposés de l'Ordre combiné et de l'Ordre incohérent :

1° *L'opulence et la pauvreté*. Elles sont figurées chez l'abeille par le miel, chez la guêpe par le carton inutile que donnent ses immenses travaux, images de nos prodiges industriels qui n'aboutissent qu'à l'indigence. 2° *Les lumières sociales et l'ignorance sociale*. Elles sont figurées chez l'abeille par la cire, source de lumière, et par l'association domestique avec l'homme. Chez la guêpe on voit les emblêmes d'ignorance et de discorde sociale dans l'affreuse révolution où le guêpier se détruit par lui-même, dans sa position souterraine et cachée à la lumière, dans les hostilités contre l'homme, que la guêpe attaque sans offense, qu'elle harcelle et dépouille, en s'introduisant dans nos appartements pour y souiller les mets qu'elle dévore, et en égorgeant l'abeille notre alliée. Celle-ci, au contraire, ne nous fait aucun mal sans offense, et aucun larcin, car elle vit du parfum de nos fleurs; elle en double le charme par l'exemple du travail et par l'idée de l'harmonie sociale qu'elle éveille en nous, quand elle vient se poser sur nos fleurs.

Quand ces tableaux de passions seront expliqués en grand détail dans les trois règnes, on verra les philosophes capituler à discrétion devant cette théorie du Mouvement social qu'ils vont attaquer avant de la connaître; et l'on confessera que la Nature n'était point couverte d'un voile d'airain, comme le prétendent ces savants, mais que le préjugé avait couvert nos esprits d'un triple voile, formé par les rêveries métaphysiques, politiques et morales; que ces prestiges vont être dissipés ; qu'on tient enfin le secret du système de la Nature qui est représentatif des passions, et qu'on la fera déposer tout entière à l'appui de la théorie du Mouvement social.

NOTE A.

SUR LES SÉRIES PROGRESSIVES

OU

SÉRIES DE GROUPES INDUSTRIELS.

(1)

Je dois prévenir une objection qu'on ne manquera pas de m'adresser au sujet de ce nouvel Ordre domestique que je nomme SÉRIES PROGRESSIVES. On dira que l'invention d'un tel Ordre était un calcul d'enfant, et que ses dispositions semblent des amusettes. Peu importe, pourvu qu'elles atteignent le but, qui est de produire *attraction industrielle,* et de nous entraîner par l'appât du plaisir au travail agricole, qui est aujourd'hui un supplice pour l'homme bien né. Ses fonctions, telle que le labourage, nous inspirent avec raison un dégoût voisin de l'horreur, et l'homme d'éducation est réduit au suicide, quand il n'a que la charrue pour ressource. Ce dégoût sera complètement surmonté par la violente attraction industrielle que produisent les Séries progressives dont je vais parler.

Si les dispositions de cet Ordre ne reposent que sur des calculs d'enfant, c'est un bienfait signalé de la Providence qui a voulu que la science la plus importante à notre bonheur fût la plus facile à acquérir. Dès lors, en reprochant à la théorie des Séries progressives son extrême simplicité, on commettra deux inconséquences, qui seront de critiquer la Providence sur les facilités qu'elle a attachées au calcul de nos Destinées, et critiquer les Civilisés sur l'étourderie qui leur a fait manquer le plus simple et le plus utile des calculs. Si c'est une étude d'enfant, nos savants sont donc au dessous des enfants pour n'avoir pas inventé ce qui exigeait de si faibles lumières; et tel est le défaut commun aux Civilisés qui, tout boursoufflés de prétentions scientifi-

(1) [*Ecce* détails plaisants; *sed* moins que villes pavées de mend(*iants*) et phil(*osophes*) criant perf(*ectionnement*) de perf(*ectibilité*). — Connu à l'inconnu.]

ques, s'élancent dix fois au delà de leur but, et deviennent, par excès de science, incapables de saisir les procédés faciles de la Nature.

On n'en vit jamais de preuve plus frappante que celle de l'étrier, invention si simple que tout enfant la pouvait faire ; cependant il a fallu 5,000 ans avant que l'étrier fût inventé. Les cavaliers, dans l'Antiquité, fatiguaient prodigieusement; ils étaient sujets à de graves maladies faute d'un étrier, et le long des routes on plaçait des bornes pour aider à monter à cheval. A ce récit chacun s'ébahit sur l'étourderie des anciens, étourderie qui a pourtant duré 50 siècles, quoique le moindre enfant eût pu la prévenir. On verra bientôt que le genre humain a commis, au sujet des " Séries passionnelles ", la même étourderie, et qu'il aurait suffi du moindre savant pour découvrir ce petit calcul. Puisqu'enfin le voilà saisi, toute critique sur sa simplicité sera, je le répète, un ridicule que les plaisants jetteront sur eux-mêmes et sur 25 siècles savants qui l'ont manqué.

Venons à l'exposé que j'ai promis ; je n'expliquerai ici que l'ordonnance matérielle des Séries, sans parler aucunement de leurs relations.

Une " Série passionnelle" [considérée comme groupe] se compose de personnes inégales en tous sens, en âges, fortunes, caractères, lumières, etc. Les sectaires doivent être choisis de manière à former un contraste et une gradation d'inégalité du riche au pauvre, du savant à l'ignorant [du jeune au vieux], etc. Plus les inégalités sont graduées et contrastées, plus la Série s'entraîne au travail, produit de bénéfices, et offre d'harmonie sociale.

[Quand une masse nombreuse de Séries est en mécanisme régulier, chacune d'entre elles se] divise en divers groupes, dont l'ordonnance est la même que celle d'une armée. Pour en donner le tableau, je vais supposer une masse d'environ 600 personnes, moitié hommes et moitié femmes, tous passionnés pour une même branche d'industrie, comme une culture de fleurs ou de fruits. Soit la Série de la culture des Poiriers : on subdivisera ces 600 personnes en groupes qui se voueront à cultiver une ou deux espèces de poiriers ; ainsi l'on verra un groupe des sectaires du beurré, un des sectaires de la bergamote, un des sectaires du rousselet, etc. Et lorsque chacun se sera enrôlé dans les groupes de ses poiriers favoris (on peut être membre de plusieurs), il pourra se trouver une trentaine de groupes qui se distingueront

par leurs bannières et ornements, et se formeront en trois ou cinq ou sept divisions, par exemple :

SÉRIE DE LA CULTURE DES POIRIERS,

Composée de 32 groupes.

	Divisions.	Progression numérique.	*Genres de culture.*
1°	Avant-poste.	2 *groupes.*	Coings et sortes bâtardes dures.
2°	Aileron ascendant.	4 *groupes.*	Poires dures à cuire.
3°	Aile ascendante.	6 *groupes.*	Poires cassantes.
4°	Centre de Série.	8 *groupes.*	Poires fondantes.
5°	Aile descendante.	6 *groupes.*	Poires compactes.
6°	Aileron descendant.	4 *groupes.*	Poires farineuses.
7°	Arrière-poste. . . .	2 *groupes.*	Nèfles et sortes bâtardes molles.

Il n'importe que la Série soit composée d'hommes ou de femmes, ou d'enfants, ou mi-partie ; la disposition est toujours la même.

La Série prendra *à peu près* cette distribution, soit pour le nombre des groupes, soit pour la répartition des travaux. Plus elle approchera de cette régularité en gradation et dégradation, mieux elle s'harmonisera et s'entraînera au travail. Le canton qui gagne le plus et qui donne à égalité de chances le plus beau produit, c'est celui qui a ses Séries les mieux graduées et les mieux contrastées.

Si la Série est formée régulièrement, comme celle que je viens de citer, on verra des alliances entre les divisions correspondantes. Ainsi l'Aile ascendante et l'Aile descendante s'allieront contre le Centre de Série, et s'entendront pour faire prévaloir leurs productions aux dépens de celles du Centre ; les deux Ailerons seront alliés entre eux et ligués avec le Centre pour lutter contre les deux Ailes. Il résultera de ce mécanisme que chacun des groupes produira à l'envi des fruits magnifiques.

Les mêmes rivalités et alliances se reproduisent entre les divers groupes d'une division. Si une Aile est composée de six groupes, dont trois d'hommes et trois de femmes, il y aura rivalité industrielle entre les hommes et les femmes, puis rivalité dans chaque sexe entre le groupe 2, qui est central, et les groupes extrêmes 1 et 3, qui sont ligués contre lui ; puis alliance des groupes n° 2, hommes et femmes, contre les prétentions des groupes 1 et 3, hommes et femmes ; enfin il y aura ralliement de toute l'Aile contre les prétentions des groupes d'Ailerons et de Centre, de sorte que la Série, pour la seule culture de ses poiriers, aura plus d'intrigues fédé-

rales et rivales qu'il n'y en a dans les Cabinets politiques d'Europe.

Viennent ensuite les intrigues de Série à Série et de Canton a Canton, qui s'organisent de la même manière. On conçoit que a Série des Poiriers sera fortement rivale de la Série des Pommiers, mais elle s'alliera avec la Série des Cerisiers, ces deux espèces d'arbres fruitiers n'offrant aucun rapprochement qui puisse exciter la jalousie entre les cultivateurs respectifs.

Plus on sait exciter le feu des passions, des luttes et des ligues entre les groupes et les Séries d'un canton, plus on les voit rivaliser d'ardeur au travail et élever à une haute perfection la branche d'industrie pour laquelle ils sont passionnés. De là résulte la perfection générale de toute industrie, car il y a des moyens de former Série sur toute branche de travail. S'agit-il d'une plante bâtarde, [ambiguë,] comme le coing, qui n'est ni poire ni pomme, on place son groupe entre deux Séries à qui il sert de lien ; ce groupe du coing est Avant-poste de la Série des poiriers et Arrière-poste de la Série des pommiers. C'est un groupe mixte entre deux genres, une transition de l'un à l'autre, et il s'incorpore aux deux Séries. On trouve dans les passions des goûts bâtards et bizarres, comme on trouve des productions mixtes qui ne tiennent à aucun genre. L'Ordre Sociétaire tire parti de toutes ces bizarreries et fait faire emploi de toutes les passions imaginables, Dieu n'en ayant créé aucune d'inutile.

J'ai dit que les Séries ne peuvent pas toujours se classer aussi régulièrement que je viens de l'indiquer ; mais on approche autant qu'on le peut de cette méthode, qui est l'ordre naturel, et qui est le plus efficace pour exalter les passions, les contrebalancer et les entraîner au travail. L'industrie devient un divertissement aussitôt que les industrieux sont formés en Séries progressives. Ils travaillent alors moins par appât du gain que par effet de l'émulation et des autres véhicules inhérents à l'esprit de Série [et à l'essor de la Cabaliste ou dixième passion.]

De là naît un résultat fort étonnant, comme tous ceux de l'Ordre Sociétaire : c'est que moins on s'occupe de bénéfice, plus on gagne. En effet, la Série la plus fortement stimulée par les intrigues, celle qui ferait le plus de sacrifices pécuniaires pour satisfaire son amour-propre, sera celle qui donnera le plus de perfection et de valeur au produit, et qui, par conséquent, aura le plus gagné en oubliant l'intérêt pour ne songer qu'à la passion ; mais si elle a peu de rivalités, d'intrigues et de ligues, peu d'amour-propre et

d'exaltation, elle travaillera [froidement,] par intérêt plus que par passion spéciale, et ses produits comme ses bénéfices seront très inférieurs à ceux d'une Série bien intriguée. Dès lors elle aura d'autant moins gagné qu'elle aura été plus stimulée par l'amour du gain. [Il faut donc intriguer une Série groupée, aussi régulièrement qu'une pièce dramatique, et, pour y parvenir, la principale règle à suivre est la graduation des inégalités.]

J'ai dit que, pour bien intriguer les Séries et élever à la plus haute perfection les produits de chacun de leurs groupes, il faut les coordonner autant que possib'e à la progression ascendante et descendante. J'en vais donner un second tableau pour mieux graver cette disposition dans l'esprit des lecteurs. Je choisis la Série de parade.

SÉRIE DE PARADE.

Dans un canton sociétaire, tous les membres de la Phalange industrielle qui exploite le canton se divisent en 16 chœurs de différents âges ; chaque chœur est formé de 2 quadrilles, 1 d'hommes et 1 de femmes, en tout 32 quadrilles, dont 16 masculins et 16 féminins, ayant chacun leurs bannières, distinctions, officiers et costumes distincts, soit en hiver, soit en été.

Les 16 chœurs se classent dans l'ordre suivant, pour former les 7 divisions que j'ai déjà indiquées.

DIVISIONS.			32 QUADRILLES.
AVANT-POSTE.		1 chœur.	N° 1. Les *Bambins* et *Bambines*.
AILERON ASCENDANT.		2 chœurs.	N° 2. " Les *Chérubins* et *Chérubines*. "
			N° 3. " Les *Séraphins* et *Séraphines*. "
AILE ASCENDANTE.		3 chœurs.	N° 4. Les *Lycéens* et *Lycéennes*.
			N° 5. Les *Gymnasiens* et *Gymnasiennes*.
			N° 6. Les *Jouvenceaux* et *Jouvencelles*.
			Puberté.
CENTRE DE SÉRIE.	*Les neuf chœurs amoureux.*	4 chœurs.	N° 7. Les *Adolescents* et *Adolescentes*.
			N° 8. Les *Aventureux* et *Aventureuses*.
			N° 9. Les *Héroïques* et *Héroïques*.
			N° 10. Les *Athlètes* et *Athlètes*.
AILE DESCENDANTE.		3 chœurs.	N° 11. Les *Raffinés* et *Raffinées*.
			N° 12. Les *Tempérés* et *Tempérées*.
			N° 13. Les *Impassibles* et *Impassibles*.
AILERON DESCENDANT.		2 chœurs.	N° 14. Les *Révérends* et *Révérendes*.
			N° 15. Les *Vénérables* et *Vénérables*.
ARRIÈRE-POSTE.		1 chœur.	N° 16. Les *Patriarches* et *Patriarches*.

Ces noms sont adaptés aux mœurs et usages de l'Ordre combiné.

Les chœurs n° 7 à 15 sont les neuf chœurs amoureux; le chœur 6e entre déjà en âge de puberté; il n'a pas l'exercice matériel, mais seulement l'exercice spirituel de l'amour.

Dans un moment de parade, les 32 quadrilles paraissent avec 32 uniformes différents; les femmes interviennent toujours par moitié dans toutes les dispositions de l'Ordre Sociétaire.

L'ordonnance des Séries est la même dans toutes les branches d'industrie agricole et manufacturière, dans les sciences, les arts et les plaisirs. C'est toujours une lutte régulière entre des groupes et des divisions formées de plusieurs groupes.

D'après les deux tableaux que je viens de donner, chacun saurait classer une Série de sciences ou d'arts, et répartir chaque genre dans les divisions du Centre, des Ailes, etc., [qu'on peut subdiviser en plusieurs espèces.]

Si cinq groupes de poètes s'adonnent aux cinq genres suivants :

L'Épopée, la Tragédie, la Comédie, l'Ode, l'Idylle,

chacun saura indiquer à quelle division de la Série ils appartiennent et les classer comme il suit :

Le groupe de l' *Ode* dans l'*Aileron ascendant.*
Le groupe de la *Tragédie* dans l'*Aile ascendante.*
Le groupe de l' *Épopée* dans le *Centre de Série.*
Le groupe de la *Comédie* dans l'*Aile descendante.*
Le groupe de l' *Idylle* dans l'*Aileron descendant.*
Et les genres bâtards dans l'*Avant* ou l'*Arrière-poste.*

Outre les 7 divisions indiquées, une Série complète a 5 divisions accessoires, savoir :

8e *La Réserve.*
9e *Les Novices.*
10e *Les Omnigenres.*
11e *Les Sectines.*
12e *Les Auxiliaires.*

La Réserve. Elle se compose des individus qui, ayant figuré dans quelque groupe des 7 divisions de genre, ont changé de goût et abandonné cette passion. L'on réclame parfois leur secours dans les cas où un contre-temps imprévu mettrait en danger les travaux de la Série, ou détournerait la plupart de ses membres d'une assemblée nécessaire.

Les Novices sont ceux qui ont une passion naissante pour les goûts de la Série, et aspirent à s'agréger dans quelqu'un de ses groupes. On les éprouve d'abord en qualité d'élèves, après quoi

ils passent au grade de bacheliers, et de là au grade de sectaires délibérants.

Les Omnigenres. C'est un groupe dont les membres ont des connaissances générales sur toutes les branches d'industrie ou de plaisir de la Série ; par exemple, dans la Série des fleurs il se trouvera des sociétaires qui voudront connaître la culture de toutes sortes de fleurs et pouvoir s'entremettre dans les fonctions de tous les groupes de fleuristes. Ils formeront le groupe des mille fleurs qui cultivera les autels champêtres, autour desquels on plantera toutes sortes de fleurs ; ils présideront aux expositions et auront diverses autres fonctions.

Les Sectines (1) sont des branches de Sectes (2) qui se subdivisent en divers groupes, trop petits pour avoir des officiers et une organisation régulière ; telle sera la Sectine des fleurettes : elle formera une vingtaine de petits groupes de 3 à 4 personnes, qui cultiveront spécialement quelque fleurette de peu d'importance, comme la pensée, la petite marguerite, le réséda, l'héliotrope. Ces menues fleurs ne produiront pas des coalitions de sectaires comme on en verra pour l'œillet, la rose, la tulipe, la renoncule, la hyacinthe, la tubéreuse, et autres pour lesquelles il y aura des partis nombreux et susceptibles de comporter les classes d'officiers que j'indiquerai plus loin.

En supposant que cinquante amateurs de fleurettes forment une douzaine de petits groupes, ils se fondront en trois groupes principaux pour figurer dans la grande Série des fleurs ; ils y formeront l'Aileron descendant, et parmi leurs douze petits groupes ils établiront les 7 divisions que j'ai indiquées en parlant de la Série des poires.

Les Auxiliaires. Dans les Séries simples, ou formées d'un seul sexe, le *corps auxiliaire* est un groupe de sexe différent qui s'adjoint à la Série. Quoique certains travaux soient attribués spécialement à un seul sexe, cependant on voit des hommes se passionner pour des occupations qui ne conviennent qu'aux femmes, ainsi qu'on voit des femmes avoir des inclinations qui ne conviennent qu'aux hommes. Cette bizarrerie apparente tient à la loi générale de l'*exception* que la Nature introduit partout. On ad-

(1) On nomme Diétines les petites Diètes qui en forment une grande ; je donne, par analogie, le nom de Sectines aux petites Sectes dont il s'agit.

(2) Rappelons que *Secte* est l'équivalent de *Série*.

(*Note des Éditeurs.*)

joindra donc à chaque Série simple un ou deux groupes auxiliaires, pris dans le sexe différent, afin que chacun puisse donner cours aux passions que Dieu lui envoie. Quand la Série est *composée*, ou formée des deux sexes, elle a des auxiliaires des deux sexes.

"La Série et ses Groupes complémentaires" ont des officiers en très grand nombre : j'en vais indiquer " sept " classes principales :

1° *Les Divinités.*
2° *Le Sacerdoce.*
3° *L'État-Major.*
4° *L'État-Minor.*
5° [*L'État Mixte.*]
6° *L'Administration.*
7° *L'Académie.*
[*Les* SAINTS *ou* PATRONS.]

Dans ce tableau d'officiers plus nombreux que les soldats, on va reconnaître combien il est nécessaire de ménager et graduer les inégalités de fortune dans une Phalange d'Harmonie, et d'y assembler les contrastes de tous genres, depuis le millionnaire jusqu'à l'homme sans fortune, depuis le savant jusqu'à l'ignorant, etc.; sans ces contrastes on ne pourrait pas former les corps d'officiers, qui sont l'âme de chaque Série.

Les Divinités. Chaque groupe élit une Divinité de sexe différent : un groupe masculin choisit une déesse, un groupe féminin choisit un dieu. Viennent ensuite les divinités de chaque division de la Série, comme le dieu ou la déesse de l'Aile ascendante, du Centre, etc.; puis les divinités de la Série entière.

Dans les cérémonies et festivités, chaque dieu ou déesse figure à la tête de son groupe, de sa division, de sa Série, et prend le pas sur tout autre officier (je dis dans les festivités et non pas au travail). Par exemple, une Série de Sylvains ou bûcherons, composée de quinze groupes [masculins], paraîtra le jour de sa fête avec un corps de divinités disposées comme il suit :

15 *Hamadryades*, dont une à la tête de chaque groupe de Sylvains ;
5 *Dryades*, à la tête des cinq divisions principales de la Série ;
1 *Fée*, à la tête de la Série ;
1 *Iris* ou *Messagère ;*
1 *Sybille ;*

Puis quelques *Chérubins* et *Séraphins*, pris parmi les enfants, pour le service des dieux ou déesses.

Les Hamadryades seront choisies parmi les jeunes femmes ;

Les Dryades parmi les dames de moyen âge;

La Fée, la Sibylle et autres déesses de première classe, seront choisies parmi les dames âgées qui auront passé par les grades inférieurs.

Si la Série est composée, c'est-à-dire formée de deux sexes, le corps olympique doit être double.

Les dieux prennent place à l'autel et reçoivent les honneurs divins de la part de la Série (1).

La fonction de divinité n'exige pas des connaissances sur les occupations de la Série. Il se peut qu'une jeune femme, sans être versée dans l'astronomie, soit choisie pour Uranie du groupe des astronomes. Il suffit que le dieu ou la déesse aient quelque notion des travaux du groupe dont ils reçoivent le culte. Les dieux sont communément choisis dans la classe la plus éloignée du groupe. Une société de savants très riches, comme le seront les savants dans l'Ordre combiné, choisira volontiers pour déesse une jeune fille pauvre; ce choix devient pour elle une voie de fortune. Un groupe d'industrieux généralement pauvre choisira fréquemment pour divinité une des dames riches de la Phalange. Ces contrastes sont indiqués par le sentiment, il n'est pas besoin d'en dire le motif.

Le Sacerdoce. Les prêtres et prêtresses, dans une Série, sont les principaux musiciens; ils dirigent les hymnes et le service divin au temple ou à la parade. Il doit y avoir au moins un prêtre ou une prêtresse attaché à chaque groupe, ensuite des prêtres supérieurs pour les divisions de la Série, puis le grand-prêtre ou la grande-prêtresse de la Série. Le Sacerdoce est double si la Série est composée.

L'État-Major. Il se compose à peu près des mêmes supérieurs que l'on voit dans un régiment; savoir : pour chaque groupe, le capitaine, le lieutenant et le sous-lieutenant; puis les officiers de Série, comme le colonel, le major, le banneret, etc.

L'État-Minor est encore semblable à la classe des sous-officiers

(1) [Un bel esprit de Paris a cru que ces costumes et ce cérémonial de festivité étaient employés dans les séances pour le travail et a crié à l'absurdité d'envoyer au travail des femmes costumées en Fées, en Dryades. Il faut toute la suffisance d'un Parisien pour supposer à l'auteur une intention aussi ridicule. Était-il donc besoin d'ajouter que lorsque l'on va au travail, on a les officiers et costumes de travail qui sont pris dans l'État-Minor ?]

de régiment; chaque groupe a son porte-drapeau, son brigadier et autres sous-chefs, au-dessous desquels sont des sous-chefs de Série qui ont l'inspection sur ceux des groupes. L'état-minor est chargé du matériel.

[*L'État-Mixte* comprend les négociateurs correspondants, soit près la Bourse de la Phalange, soit dans les Phalanges vicinales et les Congrès de province ou de région.]

Il est inutile d'ajouter que, si la Série est composée, les états-major et minor sont doubles, et formés de deux sexes. Ainsi une Série composée a son colonel et sa colonelle, son banneret et sa bannerette. Les dames exercent leurs fonctions, et ne sont pas revêtues de titres vides de sens, comme on voit parmi nous madame la présidente qui ne préside rien, madame la maréchale qui ne commande rien. Dans l'Ordre combiné, où le mariage n'a pas lieu, on n'acquiert pas les dignités des gens avec qui l'on couche; chacun ne porte de titres que ceux des fonctions qu'il remplit, et quand une femme se nommera la colonelle ou la bannerette des fleurs, on la verra commander la Série dans une parade ou porter la bannière, et tenir le bureau dans une assemblée relative à ses fonctions. La paladine commandera les caravanes féminines; la maréchale commandera les colonnes féminines, etc.

L'Administration. Elle se compose des officiers chargés de la comptabilité et du cérémonial, comme le conservateur, l'archiviste, le héraut, l'appariteur, etc. Chaque groupe doit avoir de tels officiers; on en nomme de semblables pour la Série entière; il faut un conservateur ou une conservatrice, un héraut ou une héraute pour la Série, comme il en faut pour chaque groupe et pour chaque division de la Série.

L'Académie. Elle a pour membres les plus experts de chaque groupe, ceux qui ont le plus de connaissances acquises en théorie ou en pratique. Ainsi une Série de 12 groupes a 24 académiciens, dont moitié de théoristes et moitié de praticiens, tirés de chacun des groupes; on en ajoute quelques-uns pour les notions générales. L'académie décide sur les entreprises qui ont rapport aux intérêts de la Série entière; elle est consultée arbitralement sur les entreprises des groupes en particulier. Il peut exister dans les Séries d'autres classes d'officiers; on les multiplie à l'infini, et un enfant agrégé à une trentaine de Séries peut avoir une vingtaine de grades, et ajouter à son nom un *grand titre* plus long que celui du roi d'Espagne.

[Les SAINTS ou PATRONS et PATRONNES. Cette corporation est composée des défunts et défuntes qui ont illustré la Série et étendu les progrès de la science ou de l'art. Ils sont après le trépas béatifiés et canonisés en Concile de la Hiérarchie sphérique, division spéciale; c'est-à-dire que Buffon sera canonisé par la Série univ(*erselle*) des zoologistes, Linnée par celle des botanistes, Hippocrate par celle des médecins, Duhamel par celle des fruitistes, Racine par celle des dramaturges. Leurs statues seront à perpétuité honorées, sur tout le globe, d'un culte religieux par leurs Séries spéciales, qui dans ce culte seront électrisées par la reconnaissance des services rendus à la Série, et dignes à ce titre d'une gratitude perpétuelle.]

On dira que c'est beaucoup trop d'appareil pour cultiver des fleurs et des fruits, du blé, du vin, etc.; mais ces hochets, ces distinctions honorifiques ne coûtent rien, et sont des appâts qui excitent l'enthousiasme dans les travaux. Le capitaine n'est capitaine qu'à la parade; hors de là il travaille comme tout autre, puisque tout le monde, dans une Série progressive, s'enrôle par attraction et par goût pour la passion de la Série. Par exemple, on conçoit que, dans une Série de gastronomie, le colonel et les capitaines mangeront aussi bien que les simples sectaires; il en sera de même au travail, qui deviendra dans l'Ordre combiné aussi attrayant que peuvent l'être parmi nous la table et autres jouissances; et si dans un groupe de 20 sociétaires chacun se trouve pourvu d'un office, l'activité et l'émulation n'en seront que plus grandes, sans qu'il en coûte une obole de plus, excepté les frais des ornements distinctifs; car les Séries étant passionnées pour l'objet qui les rassemble, elles ne donnent pas d'émoluments à leurs officiers; ils auront le double véhicule de la passion qui attire dans la Série, et du grade qui les distingue. C'en est assez pour que ces officiers, lorsqu'ils sont opulents, s'engagent à l'envi dans des dépenses pour le bien de la Série, sans songer au bénéfice qui leur survient pourtant au bout de l'année, et qui se trouve d'autant plus copieux qu'ils l'ont moins ambitionné, et plus favorisé par le zèle que leur ardeur inspire aux subalternes de la Série.

Autant il est facile de concevoir l'ordonnance des Séries, autant il serait difficile de concevoir leur mécanisme sans [avoir lu] un traité complet sur ce sujet. La difficulté n'est pas de les former, mais de les mettre en action et de les exciter au travail par les rivalités, par les ligues des groupes entre eux et des divisions entre elles.

Les " Séries passionnelles " ne peuvent s'entraîner au travail que par l'influence qu'elles exercent collectivement les unes sur les autres. Il faut en former **144**, douze douzaines (1), pour les faire mouvoir en bon accord par rivalité et émulation (ce nombre de **144** (1) s'entend approximativement). Si l'on formait une ou deux Séries isolément, il n'y aurait aucun moyen de les mettre en action. Rien ne serait plus facile que de former dans Paris quelques Séries d'amateurs pour la culture des fleurs et des fruits, en leur fournissant des jardins pourvus d'espaliers et de fleurs, disposés convenablement pour les travaux des divers groupes; mais ces Séries ne passeraient pas une semaine sans être brouillées en tout sens, et il serait impossible de les amener à un travail habituel, lors même qu'on les composerait de gens qui n'auraient pas d'autres fonctions à exercer. La mécanique passionnelle ne peut s'organiser incomplètement; chaque partie est nécessaire au tout, et l'absence de quelques rouages mettrait en désordre toute la machine; c'est pourquoi l'on ne pourrait " guère " former une demi-phalange de Séries passionnelles; il n'y a de mitoyen entre l'Harmonie et l'Incohérence qu'un Ordre Sociétaire à passions nuancées. (Voyez page 117, *le Ménage progressif ou Séries ébauchées, Tribu à 9 groupes.*)

Mais en formant, selon les règles géométriques, un canton d'environ **144** (1) Séries, pour les cultures, fabriques, sciences et arts, en les mettant régulièrement aux prises, on peut exciter entre elles des intrigues si piquantes, répandre dans leurs travaux tant d'intérêts divers, que toutes ces Séries se trouveront en *attraction générale*, qu'elles s'entraîneront l'une par l'autre à faire des prodiges d'industrie et d'étude, sans être stimulées par l'appât du gain. Elles n'auront d'autre mobile que la fougue passionnée, qu'une prévention aveugle pour leurs goûts favoris; et leur exaltation sera si forte qu'on verra le millionnaire, le sybarite actuel, se lever avant le jour pour activer et soutenir personnellement les travaux des Séries où il aura pris parti. On le verra pendant la journée fatiguer comme un forçat, en parcourant et animant par son exemple ses groupes et ses Séries favorites; et après tant de peines, il regrettera qu'on ne puisse pas doubler la longueur des jours, afin de doubler les fatigues qui feront son bonheur. Tous ses collaborateurs, riches ou pauvres, partageront son enthousiasme,

(1) " **405.** " — **Exemplaire annoté.**

et de là vient que les Séries passionnelles sauront obtenir de précieuses récoltes dans les terres les plus rebelles aux efforts des Civilisés.

" En admettant " que dans un canton d'environ 3,000 toises de diamètre, et peuplé de 1,000 à 1,200 personnes, il faille former environ 150 (1) Séries, à compter 300 (2) personnes pour chacune, ce nombre est approximatif, il est évident que ces 150 (1) Séries exigeront 150 (1) passions dominantes, chacune sur 300 (2) personnes; il faudra donc que chaque individu ait environ le (3) quart des 150 (1) passions, à peu près 40 goûts dominants, pour s'enrôler dans une quarantaine de Séries.

Mais les Civilisés n'ont pour la plupart que trois à quatre goûts dominants; il faudra donc développer en eux un grand nombre de fantaisies nouvelles, et faire naître dans chaque individu au moins dix fois plus de passions qu'il n'en a aujourd'hui. Pour atteindre ce but, il faudra procéder par des méthodes opposées à tous nos dogmes sur la sagesse, ce qui n'importe, pourvu qu'on arrive au but, qui est de produire *attraction industrielle* et faire exécuter par plaisir ces travaux agricoles et manufacturiers qu'on n'exécute aujourd'hui que par nécessité et avec dégoût.

Cette courte notice ne répandra aucun jour sur le problème de faire manœuvrer les 144 (1) Séries d'un canton de manière qu'elles s'entraînent l'une par l'autre au travail agricole, manufacturier et domestique, à l'étude et à la pratique des sciences et des arts, et que les produits de leur industrie s'élèvent à la perfection qu'on doit attendre de gens qui travailleront par passion, par esprit de corps, par amour-propre, et nullement par le véhicule du besoin et du bénéfice.

On pourra conclure de cette Note insuffisante que la Théorie des Séries ne comporte pas d'Abrégé et ne peut pas s'expliquer en aperçu, parce qu'elle repose sur des procédés tellement éloignés de nos usages, qu'il faut en prendre une connaissance complète, et que les Abrégés, les notions anticipées que l'on sollicite, ne jetteraient aucun jour sur cet effrayant problème de *mettre le genre humain en attraction industrielle*. Ce sera au IIIe Mémoire que j'en donnerai la solution. Les deux premiers seront employés à des

(1) " 405. " — Exemplaire annoté.
(2) " 100. " — *id.*
(3) " Le 10me. " — *id.*

discussions préparatoires, notamment sur la nécessité de l'Association, seul Ordre compatible avec les vues de Dieu.

Dieu, pour organiser un Mécanisme social stable et régulier, n'a pas pu spéculer sur des individus agissant isolément, mais sur des groupes sociétaires ; en voici les raisons :

Dieu ne peut pas désirer que ses œuvres soient sujettes à une instabilité, à une désorganisation continuelle ; c'est ce qui arriverait si leur exécution reposait sur des individus isolés, qui ont le défaut d'être sujets à la mort et à l'inconstance. Il doit préférablement choisir des groupes ou corporations passionnées, qui ne meurent jamais et ne varient jamais dans leurs goûts ; car ils remplacent chaque jour par de nouveaux néophytes ceux que la mort ou l'inconstance leur enlève. Les groupes perfectionnent sans cesse, parce qu'ils sont immortels ; ils transmettent d'âge en âge l'habileté et les leçons d'expérience qui ne se communique pas dans les familles, parce que les enfants n'héritent pas des goûts des pères, et n'ont pas d'aptitude à continuer et perfectionner les travaux des pères.

L'Ordre civilisé exigerait une certaine conformité de goûts entre le père et le fils, ou du moins une diversité peu saillante ; le contraire a lieu, la Nature se plaît à trancher brusquement du père au fils ; elle place un génie poétique, Métastase, dans le fils d'un portier ; puis dans le rejeton d'un grand homme (1), elle ne placera que des penchants très vulgaires. Cette disparate, excessivement nuisible à nos sociétés domestiques, est un des mille indices de leur opposition aux vues de la Nature ; elle a fait les caractères et les passions pour convenir à l'Ordre combiné, et non pas à l'Incohérence civilisée. J'aurai lieu de répéter fréquemment dans le cours de cet ouvrage que, dès que les Séries progressives seront organisées, vous trouverez admirables certaines dispositions de la Nature qui vous semblent aujourd'hui des vices et des bizarreries ; vous verrez le père s'applaudir de ce qu'elle aura donné à ses enfants des goûts opposés aux siens ; vous entendrez le genre humain louer Dieu sur la création des penchants qui sont parmi vous le germe des plus grands désordres ; enfin, vous reconnaîtrez qu'il n'est aucune passion inutile ni mauvaise ; que tous les caractères sont bons tels qu'ils sont ; qu'il faut exalter leurs passions au lieu de les modérer ; qu'il faut créer des fantaisies et

(1) [Cicéron] — Exemplaire annoté.

des besoins même aux gens sans fortune ; et que les meilleurs citoyens, les plus utiles au mécanisme sociétaire, sont ceux qui ont le plus de penchant aux raffinements voluptueux, et qui sont le plus aveuglément dévoués à assouvir toutes leurs passions. Tel est l'inconcevable problème dont on trouvera la solution dans la Théorie des Sectes progressives ou Séries de groupes industriels.

FIN DE LA NOTE A.

NOTA.

Il est beaucoup d'inadvertances qui attesteront la précipitation ; par exemple, à la page 111, en citant 8 inconvénients du mariage, j'ai oublié le principal, l'ennui qu'éprouvent les pères à se séparer de leurs enfants qu'un mariage entraîne loin d'eux, [et l'inquiétude de les placer]. Je cite cette omission, entre mille autres, pour engager à suspendre tout jugement, en attendant un second prospectus qui présentera les ridicules civilisés sous d'autres sens plus adaptés à l'opinion, et sera dirigé par les observations que j'aurai recueillies de la publication du premier.

AVIS AUX CIVILISÉS

RELATIVEMENT

A LA PROCHAINE MÉTAMORPHOSE SOCIALE.

Plusieurs Civilisés ayant désiré savoir quelle est la conduite convenable à leurs intérêts pour employer utilement le reste de la Civilisation, voici ce que je puis leur dire à cet égard :

1° Ne construisez aucun édifice ; la distribution des bâtiments civilisés n'est point compatible avec les habitudes de l'Ordre combiné, et il faudra faire à toutes vos maisons des changements énormes pour en tirer quelque parti ; il y en aura même un grand nombre d'inutiles. Cela ne doit pas alarmer les propriétaires, parce que tout dommage causé par l'établissement du Nouvel Ordre est indemnisé par la Hiérarchie sphérique ; elle aura des terres vacantes trois fois plus qu'il n'y en a de cultivées. Or, comme elle mettra tout le globe en exploitation, elle aura dix fois plus de richesses qu'il n'en faudra pour suffire aux indemnités dont il s'agit.

2° Recherchez les richesses mobiles, l'or, l'argent, les valeurs métalliques, les pierreries et objets de luxe méprisés par les philosophes ; leur valeur doublera et triplera à l'époque où commencera l'Ordre combiné. L'augmentation sera moins sensible sur le cuivre, l'étain, le fer, etc. ; mais en général tout produit qu'on extrait péniblement des mines acquerra subitement une valeur énorme dans l'Ordre combiné, où l'exploitation des mines sera excessivement coûteuse, parce qu'elle est très peu attrayante. Il en sera de même des objets qu'on extrait à grande peine du sein des mers, comme les perles, etc. Ces genres de travaux seront très peu exercés, lors même que l'Harmonie sera complètement organisée.

3° En propriétés rurales, recherchez préférablement les bois de haute futaie et les carrières. Comme il faudra subitement construire une infinité de nouveaux édifices, les bois à bâtir et les pierres de taille s'élèveront nécessairement à un prix excessif dans les premières années où l'Ordre combiné sera encore imparfait et

où l'esprit mercantile se maintiendra plus ou moins pendant quelque temps encore.

4° Ne formez aucun établissement lointain, ne songez point à vous expatrier par appât de la fortune; chacun sera heureux dans son pays et y vivra sans nulle inquiétude. Quant aux versements que feront les contrées populeuses, ils s'effectueront d'une manière fort différente de vos fondations coloniales, et les colons partiront tout formés en Phalanges pour aller s'installer dans des cantons et édifices qui leur auront été préparés par les armées industrielles.

5° Faites des enfants; il n'y aura rien de plus précieux au début de l'Ordre combiné que les petits enfants de 3 ans et au-dessous; car, n'étant pas encore gâtés par l'éducation civilisée, ils pourront recueillir tous les fruits de l'éducation naturelle et s'élever à la perfection de corps et d'esprit. En conséquence, un enfant de deux ans sera bien plus précieux qu'un de dix, et la Hiérarchie sphérique récompensera généreusement toutes les filles qui pourront fournir de petits enfants au-dessous de trois ans. Elle récompensera de même les princes qui auront pourvu à cette fourniture, en permettant dès à présent à toute fille de faire des enfants hors de mariage.

6° Ne sacrifiez point le bien présent au bien à venir; jouissez du moment, évitez toute association de mariage ou d'intérêt qui ne contenterait pas vos passions dès l'instant même. Pourquoi travailleriez-vous pour le bien à venir, puisqu'il surpassera vos vœux et que vous n'aurez dans l'Ordre combiné qu'un seul déplaisir : ce sera de ne pouvoir doubler la longueur des jours, afin de suffire au cercle immense de jouissances que vous aurez à parcourir.

7° Ne vous laissez point abuser par les gens superficiels qui croiraient voir dans l'invention des lois du Mouvement un calcul systématique. Songez qu'il ne faut que 4 à 5 mois pour le mettre à exécution sur une lieue carrée, que l'essai en sera peut-être achevé dans le cours de l'été prochain; qu'alors le genre humain tout entier passera à l'Harmonie universelle, et que vous devez dès à présent régler votre conduite sur la proximité et la facilité de cette immense révolution.

8° Gardez-vous plus soigneusement encore d'écouter les critiques qui porteraient *sur l'inventeur et non sur l'invention.* Qu'importe la manière dont elle est annoncée ! que ce *Prospectus* manque de style, de méthode, etc., j'y consens et ne veux pas même cher-

cher à mieux faire dans les mémoires suivants. Fussent-ils écrits en patois, c'est *l'invention et non pas l'inventeur* qu'il faut juger. Dès lors toute critique devient inconséquente, tant que cette invention n'est pas publiée et que je me borne à la laisser entrevoir. Sans doute il n'était pas besoin d'un volume pour une pareille annonce, mais j'ai dû déférer à l'opinion qui veut des volumes. Chacun s'informe d'abord combien l'invention remplira de volumes, et l'on semble croire qu'elle n'aurait aucune valeur si elle n'en remplissait pas quelques-uns. Il faut donc broder sur le sujet, et faire des livres plus ou moins mauvais, comme peut les faire un homme qui, à part sa découverte, n'a d'autre science que de tenir *l'aune.* Or, pour gagner de vitesse les critiques, je déclare que je donne mes livres à pendre, n'ayant pas la prétention d'être écrivain, mais seulement inventeur. Je ne veux pas même lire la grammaire pour me corriger des fautes qui doivent fourmiller dans mon style. Je fais parade de mon ignorance; plus elle est grande, plus elle couvre de honte les savants, qui, avec tant de lumières dont je suis privé, n'ont pas su découvrir les lois du Mouvement social, n'ont pas entrevu la route du bonheur que moi seul j'aurai ouverte au genre humain, sans que nulle autre puisse revendiquer la moindre part à mon invention.

Avant de la publier je donnerai un second *Prospectus*, qui sera une extension de celui-ci et roulera sur les mêmes sujets, à peu de chose près.

Ces deux premiers Mémoires ayant pour but de consulter l'opinion, afin de connaître les points sur lesquels il faudra s'étendre en développements, j'ai dû glisser légèrement sur chaque matière à laquelle j'ai touché, ne pouvant donner aucune démonstration régulière avant d'avoir publié la Théorie de l'Attraction passionnée.

Elle sera contenue en six petits Mémoires qui paraîtront successivement, et dans lesquels je représenterai l'Ordre combiné en action. Je supposerai un réveil d'Épiménide en l'an 2200, époque où la 8e Période sociale qui va s'organiser aura acquis sa splendeur, et où commencera la 2e création qui introduira le genre humain en 9e période.

Les souscripteurs pour les 6 cahiers de l'Attraction passionnée auront la faculté de m'adresser leurs objections et remarques sur les développements qu'ils jugeront nécessaires. Je leur donnerai les éclaircissements qui seront d'utilité générale, et je pourrai dans chaque cahier consacrer quelques pages de réplique aux obser-

vations les plus importantes qui me seront parvenues. Du reste, je ne veux m'engager dans aucun débat polémique sur ce sujet.

Il est un problème sur lequel on devra s'abstenir de demander des éclaircissements : c'est le plus important de tous, c'est celui de **LA RÉTRIBUTION PROPORTIONNELLE AUX 3 FACULTÉS INDUSTRIELLES, C'EST-A-DIRE LA RÉPARTITION DU PRODUIT AGRICOLE ET MANUFACTURIER D'UNE PHALANGE, ENTRE LES SOCIÉTAIRES, SELON LA QUOTITÉ DE CAPITAUX, LUMIÈRES ET TRAVAIL DE CHACUN.**

Ce problème est le nœud gordien de l'Ordre combiné, celui sans la solution duquel il serait inutile d'organiser une Phalange ; elle tomberait promptement en discorde si l'on ne savait pas prendre les mesures nécessaires pour la RÉTRIBUTION PROPORTIONNELLE AUX 3 FACULTÉS. J'éviterai à dessein tout éclaircissement sur ce problème, afin de pouvoir réserver à qui de droit l'honneur de fonder l'Harmonie universelle, dont l'entreprise pourrait être faite par tout riche propriétaire, et même par une compagnie d'actionnaires, si je divulguais la solution dont il s'agit. Il sera donc inutile de la solliciter dans les objections qu'on pourra m'adresser.

J'invite à relire cet ouvrage, si l'on veut en tirer quelque fruit; une première lecture ne peut suffire dans un sujet aussi neuf. D'ailleurs, n'étant pas exercé à écrire, je n'aurai pas su classer avec méthode, ni exposer avec clarté les diverses matières; dès lors une seconde lecture dissipera bien des obscurités, et suppléera à mon insuffisance. Plusieurs de mes assertions heurtent toutes les opinions et soulèvent les esprits au premier abord ; elles ne peuvent être goûtées que dans une seconde lecture ; la première ne peut servir qu'à élever des doutes qui seront pleinement confirmés par un plus mûr examen des absurdités civilisées.

Eh ! fut-il jamais un instant plus favorable pour rappeler les Civilisés à la honte d'eux-mêmes et de leurs sciences philosophiques ! fut-il jamais de génération plus inepte en politique que celle qui a fait égorger trois millions de jeunes gens pour revenir aux préjugés dont elle voulait s'affranchir ! Les siècles précédents étaient bien plus excusables dans leurs fureurs ; c'étaient l'avidité, le fanatisme qui se montraient à découvert, c'était la passion toute nue qui causait les guerres ; mais aujourd'hui c'est pour l'honneur de la RAISON qu'on surpasse tous les massacres dont l'histoire ait transmis le souvenir ; c'est pour *la douce égalité, la tendre fraternité*, qu'on immole trois millions de victimes ! après

quoi la Civilisation, lasse de carnage et honteuse de sa propre ineptie, ne voit d'autre moyen de repos que de rétablir humblement les préjugés qu'elle avait bannis, et d'appeler à son secours les coutumes que la philosophie accuse de *déraison*.

Voilà les trophées politiques de la génération présente : après cela quel homme ne doit pas rougir d'être Civilisé et d'avoir ajouté foi aux charlataneries politiques et morales? Quel siècle doit être plus disposé à considérer nos lumières sociales comme d'épaisses ténèbres, à soupçonner l'existence de quelque Science plus certaine qui aura pu échapper jusqu'à ce jour aux recherches du genre humain? Oui, cette Science du Bonheur Social que vous aviez manquée, n'est autre que la Théorie de l'Attraction passionnée; le Mécanisme de l'Attraction est un problème que Dieu donne à résoudre à tous les globes, et leurs habitants ne peuvent passer au Bonheur qu'après l'avoir expliqué.

SOUSCRIPTION.

Les six Mémoires sur l'Attraction passionnée seront chacun d'environ 150 pages, caractère et format de celui-ci; le prix de souscription est de *douze livres tournois*. Les lettres et envois devront être adressés, franc de port, à l'Auteur (Charles, *à Lyon*.)

Dans les villes éloignées, les souscripteurs, réunis au nombre de 12, pourront désigner un Libraire correspondant. Celui qui le premier me fera l'envoi du montant des 12 souscriptions réunies deviendra correspondant pour ladite ville et les lieux circonvoisins.

La livraison successive des six Cahiers commencera dès qu'il y aura mille souscripteurs.

FIN.

NOTES ET ADDITIONS.

I.

Ici se trouvaient, dans l'un des Exemplaires annotés, les observations suivantes motivées par un article du *Publiciste*, du 14 décembre 1808, article sans intérêt d'ailleurs et dont nous reproduisons ci-dessous le passage auquel Fourier répond :

[L'un des journaux de Paris, *le Publiciste*, insinua que je voulais voler 12,000 fr. aux souscripteurs ; il fit sur la livraison proposée un compte de frais typographiques de 4,000 fr., dans lequel il oublia de porter en compte les gravures et les planches qui seules auraient exigé 8,000 fr. d'avances.

L'ouvrage qui était offert à 12 fr. aux souscripteurs, en aurait valu en commerce 24 par les gravures, qu'il me fâchera beaucoup de supprimer dans mon Traité. Il le faudra donc bien, puisqu'on est voleur, selon les Parisiens, quand on cherche à se couvrir de frais exorbitants, dont on ne peut ou n'ose faire l'avance quand on n'est pas assuré du débit.

Les journaux de Paris sont aussi indelgents pour eux-mêmes qu'ils le sont peu pour autrui. Le fameux Geoffroy, quoique fort riche, demandait effrontément une souscription de 60 fr. pour les 3 volumes de commentaires de Racine, avec gravures, et nul confrère ne l'en blâmait.

Ainsi les journalistes parisiens ne sont pas seulement zoïles et vandales à l'égard des inventeurs français ; ils ajoutent la calomnie à la détraction et traitent un homme de voleur parce qu'il propose la souscription d'usage. Le libraire m'avait recommandé de ne pas oublier cette précaution. Il sied bien aux Gazetiers de Paris de s'en moquer ; toute Gazette n'est-elle pas un livre à 360 feuilles dont on fait couvrir les frais par souscription ?

La nation française est tellement habituée à être dupe des charlatans qu'elle ne peut pas se persuader qu'un inventeur agisse loyalement ; elle ne cherche pas des inventions utiles, mais des duperies agréables, ingénieuses ; elle est satisfaite quand elle rencontre des enjôleurs comme celui de la mnémonique, assemblant et mystifiant pendant quelques séances un millier de souscripteurs à un louis par tête.

Voilà ceux qui sont gens d'esprit en France. Une nation si incline à favoriser l'intrigue est nécessairement le jouet des intrigants ; aussi la France est-elle servilement soumise au monopole scientifique et littéraire

de Paris, qui a pour devise : Nul n'aura d'esprit que nous et nos amis. Tout inventeur et auteur est bafoué, écrasé. S'il n'a pas la précaution de faire agréer humblement sa découverte par la cabale de Paris, il doit trouver bon qu'elle s'en attribue la meilleure partie, et qu'elle daigne accorder un accès à l'inventeur, qui encore devra déclarer que, s'il a quelque génie, quelque bon sens, il le doit aux torrents de lumière qu'ont répandus les économistes, les idéologues et les perfectibiliseurs de Civilisation perfectible.

Ces malfaisants personnages dirigent l'esprit de la France, et par suite, de l'Europe littéraire; c'est par leur tyrannie que 40 tragédies attendent à la porte du Théâtre-Français, parce que leurs auteurs n'ont pas fléchi humblement devant le minautore, devant les monopoleurs de génie et de bel-esprit qui régissent Paris.

Voilà le secret des jugements que la France porte sur les nouveautés en conséquence tout inventeur français n'a d'autre parti que de se retirer hors de France.]

Voici en quels termes s'était exprimé le Feuilletonniste du *Publiciste* dans un *post-scriptum* qui termine son article :

P. S. J'en étais là et j'allais signer cet article, lorsque j'ai eu le malheur de jeter les yeux sur la dernière page du livre, ou plutôt du *prospectus* que j'annonce. J'y ai lu en grosses lettres ce mot cruel, SOUSCRIPTION. J'ai continué de lire, et j'ai vu que notre auteur annonce six mémoires sur *l'Attraction passionnée,* chacun d'environ 150 pages, pour lesquels on peut souscrire moyennant *douze livres tournois*, chez l'auteur, qui se nomme Charles, et demeure à Lyon. J'ai vu plus bas que la livraison successive des cahiers *commencera* dès qu'il y aura mille souscripteurs, en d'autres mots, dès que le prophète aura touché douze mille livres. Alors tous mes rêves se sont dissipés, toutes mes illusions se sont évanouies. Quoi! me suis-je dit, le possesseur de toutes les sciences, l'homme qui se réserve la plus sublime de toutes, celle du mouvement social, a besoin de douze mille livres, au moment où la révolution qu'il annonce va le rendre riche à millions! Et que dis-je, 12,000 livres! la moitié, moins encore, suffirait sans doute pour imprimer 2 vol. in-8°. Le prophète ne les possède-t-il pas? N'a-t-il pas assez de crédit auprès d'un libraire pour l'engager à faire une avance si modique, dont il serait si amplement dédommagé? Faut-il croire enfin que notre prophète n'a pas lui-même une foi bien vive dans ses révélations? C'est avec douleur que je le dis, mais je n'ai pu résoudre ces difficultés d'une manière satisfaisante. Je les soumets à mes lecteurs, et je crains bien qu'ils ne se résignent comme moi à rester encore dans ce misérable état de civilisation, la honte de l'espèce humaine, si nous n'avons que les Mémoires de M. Charles pour nous en tirer. A. Y.

II.

TRIUMVIRAT CONTINENTAL

ET

PAIX PERPÉTUELLE SOUS TRENTE ANS.

Article publié par Fourier dans le *Bulletin de Lyon*, le 25 frimaire an XII (17 décembre 1803).

Les grands évènements qui ont signalé la fin du dix-huitième siècle ne sont que des bagatelles en comparaison de ceux qui se préparent. L'Europe touche à une catastrophe qui causera une guerre épouvantable, et qui se terminera par la paix perpétuelle.

A ce mot l'on se rappelle la vision de l'abbé de Saint-Pierre ; mais il ne s'agit pas ici d'un plan de pacification, il s'agit d'une crise forcée par les circonstances.

Le genre humain passera d'abord à une paix temporaire et générale, par l'effet du triumvirat continental. Il ne reste sur le continent que quatre puissances marquantes, France, Russie, Autriche et Prusse. La plus faible des quatre, la Prusse, peut être conquise et démembrée, selon l'usage établi depuis un demi-siècle, de se réunir pour écraser le plus faible. La Prusse, malgré sa belle armée, n'est qu'un État paralytique. Ouverte de toutes parts, elle sera partagée par ceux des trois autres qui voudront se liguer pour l'envahir. Elle prévoit le choc qui la menace, elle n'ose rien entreprendre. En vain grossit-elle ses armées ; la pauvre Prusse ne peut pas tenir une campagne contre deux des trois puissances liguées.

Si l'une des trois grandes puissances, comme la France, se trouve embarrassée par une révolution ou autre incident, les deux autres se ligueront et attaqueront la Prusse, qui sera anéantie par une seule bataille perdue. Dès lors l'Europe sera réduite au triumvirat France, Autriche, Russie. On sait quelle est l'issue de tout triumvirat : une dupe et deux rivaux qui se déchirent. Il est bien probable que l'Autriche jouera le rôle de Lepidus. Elle se trouve resserrée entre deux prétendants. La France et la Russie partageront l'Autriche, et disputeront sur son cadavre l'empire

du globe. Ainsi, pour donner au globe la paix générale, il faut former le triumvirat par l'anéantissement de la Prusse; dix ans après il ne restera qu'un seul maître.

Je compte pour rien l'Angleterre dans cette lutte. Celui qui commandera à l'Europe enverra une armée prendre possession de l'Inde, fermera aux Anglais les ports d'Asie et d'Europe; il fera incendier toute ville qui recevrait les produits anglais, même indirectement. Alors cette puissance purement mercantile sera anéantie sans coup férir.

Le souverain de l'Europe imposera tribut au globe entier, et établira la paix *temporaire* sur la terre. Il reste à savoir par quels moyens il pourra perpétuer cette paix. Avant de les expliquer, j'observe que les Philosophes, gens qui ont la vue courte, n'ont pas encore entrevu le principe de la paix *temporaire*. Ce principe est la formation du Triumvirat, d'où résulte le choc ultérieur et l'unité du Continent. Quel est l'empire barbare qui résisterait au maître de l'Europe? Serait-ce la Chine, que 8,000 Russes ont fait trembler, et que lord Clive se flattait de conquérir avec 20,000 Anglais? Lorsque les Romains et Charlemagne ont possédé l'Europe, ils ne pouvaient réunir le globe, parce qu'ils n'avaient pas comme nous la tactique et l'art de la navigation, devant lesquels tout Empire barbare n'est qu'un pygmée.

Tout occupés de calculs mercantiles, nos savants ne s'aperçoivent pas que la civilisation marche à ce dénouement, au Triumvirat, et qu'il faudra bientôt débattre le sceptre de l'Europe. Que serviront alors les îles à sucre? Qui aura le plus de colonies sera le plus confus; tout sera la proie du Triumvir victorieux; et la France, au lieu de s'exténuer dans ses luttes coloniales et mercantiles, devra prendre ses mesures pour pouvoir tenir le dé dans le Triumvirat, dont la formation est prochaine et inévitable. Mais si la France s'arrête plus longtemps aux chimères commerciales, elle sera jouée par la Russie qui ne tardera pas trente ans à réaliser la prédiction de Montesquieu.

Je n'ignore pas combien les esprits sont prévenus en faveur de la France, et combien ses triomphes récents lui inspirent de sécurité. Mais ceux qui voient un peu plus loin, ne se laisseront pas éblouir par cet éclat. Je pourrai démontrer dans d'autres articles que si le Triumvirat se formait dans la conjoncture actuelle, la France serait perdue. La Russie pourrait, après la chute de l'Autriche, occuper toutes ces régions situées en arrière de l'Elbe

et de l'Adriatique, et armer contre la France deux millions de soldats rassemblés dans l'Europe et l'Asie.

Voilà le coup de partie qui menace l'Occident. Et vous, publicistes, qui ne prévoyez pas cette crise, n'êtes-vous pas des enfants à renvoyer à l'école ? Combien d'autres évènements se préparent et dont vous n'avez rien prévu ! Votre crédit touche à sa fin. Vous siégez dans les académies à côté des hommes qui enseignent la vérité, à côté des physiciens et géomètres ; préparez-vous à rentrer dans le néant. La vérité que vous cherchez depuis deux mille cinq cents ans va paraître pour votre confusion ; les sciences politiques et morales ont plus duré qu'elles ne dureront.

FOURRIER. (sic.)

Fourier écrivait alors son nom avec deux R.

En reproduisant l'article précédent, *la Phalange* (numéro du 1er janvier 1838) l'accompagna des détails suivants :

« A peine le magnifique article que l'on vient de lire eut-il paru que Bonaparte, alors premier consul, envoya à M. Dubois, commissaire général de la police à Lyon, l'ordre de lui donner des informations sur l'auteur. M. Ballanche, chez qui s'imprimait le *Bulletin de Lyon*, et à qui les renseignements furent demandés, répondit que l'auteur de l'article était un jeune commis marchand de draps, d'une maison qu'il indiqua. M. Ballanche joignit à sa déclaration l'éloge du caractère et des connaissances de Fourier, à qui il fit connaître l'attention dont il était l'objet. L'affaire n'eut pas d'autres suites et le commis marchand resta dans sa boutique.

« C'est de la bienveillante amitié de M. Ballanche lui-même que nous tenons ces renseignements. M. Ballanche n'ayant pas la collection du *Bulletin de Lyon*, M. Considerant lui remit les articles copiés par notre ami O. Barbier dans une collection appartenant à M. Beuchot, M. Ballanche répondit à la communication de M. Considerant par la lettre suivante, et eut l'obligeance de lui raconter ensuite tout ce que sa mémoire lui rappela de cette circonstance. »

« Mon très cher monsieur Considerant,

« Je vous remercie beaucoup de ce que vous avez bien voulu me « communiquer divers articles insérés dans le *Bulletin de Lyon*, vers le « commencement du siècle, par Charles Fourrier, qui alors n'avait pas en- « core publié la *Théorie des quatre mouvements*.

« Un de ces articles, intitulé *Triumvirat continental*, du 17 décem- « bre 1803, attira tellement l'attention du Gouvernement, que M. Du-

« bois, alors commissaire de police, reçut immédiatement ordre de prendre « des informations sur l'auteur de l'article. M. Dubois, homme excellent « et éclairé, voulut bien me consulter à ce sujet. Je lui dis qui était « Fourrier, un homme modeste, étranger à toute espèce d'intrigue et « d'ambition, et jouissant parmi nous autres, jeunes hommes de ce temps, « d'une grande réputation de science géographique.

« Quant à l'article sur l'acceptation des lettres de change, il faut bien « remarquer : 1° que l'acceptation était contraire à toutes les traditions « de réserve et de prudence du commerce de Lyon ; 2° que le Code de « commerce qui devait imposer l'acceptation comme une loi générale, n'a« vait point encore été publié. Ce qui, au reste, fait honneur à la prévi« sion de Fourrier, c'est que le commerce de Lyon ayant voulu persévérer « dans ses anciens usages de non-acceptation, un assez grand nombre de « maisons de Genève vint s'établir dans la ville même pour pratiquer l'ac« ceptation qui répugnait aux maisons lyonnaises.

« Agréez, je vous prie, mon cher monsieur Considerant, l'expression « de mes sentiments les plus distingués.

« BALLANCHE. »

La seconde partie de la lettre de M. Ballanche est relative à un des autres articles de Fourier, insérés dans le *Bulletin de Lyon*, et qui a été reproduit dans *la Phalange*, numéro du 1er novembre 1838. *Voyez* ce Numéro.

III.

Le morceau suivant, que nous aurions intitulé *Nouvelle Introduction à la Théorie des quatre Mouvements*, s'il eût été placé en tête du volume, a été écrit par Fourier en 1818, dix ans après la première publication de l'ouvrage, et quatre ans avant celle du *Traité de l'Association Domestique-Agricole* que l'auteur préparait alors. Ce morceau a été imprimé déjà, du vivant de Fourier, dans *la Phalange*, t. 1, numéro 22, année 1837.

[Il faut se garder, en lisant cet ouvrage, d'une erreur où tombent tous les Français ; ils veulent qu'un Prospectus contienne les détails réservés à un Traité ; ils se plaignent de ne pas comprendre comment on pourra exécuter les changements annoncés. Si j'avais voulu l'expliquer, j'aurais donné un Traité et non pas un Prospectus. Il ne convenait pas de livrer d'emblée ma Théorie ; comme je n'en publie qu'une annonce, je n'y dois autre chose que des aperçus propres à piquer la curiosité et faire désirer le traité qui la satisfera.

En publiant ce livre j'avais deux buts : *sonder l'opinion*, *et prévenir le plagiat*. C'était une prise de possession, mesure nécessaire surtout en France, où l'on trouve toujours après coup vingt plagiaires qui revendiquent une découverte et accusent l'auteur même de plagiat.

J'ai donné à cet essai des formes quelquefois choquantes et des tons variés, pour masquer diverses épreuves que je faisais sur les préjugés, plus forts en France que partout ailleurs. Pour les sonder tour à tour, il a convenu de distribuer l'ouvrage comme l'habit d'Arlequin, cousu de toutes pièces et bigarré de toutes couleurs. On lui a reproché de manquer de méthode ; il a la méthode nécessaire dans un travestissement.

La première partie de l'ouvrage, la Cosmogonie, n'est pas fixe, quoique renfermant beaucoup de détails fort justes que la Théorie fixe a confirmés. Je n'ai fait qu'en 1814 la découverte du Clavier général de Création qui sert de boussole dans ce genre de calcul.

Dans le Traité de 1821, cette partie de l'ouvrage sera fixe, ainsi que les autres. J'ai rectifié à la main les erreurs notables, comme celles de la page 50.

Du reste, il y a sur ce point très peu d'erreurs conjecturales, et je puis m'étonner d'en avoir si peu commis lorsque je manquais du calcul de vérification trouvé en 1814.

Jugeons, par quelques exemples, de la ténuité de ces erreurs. J'ai porté au grand tableau le nombre des périodes sociales à 32 ; il est de 34, y compris les deux pivotales, qui ne comptent pas en mouvement ; j'omettais tous les Pivots en 1807.

J'ai estimé le nombre de nos planètes à une cinquantaine, y compris les inconnues ; c'est l'erreur la plus grave. Elles ne sont que 32 en gamme sur le soleil, non compris notre lune Phœbé, qui est un astre mort, à remplacer par la petite étoile Vesta entrée pour cette fonction.

Il ne reste à découvrir que deux planètes de gamme ; ce sont Protée, ambiguë de Saturne, et Sapho, ambiguë d'Herschell, toutes deux d'ordre mixte , et correspondant pour l'emploi à Vénus et Mars.

Il peut rester aussi quatre planètes de réserve au delà d'Herschell ; tout cela n'élèverait encore le tourbillon qu'aux environs de 40 au lieu de 50. Je ne savais pas faire le compte régulier de ces astres inconnus lorsque j'en fixai approximativement l'ensemble à 50.

Une erreur de méthode assez grave est d'avoir divisé le Mouvement en quatre branches, au lieu de cinq, dont une pivotale et quatre cardinales. En 1808, je ne connaissais pas la théorie des Pivots et je les omettais fréquemment. Cette irrégularité ne change rien, quant au fond de la Théorie générale, non plus que l'inadvertance commise en 1808 sur le mode neutre, dont je n'ai pas fait mention dans ce volume, n'en ayant découvert les emplois que six ans plus tard.

Les beaux-esprits qui firent des plaisanteries sur les quatre Mouvements auraient, certes, mieux fait de rectifier ces erreurs; ils pouvaient me prouver que j'oubliais le Mouvement aromal, et que je plaçais mal à propos le passionnel sur la ligne des quatre autres, dont il est Pivot et type.

Une science nouvelle n'arrive pas à terme du premier jet, surtout quand l'auteur est seul à l'ouvrage. Or, en 1807, je n'étais qu'à la huitième année de la découverte ; il me restait une infinité de problèmes à résoudre pour compléter un corps de doctrine. Je ne me serais pas pressé d'entrer en scène sans quelques instances de curieux qui me demandaient au moins un aperçu; ils m'y engageaient par la crainte d'une censure dont on menaçait et qui bâillonna la France dès l'année suivante. Pour l'esquiver, je composai précipitamment cet essai.

J'avais déjà résolu quelques-uns des problèmes principaux, entre autres celui de la formation des Séries passionnelles et de la distribution d'une Phalange d'harmonie domestique, à 810 caractères contrastés. Je tenais déjà le secret de la répartition équilibrée en raison directe des masses et inverse du carré des distances.

On pouvait donc, dès cette époque, sortir de la Civilisation. Les Français ont préféré y rester; elle leur a valu, depuis, une perte de 1,500,000 têtes dans les combats, des humiliations et spoliations de toute espèce. Le tableau de ces désastres est la meilleure réponse à leurs plaisanteries, dont ils ont été si bien punis.

Les conférences que j'ai eues sur cette découverte avec des personnes de diverses nations m'ont prouvé que les Français, par leur manie de bel-esprit, leurs nombreux préjugés et leur coutume de trancher sur tout débat sans examen, sont inhabiles à l'étude de l'Attraction, dans laquelle réussissent fort bien les Allemands et les gens du Nord. Ces peuples, moins bouffis de

prétentions, peuvent se façonner au précepte de Condillac et Bacon qui conseille aux Civilisés de *refaire leur entendement*, oublier tout ce qu'ils ont appris *des sciences incertaines*.

C'est principalement en étude d'Attraction passionnelle qu'on doit rappeler ce précepte; mais comme les Français ne sont pas gens à le goûter, il ne leur est pas possible de se familiariser avec la Nouvelle Science qui heurte tous les préjugés et en exige l'oubli. D'ailleurs, ni eux ni d'autres ne peuvent la juger sur un Prospectus borné à des aperçus sans théorie complète et à des raisonnements préparatoires.

Les journaux de Paris, tout en avouant que ces raisonnements sont bien faits, bien suivis, y ont répliqué par des railleries, selon l'usage français; mais raillerie n'est pas réfutation. Au surplus, pour payer les Français en leur monnaie, puisqu'ils n'admettent que la raillerie, je les félicite des bienfaits éclatants qu'ils ont recueillis de la Civilisation, depuis l'époque où je leur en ai indiqué l'issue, en payant sa prolongation de tant de sang et de trésors; je doute qu'ils aient les rieurs de leur côté.

Ceux qui apporteraient dans cette lecture l'esprit français, la manie de primer et ravaler un compatriote vivant, seraient dupes d'eux-mêmes; je vais le prouver par l'aperçu de deux chances de bénéfice et d'honneur que la découverte présente à la France; je me borne à deux preuves entre cent.

1° Chance de bénéfice; il faut la placer au premier rang pour se mettre au ton de notre siècle mercantile.

Une dette énorme pèse sur la France, dette qui, en 1820, s'élèvera à quatre milliards, aveu fait dans le sein du corps législatif. Ne serait-il pas commode pour la France de faire passer sa dette sur le compte du globe?

Mais l'Angleterre a aussi une dette; elle est de 18 milliards; disons 20 milliards au premier contre-temps et 1 milliard d'agio annuel. On sait combien les peuples sont écrasés par cette plaie. Quels horribles tableaux de mendicité nous donnent les statistiques de ce pays, grevé pourtant d'un impôt *additionnel* et communal de 200 millions pour secours aux indigents! L'Angleterre sera donc plus intéressée que la France à saisir le moyen de se libérer sans qu'il lui en coûte une obole; car maintenant l'opération d'épreuve de l'Harmonie est établie sur de nouveaux procédés qui exempteront un souverain de tout risque et de tous frais. A ce prix, comment l'Angleterre hésiterait-elle sur une épreuve dont

le succès éventuel la délivrerait de sa dette colossale, et dont le succès assurerait encore une foule d'économies matérielles qui seront mathématiquement démontrées?

Or, si l'Angleterre prend l'initiative d'épreuve que lui commande impérieusement le poids de sa dette, quelle sera la confusion de la France qui aurait pu s'approprier cet avantage, cet affranchissement de sa dette, en traitant son inventeur avec les égards dus à un homme qui ne demande pas de confiance prématurée, mais seulement l'examen et l'épreuve de *nulle dépense* pour tout souverain de 500,000 habitants, comme celui de Darmstadt?

Les sceptiques vont répliquer : « On ne voit pas quels sont les moyens d'exécution de l'auteur. » Eh! comment les verrait-on dans un prospectus fait en 1807, puisque les principaux progrès de la Théorie ont eu lieu de 1814 à 1817? Ils régularisent et complètent la Science et les moyens d'enseignement. Il ne reste plus, pour en assurer le succès, qu'à donner tout le temps convenable à la confection du Traité, et l'appuyer du tableau des intérêts de chaque souverain, de chaque nation, de chaque homme riche, à tenter la facile épreuve de l'initiative d'harmonie.

2° Chance d'honneur. Les Français sont accusés de ne savoir que perfectionner et non inventer, d'être avortons en génie. S'ils tenaient à laver leur nation de ce reproche, ils seraient flattés de voir qu'un des leurs jette le gant au monde savant, prétend que les Newton, les Keppler, qui croient avoir découvert les lois du Mouvement, n'en ont mis au jour que la cinquième branche, et qu'un Français va dévoiler les quatre autres. Sur cette annonce ils devraient à ma Théorie une protection provisoire et subordonnée à l'engagement de fournir un Traité régulier, pleinement compatible avec l'expérience, et appliqué aux sciences fixes, aux connaissances positives.

Les Français en jugent tout autrement; ils ne voient dans cette affaire que le plaisir trivial de ravaler un des leurs, de l'attaquer sous le rapport de la rhétorique, lorsqu'il ne s'agit que de juger l'esprit inventif et d'attendre l'Exposé dogmatique.

Ce n'est pas une tâche facile à remplir. La seule ébauche du corps de doctrine vient de me coûter seize mois, pendant lesquels je n'ai fait que dégrossir un tiers de l'ouvrage. A la vérité, c'était la partie la plus épineuse et embarrassante par la quantité de problèmes; le reste en est moins hérissé, et c'est un travail de deux

ans dont je puis répondre à jour fixe pour 1820 ou 1821, y compris une année à donner à la révision et correction.

Si, à cette époque, je publie un traité suffisant, et que la découverte des lois intégrales du Mouvement soit bien constatée, quelle sera la confusion des Français de classe savante en voyant qu'ils ont élevé aux nues l'inventeur de la cinquième branche, l'inventeur partiel, Newton, bien digne des plus grands honneurs, et que leur compatriote, inventeur des lois intégrales qui comprennent tout l'ensemble du Mouvement dans les cinq branches, n'a trouvé chez eux que railleries, découragement, vexation, à tel point qu'il a été obligé de se retirer en pays étranger pour y publier. Je m'y retirerai dès l'an 1819.

La France alors voudra, selon son usage, revendiquer l'honneur d'invention, comme elle revendique aujourd'hui la vaccine, le bateau à vapeur, enfin jusqu'aux *soupes-Rumfort*. Que ne revendique-t-elle pas ? La détraction et le plagiat vont de pair ; elle veut bafouer tous les inventeurs et s'arroger après coup le mérite de l'invention. Je lui donnerai le démenti : je prouverai qu'elle n'a travaillé qu'à me rebuter ; que, si j'eusse cédé aux insinuations et aux sarcasmes, j'aurais lâché prise, et le monde serait privé de la Théorie intégrale du Mouvement.

Alors ceux qui auront résisté au mouvement, opiné à attendre le Traité avant de condamner l'inventeur, pourront reconnaître combien l'on est dupe de juger une invention avant qu'elle soit publiée, et de la juger sur un prospectus incomplet, donné quand la Théorie n'avait fait que moitié des progrès auxquels elle est parvenue aujourd'hui.

Eh ! quels jugements ont-ils portés ? Ne pouvant rien dire sur les moyens d'exécution que je ne communiquais pas, ils se sont pris au style et à la méthode. Qu'importe le style en fait de découvertes ! Si un homme apporte une nouveauté immensément utile, comme la boussole nautique, n'est-il pas indifférent qu'il s'exprime en patois, pourvu qu'il donne le bien qu'on désire, un moyen efficace de s'orienter dans l'obscurité et dans les mines ?

C'est un travers de notre siècle, et surtout de la France, que d'exiger partout des talents oratoires qui ne sont utiles que dans certains emplois. Il n'y a qu'une chose à exiger de moi : une Théorie complète sur l'art de développer et mécaniser toutes les passions dans une Phalange de 144 Séries passionnelles, modulant par les 810 caractères du clavier général. Je n'ai posé que ce

problème ; je ne dois que cette solution. Fût-elle donnée en patois, j'aurai payé ma dette. La philosophie aura-t-elle pareil mérite ? A-t-elle résolu un seul de ces problèmes, depuis les collectifs, ceux du Bonheur social et de l'Unité des nations, jusqu'aux partiels, comme l'extirpation de l'indigence, de la fourberie, etc. ? Elle a échoué sur tous, malgré son attirail de style, de méthode, etc. Il faut donc d'autres armes pour forcer la Nature et lui ravir son secret.

Il sera pleinement dévoilé par le Traité du Mouvement intégral ou des cinq divisions, savoir : le Passionnel ou type qui est Pivot des quatre Mouvements cardinaux, de l'Instinctuel, de l'Arômal, de l'Organique, et du Matériel ou newtonien. En attendant le Traité qui les présentera en cadre unitaire, si l'on veut tirer quelque fruit de cette annonce, il faut se rappeler :

1° Que tout défaut de style ou de méthode est insignifiant dans un inventeur, puisqu'on ne peut exiger de lui qu'une découverte utile. On est rassasié d'agréables inutilités ; la rhétorique et le bel-esprit courent les rues. Il faut donc dispenser de ces colifichets celui qui donnera l'utile scientifique, la Théorie d'Unité passionnelle ou sociale ;

2° Qu'ici l'inventeur est d'autant mieux exempt de tributs oratoires qu'il est habitué de commerce, étranger aux sciences et aux lettres. Il est d'autant plus louable de braver la critique et les dégoûts, et d'user de ses propres moyens pour mettre au jour l'invention dont le sort l'a favorisé ;

3° Que les sciences les plus exactes, les mathématiques, ne s'étant développées que par degrés, on doit fort peu exiger dans un livre d'initiation et d'aperçus d'une nouvelle science ; on doit se contenter d'un germe évident de découverte, germe qui est plus que constaté dans ce Prospectus, où l'on trouve déjà d'amples indices d'un secret dérobé à la nature, et manqué par nos sciences philosophiques ou répressives de la nature ;

4° Que depuis ce Prospectus il s'est écoulé dix ans, pendant lesquels la Théorie a pris, surtout en 1814, un tel accroissement que l'auteur peut, sans jactance, promettre sous trois ans un corps de doctrine très satisfaisant ;

5° Qu'enfin l'auteur, loin de quêter les suffrages des Français, ne veut ni traiter avec eux ni publier chez eux ; et on se trompera fort si on le considère comme cherchant à faire des prosélytes

sur cet aperçu incomplet, retiré de la circulation, qu'il ne livre qu'à regret et pour ne pas paraître désobligeant.

Telles sont les considérations à présenter aux sceptiques et détracteurs. Quant aux juges impartiaux, il ne s'agit que de les rassurer sur les défiances auxquelles l'esprit français s'abandonne trop légèrement par dédain de ses compatriotes Si, au lieu de me signer *Fourier*, je signais *Fourington*, tout Français me proclamerait un sublime génie qui va surpasser Newton, enlever le voile dont ce grand homme n'a su que soulever un coin. Passons sur ce travers national, et rassurons les gens bien intentionnés, en leur donnant un gage de succès tiré des facilités d'exécution.

Il y a 3,000 candidats de fortune ou de pouvoir, gens dont chacun peut faire l'épreuve de la Phalange d'Harmonie, et devenir par cette épreuve monarque héréditaire du globe. C'est un sceptre dont les attributions n'ont aucun rapport avec celles des Souverains partiels régissant chaque Empire, sceptre qui sera conféré par la Hiérarchie Sphérique à l'individu qui aura notoirement opéré la délivrance du globe et l'avènement aux destinées sociales par la fondation du canton d'épreuve de l'Harmonie.

Chacun des 3,000 candidats peut prétendre à ce poste éminent, en employant à cette fondation, très lucrative en sens pécuniaire, le quart des sommes qu'on dépense chaque jour en profusions inutiles, en fausses spéculations ou luttes d'amour-propre, ou même en déperditions nécessaires que préviendrait l'Harmonie; telles sont les aumônes.

Par exemple, en Angleterre, une seule branche d'aumône, *les secours publics* fournis aux indigents, absorbent annuellement 8 millions sterling, soit 200 millions de France. Cette taxe des pauvres est un des nombreux fardeaux dont on serait dégagé en affectant seulement un demi-million de France à former le noyau de souscription pour fonder le canton d'essai de l'Harmonie.

Passons aux aperçus tirés des prodigalités ou déperditions individuelles.

Marialva dépense à Vienne, en 1817, un million de florins (2,400,000 fr.) à une fête de mariage; qu'il en avance le quart sur garantie territoriale pour fonder l'Harmonie, et il devient monarque héréditaire du globe. Observons bien que *avancer* n'est pas dépenser, et que le fondateur, les actionnaires d'un canton

d'Harmonie, sont aussi bien à couvert qu'un prêteur sur nantissement.

Burdett a, dit-on, semé plus d'un demi-million de France pour atteindre au médiocre poste de député ; ne peut-il pas, pour obtenir le trône héréditaire du monde, avancer sur garantie la somme qu'il dépense en pure perte pour le grade temporaire de député ?

Labanoff, à Pétersbourg, fait construire un palais qui coûtera 16 millions de France. Il se ferait monarque héréditaire du globe avec l'avance d'un 32e de ce qui sera dépensé à un édifice ruineux pour sa famille ; car il nécessitera un train de maison à ruiner, sinon le prince actuel, au moins son successeur.

Dans la classe moyenne, dans le commerce, on voit de même de folles entreprises absorber des millions. Cabarrus de Bayonne s'engage avec le banqueroutier Tassin pour 1,300,000 francs bien perdus pour lui. S'il aventure au delà d'un million pour gagner une provision de 2 ou 3 cent pour cent, il peut bien placer avec garantie un demi-million dans l'entreprise de l'Harmonie, qui lui vaudrait le trône du monde et le remboursement sur le pied de 144 capitaux pour 1, à lui et à tous les actionnaires.

Avis à ceux qui convoitent les grandeurs et le bénéfice à la fois. Que d'intrigues pour s'élever au rôle précaire de ministre ! Le trône du monde tend les bras à tout ambitieux qui voudra l'obtenir par une opération exempte de tout risque.

Ajoutons une particularité bien séduisante pour les coopérateurs. Il y aura à distribuer environ 115 à 120 Empires de surface égale à la France, puis des couronnes d'ordre supérieur ou inférieur, le tout à prendre sur les petits Etats non ralliés en grandes masses, comme ceux de l'Afrique intérieure, auxquels on donnera des empereurs, puis sur les terres incultes contenant les trois quarts du globe, et dont la Hiérarchie Sphérique traitera pour colonisation qu'elle peut seule effectuer par voie d'Attraction. Le mode actuel de fondation des colonies, l'émigration de misérables poussés par la famine, sera impraticable du moment où il existera un état de bonheur général ; il faudra donc, pour coloniser, recourir à la voie d'Attraction ou d'émigration attrayante, qui ne pourra être mise en jeu que par la Hiérarchie Sphérique, et non par les souverains partiels. Cette nécessité où l'on se trouvera de recourir à la Hiérarchie Sphérique, pour coloniser et porter le globe au complet, sera pour elle un gage certain de la propriété

d'environ 120 trônes impériaux à distribuer à ceux qui auront servi la cause du genre humain en provoquant ou aidant l'épreuve de l'Harmonie sur un canton de mille habitants.

Elle ne sera pas moins riche en bénéfices pécuniaires : la colonisation, à caver au plus bas, doit lui rendre successivement quatre mille milliards, par la rétrocession des terrains colonisés, que les colons paieront en annuités. Avec une telle fortune il ne lui en coûtera guère de prendre à son compte la dette d'Angleterre, fût-elle le double, et de rembourser à 144 pour un la somme affectée à l'opération, dans le cas où elle serait faite par un particulier aidé de souscripteurs et de coactionnaires.

Quand ces assertions seront démontrées arithmétiquement et irrésistiblement, quand on verra que la métamorphose du monde social ne tient qu'au facile essai d'une Phalange d'Harmonie, on aura plus qu'on ne voudra de souverains, ministres ou particuliers qui se disputeront l'initiative.

L'empereur Alexandre donne 500,000 fr. aux pauvres de Glaris; qu'il les avance sur hypothèque, pour devenir omniarque du globe. Il affecte 60 millions à construire l'église Saint-Sauveur ; qu'il en distraie 800,000 fr. pour noyau d'actions du canton de fondation; il aura, outre l'omniarcat du globe, outre l'honneur d'être libérateur du genre humain, l'avantage de faire payer par le globe le double des frais de l'église, 120 millions, pour l'avance des 840,000 fr. qu'il aura distraits sur garantie. Combien d'autres motifs plus brillants à faire valoir ! Je me borne à ceux d'intérêt, les seuls en crédit chez les Civilisés.

Il est un écueil pour les âmes faibles, un piège contre lequel il faut les prémunir ; c'est la fausse honte, la crainte de l'opinion et des zoïles, qui, jusqu'au dernier moment, rebuteront, assailliront le fondateur, prétendront qu'il est dupe d'une vision, qu'il y a folie d'ajouter foi à une théorie qui contredit 400,000 tomes de perfectibilité philosophique, d'où naissent l'indigence et la fourberie.

C'est ici qu'on doit sentir la nécessité d'un bon système de preuves, le besoin d'y donner tout le temps convenable, de ne rien précipiter, et ne pas publier chez les zoïles parisiens, dont les gazetiers ne jugent favorablement que celui qui laisse un rouleau de louis sur leur cheminée.

Quant aux autres nations, elles ont sans doute leur part des faiblesses humaines et surtout de l'amour-propre ; j'ai ménagé les

moyens de le mettre à couvert par une opinion qui garantira le fondateur des traits de la critique.

Voici quel thème il pourra adopter :

Il pourra feindre de négliger comme suspect et romanesque tout ce qui tient à l'harmonie passionnelle des Séries (non expliquées dans ce volume), et ne s'attacher dans leur tableau qu'aux avantages purement matériels, étayés de preuves arithmétiques et péremptoires. Ils composent trois branches : 1° culture combinée, 2° ménage combiné, 3° logement combiné. Lesdites associations, impraticables entre dix et vingt familles, sont pleinement praticables entre 200 familles inégales en fortune et considérées comme une petite ville.•

Le candidat de fondation pourra donc prendre un masque de mode, la philosophie perfectibilisante, et dire :

« Je n'ajoute pas foi à l'ensemble de la théorie, à cette unité « passionnelle de 144 Séries, à ce prestige d'un concert de 810 « caractères distribués par octaves comme un jeu d'orgues. C'est « l'écart d'imagination d'un inventeur que des succès réels ont « emporté au delà des bornes; mais distrayant de ses calculs la « portion suspecte d'illusion, j'en adopte seulement les disposi- « tions matérielles, dont le compte arithmétique établi démontre « un bénéfice du trentuple relatif, ou faculté de mener avec « 1,000 fr., dans cette Exploitation combinée, le train de vie qui « coûterait 30,000 fr. en Civilisation; puis d'obtenir de ce Nouvel « Ordre industriel une foule d'améliorations morales, comme « l'extirpation de l'indigence, de la fourberie et du larcin entre les « coopérateurs; l'économie prodigieuse de temps, de bras, de ma- « chines et de denrées; une réduction considérable sur la somme « de maladies inhérentes au régime industriel et domestique des « Civilisés. »

C'est ainsi que le fondateur pourra se travestir en économiste moral, pour ne pas se ranger sous les drapeaux d'un inventeur anti-philosophe qui a l'audace d'enlever la plus belle palme aux savants, et de faire dans le fond de sa province une magnifique découverte, pendant que les virtuoses de Paris se battent vainement les flancs pour inventer quelque chose de neuf.

Le Fondateur, dans cette hypothèse, jouerait à mon égard le rôle de sévère critique, séparant le bon or du faux; en cédant ainsi quelque terrain aux sceptiques, ils se concilierait l'opinion, figurerait en perfectibiliseur de Civilisation perfectible, en intro-

ducteur d'une nouvelle philosophie économico-morale; on sait qu'il en faut une nouvelle à chaque génération, comme un almanach nouveau chaque année.

Au moyen de cette apparente scission avec ma doctrine passionnelle, le fondateur, au premier instant, recueillera de ma découverte plus de gloire que moi-même, et mon ouvrage ne semblera que le fumier d'Ennius, d'où un Virgile philosophique aura su tirer des perles.

Nouveau triomphe pour lui; s'il veut encenser en toutes lettres le minotaure parisien, le monopole de la perfectibilité de la raison par les idéologues, et les perfectibilités du commerce par les économistes, il devra, dans son manifeste de fondation, déclarer qu'il a puisé son plan non pas dans ma Théorie, qui n'envisage que la superficie des choses, mais dans les torrents de lumière des économistes et les profondes profondeurs des idéologues; et pour remplir tous les lecteurs parisiens des plus douces espérances, il assurera que cette fondation a pour but de donner un nouveau lustre à la philosophie du commerce, et de prouver au monde que les sensations naissent des idées par les perceptions d'intuition de la cognition de la volition du bien du commerce et de la charte.

Avec quelques lignes de ce jargon en vogue, il ravira tous les cœurs académiques et sera proclamé la colonne de la saine métaphysique, l'oracle des grandes vérités du commerce économico-moral, et le vrai perfectibiliseur du perfectibilisantisme de Civilisation perfectible.

Entre temps le bon apôtre fera ses dispositions pour mener de front l'essai du matériel et du passionnel, et courir la chance du double succès. Combien de candidats spéculeront sur ce masque de défiance partielle pour tenter la conquête du sceptre universel, entre autres les princes qui gémissent en secret d'avoir perdu des trônes! Quelle occasion de revanche! ceux qui les ont détrônés deviendraient leurs subalternes.

Dire que ces perspectives et autres non décrites séduiront un trentième des candidats, 100 sur 3,000, ce n'est sans doute pas exagérer; or, il n'en faut pas 100, il suffit d'un seul; et pour apprécier mes moyens de déterminer l'un des 3,000, il faut attendre que je présente un Traité suffisant; il faut, je le répète, se garder d'établir l'augure sur un Prospectus partiel, et antérieur aux découvertes de 1814.

On doit donc envisager cet embryon comme les statues grossières des Égyptiens; aucun de nos élèves ne voudrait les avoir faites. Cependant elles ont du prix comme germe de l'art et gage des progrès qu'il devait faire.

Dans le même sens, loin de gloser sur les côtés faibles de ce livre, il serait plus sage de s'étonner qu'à la huitième année j'aie déjà pu réunir tant de parcelles du calcul de l'Harmonie, auquel je n'avais donné que deux années franches et quelques moments perdus. Il faut s'étonner que les contemporains n'aient pas vu dans ce prélude les indices d'une grande découverte à poursuivre, d'une Science passionnelle absolument neuve et dont tout juge équitable eût opiné à encourager la publication.]

RESTITUTION

DU TEXTE DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

Les lettres petites capitales P. E. indiquent que les mots qu'elles précèdent se trouvaient dans la première édition, et sont remplacés par ceux compris entre les signes " " aux lignes et pages indiquées. Ainsi cette mention : *pag.* 1, *lig.* 21, P. E., *quatre mouvements*, indique qu'au passage indiqué se trouvaient dans la première édition les mots *quatre mouvements*, remplacés dans la présente édition par les mots " *destinées générales* " placés entre les signes " ".

On a eu égard dans cette édition aux *Omissions* et *Transpositions* ainsi qu'à l'*Errata* consignés par Fourier, page ij et iij de la première édition, en conséquence, ces changements ne sont pas mentionnés dans ces restitutions.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Pag. 1. lig. 21. P. E. quatre mouvements.

Pag. 8. lig. 24. P. E. Sectes progressives.
Le mot *secte* a été remplacé dans cette édition par celui de *série*, définitivement adopté par Fourier dans le *Traité* de 1822.

Pag. 9. lig. 4. P. E. s'entrechoquent.

Pag. 10. lig. 18. Après le mot *phalange* on a supprimé ces deux mots, *de sectes*.

Pag. 18. lig. 7. Après ces mots *les étoffes* on a supprimé ceux ci, *de fil*.

Pag. 21. lig. 5. P. E. reconnu.

—— lig. 17. jusqu'à la ligne 11 de la page 23, addition, cette dernière ligne la phrase commençait ainsi : *Si l'homme que j'ai cité, Christophe Colomb, fut ridiculisé...*

Pag. 23. lig. 11. P. E. Si l'homme que j'ai cité, Christophe Colomb, fut ridiculisé.....

PREMIÈRE PARTIE.

Pag. 32. Note. lig. 4. P. E. l'amitié.

Pag. 32. Note. lig. 10. P. E. l'ambition.

Pag. 40. lig. 34. P. E. austral.

Pag. 45. Note. lig. 12. P. E. aigresel.

Pag. 47. lig. 9. P. E. trente-deuxième degré boréal : il en résulterait que la longitude 225 de l'île de Fer, et par suite le détroit du Nord et les 2 pointes d'Asie...

Pag. 49. lig. 29. P. E. 28.
—— lig. 36. P. E. une juste indemnité des contre-temps qui la condamnaient à être pendant la première phase la plus malheureuse de toutes les planètes du tourbillon.
Pag. 54. lig. 13. P. E. froides.
Pag. 55. lig. 10. P. E. la formation.
Pag. 58. lig. 4. P. E. qu'ils s'étaient donné.
—— lig. 12. P. E. siècles.
Pag. 59. lig. 19. P. E. Patriarcaux; c'étaient des Barbares.
Pag. 60. lig. 28. P. E. hommes.
Pag. 62. lig. 3. P. E. incohérent.
Pag. 63. lig. 25. P. E. cinq.
Pag. 64. lig. 2. 20. 23. P. E. cinq.
—— lig. 24. Après le mot *autres,* l'on a supprimé : *il y a quelques exceptions partielles à cette règle.*
Pag. 67. lig. 6. P. E. commun.
—— Note. lig. dernière. P. E. Asie.
Pag. 68. lig. 3. P. E. inconhérentes simples.
—— lig. 12. P. E. progressives.
—— lig. 18. P. E. progressives.
Pag. 69. lig. 28. P. E. deux.
—— lig. 30. P. E. dix.
—— lig. 40. P. E. dix-huit.
Pag. 71. lig. 26. P. E. chapitre sur l'étude.
Pag. 72. lig. 25. P. E. fantaisies.
Pag. 74. lig. 2. Avant le mot *leur*, on a supprimé , *On va voir que.*
—— lig. 2, 3. P. E. motifs très plausibles, et que les enfants ne doivent.
—— lig. 4. P. E. En voici.
Pag. 82. lig. 11. Ce qui forme maintenant les chapitres XII et XIII commençait ainsi :

ATTRACTION PASSIONNÉE.

Il y a trois foyers ou buts d'attraction vers lesquels tendent les passions humaines, dans tous les lieux, dans tous les rangs, dans tous les âges. Ces foyers d'attraction sont :

1° LE LUXE DES CINQ SENS.
2° LES SECTES PROGRESSIVES.
3° L'UNITÉ UNIVERSELLE.

L'âme est poussée sans relâche vers ces trois buts par douze

aiguillons ou *passions radicales*, qui sont les souches de toutes les autres. Il y a :

5 *Passions matérielles* ou appétits des sens qui tendent au luxe.

4 *Passions spirituelles* ou appétits simples de l'âme qui tendent aux liens affectueux, aux quatre groupes dont j'ai parlé et aux sectes groupées.

3 *Passions raffinantes*, ou appétits composés de l'âme qui tendent à l'unité sociale et universelle.

Ces trois dernières, que je nomme *raffinantes* (et qui seraient mieux désignées par les noms de *mécanisantes*), sont à peine connues des civilisés, etc.

Pag. 82. lig. 21. P. E. spirituelles et raffinantes.
Pag. 83. lig. 20, 14. P. E. raffinantes.
—— lig. 27. P. E. absolument.
Pag. 84. lig. 14. P. E. saisis à.
Pag. 92. Dans le titre. P. E. Sur le bonheur et.
Pag. 93. lig. 8. P. E. L'étoile.
Pag. 97. lig. 21. P. E. *animal.*
Pag. 100. lig. 29. P. E. Je le répète; c'est au hasard.

DEUXIÈME PARTIE.

Pag. 152. lig. 25. P. E. 10e L'Engrenante.
Pag. 153. lig. 18, 22. P. E. d'Athalie.
—— lig. 24. P. E. gradation.
Pag. 154. lig. 3. P. E. privilèges.
Pag. 161. lig. 16. P. E. généralement.
—— lig. 32. P. E. doubles routes.
Pag. 162. lig. 37. P. E. double.
Pag. 163. lig. 3. P. E. double.
—— — P. E. négativement triple.
Pag. 165. lig. 23 P. E. plus.
Pag. 166. lig. 27. P. E. produits différents.
Pag. 183. lig. 3. P. E. le monde.
—— lig. 14. P. E. millions.

TROISIÈME PARTIE.

Pag. 193. lig. 9. P. E. du propriétaire.
—— lig. 14. P. E. d'admettre.
Pag. 206. lig. 3. P. E. 15.
Pag. 211. lig. 16. P. E. les sectes progressives seront.

Pag. 216. lig. 6, 8. P. E. j'ai été fondé à dire que ce monopole est un remède violent mais salutaire que Dieu administre au monde social ; que malgré l'infamie des ressorts mis en usage par le monopole, c'est un, etc.
Pag. 224. lig. 18. P. E. Péripatéticiens.
Pag. 226. lig. 4. P. E. Pendant le cours.
—— lig. 32. P. E. se mêler.
Pag. 227. lig. 16. P. E. fourberie.
Pag. 241. Changements indiqués dans la note.
Pag. 242. lig. 6, 7. P. E. la France ne manque point de matières et n'est point menacée.
Pag. 243. lig. 15. P. E. aurait coûté.
—— lig. 25. P. E. 1807.
—— lig. 26. P. E. enverraient.
Pag. 244. lig. 3. P. E. les.
—— lig. 9. P. E. C'est ce que la France aurait dû faire.
Pag. 249. Au titre. P. E. les déperditions commerciales.
Pag. 250. lig. 31. P. E. quelques années.
Pag. 254. lig. 28. P. E. La déperdition.
Pag. 255. lig. 8. P. E. dès l'an prochain.
Pag. 261. lig. 3. P. E. Observons plus en détail la.
Pag. 272. lig. 1. P. E. Commerce.
Pag. 274. lig. 38. P. E. du magnétisme et de la liberté.
Pag. 287. lig. 18. P. E. les volontés.
—— lig. 19. P. E. que dans l'inaction.
—— lig. 34. P. E. quoique ennemis de la vérité.
—— lig. 38. P. E. à peu près.
Pag. 293. lig. 29. P. E. On la divise.
Pag. 296. lig. 25, 26. P. E., n. 2. Les Néophytes et Néophytes.
n. 3. Les Adeptes et Adeptes.
Pag. 299. lig. 5. P. E. Les 12 divisions.
—— lig. 6. P. E. Six.
Pag. 303. lig. 17. P. E. pas former une demi-phalange de sectes progressives au nombre d'une soixantaine seulement.
Pag. 304. *Passim*. Changements indiqués dans la note.
—— lig. 4. P. E. On a vu précédemment.

FIN DE LA RESTITUTION DU TEXTE PRIMITIF.

TABLE DES MATIÈRES.

DEUXIÈME PARTIE.

DESCRIPTION DE DIVERSES BRANCHES DES DESTINS PRIVÉS OU DOMESTIQUES.

PREMIÈRE NOTICE.

Correctifs qui auraient conduit en 6e Période.

DEUXIÈME NOTICE.

Gastronomie combinée, envisagée en sens politique, matériel et passionné.

TROISIÈME PARTIE.

CONSIDÉRATION TIRÉE DE L'INSUFFISANCE DES SCIENCES INCERTAINES SUR TOUS LES PROBLÈMES QUE PRÉSENTE LE MÉCANISME CIVILISÉ.

NOTES ET ADDITIONS.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES
ET DU TOME PREMIER DES ŒUVRES COMPLÈTES.



